



ZARA COX

# Porn Star

Dark Desires – 1



ROMANTICA

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [1. Le casting](#)
- [2. La préproduction](#)
- [3. Première lecture](#)
- [4. Scène 1](#)
- [5. Silence sur le plateau...](#)
- [6. Lumières, caméra...](#)
- [7. Action !](#)
- [8. Transition](#)
- [9. Rappel](#)
- [10. Première prise](#)
- [11. Flash-back](#)
- [12. Script](#)
- [13. Tout le monde en place](#)
- [14. Pause](#)
- [15. Exposition](#)
- [16. Deuxième prise](#)
- [17. Décollage](#)
- [18. Hors-champ](#)
- [19. XXX](#)
- [20. 8 mm](#)
- [21. 22 cm](#)
- [22. Arrêt sur image](#)
- [23. Gros plan](#)
- [24. Enchaînement](#)
- [25. Chute](#)
- [26. En extérieur](#)
- [27. Troisième prise](#)
- [28. Plan en plongée](#)
- [29. Vitesse supérieure](#)
- [30. Dernière prise](#)

- [31. La règle des 180 degrés](#)
- [32. Scène 2 – Viagra](#)
- [33. Bobine](#)
- [34. Scène 3 – Viagra](#)
- [35. Face-à-face](#)
- [36. Noir](#)
- [37. Dans le flou](#)
- [38. Montage](#)
- [39. C'est dans la boîte... ou pas.](#)
- [40. Happily \(n\)ever after](#)
- [41. Synchrones](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur, chez Milady](#)
- [Mentions légales](#)

Zara Cox

# PORN STAR

DARK DESIRES – 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Ana Urbic

Milady Romantica

# Chapitre premier

## LE CASTING

Quinn

*Avril 2015*

Pour être tout à fait honnête, je n'ai aucune raison d'être là et de faire ce que je fais. J'ai déjà tout ce qu'il me faut et plus encore. Je devrais arrêter. J'essaie même de m'en convaincre depuis plusieurs mois. Soyons réalistes, j'ai peut-être tout ce dont j'ai besoin, cela dit, je n'en veux plus.

Il doit payer pour ce qu'il a fait, et je compte bien lui prendre tout ce qu'il a, tout ce à quoi il tient. Je veux le détruire.

Et puis, je dois avouer que cela déclenche en moi une montée d'adrénaline dont je ne peux plus me passer. La satisfaction différée fait partie du jeu, de ce jeu de plus en plus addictif. Dans le monde où je vis, où j'obtiens tout ce que je veux en un simple claquement de doigts, les occasions comme celle-ci se font rares. Il faut savoir les apprécier. D'autant plus que les belles choses finissent par s'effacer, par disparaître, surtout en ce qui me concerne.

Réprimant un soupir, je consulte ma montre.

17 h 58.

Je me lève de mon canapé et traverse le couloir vers la chambre vide.

Bon, elle n'est pas vraiment vide, mais c'est comme si elle l'était. Je n'y ai pas touché depuis que j'ai acheté cette propriété, il y a six mois, lorsque j'ai décidé qu'il était temps de quitter Boston pour revenir m'installer à New York. À quoi bon perdre mon temps à décorer l'endroit alors que j'en profiterai assez peu si tout se passe comme prévu.

Je m'avance vers le centre de la pièce, et j'attrape la télécommande posée sur la table avant d'appuyer sur le bouton marche. L'instant d'après, trois écrans s'allument et trois visages apparaissent, un sur chaque écran.

Je regarde tour à tour les écrans, et me laisse tomber sur le fauteuil en cuir.

Je suis serein, car on a très peu de chance de m'apercevoir dans l'obscurité, à travers les miroirs sans tain qui séparent mon bureau des trois salles. De toute façon, je suis couvert de la tête aux pieds avec des vêtements noirs, des gants en cuir et mon masque.

L'anonymat est de rigueur dans ma démarche. Je suis trop connu et j'ai une certaine réputation à maintenir. Pour le moment, du moins. Qui sait ce qui se passera d'ici à un mois ou deux. Chaque jour, je lutte contre l'envie de tout révéler. Si ça se trouve, demain sera le grand jour, demain je déciderai peut-être de lever le voile sur mon dessein.

Je n'ai pas du tout honte de ce que je fais, et encore moins de la façon dont je m'y prends pour arriver à mes fins, bien au contraire. Si vous voulez tout savoir, je sais que je vais laisser ma peau dans cette histoire, j'y compte bien d'ailleurs. Je vais tout détruire sur mon passage et ne laisser derrière moi que des ruines.

Cela dit, la partie destruction de mon plan devra attendre. Pour le moment, ma notoriété m'est indispensable dans la poursuite de mes démarches. Me repentir de mes nombreux péchés n'étant pas au programme, je peux même en ajouter un de plus sur la liste sans fin : la vanité. Oui, je kiffe mon autre vie et le fait de devoir garder mon identité secrète m'emballe davantage.

C'est ça qui me fait vivre, avancer, c'est cette glorieuse excitation. Sans elle, je risque de sombrer dans un gouffre sans fond, un abîme avec lequel ma psy n'arrête pas de me rebattre les oreilles. Selon elle, je « file un mauvais coton » depuis longtemps déjà. Lorsqu'elle me l'a annoncé d'un ton grave et solennel, il y a bientôt trois ans, on aurait dit qu'elle avait fait une découverte digne de ce nom. Mais ce qu'elle ignore encore, c'est que je file un mauvais coton depuis mes quinze ans. Oui, ça fait treize ans que je marche sur le bord de cet abîme, si bien que celui-ci fait partie intégrante de moi. Je *suis* l'abîme et j'écris ma propre fin, prévue pour bientôt.

J'ai vingt-huit ans et je sais que je ne passerai pas le cap de la trentaine. Du coup, je prends mon plaisir là où je le trouve.

Ma voix ayant un timbre distinctif, j'ajuste mon changeur de voix qui me garantit un anonymat parfait. Comme je vous l'ai déjà dit, je suis quelqu'un de connu et mon identité doit rester secrète. Je pense d'ailleurs que le nombre de fois où j'ai été pris en photo par des paparazzis dépasse de loin le nombre de nanas avec qui j'ai couché. Et pourtant, des nanas, j'en ai niqué. Mais bon, ce n'est pas le moment de me vanter de ça.

— Vous avez chacune un script devant vous que vous devrez réciter à haute voix, déclaré-je. À toi l'honneur, Pandora.

La dénommée Pandora – non mais quel nom à la con, sérieux ! –, éclate d'un rire stupide et hoche la tête, faisant danser ses boucles blondes autour de son visage. Rien que sa façon d'être la place immédiatement sur la liste fraîchement baptisée « possiblement peut-être ».

Elle lit, avant de glousser de nouveau : « *Puis-je toucher ? demanda-t-il.* » Je lève les yeux au ciel et écoute la suite.

Sans surprise, au bout de dix secondes, je barre mentalement son nom de toutes les listes possibles et imaginables et enfonce brusquement le bouton de l'interphone sur mon tableau de bord. Je l'observe se faire escorter hors de la pièce par mon agent de sécurité avant de porter mon attention sur la candidate numéro deux, une rouquine qui regarde droit dans la caméra. Ses lèvres sont incurvées en une moue sensuelle et quelque chose me dit qu'elle s'exécuterait sans broncher si je lui demandais, par exemple, de me faire une pipe, là, tout de suite. Elle est pas mal dans son genre, l'éclairage rend bien sur elle, mais ses yeux sont trop grands. Trop verts.

J'ajuste la caméra et zoome sur son visage.

— De quelle couleur sont tes yeux ? Et ne me dis pas « verts », car j'arrive à distinguer le bord des lentilles colorées que tu portes et j'ai horreur des mensonges.

Elle rougit instantanément.

— Ils sont... gris.

J'attrape ma tablette et balaie rapidement sa fiche.

— Missy. C'est ton vrai nom ?

Elle hoche vivement la tête.

— Tu as lu les consignes ?

— Euh... Oui, répond-elle avec une nuance d'hésitation dans sa voix.

Missy n'est pas très fute-fute apparemment.

— Qu'est-ce que je viens de te dire à propos des mensonges ?

— Ça va, c'est que des lentilles de contact, marmonne-t-elle en affectant une grimace blasée. Elle se penche alors en avant et manque de renverser la caméra avec sa poitrine opulente puis ajoute :

— Je peux les retirer si...

— Non, ce n'est pas la peine. Ton essai est terminé et n'est pas concluant. Tu peux t'en aller.

Avec ma voix déformée par le minuscule appareil électronique, elle doit me prendre pour un psychopathe, mais tant pis. J'appuie rapidement sur le bouton de l'interphone pour qu'on vienne la chercher afin qu'elle débarrasse le plancher.

Ma psy me trouve « légèrement désaxé », mais ma mère, *paix à son âme*, m'a appris à me comporter en parfait gentleman. Elle est peut-être dans un état avancé de décomposition, mais cela ne m'empêche pas de faire honneur à son éducation.

Missy est sur le point de dire quelque chose, plaider sa cause probablement, mais l'agent baraqué qui entre dans la pièce avant de lui tapoter l'épaule, semble l'en dissuader.

*Bon vent, Missy.*

Je me tourne alors vers le troisième et dernier écran.

La jeune femme a la tête légèrement baissée et la première chose que je remarque chez elle, ce sont ses cils, incroyablement longs, qui battent à intervalles réguliers. J'espère que ce sont bien les siens.

Exhalant un soupir de découragement, je détaille attentivement la partie visible de son visage. Pas de maquillage, hormis une fine couche de gloss qui recouvre ses lèvres pulpeuses. Je fais un gros plan sur elle et constate qu'elle a un petit grain de beauté sur le coin gauche de sa bouche et... C'est bien le sien, pas un *fake*.

J'agrandis de nouveau le plan pour examiner son corps.

Son tee-shirt gris a l'air hyper vieux et ses clavicules ressortent un peu trop. Les nanas sous-alimentées n'excitent pas vraiment mon public, mais bon, le poids, ça se gagne facilement. Contrairement aux autres filles que j'ai pu auditionner, celle-ci ne semble pas être du genre à fréquenter des endroits branchés, et je me demande donc comment elle a trouvé l'annonce que j'ai diffusée pour le casting.

Sous son tee-shirt délavé, sa poitrine se soulève et s'abaisse au rythme de sa respiration, et je perçois alors le battement désordonné de son pouls au creux de son cou, sous sa peau lisse. Je zoome dessus puis promène l'objectif le long de sa nuque à moitié cachée par ses cheveux blond caramel.

Quelque chose en elle suscite mon intérêt et je me penche vers l'écran.

J'aime bien sa façon d'être, elle cherche à se donner une contenance. La plupart des gens se montrent nerveux devant une caméra et ont du mal à le cacher.

Je relis rapidement sa fiche de profil pratiquement vide.

— Lucky, dis-je et elle lève la tête vers la caméra, plantant son regard dans l'objectif.

Ses yeux sont d'un marron-vert presque surnaturel qui fait ressortir le bord assombri de ses iris.



Cette nana me trouble, mais je n'arrive pas à savoir pourquoi exactement. Si j'avais un cœur, il aurait probablement manqué un battement.

— C'est ton vrai nom ?

Elle hausse les épaules avant de répondre dans un murmure :

— Disons que oui.

*Et encore une menteuse. Putain.*

— Cultiver un certain mystère peut se révéler sexy dans le cadre d'une audition pour un film hollywoodien, mais ça ne prend pas ici. Soit tu me dis ton vrai nom, soit tu t'en vas.

— Non.

Le son de sa voix à la fois sexy et innocente me prend au dépourvu ; je ne capte pas tout de suite sa réponse.

— Non ?

— Sans vouloir vous manquer de respect, vous êtes caché derrière une caméra et vous donnez des ordres. Alors oui, vous menez la danse, c'est évident, mais ce n'est pas une raison pour que je me laisse marcher sur les pieds. Donc, je m'appelle Lucky. Ce n'est peut-être pas le nom qui figure sur mon acte de naissance, mais c'est tout comme, j'y réponds depuis mes quinze ans. Voilà, c'est tout ce que vous devez savoir à ce sujet.

*Hé bé.*

Je suis sur le point de sourire, ce qui ne m'arrive jamais.

Amusé, je passe un doigt ganté sur ma bouche, essayant de décider si j'ignore, pour cette fois, la façon dont elle m'a parlé ou si je la renvoie d'où elle vient. Elle m'intrigue vraiment. Elle cache quelque chose, ça crève les yeux. Étant donné les ressources dont je dispose, je pourrais le savoir avant même qu'elle ne signe son contrat, mais je m'en fiche pour le moment. Si elle veut avoir une chance, elle doit apprendre à obéir à mes ordres, sans répondre ni poser de questions.

— Lève-toi et éloigne-toi de la caméra, jusqu'au mur.

Elle s'exécute, ce qui fait légèrement remonter sa cote de popularité, puis pousse la chaise sur le côté et recule lentement. Son vieux tee-shirt est parfaitement assorti au large jean délavé qu'elle porte et j'arrive à déceler sa taille de guêpe et sa fine silhouette. On dirait une pin-up tout droit sortie des années cinquante qui porte des vêtements bon marché. Sa poitrine est généreuse – bonnet C ou D même –, ses jambes fines, superbement galbées, et sa peau légèrement hâlée me fait penser qu'elle doit être originaire du Midwest. Avec quelques kilos en plus, cette nana serait une bombe atomique.

Lucky a un corps superbe, mais ce qui attire l'attention chez elle, c'est cette expression indéchiffrable dans ses yeux et les secrets qui se cachent derrière son regard troublé. Ces secrets, quels qu'ils soient, elle peut les garder, mais rien que l'idée de pouvoir m'en servir pour arriver à mes fins, les faire ressortir à l'écran, me procure un plaisir sinistre.

— Tourne-toi et détache tes cheveux.

Elle serre les poings, mais obéit. Tout en se tournant, elle retire l'élastique de ses cheveux relevés en torsade qui tombent aussitôt en une cascade dorée le long de son dos, presque jusqu'à ses fesses parfaitement arrondies.

Je l'observe quelques instants en silence puis demande de ma voix toujours déformée par le micro brouilleur :

— Portes-tu des signes distinctifs sur ton corps, tache de naissance ou autres ?

À ma question, son dos se raidit et ses épaules retombent avant qu'elle essaie de prendre une pose qui se veut détendue.

— Oui.

— Où ça ?

— En haut de ma cuisse.

— Montre-moi.

Je n'ai pas vraiment besoin de voir, car mon équipe de stylistes triés sur le volet pourra s'en occuper sans problème, mais ma curiosité l'emporte.

Lentement, Lucky se tourne face à la caméra, et à ma grande surprise ne baisse pas le regard. Elle fixe l'objectif d'un air résolu et descend la fermeture éclair de son jean avant de le faire glisser jusqu'à ses genoux, révélant une culotte blanche, toute simple, que même ma grand-mère n'aurait jamais portée.

Mon attention est alors irrémédiablement attirée par le triangle de tissu blanc entre ses jambes. Je me redresse dans le fauteuil, sentant ma queue se durcir, mais je l'ignore superbement. Les branlettes ne sont qu'une perte de temps. Soit je baise, soit je ne fais rien. Basta !

Elle tourne ensuite sa jambe droite vers l'extérieur et j'aperçois une sorte de rond rouge à l'intérieur de sa cuisse.

*Ouais, il faudra me camoufler ça.*

— Merci, Lucky. Tu peux te rhabiller.

Surprise, elle relève son jean, remonte sa braguette puis laisse tomber ses bras le long de son corps.

— Passons à la lecture de la scène. Tu vas rassembler tes cheveux et les basculer sur ton épaule avant de t'avancer vers la table en te penchant et en plaçant tes mains à plat.

Lucky fait exactement ce que je lui demande ; j'ajuste la caméra sur son visage.

— Prête ?

Elle opine.

— OK, tu viens juste d'entrer dans un bar et tu me vois, dans un coin, un verre de bourbon à la main. On ne se connaît pas, on ne s'est jamais vus, mais quand nos regards se croisent, un courant fulgurant passe tout de suite entre nous. Tu es mon fantasme incarné et j'ai envie de toi, je dois t'avoir. C'est ton jour de chance, Lucky, car tu viens de tomber sur le mec qui veut te baiser, te posséder comme jamais, qui a besoin de toi plus qu'il ne l'aurait cru possible. Tu le vois, cet homme ?

— Oui, murmure-t-elle, ses narines frémissant légèrement.

— Bien... Regarde droit dans la caméra sans cligner des yeux. Montre-moi ce que je veux voir, convaincs-moi que tu en vauds la peine, Lucky, que ça vaut la peine d'y laisser sa vie pour toi s'il le fallait.

Elle prend une expression pensive en baissant le regard, sans cligner une seule fois. Puis, elle pointe le menton en avant, comme habitée par un pouvoir sensuel. Elle ouvre grand ses yeux qui sont désormais d'un vert aussi limpide qu'étincelant et dégage soudainement une aura, un magnétisme aussi puissant que captivant. Elle entrouvre ses lèvres avec une lenteur délibérée, mais ne passe pas sa langue dessus. Elle...

Elle se contente de respirer, tout simplement.

Elle inspire, expire, inspire encore, puis déglutit, forçant mon regard à se poser sur son cou avant de descendre plus bas, vers sa poitrine. Ses tétons se dressent petit à petit sous le tissu de son tee-shirt et elle crispe ses mains sur le bord de la table.

Plus les secondes passent et plus sa respiration se transforme en une sorte de supplication.

Elle inspire... *baise...*

Elle expire... *moi...*

*Baise-moi...*

Je la contemple, immobile ; une sensation que je n'ai pas éprouvée depuis longtemps s'empare de mon corps et attaque par surprise chacun de mes muscles. Elle a pris le contrôle de la caméra, sa posture lascive crève pratiquement l'écran.

Elle écarquille davantage les yeux, je sais qu'elle veut cligner des paupières mais ne le fera pas. Elle respire – non, elle transpire – le sexe. Soudain, une

larme roule le long de sa joue, ce qui me trouble délicieusement.

Je me laisse aller contre le dossier du fauteuil.

— C'est bon, Lucky. Tu peux te rasseoir.

À ces mots, elle bat plusieurs fois des cils et reprend place à table en essuyant la larme solitaire du revers de la main. Son attitude, chargée de promesses érotiques, s'est envolée en un instant.

Elle joue très bien la comédie, et je n'arrive pas à savoir si je dois lister ce point comme une qualité ou un défaut. Elle doit rester naturelle, quand même.

Confus, j'attrape sa fiche de profil et...

— Tu vis dans un motel ? l'interroge-je en fronçant les sourcils.

J'ai entendu parler de cette chaîne de motels ainsi que du quartier du Queens dans lequel se trouve le sien et autant dire qu'aucun des deux n'a bonne réputation. Je réprime une grimace de dégoût en attendant sa réponse.

— Je viens d'arriver en ville, je n'ai pas eu le temps de me trouver un logement.

Les secrets qui semblent la ronger, les vieilles sapes, les cheveux mal coiffés, la touffe de poils de sa chatte... Tout s'explique. Elle a du cran d'être venue ici pour tenter sa chance et s'emparer du paquet de fric à la clé du contrat que je propose, mais elle est aussi désespérée, même un aveugle pourrait s'en apercevoir. La question est de savoir jusqu'où va son désespoir...

— Tu as un boulot ?

— Oui, je fais la plonge dans une grosse boîte, mais je pourrai aménager mon emploi du temps si nécessaire.

— Donc, tu accepterais le deal que je propose si je te choisis ?

Elle serre les lèvres comme pour refouler son désespoir et ses yeux deviennent brusquement plus sombres, indiquant le début d'une colère.

— Si tu me choisis ? Tu veux dire que j'ai fait tout ça pour rien ?

*Très bien, va pour le tutoiement.*

Cette fois, je ne peux m'empêcher de rire avant de déclarer :

— Tu ne pensais tout de même pas que j'allais te filer le rôle et un million de dollars après trois misérables minutes d'audition ?

Elle ouvre la bouche puis la referme en une moue pensive.

— Ce n'est donc pas une arnaque ? réplique-t-elle enfin. Tu proposes vraiment un million de dollars pour du... sexe ?

— Tu crois sincèrement que je te le dirais si c'était une arnaque ? Comment était formulée l'annonce ?

Lucky serre sa délicate mâchoire.

— Elle disait « *Un million de raisons de faire le grand saut sans retenue, un million de chances de gagner son dû. Un million de façons d'aborder le plaisir charnel, encore faut-il que tu acceptes d'emprunter cette voie peu conventionnelle.* »

Elle la connaît par cœur, ce qui en dit long sur sa situation et la raison de sa présence ici.

Comme je reste silencieux, elle poursuit :

— Donc, en imaginant qu'il ne s'agisse pas d'une arnaque... C'est quoi la suite ?

— Si tu réussis le casting et que je décide que tu fais l'affaire, le job sera à toi. Tu recevras donc cent mille dollars pour chaque performance.

— OK... Il y a dix performances en tout, alors, murmure-t-elle. Le job va durer combien de temps ?

— Tout dépend du nombre de prises nécessaires. Entre trois semaines et un mois, disons. Mais sache que ça va te demander pas mal de travail, Lucky. Si tu penses qu'il te suffira de t'allonger et faire l'étoile, tu te trompes.

Elle tambourine des doigts sur la table dans un geste révélant sa nervosité.

— Et... je n'aurai pas à faire de trucs chelous ?

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Ça ne sera que du sexe ? Il n'y aura pas d'autres pratiques... déviantes ? Parce que ça, c'est mort pour moi, non merci.

Je souris malgré moi.

— Aucune pratique de nature fétichiste ou scatophile, rassure-toi.

— OK, dit-elle en cessant de tapoter des doigts.

Elle regarde l'objectif avec un air de défi et demande :

— Quand est-ce que j'aurai la réponse ?

Sa voix trahit une légère angoisse et je passe de nouveau un doigt sur mes lèvres.

— Bientôt. Je reviendrai vers toi dans la semaine.

Je pourrais lui donner la réponse immédiatement, mais j'ai envie de tester ses limites. En la laissant poireauter un peu, je pense que je peux tirer d'elle ce dont j'ai vraiment besoin pour que mon plan fonctionne à merveille.

Elle ouvre la bouche pour répliquer, mais je ne lui en laisse pas l'occasion.

— Au revoir, Lucky.

*Lucky... Je pense que, pour une fois, c'est ton jour de chance.*

Je fais entrer l'agent de sécurité pour qu'il la raccompagne jusqu'à la sortie puis quitte la pièce et me dirige vers mon autre bureau. J'allume mon ordi et

clique sur le programme crypté dont j'ai besoin. L'application se charge puis s'ouvre, emplissant tout l'écran, et, au bout de quelques minutes, tous les membres de mon gentlemen's club sélect me rejoignent dans l'espace virtuel privé et protégé.

Je rédige alors un bref message à leur attention.

*« Q Productions vous informe que sa prochaine œuvre sortira le 20 mai 2015. Dix membres pourront la visionner. Les enchères commenceront dans quinze minutes. »*

Je lance le compte à rebours et me sers un verre de bourbon que je vide à moitié en avalant deux cachets qui sont censés « me faire du bien ». Comme j'ai un peu de temps devant moi, je me lève et me dirige vers la baie vitrée qui donne sur l'une des principales artères du quartier de Midtown, où les voitures avancent au pas.

Ce penthouse est une des nombreuses propriétés que je possède dans cet immeuble ; j'en ai d'autres un peu partout à New York. Je n'habite pas ici. Cet endroit est mon refuge dans lequel je me replie lorsque j'ai besoin de mettre un peu de distance avec ma famille. Celle-ci habite dans un hôtel particulier de l'Upper East Side. Malheureusement, je ne peux jamais vraiment m'éloigner d'eux, et j'ai fini par accepter l'idée qu'ils ne me laisseront jamais tranquille. Je suis constamment sous haute surveillance, du moins c'est ce que tout le monde pense, et j'ai décidé de m'en servir à mon avantage. Mais comme j'ai environ trois cents propriétés dans la ville, sans parler de celles qui appartiennent au groupe, il m'est facile de disparaître des radars quand mes vieux démons menacent de ressurgir. Du coup, cette fois, c'est ce penthouse que j'ai choisi comme havre de paix temporaire.

Un bip en provenance de l'ordi m'annonce qu'il reste une minute avant l'ouverture des enchères ; je retourne à mon bureau puis règle mon modificateur de voix. J'attends que le compte à rebours arrive à zéro et clique sur la souris.

— Messieurs, les enchères sont ouvertes.

À peine ai-je terminé ma phrase que cinq offres apparaissent sur l'écran et, même pas soixante secondes après, le montant total des offres s'élève à deux cent cinquante mille dollars.

Je fais craquer mes doigts, regrettant de ne pas être plus excité. Ce n'est pas le fric qui m'intéresse, l'argent n'a jamais compté pour moi. Seuls m'importent l'objectif que je me suis fixé et la finalité du jeu.

Soudain, l'image de Lucky surgit à mon esprit.

Sa fugacité intercède en sa faveur et me force à admettre qu'elle a du potentiel. J'ai envie – non, j'éprouve un besoin irrationnel –, de percer chacun de ses secrets, les faire éclater au grand jour et plonger dedans pour m'y frotter, m'y noyer, mais j'ai aussi envie de la baiser jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Si j'avais à choisir entre les deux, j'ignore ce qui me ferait le plus plaisir. Et puis, ce n'est pas le moment de penser à ça.

Je reporte mon attention sur le montant affiché à l'écran qui ne cesse de croître.

Un demi-million...

Un million...

Un million et...

Le signal annonçant un rappel programmé dans mon téléphone retentit à ce moment-là.

J'attrape le portable et regarde les deux rendez-vous dans mon agenda.

*19 heures : docteur Nathanson.*

Ma psy.

*21 heures : dîner avec Maxwell.*

Je confirme ma première obligation et efface la seconde.

Le fait que j'annule le dîner avec Maxwell me vaudra pas mal de reproches, car, après tout, personne, *personne*, ne met un vent à Maxwell Blackwood. Pourquoi, me demanderez-vous ? Pour commencer, parce que c'est, actuellement, l'homme le puissant des États-Unis. Et c'est aussi mon père.

Eh ouais, je m'appelle Quinn Blackwood, héritier de l'empire Blackwood, fils unique de Maxwell Blackwood et feu Adele Blackwood. Ma famille possède un nombre mirobolant de propriétés sur la côte est du pays et quelques-unes sur la côte ouest et, à en croire mon comptable, je pèse plus de vingt-six milliards de dollars.

Mais, comme vous l'aurez déjà compris, le fric ne m'importe pas, non, c'est la descente aux enfers de mon père que je suis en train d'orchestrer dans les moindres détails. C'est pourquoi j'ignore son invitation et regarde les noms des dix premiers enchérisseurs s'afficher l'un en dessous de l'autre.

En moins d'une demi-heure, j'ai gagné deux millions de dollars, rien que ça.

Mon regard se pose alors sur un nom qui m'est très familier et je ricane. C'est le pied de lui prendre son pognon en sachant qu'il va bientôt se manger la surprise de sa vie.

Quand les enchères se terminent, je ferme l'application et me déconnecte du programme puis tape l'objet de ma recherche dans la barre d'Internet. Un clic par-ci, un clic par-là et voilà, cinquante œuvres de charité viennent de recevoir chacune un don de quarante mille dollars.

Je suis Quinn Blackwood, un accro aux médocs par intermittence ayant un alter ego du nom de Q, star du porno, qui, lui, réserve ses prouesses à une certaine élite prête à payer une petite fortune pour les regarder. Et je suis probablement aussi un gros trouduc à moitié barré qui a un rapport au père assez compliqué, mais, en tout cas, on ne peut pas me reprocher d'être avare.



# Chapitre 2

## LA PRÉPRODUCTION

Quinn

— Comment te sens-tu aujourd’hui, Quinn ?

Je pousse un soupir avant de répondre :

— Je suis prêt à vous filer cent mille dollars si vous me promettez de ne plus me poser cette question lors de nos séances.

Adriana Nathanson, ma psy, me détaille longuement par-dessus la monture de ses lunettes rectangulaires.

Elle est pas mal pour une femme à la quarantaine passée. Elle pourrait même être qualifiée de « femme canon » si elle ne passait pas son temps à se faire ravalier la façade à coups de Botox.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je te pose cette question ? m’interroge-t-elle.

— Parce que je pense que nous savons tous les deux que ma réponse serait un mensonge.

— Et si, pour une fois, tu essayais de répondre honnêtement ? propose-t-elle en haussant un sourcil.

Je rétorque sèchement :

— Et si vous, vous alliez vous faire foutre, docteur Nathanson ?

Ma réaction, violente, me surprend et je sens mon pouls s’accélérer automatiquement.

Elle secoue légèrement la tête en faisant une moue contrariée.

— Et moi qui pensais que nous étions enfin parvenus à maîtriser tes accès de colère, qu’on était sur la bonne voie, se lamente-t-elle.

— Ah ouais ? marmonné-je sans lui accorder le moindre intérêt. Et qu’est-ce qui a bien pu vous faire penser ça ?

— Tu n’as montré aucun signe d’agressivité depuis plus d’un an, fait-elle remarquer avant de noter quelque chose sur son bloc-notes.

Je ne dis rien, et quand elle relève la tête, nous nous regardons quelques

instants en silence.

— Quinn ?

— Docteur ?

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose depuis notre dernière séance ? Tu sembles... agité.

Je fais craquer mes articulations.

— Non. Et non, je ne suis pas agité.

Et c'est reparti pour notre duel de regards.

— Et tes cauchemars ? demande-t-elle.

Aussitôt, une crampe commence à s'installer entre mes omoplates.

Le docteur Nathanson sait se montrer très perspicace. C'est rare, et heureusement que ça n'arrive pas fréquemment. Ça fait dix ans qu'elle me suit, et il est hors de question que je change de psy, pour plusieurs raisons. De toute façon, personne ne peut plus rien faire pour moi.

Je m'abandonne dans le canapé en cuir, essayant de soulager la tension dans mon dos.

— Ils sont ordinaires. Il n'y a rien de bien intéressant.

— Quinn, un cauchemar n'est jamais ordinaire, surtout pas les tiens. Parle-moi du dernier en date.

Je raidis mon dos pour évacuer la tension qui menace de monter d'un cran à tout moment.

— Il était identique au dernier qui, lui, était pareil à l'avant-dernier et à l'avant avant-dernier.

J'ai beau hurler de toutes mes forces, elle finit toujours par mourir à la fin.

Mon commentaire me vaut un regard désapprobateur.

— Ça te ferait du bien d'en parler.

— Je suis persuadé que non, *docteur*.

Elle pousse un profond soupir puis pose son stylo Montblanc sur son bloc-notes, retire ses lunettes avant de me considérer avec son regard bleu et perçant.

— Ton père est en ville, non ? As-tu eu l'occasion de le voir ?

Je me raidis sur l'assise et la tension qui me ronge se dissipe. Le gouffre qui m'habite depuis des années, commence à se répandre en moi tel un virus mortel. Je le sens s'éveiller au niveau de mon poignet gauche et se propager dans mes veines, jusqu'à mon cerveau. Je ne sais pas si je vais réussir à le contrôler, mais je dois essayer.

— Non, pas encore, répliqué-je simplement.

— Et ta belle-mère ?

Je réponds avec un petit rire cynique :

— Voyons, docteur Nathanson...

Elle a la décence de prendre un air faussement gêné. Elle sait très bien que je refuse de voir ma belle-mère sans la présence de mon père. Conclusion...

— Comment te sens-tu, en sachant ton père ici ?

— Bon, allez, je vous propose un demi-million de dollars.

— Tu ne peux pas m'empêcher de te poser des questions, Quinn.

— Peut-être, mais vous pouvez en éviter certaines, non ?

Elle penche la tête sur le côté, comme si elle cherchait à me comprendre. Sauf que je sais qu'elle joue la comédie. Elle sait parfaitement qui je suis, ce que je suis et ce qui se cache sous ma politesse feinte.

— Tu ne veux donc pas aller mieux ? Quelle question stupide.

Elle me dévisage et j'en déduis qu'elle veut un autre concours de regards. OK, pas de problème, c'est parti.

Au bout de quelques minutes, elle décroise les jambes pour les recroiser dans l'autre sens.

— J'ai téléphoné à ton bureau hier, déclare-t-elle. Ton assistante m'a dit que tu étais parti assez tôt.

— C'est une question ou... ?

Elle hausse les épaules.

— Ça ne te ressemble pas de quitter ton travail de bonne heure.

— Là, je suis sûr que ce n'était pas une question.

— J'étais dans le quartier. J'ai pensé qu'on pouvait déjeuner ensemble.,

— Pourquoi ?

Elle laisse échapper un petit rire nerveux, signe qu'elle commence à perdre son calme. Elle est tellement prévisible que ça en devient pathétique.

— Pourquoi les gens se retrouvent-ils pour déjeuner ? s'étonne-t-elle.

— Non. Pourquoi vouliez-vous déjeuner avec moi ?

— Parce que c'est ce que font les gens normaux. Ils se retrouvent pour...

Elle ne termine pas sa pensée, se rendant compte de son énorme bourde, et pince ses lèvres en une fine ligne.

— Mais, moi, je ne suis pas normal, n'est-ce pas, docteur Nathanson ? C'est d'ailleurs pour cette raison que je vous vois une fois par semaine. C'est aussi pour cette même raison que vous me laissez jouir dans votre bouche depuis le jour de mes dix-huit ans. Je me trompe ?

— Quinn, je...

— Avons-nous terminé, docteur ?

— Il faudrait vraiment que tu commences à t'ouvrir...

Je l'interromps d'un ton violent.

— Avons-nous terminé, docteur ?

— Oui, c'est fini pour aujourd'hui.

— Tant mieux.

Finis les chichis.

— À l'avenir, arrête de faire comme si tu connaissais tout de moi. Tu sais uniquement ce que je veux bien partager avec toi dans le cadre de nos séances.

Je fais encore craquer mes articulations, une vilaine habitude dont je n'arrive pas à me débarrasser.

Adriana referme son bloc-notes en cuir puis le pose sur la table à côté de son fauteuil avant de croiser mon regard.

— Lève-toi, ordonné-je en me laissant aller contre le dossier du canapé.

Elle s'exécute sans broncher.

— Tourne-toi vers la porte. Est-elle fermée à clé ?

— Non, marmonne-t-elle en secouant la tête.

Son professionnalisme s'est comme évaporé, elle vibre d'une excitation presque palpable. J'aimerais bien, moi aussi, être aussi excité par rapport à ce qui va suivre, mais bon, on ne peut pas tout avoir. Je crois que les dix prochaines minutes seront agréables.

— Parfait. Déshabille-toi.

Elle enlève sa veste et la jupe de tailleur noir puis déboutonne et retire son chemisier blanc. Elle dépose ses habits en une pile bien rangée sur son fauteuil puis se redresse. Je la détaille de la tête aux pieds : ses cheveux relevés en chignon, le fermoir en or de son collier de perles, ses dessous gris tourterelle, son porte-jarretelles et ses talons aiguilles. Rien de bien folichon, quoi.

— Retourne-toi vers moi.

Elle fait ce que je lui demande et je l'examine attentivement.

Ouais, elle passe mieux de face. Elle est belle, on ne peut pas dire le contraire, même si elle est peut-être un peu trop fine à mon goût. Ses jambes sont longues et élégantes et sa silhouette assez féminine. Quand je croise son regard, je devine une infinité d'émotions, mais aucune ne me touche. Le poison qui prend possession de mon corps et de mon âme m'anesthésie de l'intérieur.

Je cale ma tête contre le dossier du canapé et ferme les yeux avant de lui dire :

— Enlève le reste et approche-toi.

J'entends alors le bruissement de ses sous-vêtements puis ses pas, étouffés par la moquette. Elle s'arrête à quelques centimètres de moi et j'arrive à sentir

l'odeur âcre de son excitation. Elle mouille déjà, prête à m'accueillir, sauf que je n'ai pas du tout la tête à me la faire.

Les yeux toujours clos, j'écarte les jambes et pose mes deux paumes à plat sur l'assise du canapé, signe qu'elle doit s'agenouiller devant moi. Elle défait alors ma ceinture puis déboutonne mon jean avant de glisser une main froide dans mon caleçon pour la refermer à la base de ma queue. Elle pousse un petit gémissement et, l'instant d'après, saisit mon gland entre ses lèvres. Doucement, elle commence à me sucer en me caressant de haut en bas.

C'est... agréable, mais je n'arrive pas à me détendre.

J'ouvre les yeux et fixe le plafond ; je vois la tête d'Adriana apparaître et disparaître de mon champ de vision. Elle accélère le mouvement et je réprime un soupir puis balaie du regard le bureau. Je compte les chandeliers puis les œuvres d'art qui décorent les murs de la pièce. Le nombre de récompenses et de distinctions alignées derrière son bureau est impressionnant. Il y en a douze. Elle peut en être fière.

Professionnellement parlant, Adriana Nathanson est une femme accomplie. En revanche, elle maîtrise de moins en moins l'art de faire des fellations.

Cette fois, je pousse un soupir bruyant et elle imprime un mouvement plus soutenu à sa tête tout en posant une main sur mon ventre avant de la faire remonter vers mon torse. Sèchement je lui dis :

— Non, et elle la retire aussitôt.

Face à l'absurdité de la situation, un autre soupir m'échappe. Je suis en train de me faire sucer par ma psy, – l'une des plus réputées de New York – qui me facture mille dollars la séance. Elle est entre mes jambes, les fesses à l'air alors que la porte de son bureau n'est même pas fermée à clé. Si quelqu'un entre dans la pièce, elle peut perdre son droit d'exercer, sans parler de sa réputation. Je devrais être excité par cette idée, mais cette révélation a sur moi l'effet inverse si bien que je commence même à déblander.

Je suis sur le point de repousser Adriana lorsqu'une image s'insinue dans mon esprit.

*Lucky.*

Ni une ni deux, ma queue se durcit ; Adriana se met à pousser des petits gloussements de joie en me travaillant sans relâche.

Je baisse les yeux sur elle et, rapidement, les cheveux blond platine se transforment en un blond caramel, un vieux tee-shirt gris recouvre les perles au prix exorbitant, et ses lèvres teintées d'une fine couche de gloss se referment sur mon érection...

Elle enroule sa langue autour de mon gland puis le mordille en redescendant jusqu'à la base de mon sexe et je roule des hanches contre elle. Je m'enfonce plus profond dans sa bouche et elle pousse un gémissement de plaisir.

Je rejette la tête en arrière, sentant ma jouissance monter en moi sous son regard d'un vert intense. Elle intensifie la cadence et fait remonter sa main sur mes abdos. J'ouvre les yeux et je crie en voyant le visage d'Adriana qui chasse le fantasme dans lequel je m'étais enfermé :

— Non !

Mon humeur se dégrade. Quand elle me prend au plus profond de sa gorge, ça déclenche chez elle un réflexe nauséeux qu'elle tente de masquer. Je suis bien trop large pour sa bouche. Et puis, je commence à en avoir marre, ça ne mène à rien tout ça.

— Arrête !

Elle me libère d'entre ses lèvres et se redresse, la mine déconfite.

— Quinn ? Qu'est-ce qu'il y a...

— Dégage, Adriana.

Elle a le culot de s'offusquer, ce qui m'énerve encore plus. Elle bat plusieurs fois des paupières pour retenir d'hypothétiques larmes, mais se relève sans protester. Je remonte mon jean, et elle se précipite vers son fauteuil pour se rhabiller rapidement.

— Même heure, même jour, la semaine prochaine ? demandé-je d'un ton sarcastique en remettant ma ceinture.

Elle se retourne vers moi, son chemisier à moitié boutonné.

— Je peux te caser à la fin de la semaine si tu veux, dit-elle en essayant d'afficher une émotion sincère sur son visage botoxé.

Elle me propose ce rendez-vous, car mon père est en ville. Elle se dit probablement que je pourrais craquer et la baiser comme elle en rêve depuis un petit moment.

— Non.

Une certaine inquiétude se lit sur ses traits tirés.

— Quinn, je me fais vraiment du souci pour toi.

À cette remarque, je ris à gorge déployée, mais l'abîme qui m'habite reprend rapidement le dessus. Après tout, je ne suis qu'une carcasse vide.

— Tu te fais du souci pour moi ?

Mon reste de sang-froid commence à être happé par le gouffre qui ne fait que grandir en moi. Je dois sortir d'ici, et vite.

— Oui, répond-elle en hochant la tête et reboutonnant sa blouse avec ses

doigts tremblants.

— Tu racontes n'importe quoi, Adriana.

— Je ne comprends pas pourquoi tu es comme ça, Quinn, se désole-t-elle en enfilant sa jupe.

Je n'ai pas d'autre choix que de rire de nouveau.

— Vraiment ? Dis-moi, que pense ton psy de notre petit arrangement ?

Ma question la prend au dépourvu, car elle pâlit et me dévisage, bouche bée.

— Comment... Comment es-tu au courant ?

— Tu penses que c'est un grand secret le fait que, toi aussi, tu vois un psy ? lancé-je avec un petit rire moqueur. Je dois reconnaître que ça me rassure de savoir que tu as recours à un professionnel, toi aussi. Alors, dis-moi, quel est ton diagnostic ?

Sa respiration se fait plus sourde.

— Je... Cela ne te regarde pas. Tout comme tes séances, les miennes sont protégées par le secret professionnel. Tu le comprends ça, n'est-ce pas ?

Elle se redresse en une stupide tentative d'intimidation en essayant de faire bonne contenance.

La situation est comique, mais je n'ai plus envie de rire, tout ce bordel commence à me peser sérieusement.

— C'est toi qui me parles de secret professionnel ? m'esclaffé-je. C'est vrai que plus professionnelle que toi, ça n'existe pas. J'ai démarré les séances à l'âge de dix-sept ans et tu as commencé à me sucer la bite juste après mon dix-huitième anniversaire. Il faut croire que la pédophilie, ce n'était pas trop ton truc.

J'ai l'impression qu'elle est sur le point de faire un malaise.

— Tu... Tu ne dois en parler à personne. Tu ne dois pas parler de nous, Quinn, marmonne-t-elle en levant une main tremblante vers moi.

— Il n'y a pas de *nous*. Dans quelle langue faut-il te le dire ?! soufflé-je entre mes dents. Et je sais très bien qu'il y a une partie de toi qui meurt d'envie de te faire prendre en flag, l'idée t'excite, hein ? C'est pour ça que tu ne fermes jamais la porte de ton bureau quand tu me sucés.

Elle redevient pâle comme un linge, visiblement gênée, mais continue à me dévorer du regard.

Je me dirige vers la porte à grands pas, l'ouvre brusquement et sors du bureau sans me retourner.

— Même jour, même heure, la semaine prochaine, l'entends-je dire derrière moi.

Je décide de l'ignorer.

Deux heures plus tard, je suis confortablement installé dans le carré VIP du XYNYC, un night-club de Soho que j'ai ouvert avec un pote de fac. Je suis associé tacite de plusieurs établissements de la ville comme celui-ci, car tout ce fric qui pue la dynastie Blackwood doit bien aller quelque part et servir à quelque chose, non ?

Jouant négligemment avec mon deuxième verre de whisky, j'observe les nanas, – pratiquement toutes court vêtues – se trémousser sur la piste de danse, en bas des marches du carré VIP. Plusieurs d'entre elles me lancent des regards suggestifs, mais je les élimine une par une.

Pourquoi est-ce que je me donne tout ce mal ? Le gouffre en moi se creuse de plus en plus et c'est comme si j'essayais de ralentir le processus. Mon destin est tout tracé, pourtant, j'ai l'impression qu'une infime partie de moi voudrait que les choses soient différentes.

Mon portable vibre dans ma poche – pour la quatrième fois depuis que je suis arrivé ici –, interrompant le fil décousu de mes pensées, mais je ne décroche pas. Je ne suis pas d'humeur à me faire sermonner par Maxwell Blackwood.

Dans la foule qui se presse autour et sur la piste de danse, je croise alors le regard d'une brunette vêtue d'une robe bustier argentée et lui fais signe de l'index d'approcher. Elle n'a pas besoin de se faire prier. Elle se précipite aussitôt vers les marches, abandonnant ses copines sans le moindre regret. Je hoche la tête à l'attention du videur qui la laisse passer. Au même moment, mon serveur personnel apparaît portant un plateau sur lequel est posée une flûte de champagne millésimé qu'elle attrape avec un large sourire candide. Elle me rejoint ensuite sur le canapé en velours en se collant bien à moi et commence à me raconter je ne sais trop quoi, mais je suis plus concentré sur la chanson de l'artiste The Weekend que le DJ est en train de passer que sur son jacassement. Heureusement, elle parle tellement que, même si j'en avais envie, je n'aurais pas l'occasion d'en placer une.

Au bout de sa troisième flûte de champagne, elle décide de passer à la vitesse supérieure en se penchant davantage vers moi et jouant avec le bouton du haut de ma chemise. L'instant d'après, elle se met à me chuchoter des trucs à l'oreille et je me tourne légèrement vers elle avant d'enfourer une main dans ses cheveux.

Non, je n'y arrive pas, je ne suis pas dans mon élément et me sens glisser doucement, mais sûrement vers l'abîme noir. Au point où j'en suis...

Mon portable vibre une cinquième fois au moment où je sens la main de la fille s'aventurer vers mon entrejambe. Je repose la tête sur le dossier du canapé



et commence à explorer les souvenirs et les projets que je garde dans les recoins les plus sombres de mon esprit.

Dans dix-huit mois, j'aurai trente ans.

Dans dix-huit mois, j'aurai trente ans et j'hériterai de quinze milliards de dollars.

Je serai l'un des hommes les plus riches de la planète.

Dans dix-huit mois, j'aurai trente ans, j'hériterai de quinze milliards de dollars et, si tout se passe comme prévu, je serai également un assassin.

# Chapitre 3

## PREMIÈRE LECTURE

Lucky

*Un million de dollars.*

Ces quatre mots résonnent sans cesse dans mes oreilles depuis hier.

J'enfonce ma casquette sur ma tête et referme la veste que j'ai trouvée dans une poubelle à côté d'une friperie. Elle est bien trop grande pour moi, mais j'ai au moins réussi à enlever l'odeur du parfum bon marché et de sueur en la lavant vite fait quand je suis rentrée dans ma chambre de motel.

D'un pas pressé, je zigzague entre la foule matinale qui se hâte sur les trottoirs mouillés du quartier du Queens, en veillant à ne bousculer personne. Il y a deux jours j'ai malencontreusement percuté un homme, un de ces types BCBG en costard-cravate, qui s'est vraiment énervé. Si j'avais pu, je lui aurais répondu avec un vocabulaire bien choisi, mais j'ai dû me retenir, car il ne faut absolument pas que j'attire l'attention sur moi. Je dois me faire aussi petite que possible, tel un grain de sable dans le désert. Le gars a renversé quelques gouttes de son précieux café sur sa précieuse petite chemise. Si je lui avais répondu et avais provoqué une scène... Mieux vaut ne pas y penser. Disons que je suis dans une situation que je ne souhaite même pas à mon pire ennemi. Voilà pourquoi je garde la tête baissée, les yeux fixés sur les pointes de mes bottes usées où que j'aille.

Je m'engouffre dans la bouche de métro proche de mon motel pourri et essaie de retrouver un semblant de sang-froid pendant le trajet, mais je suis encore plus nerveuse lorsque j'émerge de la station à Wall Street. Et comment ne pas l'être ? Je fais vraiment tache parmi tous ces individus, impeccablement sapés qui se rendent à leur travail hyper bien payé. Bon, on peut aussi interpréter les choses différemment, en disant que je suis pratiquement noyée parmi ces costumes et ces tailleurs, et qu'on ne me remarquerait même pas, sauf si quelqu'un y prêtait vraiment attention.

Justement, je sais que quelqu'un y prête attention. Ce quelqu'un est Clayton Getty. Clayton Getty est à mes trousses, et comme un malheur n'arrive jamais seul, l'homme que je supposais être mon père est également à ma recherche... À eux deux, ils ont les moyens d'atteindre leur but et n'y renonceront sous aucun prétexte.

Ils vont finir par me retrouver, c'est sûr, la question est de savoir quand. J'ignore combien de temps il me reste, mais je vais tout faire pour prolonger au maximum mon agonie. Étrange comme réaction, je sais, mais je n'ai pas le choix. C'est d'ailleurs cette agonie qui, l'autre soir, m'a poussée à passer ce fameux coup de fil, aussi absurde qu'irréel, depuis la cabine téléphonique derrière mon motel, et qui m'a coûté cher étant donné ma situation financière. C'est aussi cette même agonie qui m'a forcée à, non seulement dicter mon numéro de portable sur la messagerie d'un parfait inconnu, mais aussi à envoyer une photo de moi sur une boîte mail dont on m'a communiqué l'adresse. Et tout ça pour quoi ? Pour essayer de décrocher un « job » au « salaire » mirobolant.

J'esquisse une moue confuse en me repassant rapidement dans ma tête « l'entretien d'embauche » avec Robocop, à défaut de connaître son nom.

Au fond de moi, je suis persuadée qu'il s'agit d'une arnaque, mais quand on se retrouve dans une situation comme la mienne, on ne laisse passer aucune opportunité, aussi bizarres soit-elles. C'est comme ça que j'ai atterri dans une salle sombre et presque vide, (une table, une chaise et une caméra), dans un penthouse, quelque part dans le quartier de Midtown. Tout ceci est déjà assez déconcertant, pour ne pas dire sordide, mais ce qui m'a le plus troublé, c'est la voix robotique de... De mon éventuel futur employeur. Un frisson me parcourt l'échine rien qu'en y pensant.

Pourtant, l'annonce que j'ai trouvée dans un des magazines qui traînaient dans la salle de jeux du motel m'a paru réglo. Énigmatique, mais réglo. Je l'ai d'ailleurs encore dans la poche arrière de mon jean.

J'espère sincèrement que je n'ai pas fait tout ça pour rien, qu'il ne s'agit pas d'une blague d'un enulé qui cherche à tuer le temps. Ce qui m'a étonnée en revanche, c'est de trouver une telle annonce dans un magazine assez classe. Pourquoi ne pas l'avoir plutôt publiée dans la presse à scandale, par exemple ?

Avec la chance que j'ai – on ne me surnomme pas Lucky pour rien, après tout –, la voix mécanique qui me hante depuis trois jours n'est autre que le messenger du karma qui, une fois de plus, veut me prouver que ma vie est pathétique et qu'il n'y a pas d'issue possible pour moi. Mais d'un autre côté, cette voix, cette proposition... Peut-être que ce n'est pas un canular après tout.

*J'espère sincèrement que ça n'en est pas un...*

Si elle est vraie, il y a une infime chance pour que cette annonce soit ma bouée de sauvetage. L'espoir fait vivre, comme on dit.

*Un million de dollars.*

Un million de dollars pour du cul et en prime ma vie sauve.

Je fronce les sourcils quand une question surgit à mon esprit.

*Qui paierait une telle somme juste pour coucher ?*

De là où je viens, c'est soixante dollars pour un lap-dance, quatre-vingt-quinze pour une pipe et cent soixante-quinze dollars pour une partie de jambes en l'air, le plus souvent renégociée à cent cinquante par le client. Il arrive aussi que les temps soient durs et que le désespoir pousse les filles à brader leur corps à quatre-vingts balles. Les plus... fortunées, disons, sont celles qui ont réussi à se faire une place à La Villa, ou plutôt, dans l'aile nord de La Villa où toutes les filles rêvent de travailler.

La Villa... Le royaume de Clayton Getty : il y règne avec une poigne de fer, secondé par mon père, son fidèle bras droit. C'est là que je suis née et que j'ai vécu jusqu'à cinq ans, jusqu'à ce que ma mère soit mise à la porte comme une malpropre. Après quoi on a emménagé dans une caravane pourrie. Mais ma vie a définitivement basculé le jour où ma mère est morte d'une cirrhose : mon père a alors récupéré ma garde et m'a ramenée à La Villa.

Au début, j'ai pensé que je m'en sortais assez bien, que le destin se montrait enfin clément avec moi. J'avais de quoi manger, de quoi me laver et le lit était assez confortable. Bien évidemment, c'était trop beau pour être vrai. Le répit fut de courte durée : il se termina quelques mois avant mon dix-septième anniversaire.

Clayton m'avait présenté la chose comme une « répétition générale » devant les clients de La Villa. Tous les soirs, j'étais habillée comme une poupée et je devais parader devant un tas de connards excités, toujours sous la haute surveillance de Ridge, le gros bonnet de Clay. Pendant plusieurs semaines, j'ai donc dû chauffer les clients de La Villa avec des danses lascives, en mode « on regarde, mais on ne touche pas ».

Puis, quand le jour de mes dix-sept ans est arrivé, Clayton était comme un fou. Il était très déçu en apprenant que je n'étais pas vierge, mais cela n'a pas changé ses projets me concernant. Quand mon père m'a annoncé que j'étais promue « pute de luxe », j'ai dégueulé tout le contenu de mon estomac sur ses chaussures, ce qui m'a valu une baffe monumentale, dont j'ai l'impression de sentir la douleur encore aujourd'hui. Les coups qui ont suivi, et Dieu sait s'ils

furent nombreux, n'ont jamais eu ce même impact sur moi. Comme on dit, on n'oublie jamais la première fois...

Quand je tourne à l'angle de la rue pour m'engager sur Wall Street, l'air glacial me fouette le visage et je frissonne en claquant des dents. Je ne suis pas habituée à un froid pareil. La ville où j'ai grandi, pas loin de Fresno en Californie, était peut-être un trou à rats, mais il y faisait toujours beau. Mon organisme supporte mal le passage d'une chaleur vive à un froid intense. Mais bon, le climat rude de New York est vraiment le cadet de mes soucis en ce moment.

Je constate avec effroi que plus j'avance et plus il y a des caméras de surveillance dans le quartier. Je lève rapidement les yeux et me rends compte que je suis presque arrivée à destination.

La tour Blackwood.

Comme vous devez vous en douter, je n'en fréquente que le sous-sol, je ne suis pas invitée à monter dans les étages. J'essaie de rester coupée du monde le plus souvent possible. Du coup, je ne suis pas du tout à l'actualité et j'évite Internet comme la peste depuis que j'ai pris mes jambes à mon cou pour m'enfuir de Fresno. La seule fois où j'ai utilisé mon téléphone, Clayton m'a retrouvée en moins d'une heure. J'ai balancé le portable dans la poubelle d'une aire de repos d'autoroute dans l'Iowa et j'ai réussi à rejoindre New York en stop où j'ai dû ruser pour me procurer un téléphone avec carte prépayée. Tout ça pour dire que je me fiche pas mal de savoir ce qui se passe dans cette tour. Je me contente de faire le job pour lequel on me paie en cash. Je reste dans mon coin, tranquille.

J'entre dans l'immeuble par la porte de service qui mène directement au sous-sol et, une fois en bas de l'escalier, je tape le code d'entrée. Je traverse l'immense cuisine puis prends un autre escalier qui conduit au deuxième sous-sol. Lorsque je pousse l'imposante porte à double battant, un nuage de vapeur s'élève autour de moi dans un cliquetis d'assiettes et de couverts.

Rapidement, je fais un détour par les vestiaires pour revêtir ma tenue de travail qui m'est bien trop grande. C'est ce qui arrive quand on saute pas mal de repas, car on n'a pas vraiment de quoi se nourrir... J'enfile mon tee-shirt blanc et le pantalon assorti puis enrôle ma ceinture bon marché autour de ma taille avant de la serrer fort. Je me coiffe du filet à cheveux obligatoire et commence ma journée de travail. À peine sortie des vestiaires, j'entends une voix grave :

— Hey, ma jolie, tu es en avance ce matin !

Je ralentis en passant à côté de Miguel, et lui fais un signe de la tête. Je n'ai ni

l'envie ni le temps de discuter avec lui. J'ai remarqué sa façon de me reluquer ; il va sans dire qu'il me fait horreur. Pour le moment, ma technique « je ne te calcule pas plus que ça » semble fonctionner, mais j'ai bien peur que ça ne dure pas. S'il y a une chose que la vie m'a apprise, c'est qu'un homme est prêt à tout pour poser ses sales pattes sur un cul ou une paire de nichons.

En y réfléchissant, je devrais peut-être lui répondre par des paroles et pas uniquement par des gestes.

— Ouais, j'ai eu de la chance avec le métro.

Je me positionne devant ma station de travail et allume la machine. Quelques secondes après, celle-ci s'ouvre laissant apparaître des piles et des piles de plats propres.

— Ah, c'est cool, ça, commente Miguel en haussant la voix pour dominer le tintement de la vaisselle que je suis en train de ranger sur la desserte. Tu es d'où déjà, sinon ? J'ai oublié ce que tu m'as dit.

Je me retourne vers lui et le gratifie d'un regard froid.

— C'est surtout que je ne t'ai jamais dit d'où je venais.

Il semble surpris un instant puis m'adresse un large sourire.

— Oh, allez, *muchacha*, sois pas comme ça, j'essaie seulement de te connaître un peu mieux.

Je lui tourne le dos sans même répondre. Il semble respecter ma volonté de mettre fin à cette discussion, car il ne m'embête plus de la matinée.

Une heure avant le rush du déjeuner, une tonne de vaisselle sale commence à arriver. Miguel, qui s'avère une véritable pipelette, m'a expliqué que le personnel de la tour Blackwood bénéficiait de trois repas sur place par jour, et que ceux qui occupaient des postes clés avaient également droit à des brunchs supplémentaires. Je comprends mieux pourquoi il règne une frénésie permanente dans les cuisines.

Hormis la pause déjeuner, nous pouvons prendre deux fois quinze minutes pour souffler un peu. Du coup, lorsque la pile de vaisselle sale que j'ai à laver diminue sérieusement, je passe par la salle de repos pour me servir un gobelet de café – qui a le goût de jus de chaussette –, je récupère mon téléphone dans mon casier et sors prendre l'air.

Je me planque dans la petite allée qui longe la tour pour ne pas être dérangée et allume le portable. Mon cœur bat à tout rompre. Clayton ne peut pas me localiser avec ce téléphone, il est jetable, et puis je n'ai passé aucun coup de fil à La Villa où à une des filles. Je ne suis pas stupide à ce point.

La Villa...

Cet endroit ne me manque pas du tout, pourtant, il m'arrive de ressentir un pincement de culpabilité quand je repense à ce que j'ai fait.

Je fixe l'écran allumé en attendant de voir si des appels manqués s'affichent, mais rien ne bouge. Poussant un soupir de soulagement, j'éteins le téléphone et le glisse dans ma poche. D'un côté, je suis rassurée, mais de l'autre, je suis gagnée par un sentiment d'anxiété grandissant.

On est jeudi et l'homme mystérieux à la voix métallique m'a dit qu'il reviendrait vers moi dans la semaine. Faisait-il allusion à cette nouvelle semaine ou avait-il compté sept jours à partir de notre rencontre ?

Le regard perdu dans le vague, je repense à mon « audition ». C'est sans aucun doute un des moments les plus étranges que j'ai vécus. Cet appartement gigantesque pratiquement vide, les murs gris de la salle d'audition, la chaise inconfortable et l'atmosphère tendue... Le miroir sans tain et la caméra dernier cri... Et sa voix... La voix robotique et pourtant hypnotisante de cet homme... Ai-je rêvé tout ça ?

— Elly.

Je commence à me détendre et ma peur s'estompe. Non, tout ceci doit être le fruit de mon imagination. J'ai dû me la jouer Stanley Kubrick et me monter tout un film dans ma tête quand j'ai lu cette annonce stupide dans le magazine.

— Elly ?

Du coup, le temps m'est toujours compté, car Clay ne va pas tarder à me remettre le grappin dessus et comme je n'aurai aucune monnaie d'échange pour négocier avec lui, je suis cuite. Il va me tuer, Clay va me tuer et je vais mourir d'une mort lente et agonisante. Ou alors rapide et...

— Elly ! s'écrie quelqu'un derrière moi en claquant des doigts.

Il me faut quelques secondes pour comprendre où je suis et qui m'appelle. Je me retourne et croise le regard amusé de Miguel, une clope au bec.

On est seuls dans la petite allée. J'essaie de recouvrer rapidement mon sang-froid en forçant un petit sourire.

— Oui ?

— Tu ne m'as pas entendu t'appeler ? Tu t'appelles bien Elly, non ? s'esclaffe-t-il.

— Tu voulais quelque chose, Miguel ? l'interrogé-je en ignorant délibérément sa dernière remarque.

— Non, pas moi, mais le patron, si. Il veut te voir dans son bureau.

Un frisson glacé me parcourt le dos.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien, moi, répond-il en haussant les épaules. Mais il veut te voir rapidos.

Je hoche lentement la tête en contournant Miguel pour retourner à l'intérieur.

— Euh... Elly ?

Je raidis le dos, si peu habituée à ce qu'on m'appelle par mon prénom, et lui jette un regard par-dessus mon épaule.

— Tu vas bien ? demande-t-il.

— On ne se connaît pas assez pour que tu me poses une telle question, Miguel.

— Je sais, mais je voulais te la poser quand même.

Bon, qu'est-ce que je pourrais lui répondre pour qu'il me laisse tranquille ? Excepté la réponse bateau qu'on donne dans ce genre de situation, je ne vois rien d'autre à dire.

— Tout va bien, dis-je avant de jeter mon gobelet dans la poubelle et regagner les cuisines en sous-sol.

J'ai rencontré Sully Manning, mon responsable actuel, par hasard, dans le magasin du Queens où j'ai acheté mon téléphone jetable. J'étais en train de demander au propriétaire s'il avait besoin d'une vendeuse, sans même remarquer qu'un homme écoutait attentivement notre conversation un peu plus loin. Ce même homme m'a suivie. J'ai eu la peur de ma vie quand il a posé une main sur mon épaule pour m'arrêter. J'étais sur le point de lui en mettre une, mais il m'a tout de suite expliqué qu'il pouvait m'aider dans ma recherche avant de me tendre sa carte de visite et de s'en aller. J'ai mis plusieurs jours à tourner et retourner la question dans ma tête avant de l'appeler, avec une bonne dose de méfiance toutefois.

En m'engageant dans le couloir qui mène à son bureau, je me demande si j'ai bien fait d'accepter de venir bosser ici. Ai-je raison de lui accorder ma confiance ? Et s'il était de mèche avec Clay ? Je tressaille sous l'effet de la peur.

J'atteins le bureau de Sully et rencontre son regard par la vitre. Il me fait signe d'entrer et je tourne la tête, poussée par une envie soudaine de prendre la fuite. Avec un peu de chance...

— Elly, je n'ai pas toute la journée.

J'essuie mes paumes moites sur mon tablier puis entre dans le bureau avant de refermer la porte derrière moi.

— Vous vouliez me voir ? demandé-je d'une petite voix.

— Oui, oui, répond-il brusquement.



Je suis sûre qu'il a décroché le poste grâce à ses origines – irlandaises et italiennes –, car ses employeurs ont tout de suite dû déceler son caractère aussi entier que décidé. Pas étonnant qu'il mène toute son équipe à la baguette et que celle-ci le respecte.

Il arrange quelques dossiers sur son bureau puis lève les yeux vers moi.

— Tu veux te faire un peu d'argent en plus ?

— Je... Euh, oui.

— Tu n'as pas l'air d'être si sûre de toi.

Je déglutis, en espérant qu'il ne va pas me faire une proposition indécente.

— Si, si, je suis sûre.

— Parfait, approuve-t-il d'un hochement de tête rapide. Deux de mes serveuses sont malades, elles ne sont donc pas venues bosser aujourd'hui. Apparemment, elles auraient la gastro ou je ne sais quoi. Du coup, j'ai besoin que tu les remplaces.

Un signal d'alarme se met à retentir quelque part au fond de mon esprit.

— OK, que dois-je faire ?

— Va voir Meg pour qu'elle te trouve un uniforme à ta taille. Tu dois être au rapport, là-haut, dans quinze minutes.

*Là-haut ?*

Non, je ne veux pas quitter les cuisines, j'y suis bien. Il existe des rats de bibliothèque et moi je suis un rat de cuisine, enfin pas un vrai rat, mais...

*Concentre-toi, Lucky !*

Pourquoi veut-il m'envoyer là-haut ? Malheureusement, je crains ne pas avoir le choix. La quasi-totalité de mon salaire part dans un loyer exorbitant pour la minuscule chambre de merde de ce motel immonde. Le manager a bien voulu « me faire une fleur » en voyant que je ne pouvais pas lui fournir de pièce d'identité, mais cela me coûte trente dollars en plus du prix de la chambre par semaine. Si je ne me trompe pas, il doit me rester vingt-deux dollars.

Me forçant à afficher une expression neutre, je fais un pas en arrière avant de me retourner, mais apparemment, Sully n'a pas dit son dernier mot.

— Ah, Elly ?

Je me tourne de nouveau vers lui.

— N'oublie pas comment tu as eu ce job. On a tous un passé, tu sais, et je ne compte pas fouiller dans le tien. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me décevoir. OK ?

— OK.

Il replonge alors dans ses dossiers et je pars à la recherche de Meg.

J'avais raison, Sully sait que je cache quelque chose, mais, à la différence de Miguel, il n'a pas jugé nécessaire de creuser le sujet et je l'en remercie.

Oui, on a tous un passé, sauf que le mien est particulièrement lourd à porter.

Je m'appelle Elyse Gilbert, mais personne ne m'appelle comme ça. Earl Gilbert, mon « père » m'a surnommée Lucky depuis toute petite, même si, en vingt-deux ans, la chance ne m'a *jamais* souri. Ma bonne fée a dû oublier de se pencher sur mon berceau et, pour citer les paroles de ce gros trou du cul d'Earl, je vais finir ma vie comme je l'ai commencée : en criant, seule et recouverte de sang.

Ah, j'allais oublier un dernier petit détail : j'ai aussi un meurtre et un incendie volontaire à mon actif. *Et*, un homme très remonté contre moi me poursuit dans le but de découvrir un lourd secret que je ne dois révéler à personne. Per-sonne.

# Chapitre 4

## SCÈNE 1

Lucky

J'entre dans la cabine de l'ascenseur de service dans mon nouvel uniforme : robe noire sobre, tablier blanc, coiffe de soubrette, paire de collants couleur chair et des ballerines noires. Si je n'étais pas aussi stressée, j'aurais sûrement pris le temps de me regarder dans une glace et de rigoler un bon coup.

Les portes de l'ascenseur se referment et je remarque qu'il n'y a que deux boutons : « Restaurant employés » et « Restaurant cadres ». J'appuie sur le second puis essuie du revers de la main la fine couche de sueur qui imbibe mon front en me tournant vers le miroir.

*Détends-toi, Clayton ne peut pas te trouver ici, c'est impossible.*

Je secoue légèrement la tête en croisant mon regard.

Rien n'est impossible pour cet homme. Une fois, il a réussi à retrouver une des filles, Abby, qui lui avait volé deux mille dollars et qui s'était cachée dans un coin paumé de l'Alaska. Ça lui a pris quatre mois, certes, mais Clayton Getty est un homme très patient. Quand il a remis la main sur elle, il l'a ramenée à Fresno et l'a enfermée – et, quand je dis enfermée, je veux dire enchaînée au mur – dans la chambre spéciale de La Villa, réservée pour les clients aux comportements sexuels déviants. Abby y est restée pendant un an et lorsqu'il a fini par la libérer, elle s'est jetée sous une voiture.

Je tressaille à ce souvenir. Je n'ai pas choisi New York par hasard. Je suis partie du principe que Clayton aurait plus de mal à me retrouver dans une ville aussi surpeuplée que celle-ci. Ma tactique consiste donc à me fondre dans la foule, même si je vis avec une peur constante qu'il me retrouve d'un moment à l'autre.

Poussant un soupir, je me tourne de nouveau vers les portes. Je donnerais n'importe quoi pour retourner au sous-sol, dans les cuisines, à faire la plonge. Je serais même prête à supporter les avances lourdingues de Miguel, mais il est trop

tard, Sully compte sur moi.

La sonnette de l'ascenseur tinte et les portes coulissent, révélant un atrium percé d'immenses baies vitrées.

Le cœur battant à cent à l'heure, je sors de la cabine en détaillant l'endroit. La décoration est chic et sobre à la fois. Il y a une fontaine dans un coin, des pièces de mobilier très contemporain et pas mal de plantes vertes disposées un peu partout. J'ai l'impression d'avoir sauté dans les pages d'un magazine d'architecture de luxe. Contrairement à ce que je pensais, il n'y a pas trop de monde, mais il est évident que je ne suis pas du tout à ma place ici.

Troublée, je m'arrête au milieu de la salle baignée par la lumière du soleil et regarde autour de moi. Je perçois alors un bruit qui ressemble à celui que fait une machine à café et décide de suivre cette piste.

Au détour d'un couloir, je remarque deux serveurs, un mec et une nana qui doivent avoir à peu près mon âge, tous les deux de dos, devant une sorte de comptoir en verre et chrome d'un style très futuriste. Derrière celui-ci, j'aperçois un chef bien dodu, vêtu de la traditionnelle tenue blanche du chef cuisinier, en train de crier des ordres à sa brigade composée de quatre cuisiniers.

Je m'approche en l'écoutant expliquer aux deux serveurs quelque chose à propos des restrictions alimentaires de quelqu'un, avant de faire la leçon sur la température idéale que devrait avoir le foie gras pour être servi. Me voyant arriver, il fronce les sourcils et demande sèchement :

— Tu es la serveuse que j'ai demandée en dépannage ?

— Oui. Je suis Elly, c'est Sully qui m'envoie, réponds-je après m'être éclairci la gorge.

Il m'observe quelques instants puis pince ses lèvres en une moue désapprobatrice.

— Mets-toi là et ne bouge pas, m'ordonne-t-il en désignant du doigt le bout du comptoir. Tu seras briefée d'ici cinq minutes.

*Je vais être briefée pour... servir de la bouffe ?*

Je repense à Sully et m'exécute sans rien dire pendant que le chef reporte son attention sur les deux serveurs. Il leur donne encore quelques directives puis chacun d'entre eux prend un grand plateau en argent chargé d'assiettes avant de se diriger vers des portes coulissantes qui donnent certainement sur le restaurant des cadres.

J'attends patiemment que le cuistot me dise ce que j'ai à faire tout en essayant de ne pas laisser mon esprit errer un peu partout, comme tout à l'heure, dans l'allée. Je tends légèrement le cou vers une table basse en verre non loin du

comptoir sur laquelle se trouve une pile de magazines. Je plisse les yeux pour mieux voir la couverture de celui du dessus sur laquelle je reconnais la tour Blackwood et deux hommes – un plus âgé que l’autre –, de profil, qui se font face.

« *Duo ou duel de choc ?* », titre à la une le magazine.

Intriguée, je suis sur le point de me pencher en avant pour voir la couverture de plus près, lorsque j’entends quelqu’un toussoter bruyamment derrière moi.

Me redressant, je croise le regard du chef cuisinier qui semble encore plus énervé que tout à l’heure.

— Tu vas servir M. Blackwood aujourd’hui, et il déjeune à 13 heures pile.

— OK, opiné-je.

Il se retourne vers sa brigade et je l’interpelle d’une petite voix.

— Euh, excusez-moi... Comment vais-je reconnaître M. Blackwood ?

À côté de moi, un des serveurs qui vient de déposer son plateau vide sur le comptoir me dévisage d’un air choqué et le chef grogne quelque chose dans une langue que je ne connais pas en secouant la tête.

— Ça fait combien de temps que tu travailles ici ? m’interroge-t-il en revenant vers moi.

— Deux semaines.

— Et tu ne sais toujours pas à quoi ressemble l’homme pour lequel tu travailles ?

Je réponds doucement :

— Je fais juste la plonge, en bas.

— Ça ne m’étonne pas, marmonne-t-il en me détaillant de la tête aux pieds, une lueur de dédain dans ses yeux.

Je ravale la colère qui me gagne en serrant les poings.

— Je vous serais très reconnaissante si vous pouviez me le décrire, soufflé-je.

— Monsieur Quinn Blackwood s’installe toujours à la table à côté de la baie vitrée donnant au nord. Il n’aime pas qu’on lui parle, donc n’essaie pas de faire ta maligne en engageant une conversation. Concernant son café, il le prend corsé avec un nuage de lait et une pincée de cardamome, et dans cet ordre : remue le café sans toucher la tasse avec la petite cuillère et sers-le-lui avec son repas. Tu penses pouvoir t’en sortir ?

— Bien sûr, répliqué-je en essayant de tout mémoriser.

Je sais que le fric et le pouvoir font perdre la boule à certains, mais tout ceci est franchement ridicule. Cela dit, je suis ici pour travailler, d’autant plus que Sully m’a dit que j’allais me faire un peu plus d’argent. Donc, si je dois servir un

mec aux habitudes alimentaires éclectiques, soit. Il en va de ma survie après tout...

Pendant qu'un des cuisiniers prépare le plateau de M. Blackwood sous l'œil vigilant du chef, je me retourne vers les portes coulissantes séparant la cuisine du restaurant qui ne cessent de s'ouvrir et se refermer en raison du va-et-vient incessant des serveurs.

*Le nord, de quel côté est le nord, bordel ?*

Je suis nulle en géo, j'étais très bonne en math et en anglais, mais finalement, cela ne m'a servi à rien étant donné que mon premier travail consistait à faire des fellations et laisser des gros porcs faire ce qu'ils voulaient avec mon corps.

Je secoue légèrement la tête, me forçant à revenir au problème qui me préoccupe actuellement : trouver le nord. Je devrais peut-être me fier à la position du soleil. Les portes coulissantes s'écartent de nouveau et mon regard se pose sur un homme installé à une table à côté de la baie vitrée, à l'autre bout du restaurant. Il y a également deux autres hommes attablés, seuls, un sur sa droite en train de téléphoner et l'autre, sur sa gauche, qui tape sur son ordi. Ils sont tous les trois en costard, mais j'en conclus que M. Blackwood doit être celui du milieu.

Il est assis de dos, face à la vue imprenable, et quelque chose chez lui m'interpelle. Un rayon de soleil joue dans ses cheveux foncés, juste assez longs pour effleurer le col de sa chemise.

*Waouh, on dirait un de ces beaux gosses des pubs pour shampoing...*

Son costume gris fait ressortir ses épaules carrées et ses bras musclés, et, même s'il est assis, je sais qu'il est bien foutu et qu'il prête une attention particulière à son apparence. Malgré le brouhaha qui s'intensifie autour de lui, il demeure immobile, regardant fixement l'extérieur. Un frisson me parcourt le dos.

Plus la peine de chercher le nord, j'ai trouvé le fameux Quinn Blackwood. Je dois reconnaître que...

— Tu sais ce que tu as à faire, petite ?

Brusquement, je me retourne vers le cuistot et porte mon attention sur le plateau posé entre nous sur lequel une vaisselle en porcelaine et des couverts en argent côtoient des verres en cristal. Je parie même que rien que la fourchette et le couteau doivent coûter plus cher que La Villa de Clayton.

— Oui, rétorqué-je.

— Tu dresses la table exactement comme c'est disposé sur le plateau et tu reviens ici. Tu attends qu'il ait terminé son repas et tu retournes débarrasser.

OK ?

Je hoche la tête et soulève le plateau avant de me diriger vers le restaurant, les jambes tremblantes. Je m'arrête une seconde, le temps de prendre une profonde inspiration.

*Relax, c'est que de la bouffe.*

Le dos droit, je traverse le restaurant jusqu'à la table de M. Blackwood. Voyant que la table à côté de la sienne n'est plus occupée, je pose le plateau en essayant de bien retenir la disposition des éléments. J'attrape l'assiette en porcelaine puis me tourne pour la disposer devant M. Blackwood qui...

*Oh mon Dieu...*

Cet homme est magnifique. C'est sans aucun doute le plus beau mec que j'aie vu de toute ma vie.

Le regard perdu au loin, il ignore magistralement ma présence et j'en profite pour détailler rapidement son visage, sa mâchoire carrée, la fossette de son menton, ses pommettes hautes et saillantes... Dommage, je n'arrive pas à voir la couleur de ses yeux qui doivent être tout aussi fascinants que le reste.

J'ai l'impression qu'il fait de plus en plus chaud ici et pourtant, je réprime un frisson.

M. Blackwood cligne des paupières, sans me regarder, et je suis comme envoûtée par le battement singulier de ses longs cils noirs, parfaits, qui lui ombrent les joues.

Et sa bouche...

*Putain... !*

L'espace d'une seconde, j'ai l'impression d'avoir pénétré dans l'univers alternatif où ma vie n'est pas en danger et où j'ai un million de dollars à portée de main. Suis-je encore en train d'halluciner ? En tout cas, s'il s'agit d'un rêve, je ne veux pas me réveiller.

Je baisse alors mon regard sur les mains de Quinn Blackwood. Elles sont grandes et masculines, parfaites pour caresser le corps nu d'une femme...

Clouée sur place, je le dévore des yeux, bouleversée par l'excitation physique qui grandit en moi. Soudainement, il bat des cils, et je sens comme un changement dans l'air. Il demeure immobile, sa respiration toujours régulière, et je prends conscience de la puissance qui émane de lui.

Je dois être en train de rêver, car rien ni personne ne peut provoquer une telle réaction sur aucun être humain, c'est tout simplement impossible. Un courant électrique me parcourt de la tête aux pieds, ma bouche s'assèche et c'est comme si je flottais sur un petit nuage, libérée de toutes mes craintes et mes problèmes.

J'ignore combien de temps je reste comme ça, mais le tapotement de ses doigts sur la table me fait sortir de ma torpeur et je manque de faire tomber l'assiette que je tiens toujours dans la main.

Tâchant tant bien que mal de me remettre de mes émotions, je fais un pas en avant, en veillant bien à ne pas apparaître dans son champ de vision, et pose le plat devant lui. Tout en me redressant, je ne peux m'empêcher d'admirer son profil aux lignes parfaites et essaie de ne pas faire de gaffes en finissant de dresser sa table. Lorsque je termine de préparer son café en suivant bien les indications du chef, je place la tasse devant lui, à côté de son assiette, et fais un pas en arrière.

— Merci, fait-il d'une voix rauque et basse.

*Mmmhh... Si seulement il pouvait me murmurer des trucs plus obscènes à l'oreille avec cette voix sensuelle...*

Aussitôt, je me réprimande intérieurement et remarque du coin de l'œil le chef cuistot et deux serveurs m'observer depuis la cuisine.

— De rien, marmonné-je en attrapant le plateau et le serrant contre ma poitrine. Je m'aperçois de la terrible erreur que je viens de commettre.

*Merde, je ne suis pas censée lui parler.*

Je risque un regard vers lui pour voir sa réaction. Toujours aussi absorbé par la vue, il saisit sa serviette et la déplie d'un geste aussi sexy qu'assuré avant de la mettre sur ses genoux. Voyant le cuistot se frayer un chemin entre les tables, je le rejoins d'un pas précipité et on se rencontre à mi-chemin.

— Tu devais lui servir son repas et retourner en cuisine, c'est tout ! grommèle-t-il.

— Et c'est ce que j'ai fait.

— Non. Tu es restée plantée à le regarder comme une cruche.

Je sens mes joues rougir et me trahir.

— J'étais juste...

*Quoi, Lucky, hein ? En train de fantasmer sur lui ?*

Je ne peux tout de même pas lui dire que c'est le premier homme à avoir provoqué quelque chose de fort en moi. Que c'est la première fois qu'un homme me fait mouiller ma petite culotte rien qu'en le regardant. D'ailleurs, je meurs d'envie de tourner la tête vers lui, comme ça, rapidement...

Je déglutis péniblement avant de répliquer :

— Ça ne se reproduira plus.

— Et comment, ce n'est pas comme ça que ça marche ici, commente le cuistot. Te sens-tu capable de suivre les ordres qu'on te donne à la lettre ou



préfères-tu que je te renvoie là d'où tu viens ?

*L'argent, Lucky, pense à l'argent.*

— Je veux rester ici.

Il me contemple quelques instants, les bras croisés, comme pour faire durer le suspense.

— Va débarrasser les tables là-bas, m'intime-t-il en désignant du doigt le côté opposé du restaurant. Et, ne casse rien, s'il te plaît. Une assiette représente ton salaire annuel, je pense.

La tête baissée, je me dirige vers les tables à débarrasser, laissant ma fierté de côté. Je ne peux pas m'énerver contre ce gros plein de soupe. Parfois, il faut savoir fermer sa gueule et accuser le coup.

J'empile rapidement les assiettes sales et les couverts sur le plateau puis débarrasse les verres et les rapporte en cuisine. Quand je retourne dans le restaurant, je regarde machinalement en direction de Quinn Blackwood.

*Il doit vraiment apprécier cette vue, dis donc.*

Il prend sa tasse de café et le boit d'un coup, et, une fois de plus, je suis subjuguée par sa présence, si bien que je m'arrête net. Il y a des hommes qui attirent l'attention de par leurs paroles ou leurs gestes. Quinn Blackwood, lui, attire l'attention rien que par sa simple existence. Je suis sûre qu'il doit être aussi craint que respecté par ses employés.

Il repose la tasse sur sa soucoupe puis se lève, le soleil découpant sa silhouette imposante.

J'avais vu juste, il est grand et baraqué. Il doit faire pas mal de sport pour être aussi bien foutu. Consciente que je risque encore de me faire allumer par le cuistot, je pose mon plateau sur la première table vide afin de la débarrasser, gardant tout de même un œil sur le bellâtre mystérieux, objet de mes désirs soudains. Il boutonne sa veste pendant que je soulève le plateau chargé et je sais que nos chemins vont se croiser.

*N'y va pas, repose le plateau et attends qu'il passe. Et baisse les yeux, surtout baisse les yeux.*

Bien évidemment je fais tout le contraire, comme poussée par une force invisible. Je pose mon regard sur le plateau, mais le relève lorsque je sens celui de Quinn Blackwood sur moi et je perçois un changement presque imperceptible dans sa contenance. J'ignore pourquoi, mais cela me réjouit grandement et je décide alors de lever davantage la tête pour croiser son regard et voir ce qu'il en est.

Ses yeux...

Ses yeux d'un gris-bleu pâle sont... dépourvus de toute expression, de toute émotion. Est-ce pour cette raison que personne n'ose ni lui parler ni manger avec lui ? Son regard est aussi vide et dévastateur que le néant.

Un malaise monte subitement en moi, mais je ne détourne pas la tête, j'en suis incapable. Pire encore, je m'arrête devant lui lorsque j'arrive à sa hauteur.

— Votre nom, me demande-t-il d'un ton indéfinissable.

— Je... euh... Elly.

— C'est vous qui m'avez servi ?

— Oui.

Il m'observe quelques instants avant de déclarer :

— Merci, Elly.

— De... de rien.

Il me contourne et quitte le restaurant sans se retourner, me laissant en proie à une étrange sensation d'irréalité. J'ai l'impression qu'il s'est infiltré dans mon esprit et dans mon âme et qu'il ne va pas en sortir aussi rapidement. La facilité avec laquelle je serais capable de tomber sous son emprise me terrifie.

Reoulant cette pensée dans un recoin de ma tête, je m'affaire à débarrasser les tables jusqu'à ce que le chef cuistot me dise qu'il n'a plus besoin de moi. Je retourne au sous-sol et passe par le bureau de Sully qui me donne une enveloppe dans laquelle se trouvent deux cents dollars, soit une semaine supplémentaire de loyer. Je le remercie puis rejoins les vestiaires pour me changer.

Lorsque je sors de la tour Blackwood, je suis toujours plongée dans un état second. Je repasse inlassablement les images de ma « rencontre », si on peut l'appeler ainsi, avec Quinn Blackwood et me hâte vers la bouche de métro pour regagner le motel infect dans le Queens.

Une fois dans ma chambre, je dévore la moitié du sandwich que j'ai pris dans la salle de repos puis l'arrose avec une cannette de soda. Je prends ensuite une douche rapide avec une eau à peine tiède et un pommeau rongé par le calcaire avant de me sécher et enfiler mon pyjama.

Je sens la fatigue et la tension de la journée sur mes épaules, je m'installe sur le matelas grinçant et attrape mon sac posé au pied du lit. Je n'ai réussi à embarquer que quelques affaires quand je me suis cassée de La Villa, dont la chose la plus importante à mes yeux, une photo de ma mère et moi prise le jour de mes six ans. Je la sors de mon sac et la regarde longuement sous la lumière pâle de la lampe de chevet.

Ma mère était une femme d'une rare beauté. À en croire les filles de La Villa qui la connaissaient bien, elle était la putain préférée de Clayton jusqu'au jour où

il a appris qu'elle avait fricoté avec Earl derrière son dos. Aujourd'hui encore, je ne sais pas comment elle a réussi à le convaincre de ne pas la mettre à la porte après ma naissance.

Je m'allonge sur le lit puant l'urine et presse la photo contre ma poitrine en fermant les yeux.

Même si ma mère a décidé de noyer ses problèmes dans l'alcool, sur cette photo, l'espoir se lit dans son regard. Clayton Getty a beau avoir vécu un véritable enfer, elle s'est battue avant de se laisser mourir à petit feu. Ma situation est à la fois différente et similaire à la sienne, et je pense que c'est son espoir qui m'habite et qui me fait me lever tous les matins.

Mes paupières s'alourdissent et je m'endors, car, lorsque je me réveille en sursaut, il est 2 heures du matin. Le cœur battant d'angoisse, je cligne des yeux et regarde la photo restée collée dans ma main. Je passe mon index sur le visage de ma mère tout en me demandant si Clayton réussira à m'achever, comme il l'a fait avec elle.

Sans m'en rendre compte, mes pensées se dirigent alors vers Quinn Blackwood et son regard torturé. J'ai déjà assez de problèmes comme ça pour me soucier de ceux des autres, mais cet homme m'intrigue énormément. Son corps, sa bouche... Son calme trompeur... Et ses yeux, ses yeux vides d'expression.

Je pousse un léger halètement et pose la photo sur la table de chevet, surprise par les réactions qui s'enchaînent dans mon corps. Mes mamelons sont tendus sous mon pyjama et je sens comme un agréable picotement entre les cuisses.

*Qu'est-ce qui t'arrive, Lucky, sérieux ?!*

OK, il est canon, mais il a clairement un truc qui ne tourne pas rond chez lui, un syndrome très fréquent chez les gens friqués, comme j'ai pu le remarquer à La Villa. On se fiche pas mal de Quinn Blackwood, ce n'est pas en fantasmant sur lui que je vais résoudre mon problème avec Clay.

Poussant un soupir, j'attrape mon téléphone et l'allume. Quelques secondes plus tard, une petite enveloppe s'affiche sur l'écran, j'appuie dessus d'un doigt tremblant en essayant de maintenir une respiration normale. Une réponse, enfin.

Lundi. 18 heures. Sois ponctuelle.

# Chapitre 5

## SILENCE SUR LE PLATEAU...

Quinn

Elle arrive, comme je le lui ai demandé, le lundi soir à 18 heures.

Je la regarde traverser le hall sur l'écran de surveillance en hochant la tête.

Le hasard a voulu que Lucky soit également une des employées du groupe Blackwood ce qui n'a fait que confirmer ma décision.

Lorsque j'ai fait passer ma petite annonce énigmatique dans *Blackwood Trimestriel*, le magazine de la société, je l'ai plutôt fait par provocation. Faire péter les plombs à Maxwell est l'un de mes passe-temps favoris et je vis pour l'instant où *tout* éclatera au grand jour. Cela dit, ce rebondissement, sous la forme de cette créature, qui vient pimenter le banal scénario de mon quotidien, n'est pas pour me déplaire.

Lucky... Elly... ou quel que soit son nom. Cette femme piètrement vêtue à la peau laiteuse a réussi l'impossible : attiser ma curiosité non pas une, mais deux fois. J'éprouve un malin plaisir à l'idée que je vais bientôt mettre dans mon pieu la femme qui me sert mon déjeuner tous les jours. Visiblement, elle ne se doute de rien. J'adore le pouvoir que j'exerce sur elle, et j'adore aussi les vents que je mets à Maxwell depuis plusieurs jours. Mon humeur est au diapason des prochains événements qui s'annoncent explosifs !

Bien évidemment, je ne pourrais pas ignorer Maxwell éternellement. Personne n'ignore Maxwell Blackwood, pas même son fils unique. Je vais devoir me conformer au devoir pénible qu'il attend de moi, et cette idée provoque un sentiment que je ne préfère pas identifier, pas maintenant.

Le buzz de l'intercom interrompt le fil de mes pensées et j'appuie sur le bouton. C'est Fionnella Smith, ma responsable de l'équipe, un ex-agent gouvernemental et l'employée en qui j'ai le plus confiance :

- Elle est arrivée. Dois-je aller la chercher et lui expliquer la procédure ?
- Non, je veux m'entretenir avec elle avant. Je te l'enverrai quand j'aurai

terminé.

— OK, très bien.

Je mets mon brouilleur de voix en place et allume à distance la caméra de la pièce où Lucky ne devrait pas tarder à arriver. Quelques minutes plus tard, la porte de la salle s'ouvre, mais elle ne rentre pas. Les bras noués autour de sa taille, elle jette un regard méfiant autour d'elle et ma curiosité augmente d'un cran. Elle a clairement peur de quelque chose. Ou de quelqu'un. Je croise les jambes et l'observe avec un plaisir malsain et assumé pendant quelques secondes puis, comme elle ne bouge toujours pas, annonce :

— Quel plaisir de te revoir, Lucky. Entre, n'aie pas peur, je ne vais pas te mordre, du moins pas aujourd'hui.

Elle sursaute légèrement puis fait un pas et se retourne pour fermer la porte derrière elle en marmonnant :

— Personne ne va me morde ni aujourd'hui ni jamais.

— En es-tu sûre ?

Elle pose son sac sur la table puis tire la chaise avant de s'asseoir, une expression désapprobatrice sur le visage.

— Vais-je perdre des points si je réponds « oui » ?

— Ceci n'est pas un jeu télévisé Lucky. Je veux juste savoir quelles sont tes limites en matière de sexe. Parfois, je mords pendant l'acte. C'est un problème pour toi ?

Un rouge carmin colore ses joues pendant qu'elle tambourine des doigts sur la table avant de passer une main dans sa queue-de-cheval.

— Non, ça va, du moment que ça ne laisse pas de traces.

Elle baisse la tête puis la relève, et plonge son regard dans l'objectif de la caméra. Elle semble plus en possession de ses moyens que vendredi dernier, dans le restaurant de la tour Blackwood. C'est normal. Aujourd'hui, elle a eu tout le week-end pour se préparer alors que sa rencontre avec Quinn était une surprise aussi bouleversante que difficile à définir, à en croire sa réaction lorsqu'elle m'a servi mon repas.

Je la regarde fixer la caméra, attendant qu'elle pose la question qui doit lui brûler les lèvres depuis le SMS que je lui ai envoyé.

— Alors, ai-je décroché le rôle ?

— Oui, Lucky, tu as décroché le rôle, répliqué-je après une bonne minute.

Ma réponse ne la comble pas de bonheur, elle ne sourit même pas. Non, elle semble plutôt... soulagée, comme si je venais de la sauver d'une mort certaine. Elle détend ses épaules puis prend sa lèvre tremblante entre ses dents. Elle

bredouille :

— Merci.

— Ne me remercie pas tout de suite, Lucky. Il y a une bonne raison pour laquelle j’offre un million de dollars pour ce rôle. Nos relations sexuelles ne seront pas toujours... plaisantes.

Elle passe de nouveau une main dans ses cheveux.

— Mais, tu ne me feras pas mal ?

— Non. Pas intentionnellement du moins.

Elle s’éclaircit la gorge et je sais que sa décision est prise.

— Tu m’as choisie et je ne te décevrai pas.

Déterminée et mue par un instinct de survie.

*Intéressant...*

— C’est dans ton intérêt, oui, rétorqué-je.

Elle cligne des paupières avant de détourner le regard de la caméra.

— Et qu’est-ce qui se passe maintenant ?

— On va te préparer pour la suite.

— Me préparer ?

— Un petit conseil, Lucky, ne répète pas tout ce que je dis, et ne demande pas d’explications qui n’ont pas lieu d’être données. Le million de dollars que je te paie me donne un accès illimité à ton corps, comme ton silence et ta soumission absolue lorsque je jugerai cela nécessaire. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui.

— Parfait. Bon, tu dois tout de même avoir quelques questions à me poser. Choisis-les avec soin.

À ces mots, je me laisse aller contre le dossier de mon siège et attrape mon verre de whisky avant d’en avaler une grande gorgée. Elle pince les lèvres en une fine ligne, triant sur le volet les questions qu’elle souhaite aborder. Elle prend son temps et je la laisse faire, car cela prouve que ce n’est pas quelqu’un d’irréfléchi.

— Vais-je te voir pendant le tournage ?

— Non.

— Et tu n’as pas peur qu’on ne soit pas compatibles finalement ?

Je me souviens de ce que sa simple présence m’a fait ressentir, vendredi, au restaurant des cadres. À ma grande surprise, elle a failli, je dis bien *failli*, dissiper une petite partie des ténèbres qui m’habitent. C’est une chose de la voir sur un écran et une autre de l’avoir en face de moi. Quand j’ai croisé son regard, j’aurais pu jurer que quelque chose en moi a frémi. Je réponds simplement :

— Non.

— Tu m’as l’air un peu trop sûr de toi, commente-t-elle en esquissant une petite moue cynique.

— J’ai une queue et toi, une chatte. On est compatibles. Point.

Elle se redresse sur sa chaise en fronçant les sourcils et sa réaction me surprend quelque peu. Je lui demande :

— Ma réponse t’a offensée ?

Elle secoue la tête.

— Non, j’ai déjà entendu pire.

J’ignore pourquoi, mais j’enregistre cette information dans un coin de ma tête.

— Tant mieux alors. D’autres questions ?

Elle plante de nouveau son regard dans l’objectif.

— Euh... Est-ce que tu as un nom ?

— Oui.

Elle attend quelques instants puis hausse un sourcil en inclinant légèrement la tête sur le côté.

— Peux-tu me le donner ? demande-t-elle.

— Non.

— OK... Comment dois-je t’appeler ?

— Comment veux-tu m’appeler ?

— Robocop.

— Même pas en rêve.

— Désolée, je ne suis pas une pro des surnoms, marmonne-t-elle.

— Je n’en n’ai pas besoin.

Elle pousse un soupir exaspéré.

— Donc, je ne t’appelle pas ?

— Si tu devais me choisir un nom ou un surnom, quel serait-il ?

Elle baisse alors les yeux et je vois un coin de ses lèvres se soulever dans un petit sourire qui disparaît rapidement. Je peux pratiquement entendre les rouages tourner à toute vitesse dans son cerveau et voir qu’elle rougit de nouveau.

— À quoi tu penses, Lucky ?

— À rien.

— À *qui* tu penses alors ?

Elle secoue vivement la tête en se tortillant sur sa chaise.

— À personne. C’est juste que l’idée de te donner un nom, comme ça, alors que je ne te connais même pas, me met mal à l’aise.

— Ça ne doit pas nécessairement être un nom. Ça peut être un chiffre ou une

lettre.

Tout ceci est bien plus facile que je le pensais, elle est en train de mordre à l'hameçon.

— Un chiffre ? s'étonne-t-elle. Non, c'est trop chelou, ça...

Elle réfléchit quelques instants puis :

— X-man ?

— Lucky...

— M ?

— Ça fait trop James Bond. À qui étais-tu en train de penser il y a quelques secondes ?

Elle répond et je vois qu'elle ment :

— À personne.

— OK, comme tu veux. D'autres questions ?

— L'a... l'argent... Comment vas-tu me payer ?

— À toi de me le dire. Le moment venu, tu me donneras tes coordonnées bancaires et je te ferai plusieurs virements.

Une lueur de panique passe dans son regard.

— Est-ce que je peux être payée en espèces ?

— Bien sûr, dis-je en appuyant sur le bouton de l'intercom.

Quelques instants après, on frappe à la porte de la salle. Lucky bondit sur ses pieds en serrant ses poings devant elle.

— C'est Fionnella, elle travaille pour moi. Ouvre-lui la porte.

Elle laisse retomber les bras le long de son corps puis s'avance vers la porte l'air méfiant. Elle ouvre la porte, Fionnella entre dans la pièce, un sourire chaleureux aux lèvres.

— Bonjour, je suis la responsable de l'équipe en charge de ta préparation. Puis-je t'appeler Lucky ?

Celle-ci la détaille puis hoche lentement la tête.

— Parfait. Allez, suis-moi, Lucky.

Lucky se retourne alors vers la caméra.

— Je ne sais pas si on a terminé, ici... Tu es toujours là ?

— Oui.

— J'ai encore quelques questions, révèle-t-elle.

— Elles attendront.

Elle ouvre la bouche, la ferme, et se retourne vers Fionnella.

— Où m'emmenez-vous ?

— Dans la pièce d'à côté. J'ai quelques petites questions à te poser avant de



commencer. Oh, et tu peux me tutoyer, tu sais.

— Quel genre de questions ?

Fionnella lui montre alors le porte-bloc sur lequel est accrochée une feuille.

— C'est un questionnaire concernant ta santé, ton train de vie, ton alimentation. Et, après ça, on passera à des choses bien plus intéressantes.

Lucky la dévisage avant de glisser ses mains dans les poches pour se donner un air détendu. Sauf que ça ne prend pas du tout avec moi, ni avec Fionnella sans doute.

— Va avec elle si tu veux le boulot, Lucky. Ou part.

Elle ne partira pas, elle ne peut pas se le permettre. Elle regarde tour à tour Fionnella et la caméra puis opine.

— OK.

Elles quittent la pièce et je les suis sur les écrans de surveillance jusqu'au salon avant d'éteindre l'ordi.

Je ne sais pas encore comment m'y prendre avec elle. Dois-je repousser ses limites et voir combien de temps elle va se rebeller ou jouer plutôt avec ses peurs et ses craintes pour découvrir ce qu'elle cache ? Elle a clairement besoin du fric et je pense qu'elle est prête à tout pour l'obtenir.

Quelque chose me dit qu'on l'a déjà forcée à s'aventurer bien au-delà de ses limites et c'est tant mieux, car je compte bien les repousser encore plus loin, et cette idée me réjouit d'avance.

# Chapitre 6

## LUMIÈRES, CAMÉRA...

Lucky

J'emboîte le pas à Fionnella, une petite femme souriante au léger embonpoint qui tient un porte-bloc serré contre sa poitrine, dans un sombre et long couloir.

Les pièces qu'on longe sont vides, mais vu le papier peint et les luminaires, je me dis que cet appart a dû coûter un bras, peut-être même deux. Le parquet est reluisant, et quelque chose me dit que les somptueux rideaux ont été faits sur mesure. Il y a plusieurs années, Clayton a dépensé une coquette somme pour rénover La Villa dans l'espoir d'attirer les clients de L.A. et de Frisco, mais ce n'est rien comparé à cet appartement qui est, en plus, quasiment vide.

— Veux-tu manger quelque chose pendant qu'on s'occupe des formalités ? me demande Fionnella en s'arrêtant devant une grande porte et en posant sa main sur la poignée.

Sa question me fait revenir à l'instant présent et je croise son regard bienveillant. Je me demande alors ce qu'une femme comme elle, qui ressemble à une mamie gâteau, fait dans un endroit pareil. Elle ne doit pas être ici par bonté de cœur. Elle est payée pour ce qu'elle fait, tout comme j'espère l'être pour mon... travail. Tout s'achète avec l'argent, y compris le temps, pour échapper à une mort certaine. Je suis bien placée pour le savoir.

— Tu veux voir la carte des plats ? Il n'y a pas grand-chose, mais tout est très bon.

Mon estomac émet un grognement affamé, comme pour me rappeler que j'ai tendance à le négliger ces derniers temps et que la moitié du malheureux burrito que j'ai avalé pendant ma pause déjeuner ne lui a pas suffi.

— Oui, je veux bien, si ça ne vous dérange pas.

Le sourire de Fionnella s'élargit et elle ouvre la porte d'un geste énergique.

— Ça ne me dérange pas du tout, voyons, affirme-t-elle en pénétrant dans la pièce. Lorsqu'on m'a briefée sur toi, on a insisté sur le fait que tu devais

reprendre un peu de poids.

Mon existence est en train de prendre un tournant inattendu et la situation étrange que je suis en train de vivre me fait repenser à ma réaction, encore plus bizarre, face à Quinn Blackwood.

Je n'arrive pas à sortir cet homme de ma tête. J'essaie de bloquer notre court échange et son visage dans un coin de mon esprit. Dès que j'y pense, je suis atterrée par la façon dont mon corps réagit. Le pire, c'est que j'ai vraiment été déçue de ne pas avoir eu d'appel de Sully ce matin pour retourner servir le déjeuner à ce bellâtre. Mais je n'ai pas le luxe de me bercer d'illusions amoureuses. Sur le chemin, j'ai croisé un flic qui m'a lourdement reluquée et ça m'a vraiment fichu les boules. Je risque gros, je dois donc faire super attention à mes faits et gestes.

J'entre dans la pièce à mon tour et m'arrête net. Je ne savais pas que d'autres personnes seraient présentes. J'étais persuadée que « l'équipe » était uniquement composée de Fionnella. Trois paires d'yeux se braquent sur ma petite personne et le malaise m'envahit.

— Laisse-moi te présenter tout le monde, annonce Fionnella en pointant du doigt une femme assise devant une table recouverte de lingerie. Elle, c'est Wendy, mon assistante.

L'intéressée me regarde quelques instants avant de retourner à ses occupations.

*Apparemment, Wendy n'est pas aussi fun que sa patronne.*

Derrière elle, il y a trois portants de vêtements en tout genre.

— Là-bas, c'est Todd. Il manie la caméra comme personne, poursuit Fionnella en souriant à un jeune homme aux cheveux blonds, maigre comme un piquet, qui se trouve à l'autre bout de la pièce.

Le dénommé Todd qui est entouré d'un matériel photo et vidéo conséquent me fait un signe de la main, puis reporte son attention sur la caméra qu'il tient dans la main.

— Il est en train de tout préparer pour le tournage, mais tu ne travailleras ni avec lui ni avec Wendy avant d'avoir été pomponnée, bichonnée et préparée pour ton rôle, m'explique Fionnella.

Je hoche pensivement la tête et vois alors une femme en tailleur à l'air sérieux s'avancer vers nous.

— Et voici le docteur Allen, déclare Fionnella. Elle te fera une prise de sang ainsi que ton bilan de santé. Elle t'expliquera tout en détail une fois que tu auras mangé quelque chose.

Le docteur Allen me tend la main, je la serre maladroitement puis elle disparaît derrière un grand écran. Fionnella m'adresse un sourire chaleureux avant de se tourner vers son assistante qui trie la lingerie.

— Wendy, as-tu la carte des plats ?

Sans piper un mot, celle-ci sort le menu d'un des tiroirs de son bureau puis se lève et me l'apporte.

Waouh, la carte ressemble à celles que l'on trouve dans les restaurants de luxe, mais en format miniature. Je l'attrape et Wendy retourne à son bureau, mais je devine dans son regard quelque chose que j'identifie tout de suite, quelque chose à quoi je suis confrontée depuis toujours : du mépris. Ça ne me fait ni chaud ni froid, car je préfère nettement qu'elle me méprise et ne me calcule pas, plutôt qu'elle essaie de me gratter l'amitié. Je dois faire profil bas pour espérer parvenir à mon but.

Fionnella me fait signe de la suivre vers une sorte de vaste bureau avec deux chaises. Je m'exécute tout en réfléchissant à l'homme qui se cache derrière tout ça, à l'homme mystérieux à la voix altérée.

Je balaie la pièce du regard et j'en déduis qu'elle devait faire office autrefois de grand salon ou même d'une salle de bal. Comme dans le reste de l'appartement, les murs sont recouverts d'un ravissant papier peint et les moulures du plafond sont de vrais chefs-d'œuvre, des exemplaires uniques probablement. Juste à côté de l'espace de travail de Todd le caméraman, il y a une porte-fenêtre donnant sur une terrasse faiblement éclairée. Il ne faut pas être un génie pour savoir que ce genre de propriété doit coûter plusieurs millions de dollars.

Ébahie, je porte mon regard sur cette grande salle, divisée en quatre parties. J'aperçois dans un des cubicules une espèce de table de massage portable et plusieurs paniers en osier avec différents produits de beauté. Je me penche légèrement et vois une table de maquillage et une chaise.

— Tu feras la connaissance d'Angela tout à l'heure, révèle Fionnella en prenant place derrière le bureau. C'est elle qui te maquillera.

J'acquiesce et prends place sur l'une des deux chaises en face d'elle. Me gratifiant d'un énième sourire chaleureux, elle jette un regard appuyé sur la carte que je tiens toujours entre mes mains et je l'ouvre pour l'étudier. Tous les plats proposés me font saliver et mon cerveau – ou mon estomac, plutôt – se focalise sur le premier énoncé.

« *Triple cheeseburger servi avec des frites* »

Je ravale péniblement ma salive et parcours le reste du menu encore une fois.

« *Pâtes sauce prosciutto et vin blanc* »...

« *Raviolis farcis aux épinards et à la viande de bœuf* »...

« *Faux-filet accompagné d'une salade Cobb* »...

Mon ventre émet un borborygme et je referme le menu en demandant :

— Pourrais-je avoir un cheeseburger et des frites, s'il vous plaît ?

— Autre chose ? s'enquiert Fionnella en souriant. Un soda ?

Elle me regarde alors de haut en bas et de bas en haut puis déclare :

— Ou un milk-shake plutôt ? À moins que tu n'aimes pas les milk-shakes ?

Moi, ne pas aimer les milk-shakes ? J'ai envie de lui dire que je ferais n'importe quoi pour un milk-shake à la banane, mais au lieu de ça, je me contente de répondre :

— Si, si, un milk-shake à la banane alors, s'il vous plaît.

Elle hoche la tête d'un air satisfait et soulève le combiné du téléphone posé sur le coin du bureau pour commander mon repas.

— Ça sera prêt d'ici à dix minutes, m'informe-t-elle avant de se saisir de son porte-bloc. Bon, allez, passons aux choses sérieuses.

Ses yeux prennent alors une expression grave et elle m'observe quelques secondes.

— Il va de soi que tu dois être sincère et transparente dans tes réponses, Lucky. Tout ce que tu diras restera strictement confidentiel, mais sache que le boss n'aime pas les mensonges. OK ?

Une boule se forme dans ma gorge m'empêchant de répondre et je hoche la tête, en m'efforçant de garder une expression neutre. Ma réaction semble lui convenir, car ses traits se détendent de nouveau et elle m'enveloppe de son fameux regard maternel. Elle actionne le mécanisme de son stylo à bille et démarre avec ses questions.

— J'ai ton adresse actuelle, mais celle-ci n'est pas permanente, n'est-ce pas ?

— Oui.

— OK, je vais renseigner l'adresse de cet appartement comme étant ton adresse, le temps de la durée du contrat. Ça te convient ?

Pourquoi elle me demande ça ? Ce n'est pas comme si j'allais emménager ici et devoir être redevable d'une taxe foncière mirobolante. Et, il est évident que ce boulot ne figurera *pas* sur mon CV. Mais, apparemment, elle attend une réponse de ma part et je hoche de nouveau de la tête.

— Parfait ! s'exclame-t-elle puis me détaille attentivement encore une fois. Dis-moi, tu es aussi mince de nature ou... ?

— Non.

— Sais-tu combien de kilos tu as perdus récemment ?

— Une dizaine.

Elle opine l'air sérieux.

— Tu as des soucis de santé ? Tu ne consommes aucune drogue, n'est-ce pas ?

— Non, aucune.

Elle me dévisage avec gravité.

— On va te faire faire un régime sur mesure afin que tu retrouves un poids normal. Manger sainement et *régulièrement* ne te pose pas de problème, j'espère.

— Non, aucun.

Elle me sourit et note quelque chose sur sa fiche.

— Tu fais du sport régulièrement ?

J'étouffe un fou rire.

*Traverser le pays pour tenter de sauver sa peau, ça compte comme exercice physique ?*

— J'essaie de rester en forme.

— Très bien. À partir de demain, tu auras des séances de sport avec un coach particulier.

Je fronce les sourcils à cette information. Je dois bosser demain et c'est justement une des questions que je voulais aborder avec Robocop.

— Je travaille demain, dis-je.

Fionnella me contemple d'un air interrogatif. J'ajoute d'une petite voix :

— Euh, oui. Je dois voir avec mon patron si on peut trouver un arrangement concernant mon emploi du temps.

Elle annote quelque chose sur la feuille puis la retourne.

— As-tu des relations sexuelles régulières ?

— Oui.

— À quand remonte ton dernier rapport sexuel ? À des semaines ou des mois ?

Le visage de Ridge surgit des confins de ma mémoire et je réprime un frisson.

— Euh... À quelques semaines.

Fionnella doit sentir mon malaise, car elle lève les yeux de son porte-bloc et croise mon regard.

— Le docteur Allen reviendra sur ce sujet avec toi plus tard, annonce-t-elle. Prends-tu la pilule ou un autre moyen de contraception ?

— Non.

Elle adopte alors une expression neutre en cochant une case. Je n'arrive pas à jauger sa réaction par rapport à ma réponse.

— As-tu déjà fait un lavage du colon ?

— Un *quoi* ?

— Je prends ça pour un non. Tu devras en faire un, une fois par semaine.

Je balbutie, horrifiée :

— Pourquoi ?

— Pour les scènes de sexe anal, répond-elle sans ciller.

Je la regarde, bouche bée, incapable de trouver mes mots, de formuler une phrase intelligible. On se dévisage quelques instants en silence, puis, j'entends quelqu'un s'éclaircir la gorge à côté de moi. Je tourne brusquement la tête vers un homme en tenue de cuisinier avec un plateau dans les mains.

— Ah, parfait, merci, Georg, déclare Fionnella.

Georg hoche la tête puis pose cérémonieusement le plateau devant moi. Quand il ôte la cloche métallique de l'assiette ; l'odeur délicieuse du cheeseburger me chatouille les narines si bien que j'ai envie de pleurer de joie.

— Allez, mange, m'encourage Fionnella en souriant.

Je ne suis pas sûre de vouloir déguster cette petite merveille tout en parlant de lavages de colon hebdomadaires et de sexe anal, mais la faim n'attend pas. Du coup, je saisis le burger et mords dedans.

Fionnella me regarde mâcher en affichant un sourire satisfait, comme si elle venait d'éradiquer la faim dans le monde.

— Du coup, reprend-elle, c'est bon pour les lavages ?

Je demande, avant d'avaler une frite :

— Ça fait mal ?

Elle hausse les épaules.

— On ressent une petite gêne apparemment, mais pas de douleurs.

— OK.

J'enfourne une autre bouchée du burger puis avale quelques gorgées du milkshake à la banane en poussant malgré moi un petit soupir de satisfaction.

— C'est bon, n'est-ce pas ? demande Fionnella en faisant un signe de tête vers mon assiette à moitié vide.

— Délicieux, marmonné-je entre deux bouchées.

— On a presque terminé avec le questionnaire. As-tu des piercings ?

Je secoue la tête.

— As-tu des préférences en matière de jouets ?

— De jouets, répété-je, confuse.

— De jouets sexuels. Le boss a déjà fait une sélection, mais tu as le droit d'en choisir un ou deux.

— Euh... Non, pas de préférence.

— OK. Maîtrises-tu la pratique de la gorge profonde ou penses-tu avoir besoin de quelques instructions à ce sujet ?

Je manque de m'étouffer avec mon milk-shake et j'ignore si c'est parce que je mange trop vite ou plutôt à cause de la question qui vient de m'être posée. Un mélange des deux, probablement.

— Je... Euh...

Fionnella pose son stylo.

— Le boss n'aime pas les réflexes de vomissement qui peuvent survenir lors de cette pratique. Alors, la maîtrises-tu, oui ou non ?

— Je peux refuser de m'y soumettre ?

— Non, réplique-t-elle d'un ton ferme en reprenant son stylo et notant encore quelque chose sur la fiche.

*Mais, dans quoi est-ce que je me suis fourrée ? Toute cette histoire n'est qu'un rêve éveillé.*

Je termine rapidement mon repas car, si je dois me réveiller d'un moment à l'autre, autant le faire avec un sentiment de satiété.

Fionnella relit les notes qu'elle a prises pendant que je fixe mon assiette vide, perdue dans mes pensées.

— Très bien, j'ai tout ce qu'il me faut, annonce-t-elle. Je vais faire un point avec le boss concernant ton programme. En attendant, je te laisse entre les mains du docteur Allen.

À ces mots, elle se lève et je la suis vers le coin opposé de la salle, où le docteur Allen semble m'attendre, assise à un bureau. Fionnella quitte le cubicule et je la suis quelques secondes du regard.

— Asseyez-vous, dit le docteur Allen d'un ton brusque. Je me laisse tomber sur la chaise en face du bureau. Ça ne devrait pas durer trop longtemps.

Elle a un avis tranché sur cette situation, mais essaie de rester professionnelle. Quoi qu'il en soit, elle est quand même moins froide que Wendy. Fionnella a l'air OK et Todd aussi, même si je n'ai pas encore eu l'occasion de...

— Fionnella vous a déjà posé quelques questions d'ordre sexuel, mais les miennes seront un peu plus précises, m'informe-t-elle.

OK, on ne va pas tourner autour du pot apparemment. Toute cette équipe semble être comme une machine bien huilée et je soupçonne Robocop d'avoir déjà organisé ce genre de recrutement par le passé. Mais je m'en fiche, tout ce qui m'intéresse, c'est l'argent et je peux vivre avec l'idée de devoir vendre mon corps pour l'obtenir.



— Avez-vous eu ou avez-vous actuellement des MST ?

— Non. Et non.

L'utilisation du préservatif était obligatoire à La Villa. Clayton a au moins pris une bonne décision, même si je pense que c'est surtout parce qu'acheter des capotes lui revient moins cher que d'avoir à régler des factures médicales ou de devoir se passer d'une de ses poules aux œufs d'or pendant plusieurs jours.

— Êtes-vous enceinte ?

— Non.

— Vous allez devoir utiliser un moyen de contraception. Le boss a une préférence pour le Depo-Provera, un contraceptif que l'on injecte dans le bras qui agit rapidement et dont les effets secondaires sont minimes.

Elle me tend une brochure du produit en ajoutant :

— Tenez, lisez ça ce soir. Si tout est bon pour vous, on vous mettra l'implant demain.

Je hoche la tête en pliant la brochure avant de la glisser dans ma poche.

— Votre peau marque-t-elle facilement ?

Une sensation de nausée s'empare de moi et cette fois, ça n'a rien à voir avec le burger et les frites que j'ai mangés.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Rien n'échappe à la caméra, pas même les ecchymoses recouvertes avec du maquillage. Je dois donc savoir s'il va falloir que je vous prescrive une pommade pour soigner les hématomes.

*Oui, un raisonnement tout à fait normal... Dans un monde de tarés !*

— Ma peau marque... normalement, je suppose.

Elle annote quelques lignes dans son cahier puis poursuit avec ses questions. Une fois qu'elle a terminé, mon historique sexuel n'a plus aucun secret pour elle.

— Très bien. Pouvez-vous vous déshabiller à présent et vous installer sur la table d'examen ?

Je fais ce qu'elle me demande. Elle m'examine en détail avant de me faire une prise de sang. Je remets mes bottes quand Fionnella revient me chercher. On retourne dans son espace.

Elle contourne la table et me tend un téléphone portable dernier cri.

— Le boss veut que tu l'aies sur toi vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je le prends et suis sur le point de protester, mais elle ne m'en laisse pas l'occasion.

— C'est une ligne sécurisée, révèle-t-elle comme si elle avait lu dans mes pensées. J'y ai enregistré mon numéro donc, dorénavant, si tu as une question

concernant ton travail, tu m'appelles.

Je regarde le téléphone dans la paume de ma main.

— Ça veut dire que je ne parlerai pas au boss jusqu'à...

Je laisse ma phrase en suspens.

— Oui.

Mon estomac se tord soudainement.

— Et, c'est prévu pour quand, du coup ? murmuré-je.

— Tout dépend de comment tu réagiras à ton nouveau mode de vie. D'ici à une semaine environ.

Un sentiment d'angoisse vient alors se loger dans mon ventre et j'essaie de conserver mon calme.

— OK.

— Tu dois juste me donner ton emploi du temps, après quoi tu seras libre.

Je lui communique mes jours et mes heures de travail qu'elle note sur la fiche.

— Je croyais que ton emploi du temps était plus flexible, observe-t-elle en fronçant les sourcils. On a pas mal de choses à faire.

*Oui, ben désolée, mais j'ai des factures à payer et deux hommes à mes trousses à semer.*

— J'ai besoin de ce travail, rétorqué-je sans donner plus de détails.

Fionnella rencontre mon regard et acquiesce en se levant.

— OK, dit-elle en me faisant signe de passer devant elle.

Elle me suit jusqu'à la porte de l'appartement. Je me souviens avoir laissé mon sac dans la salle d'interview.

— J'ai oublié de récupérer mes affaires.

Elle hoche la tête puis retourne dans le salon et, comme je connais déjà le chemin, je me dirige vers la salle en question. Je pousse la porte puis entre dans la pièce pour récupérer mon sac qui traîne par terre. Quand je me redresse pour partir, je remarque le voyant rouge de la caméra allumé. Elle doit toujours être en train de filmer.

Après un bref instant d'hésitation, je m'approche de l'appareil. J'ignore pourquoi je fais ça, c'est comme si une force me poussait à le faire, cette partie de moi qui souhaite entendre la voix robotique de cet homme mystérieux.

J'ouvre la bouche pour parler puis la referme, ne sachant pas trop quoi dire sans passer une idiote. Je reste comme ça, plantée devant la caméra pendant une bonne minute, puis finis par renoncer, mais ne quitte pas la pièce pour une raison qui m'échappe.

— Lucky.

Je sursaute en entendant cette fameuse voix qui hante mes jours et mes nuits.

— Tu... Tu es encore là ? demandé-je d'une petite voix.

Il ne me répond pas et je plisse mes lèvres, déchirée entre la colère et la honte.

*Bien sûr qu'il est encore là, quelle question !*

Je serre mes poings et m'aperçois que j'ai toujours mon nouveau portable dans la main.

— Merci pour ça, dis-je en le brandissant devant l'objectif.

— De rien.

Je devrais m'en aller.

*Allez, Lucky, il est temps de retourner dans ton trou à rats.*

— Autre chose, Lucky ? s'enquiert la voix énigmatique.

Je prends quelques secondes pour formuler ma réponse comme il se doit.

— Oui, j'ai réfléchi et... J'ai trouvé un surnom pour toi.

— Quel est-il ?

*Bon sang, comment une voix robotisée par un brouilleur peut-elle être aussi sexy ?*

— « Q ». J'aimerais t'appeler Q.

— « Q », réplique-t-il après un court instant de silence. Tu es sûre de toi ?

*Finalement, ce n'était peut-être pas une si bonne idée que ça...*

— Pas vraiment, mais c'est tout ce que j'ai trouvé. Si ça ne te convient...

— Redis-le, m'intime-t-il avec un soupçon d'amusement dans sa voix.

*Quel trouduc !*

Je me sens rougir comme une pivoine.

— Q.

— Merci, Lucky. Ce surnom me convient parfaitement. Bravo.

« Bravo » ?

Des sensations étranges s'éveillent en moi, des sensations qui sont difficiles à ignorer, mais je décide de les ignorer. Je réponds bêtement :

— OK.

— Au revoir, Lucky.

Sur ces mots, le voyant rouge de la caméra s'éteint et je quitte la pièce.

# Chapitre 7

## ACTION !

Quinn

Je décide de mettre mon plan, revu et corrigé, à exécution dès mardi matin.

Axel, mon associé et probablement la seule personne sur cette Terre que je pourrais éventuellement qualifier d'ami, n'est pas du tout étonné par ma requête. C'est comme ça qu'on fonctionne, on se rend service quand cela s'avère nécessaire sans poser aucune question. La prochaine fois qu'il aura besoin de quelque chose, je répondrai présent. Notre deal repose sur une égalité parfaite et c'est mieux ainsi. Pour moi autant que pour lui.

Une fois que j'ai obtenu la confirmation comme quoi les obstacles sont en train d'être levés, j'envoie un mail à mon assistante avec ma deuxième requête. Je la regarde prendre connaissance de ce mail par la vitre qui sépare mon bureau du sien. Elle le lit, lève le regard vers moi et hoche la tête avant de saisir le combiné de son téléphone.

Satisfait, j'appuie sur le bouton de la télécommande devant moi pour occulter les vitres et me laisse aller contre le dossier de mon fauteuil en reportant l'attention sur mon écran d'ordinateur. Je clique sur le mail de Maxwell sans même désactiver la notification de réception. Une fois de plus, il m'invite – non, m'ordonne –, de venir dîner ce soir à l'hôtel particulier de l'Upper East Side où il réside lorsqu'il est ici. Cette fois, je lui réponds en lui confirmant ma présence puis envoie le mail, qu'il ouvre quelques secondes après, à en croire l'accusé de lecture. Je l'imagine lire ma réponse avec son air suffisant et quelque chose en moi se révolte à cette image.

Inspirant profondément, j'essaie de canaliser le gouffre qui tente de s'élargir en moi. Voilà l'effet que mon père me fait. Et ça remonte à une époque lointaine : bien avant le décès de maman. Une partie de moi a toujours su que mon père serait le principal responsable de ma perdition, et les événements survenus ces dernières années n'ont fait qu'entériner ma théorie. Oui, j'aurais pu

lutter contre les démons qui m'assaillent sans répit à cause de lui, un bon psy et des médocs appropriés auraient probablement fait l'affaire, mais j'ai préféré opter pour le traitement particulier d'Adriana Nathanson qui implique une fellation en prime. Il faut croire que ma queue a pris le dessus sur ma raison. Et puis, je suis Quinn Blackwood, riche héritier de la dynastie Blackwood. Je suis un trou du cul de première aux tendances autodestructrices. J'ai fini par m'y faire et je ne compte pas changer, ni pour mon bien et encore moins pour celui des autres.

Je secoue la tête pour chasser mes sombres pensées et attrape le dossier posé sur mon bureau concernant la transaction d'un immeuble rénové à Miami en front de mer, transaction qui est sur le point d'être finalisée. Une fois que l'affaire sera conclue, les appartements de ce bâtiment seront revendus à trois millions et demi de dollars chacun. Et tout cet argent viendra s'ajouter à la fortune déjà colossale de l'empire Blackwood.

Brusquement, j'attrape le combiné de mon téléphone et appuie sur la touche 10 de numérotation abrégée.

— Quinn, j'allais justement monter pour te rejoindre, déclare Ash Langston, le responsable de la gestion de contrats et des plannings, en décrochant quasi immédiatement.

— Je vais devoir annuler notre déjeuner, rétorqué-je.

— Ah, OK, mais on doit clôturer le deal de Denver. Le consortium commence à s'impatienter et ne comprend pas pourquoi on repousse constamment.

— Blackwood finance soixante-dix pour cent du projet, ils peuvent attendre encore un peu.

Je l'entends soupirer à l'autre bout du fil.

— Écoute, tu me paies pour mes conseils, donc permets-moi d'insister : s'il n'y a pas de raison valable de retarder la clôture de ce deal, alors autant y aller. Faire monter la pression t'amuse peut-être, mais tu joues à un jeu dangereux qui risque de nous coûter cher. Si ton père était là, il te dirait la même chose.

Je mets le téléphone sur haut-parleur puis raccroche le combiné et ne dis rien pendant quelques secondes pour, comme il le dit, « faire monter la pression ».

— Ash ?

— Oui ?

— Tu es viré.

À ces mots, je coupe la communication.

J'étais sûr qu'il allait monter en flèche dans mon bureau, mais dix bonnes minutes passent avant que l'on frappe à ma porte. Il s'est probablement chié

dessus et a dû faire un détour par les toilettes.

— Entrez.

La porte s'ouvre et Ash apparaît sur le seuil de la porte, pâle comme un linge.

— Quinn..., bredouille-t-il en levant les mains en signe de soumission. Je sais que tu ne plaisantes pas lorsqu'il est question de boulot et... Et que tu ne vires pas les gens sur un coup de tête. J'essayais juste de faire mon travail, c'est tout.

— Et tu penses que je me montre irrationnel en repoussant la signature du deal de Denver.

Il entre dans mon bureau puis se met à tourner tel un lion en cage.

— Non, non, pas irrationnel. C'est juste que... Je suis désolé. Si tu veux attendre encore, on attendra. C'est toi le boss, après tout.

Je reste silencieux, et mon regard se pose sur la pendule en argent posée sur le coin de mon bureau. Si seulement les aiguilles pouvaient avancer plus vite.

J'ai besoin de la revoir, de me convaincre qu'il y a vraiment un... truc entre nous.

Devant moi, Ash tente de garder son sang-froid, mais échoue lamentablement. Je parie qu'il doit se demander comment il va rembourser sa dette de jeu qui s'élève à deux cent cinquante mille dollars s'il se retrouve sans emploi. Et aussi, comment il va continuer de payer le loft de sa maîtresse dans Soho.

— Savais-tu que deux des membres du consortium entretiennent des relations sexuelles avec des mineurs ? Et que le directeur a étouffé plusieurs plaintes de violences conjugales déposées par sa femme au cours des deux dernières années ?

Ash s'arrête net et tourne la tête vers moi, les yeux comme des soucoupes.

— Quoi ?! Non, je l'ignorais totalement. Quinn, tu dois me croire. Pourtant, on a mené une enquête approfondie sur chacun d'entre eux et on a fait appel à la même boîte que d'habitude.

— Ils sont très bons quand il s'agit de cacher ce genre de choses. Mais, moi, je suis plus malin qu'eux.

— Je... Oui, bien évidemment, opine Ash. OK, je vais retarder la signature. On peut même annuler le contrat. Je suis certain qu'on peut trouver une faille, ce qui nous évitera la case tribunal pour non-respect de nos obligations.

— Non, je me charge du consortium.

Le visage de Ash se crispe de désespoir et des perles de sueur se mettent à couler sur son front.

— Quinn, je t'en supplie... Mes jumeaux rentrent à Yale cette année et j'ai dû prendre une deuxième hypothèque sur la maison pour payer les frais de scolarité.

Je... je ne peux pas me retrouver sans boulot. Donne-moi une seconde chance, s'il te plaît.

*Ton nez s'allonge, Pinocchio.*

Oui, il a pris une deuxième hypothèque, mais pour payer le loyer de son nid d'amour dans Soho et c'est sa femme qui paie les frais de scolarité de ses gamins avec l'argent qu'elle a hérité.

Je me lève puis contourne le bureau avant de m'appuyer contre celui-ci.

— Tu veux une deuxième chance ?

— Oui !

— Très bien. Cite-moi les cinq propriétés qui sont toujours dans le portfolio de mon père, ses cinq projets phares.

Le malaise se lit sur le visage de Ash.

— Tu... Tu as repris tous ses dossiers, Quinn.

J'émetts un petit rire ironique.

— Je sais qu'il t'appelle une fois par semaine pour faire le point sur les deals en cours. Allez, cinq projets phares, je n'ai pas toute la journée à te consacrer.

Ash déglutit péniblement.

— Ben... Il y en a deux à Boston, le Blackwood One et le Blackwood Two, le projet de Miami, le haras dans le Montana (ta belle-mère a insisté pour l'acheter) et le bâtiment qui abrite l'orchestre philharmonique junior à Philadelphie.

J'avais donc tout juste, mis à part le haras dans le Montana dont j'ignorais l'existence.

— Et combien d'argent a-t-on donné aux œuvres de charité l'an dernier ?

— Je n'ai pas les chiffres en tête, mais je peux aller vérifier.

— Non, une estimation suffira.

— Euh... deux cent cinquante mille dollars environ.

— Et quel montant de cette somme a été exonéré d'impôts ?

Une grosse goûte de sueur roule sur sa joue.

— La totalité.

— OK. Alors, voilà ce que tu vas faire si tu veux garder ton boulot. Tu as jusqu'à 17 heures, et pas une minute de plus, pour me préparer un contrat en béton armé ainsi qu'un communiqué de presse.

— Oui, bien sûr, donne-moi les infos nécessaires et je m'y colle immédiatement.

Je me redresse en répliquant :

— Elles t'attendront dans ta boîte mail. Et, Ash ?

— Oui ?

— Ne me déçois pas.

— Non, non. Merci, Quinn.

Il tourne les talons puis quitte mon bureau d'un pas précipité. Je m'installe à mon bureau en consultant l'heure.

*Une heure moins le quart.*

Un léger frisson me parcourt l'échine.

J'envoie le mail que j'ai déjà préparé à Ash et m'occupe de quelques trucs lorsque mon intercom sonne.

— Faites-la entrer, dis-je en posant mon stylo.

La porte s'ouvre quelques secondes après, laissant apparaître la somptueuse desserte à roulettes en argent personnalisée qui a été offerte à chaque membre du conseil d'administration de Blackwood Estate à l'avant-dernier Noël. Lorsqu'elle pénètre enfin dans mon bureau, elle marque un instant d'hésitation qu'elle essaie de masquer en jetant un coup d'œil rapide autour d'elle. Puis, quand son regard croise le mien, elle avale sa salive avec difficulté et mes abdominaux se contractent aussitôt.

Je ne l'avais pas imaginé. Elle provoque en moi quelque chose d'inexplicable et apparemment, je lui fais le même effet.

On se dévisage quelques instants puis elle se dirige vers la table à conférence pouvant accueillir jusqu'à douze personnes pour servir mon repas. Je la suis du regard, détaillant ses cheveux noués en un chignon, la ligne parfaite de son cou et sa fine silhouette.

Quand elle passe à côté de mon bureau, je distingue ses formes féminines sous sa tenue de travail, la rondeur de sa poitrine, ses hanches étroites et ses jambes galbées, tout en longueur, qui se terminent par des chevilles délicates. J'ai hâte de pouvoir les attraper, d'enrouler mes doigts autour, afin de l'attirer vers moi et... Mmmmh, coucher avec elle sera une vraie partie de plaisir. Si je l'avais étudiée comme ça, longuement, vendredi dernier, je me serais probablement fait cramer, mais, là, dans l'intimité de mon bureau, je peux la regarder autant que je veux.

Une fois devant la table, elle commence à la dresser avec des gestes précis et je la reluque encore une fois de la tête aux pieds, ma queue se durcissant de plus en plus. Elle est maigre, certes, mais ses proportions sont parfaites. Elle est comme Cendrillon, une vraie beauté fringuée comme un sac. Même ses mains sont belles et délicates. Cette nana est parfaite jusqu'au bout des ongles.

Je me lève et me place devant mon bureau en m'appuyant sur une hanche pendant qu'elle pose les couverts de chaque côté de mon assiette.



— Il est d'usage de dire bonjour lorsqu'on arrive quelque part, en l'occurrence dans mon bureau, murmuré-je en croisant les bras.

Elle se raidit puis se tourne vers moi en s'agrippant à la poignée de la desserte. Nos regards se rencontrent de nouveau ; elle tourne rapidement la tête.

— Je ne suis pas quelqu'un de malpoli, chuchote-t-elle.

— Mais ?

Elle esquisse une petite grimace.

— Le chef m'a... Il m'a bien expliqué vos préférences et comment je devais procéder.

— Je doute fortement qu'il connaisse mes préférences, mais je suis curieux de savoir ses consignes à ce sujet.

Elle me jette un bref regard en coin. D'habitude, ce genre de comportement m'agace énormément. Mais je sais ce qu'elle peut lire au plus profond de mes yeux, la même chose que tout le monde, sans exception. Du coup, je décide de ne pas lui en tenir rigueur.

— Vous n'aimez pas qu'on vous parle, déclare-t-elle. Vous n'aimez pas non plus entendre les couverts tinter lorsque l'on dresse votre table et tout doit être disposé et placé dans un ordre et sous un angle précis.

— Eh bien, vous devez me prendre pour une bête curieuse, mademoiselle...

Je hausse un sourcil interrogateur.

— Elly, dit-elle d'une voix légèrement voilée.

— Alors, Elly, suis-je une bête curieuse à vos yeux ?

Elle laisse échapper un petit soupir puis ose un regard dans ma direction. Comme je ne fais rien pour l'en empêcher, elle me détaille quelques instants et je constate que ce qu'elle voit ne lui est pas déplaisant.

Ma queue se tend davantage dans mon froc et je croise mes chevilles l'une sur l'autre ce qui pousse Elly à baisser les yeux vers jambes. Elle doit entrapercevoir mon entrejambe, car elle tourne rapidement la tête, l'air gêné.

— Non... Vous n'avez rien d'une bête curieuse, répond-elle.

— Merci.

Je me redresse puis m'avance vers la table et remarque qu'Elly serre fort ses doigts autour de la poignée de la desserte tout en restant immobile comme une statue. Quand je passe à côté d'elle, je ralentis et hume son odeur. Elle ne porte pas de parfum, et je ne perçois pas de senteur de shampoing, juste celle d'un savon bon marché. Mais, même malgré ça, j'ai toujours autant envie de lui arracher ses vêtements et l'allonger sur la table pour lui dévorer sa chatte. Elle doit lire dans mes pensées, car elle fait quelques pas sur le côté en tirant la

desserte avec elle par la même occasion.

Je m'avance vers ma chaise et la tire pour m'installer et, lorsque je m'aperçois qu'elle recule toujours, je lui demande :

— Où allez-vous ?

Elle se retourne vers moi et soutient mon regard cette fois.

— Je retourne au restaurant.

— Je ne crois pas, non. Vous allez rester ici jusqu'à ce que je termine de déjeuner puis vous allez débarrasser la table. J'ai horreur que l'odeur de la nourriture s'attarde dans mon bureau alors que j'ai fini de manger.

Elle ouvre la bouche puis la referme.

— Y a-t-il un problème, Elly ?

— Non, mais je ne veux pas que le chef pense que je ne fais pas bien mon travail, commente-t-elle en secouant la tête.

— Vous faites du mauvais travail d'habitude ?

Elle affiche alors une expression offensée qu'elle efface rapidement.

— Bien sûr que non, rétorque-t-elle. C'est juste que le chef sait se montrer... caractériel parfois.

— Vraiment ?

Comprenant ce qu'elle vient de dire, elle me fixe avec horreur, les yeux écarquillés.

— S'il vous plaît, ne lui dites que j'ai dit ça.

— Ça sera notre petit secret, promis. À présent, lâchez la desserte et venez par-là, lui intimé-je en longeant la table jusqu'au côté opposé et pose mes mains sur le dossier de la chaise en attendant qu'elle me rejoigne d'un pas indécis.

Lorsqu'elle arrive à ma hauteur, je lui tire la chaise.

— Asseyez-vous.

Elle me dévisage et, l'espace d'un instant, une lueur de rébellion – propre à Lucky – traverse son regard avant de s'éteindre aussitôt, étouffée par les secrets et la peur qui se bousculent en elle.

Résignée, elle baisse le regard et prend place à table.

— Avez-vous déjeuné ?

Je connais déjà la réponse, mais je préfère l'entendre de sa bouche.

— Oui.

— Voulez-vous encore autre chose ?

— Non, merci.

Sur ces mots, je retourne à ma place et soulève la cloche d'argent de mon assiette révélant un magnifique châteaubriant que je déguste en silence.

# Chapitre 8

## TRANSITION

Quinn

— *As-tu perdu la tête ?*

Je tends mon manteau à Felix, le majordome de mon père, grisonnant et toujours aussi imperturbable, je chasse les quelques gouttes de pluie de mes cheveux et ajuste mes boutons de manchettes.

— Bonsoir papa. Comment s'est passé ton séjour à Albany ?

— Réponds-moi, mon garçon ! tonne-t-il.

— Si j'ai perdu la tête ? Malheureusement, je pense que nous connaissons tous les deux la réponse à cette question. Après dix ans de thérapie, le docteur Nathanson n'est toujours pas parvenu à poser un diagnostic concret. Que dirais-tu de l'inviter à se joindre à nous et discuter de tout cela autour d'un bon vin et d'un plateau de fromage ?

Il se précipite vers moi en redressant sa carrure imposante, mais je ne bouge pas d'un iota, même si mon sang ne fait qu'un tour. Il s'arrête brusquement à quelques pas de moi ce qui, je dois le reconnaître, me déçoit grandement.

— Tu ne prends donc rien au sérieux ? Je laisse échapper un petit rire.

— Si, je ne plaisante jamais avec le vin. Ni avec le fromage.

À cinquante-et-un ans et du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, mon père est un Blackwood de pure souche, le quatrième du nom, et notre bel arbre généalogique nous a même valu le surnom de royauté de New York. En plus, mon père a servi dans l'armée, ce qui donne un plus à son charme inné. Il n'hésite pas à avoir recours à la manière forte pour obtenir ce qu'il veut, et c'est pour ça qui est devenu au fil du temps l'homme le plus respecté et le plus craint du pays.

On se dévisage quelques instants dans l'immense hall de l'hôtel particulier tandis que Felix recule d'un pas, le visage impassible. Le vieil homme est au service de ma famille depuis plusieurs décennies, et plus rien de ce qui se passe

entre ces murs ne le surprend.

Après quelques secondes, je baisse le regard sur le costard noir et la chemise blanche de Maxwell. J'en conclus qu'il vient d'assister à un de ces nombreux événements mondains qui requièrent sa présence et son attention.

L'air excédé, il plante ses mains sur ses hanches et m'adresse un regard furibond, ses yeux prennent rapidement une teinte orageuse.

— As-tu *offert* l'immeuble de Miami à une putain d'œuvre de charité pour qu'elle le transforme en un refuge pour les sans-abri ?

Maxwell jure rarement. Maxwell est donc très vénère.

— Ah, tu parlais de ça... Le groupe Blackwood avait prévu de lancer une campagne de bienfaisance dans les semaines à venir. Je me suis dit que ça pouvait être une belle ouverture en vue de cette initiative.

Une grosse veine commence à palpiter sur sa tempe.

— Ce projet valait quatre-vingts millions de dollars ! À aucun moment il ne t'est venu à l'esprit d'en discuter avec moi afin que nous décidions ensemble de ne pas alerter la presse sur cette donation ?

Je glisse mes mains dans mes poches pour ne pas serrer les poings.

— Franchement ? Non.

Visiblement partagé entre la colère et l'incrédulité, il tourne brusquement les talons et fait quelques pas avant de se tourner de nouveau vers moi en me pointant du doigt.

— Tu vas m'annuler cette donation dès demain, à la première heure, Quinn, m'ordonne-t-il sèchement. Fais rédiger un article de presse annonçant que tu as commis une erreur. À la rigueur, donne-leur un autre de nos biens, mais il est hors de question de leur offrir celui de Miami.

— Je pourrais faire ce que tu me demandes, papa, mais, on passerait pour des rigolos, tu ne penses pas ? La donation a été faite en ton nom, de la part d'une société qui porte ton nom. Imagine l'embarras dans lequel une telle action nous plongerait.

— Mais, *putain de merde*, c'est *toi* qui nous fous dans l'embarras ! s'écrie-t-il en dégrafant nerveusement le premier bouton de sa chemise.

Je le fixe en me balançant sur mes pieds.

— Merci du compliment, répliqué-je. Bon, vas-tu enfin me dire pourquoi je suis là ou puis-je m'en aller et continuer à ignorer tes coups de fil incessants ?

— Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi, bon sang ?

Je suis sur le point de lui fournir une réponse détaillée, mais j'y renonce aussitôt. Il doit tout de même s'en douter un peu, non ? Quoique... Un orgueil

démessuré, un trait de caractère typique chez les Blackwood, l'empêche souvent de voir clair.

Je me contente de hausser les épaules.

— Réponds-moi ! Tu ne vas pas t'en tirer avec un simple haussement d'épaules, fiston.

Je serre la mâchoire pour contenir la rage qui m'envahit à chaque fois qu'il m'appelle « fiston ».

— Si tu le dis.

On recommence à se dévisager. La tension est palpable entre nous, jusqu'à ce que Felix toussote en se tournant vers moi.

— Monsieur Quinn, voulez-vous boire quelque chose ?

— Avec plaisir, mon vieux, répliqué-je sans quitter mon père des yeux. Est-ce qu'il reste du Macallan 46 ?

— Bien sûr, je vous apporte cela tout de suite. La même chose pour vous, monsieur Blackwood ?

Mon père tourne la tête vers Felix en fronçant les sourcils puis quitte le hall.

— Non, annonce-t-il par-dessous son épaule. Quinn, dans mon bureau !

Je fais un petit signe à Felix puis emboîte lentement le pas de mon père. J'ai presque atteint ma destination lorsque j'entends un cliquetis de talons derrière moi. Je n'ai même pas besoin de me retourner, car je sais qui c'est. Elle est toujours précédée par son parfum, Coco Mademoiselle, qui annonce son arrivée imminente.

Des mains se posent alors sur mes bras et remontent jusqu'à ma nuque. Elle doit croire que je lui appartiens ou qu'il doit au moins y avoir un lien invisible qui nous unit étant donné qu'elle ne manque pas une occasion de me toucher quand personne ne regarde.

— Je me disais bien que c'était toi, Quinn, me susurre-t-elle à l'oreille. Tu es le seul à pouvoir le faire monter en pression en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Le seul, vraiment ?

Elle lâche un petit rire sensuel, un peu trop exagéré à mon goût.

— Bon, je ne vais pas te mentir, moi aussi j'y arrive.

— Garde les détails sordides pour toi.

Elle rit de nouveau puis, sans ôter sa main de ma nuque, elle vient se planter devant moi, m'obstruant la vue sur les portraits de toutes les générations des Blackwood alignés sur le mur. Je baisse le regard sur son peignoir de style kimono noir avec des motifs dorés dont la coupe met en valeur ses formes, et les

pans savamment superposés offrent une vue sur son décolleté.

Ancienne courtière en bourse, Delilah Blackwood est parvenue à gravir tous les échelons pour se retrouver au sommet en un peu plus de dix ans. Elle est belle, je ne peux pas dire le contraire, avec ses longs cheveux lisses et noirs comme du jais, sa frange bien droite et ses lèvres recouvertes d'un rouge très vif. Il est difficile de ne pas la voir, car cette femme a tout ce qu'il faut pour accrocher le regard.

Pour lui faire plaisir, je la détaille encore un peu avant de croiser son regard tout en essayant de masquer mon hostilité à son égard.

— Bien sûr que je garde les détails pour moi, dit-elle en m'adressant un large sourire et jouant avec une mèche de mes cheveux.

Je demeure immobile, le visage sérieux, et petit à petit, sa carapace de l'imperturbable maîtresse de maison commence à se fissurer. Plus loin derrière elle, j'entends mon père tourner comme un lion en cage dans son bureau en proférant des jurons.

Delilah se penche vers moi comme pour me faire la bise, mais au lieu de ça, elle me murmure à l'oreille :

— Tu m'as tellement manqué, mon trésor. Albany était un véritable enfer sans toi.

— Pourtant, l'enfer te réussit si bien d'habitude, ma chère belle-mère, répliquai-je. Je suis certain que tu as fait des misères aux domestiques, juste histoire de t'amuser un peu.

L'espace d'un instant, une lueur funeste flambe dans son regard, révélant la vraie Delilah Frost. Après tout, sans sa superbe garde-robe et son maquillage, elle n'est qu'une simple fille du peuple prête à tout pour garder ce qui lui appartient. Sa soif de pouvoir lui a permis de se faire passer la bague au doigt à vingt-cinq ans par l'homme le plus couru de New York.

Cela dit, il y a aussi d'autres choses que Mme Blackwood, née Frost, adore, mais que, apparemment, monsieur ne peut pas lui offrir : le sexe violent, à la limite du dangereux. Elle adore se faire prendre brutalement, plus c'est bestial, mieux c'est.

Le bruit des pas de Maxwell se rapproche et Delilah se redresse en retirant sa main.

— Je n'ai pas toute la nuit à te consacrer, Quinn, déclare-t-il depuis le couloir menant à son bureau. Est-ce trop te demander que de me montrer un tant soit peu de...

Il franchit le seuil du hall puis s'arrête net.

— Oh, tu es là, Lilah, observe-t-il d'un ton plus calme. Je te croyais au lit.

Delilah se retourne vers lui en remettant en place son masque d'épouse amoureuse.

— J'allais me coucher, mais j'ai entendu votre dispute, et je me suis rappelée que tu m'avais dit que Quinn allait passer. Du coup, je suis descendue pour le saluer, c'est la moindre des choses, après tout, explique-t-elle d'une voix mielleuse.

Les traits de Maxwell se détendent aussitôt, il s'avance vers nous avant de passer ses bras autour de la taille de sa femme.

À trente-cinq ans, Delilah à l'âge parfait pour ne plus être la cible de commentaires malveillants et désagréables concernant son mariage avec un homme qui pourrait presque être son père. Elle a su se faire un nom et une réputation taillés sur mesure par ses soins, si bien que ceux qui ne connaissent pas son vrai visage pensent probablement qu'elle entretient une relation d'égal à égal avec son mari. Eh bien, toutes ces personnes se mettent le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

Les besoins *particuliers* de Delilah sont son point faible, c'est pour ça qu'elle ne peut s'empêcher de me dévorer du regard chaque fois qu'on se croise. Toute cette situation m'aurait sans doute amusé si les circonstances qui nous y ont menés avaient été différentes.

Sur le papier, Delilah est Mme Blackwood, épouse du grand Maxwell Blackwood, mais ce titre en tant que tel ne lui appartient pas. Elle se l'est appropriée de la pire manière qui soit.

— Ah, je suis rassuré de voir qu'il y a au moins quelqu'un ici qui respecte les convenances et les bonnes manières, fait remarquer Maxwell en dardant sur moi un regard glacial.

Mon sang se met à battre dans mes tempes.

— Tu dois m'accepter comme je suis, papa. Et puis, je suis bien trop grand pour que tu me couches sur tes genoux pour m'administrer une fessée.

Maxwell est sur le point de lâcher un grognement, mais la main que Delilah pose sur son torse semble l'apaiser.

— Je n'en peux plus de vos constantes disputes, se lamente-t-elle.

Elle se tourne légèrement vers Maxwell et ajoute :

— Chéri, va te servir un verre, je pense que tu en as grand besoin, pendant que je m'entretiens avec Quinn quelques minutes.

Maxwell secoue la tête et elle se retourne alors complètement vers lui.

— Max. Allez, lui intime-t-elle.

Le visage déformé par une expression de colère, il fait ce qu'elle lui dit et retourne dans son bureau en veillant à claquer la porte.

Aussitôt, Delilah reporte son attention sur moi, m'enveloppant d'un regard intense et caressant.

— Je veux te revoir, murmure-t-elle. Cette semaine.

— Non. Dis-moi de quoi il veut me parler.

— Uniquement si tu acceptes qu'on se voie cette semaine.

Réprimant un soupir, je me retourne pour m'en aller en lui lançant par-dessus l'épaule :

— Va te faire foutre, Delilah.

— Ne me parle pas comme ça, Quinn ! souffle-t-elle en s'élançant derrière moi.

— Je te parle comme j'en ai envie.

Lorsqu'elle me rattrape, elle pose une main sur mon bras. Je m'apprête à le secouer pour qu'elle me lâche quand je vois apparaître Felix portant un plateau d'argent avec mon verre de whisky. Delilah baisse sa main sans même feindre une pointe d'embarras.

J'attrape le whisky et avale son contenu d'un trait. Étant donné le prix de la bouteille – environ dix mille dollars –, je comprends la petite grimace que fait Felix quand je repose le verre vide sur son plateau.

— Merci, mon vieux, dis-je.

— Avec plaisir, monsieur Quinn.

— Felix, pouvez-vous dire à mon père que j'ai dû partir à cause d'un empêchement de dernière minute ?

Le vieil homme ouvre la bouche pour répondre, mais Delilah le devance :

— Tu as vraiment décidé de faire ton difficile, hein, Quinn ? Tu es là, autant avoir cette discussion avec ton père.

Il y a une flamme dans son regard que je voudrais attiser davantage, jouer avec, mais le fait d'être dans cette putain de maison, avec tous les souvenirs qui s'y rattachent, risquerait de se retourner contre moi.

— Soit tu me dis pourquoi il veut me parler, soit tu lui transmets le message de m'envoyer un mail.

Delilah se tourne vers Felix :

— Merci, vous pouvez disposer.

Felix se retire avec un petit hochement de tête et Delilah attend qu'il quitte le hall.

— Je suis sérieuse, Quinn ! chuchote-t-elle avec ferveur. J'ai besoin de te voir.



Ça fait des mois déjà.

— Oui, et la dernière fois que tu me l’as demandé poliment, j’ai répondu à ta requête. D’ailleurs, en parlant de ça, tu me dois un service, je pense.

Elle déglutit difficilement.

— Ce... Ce n’est pas comparable, bredouille-t-elle en m’agrippant le bras. S’il te plaît, mon trésor, je vais finir par devenir folle sinon.

J’ignore ses jérémiades et pointe du doigt le bureau de Maxwell.

— Dernière fois : pourquoi est-ce qu’il veut me voir ?

— Quelque chose en rapport avec sa campagne et le planning, répond-elle en balayant l’air d’une main impatiente.

Je réfléchis quelques instants.

— Sa campagne ? Il ne va pas se présenter ?

Elle fronce ses sourcils parfaitement dessinés.

— Si, bien sûr que si, et comme tu as joué un rôle très important la dernière fois, il souhaite faire un point avec toi, élaborer une stratégie, c’est tout. Mais je ne veux pas parler de ça, je veux parler de nous.

Je soupire, les paroles de Delilah pénétrant lentement dans mon esprit.

Peu importe ce que Maxwell décide de faire, je compte aller au bout de mon plan, mais ce que je viens d’apprendre peut grandement jouer en ma faveur. J’étais persuadé qu’il voulait parler du groupe Blackwood, même s’il y consacre de moins en moins de temps, étant donné ses projets politiques.

*Intéressant...*

— Quinn ?

Je reporte mon attention sur Delilah qui passe langoureusement sa langue sur sa lèvre inférieure.

— OK, je te tiens au courant d’ici quelques jours, annoncé-je en couvrant sa main de la mienne. Tu penses pouvoir attendre encore un peu ?

Un éclair de triomphe, mêlé à du soulagement, passe dans ses yeux et elle laisse échapper un petit rire détaché.

— Je survivrai.

Je fais un pas sur le côté pour rejoindre mon père, mais elle augmente la pression de ses doigts autour de mon avant-bras.

— Est-ce que... On sera que tous les deux, cette fois ?

Un petit sourire aux lèvres, je lui tapote le bout de son nez avec mon index.

— Delilah, je te pensais plus maligne que ça. Tu sais comment ça marche, tu n’as pas ton mot à dire sur la question, sinon, on annule tout. Alors, ai-je répondu à ta question ?

Elle esquisse une grimace en secouant la tête.

— Vraiment, j'ignore pourquoi je supporte un tel comportement de ta part, Quinn.

Je trace le contour de sa lèvre inférieure du bout du doigt.

— Épargne-moi ton cinéma. Allez, va te coucher, je te tiens au courant.

À ces mots, je la contourne et me dirige vers le bureau sans me retourner. Je sais qu'elle me regarde, car je n'entends pas ses talons résonner dans le hall.

J'entre dans le bureau de mon père sans frapper et le trouve planté devant la grande fenêtre qui surplombe Central Park constellé de dizaines de petites lumières. Il se tourne vers moi et je remarque qu'il tient un verre de whisky presque vide à la main. Il est toujours furieux, mais je sais qu'il essaie de garder son sang-froid afin de retourner la situation à son avantage.

— Peut-on avoir une discussion sérieuse comme les deux adultes que nous sommes ?

Je ferme la porte derrière moi puis glisse mes mains dans les poches arrière de mon jean en m'avançant vers le milieu de la pièce.

— Bien sûr, papa. Mais, avant ça, permets-moi de te féliciter.

Il semble surpris.

Je lui souris, mais ne bouge pas. Hors de question que je lui serre la main, les miennes sont dans mes poches pour une bonne raison. Brosser mon père dans le sens du poil est une chose, le toucher en est une autre. Rien que d'y penser...

— Delilah m'a appris la bonne nouvelle. Elle m'a également dit que tu souhaitais faire un point sur le planning à venir.

— Oui... Oui, en effet.

Je hoche la tête.

— Pas de problème. Tu diras à ton chef de campagne de se mettre en relation avec mon assistante. Je vais libérer mon emploi du temps si nécessaire.

La bouche légèrement entrouverte, il me dévisage quelques instants, puis se ressaisit.

— Merci beaucoup, fiston. Je pensais que j'allais devoir batailler avec toi sur ce sujet également. Sache que l'histoire de l'immeuble à Miami...

Je l'interromps :

— ... est derrière nous. Ce qui est fait est fait. À moins que tu veuilles vraiment qu'on passe pour des clowns.

Une moue de colère plisse aussitôt sa bouche, mais son sens de la politique reprend le dessus.

— OK. Par contre, je veux que tu t'investisses à cent pour cent dans la

campagne électorale.

Je porte mon regard par-dessus son épaule et fixe un des nombreux gratte-ciel, au loin, par la fenêtre.

— Oui, ça va de soi. Je sais à quel point c'est important pour toi, dis-je.

Il demeure silencieux quelques instants.

— Merci, fiston.

Me redressant, je rencontre alors son regard et déclare :

— Il n'y a pas de quoi, papa. Ton deuxième mandat en tant que gouverneur de l'État de New York sera mémorable, tout le monde aura le nom des Blackwood à la bouche, j'y veillerai personnellement.

Maintenant que je le sais rassuré, je quitte son bureau et traverse le couloir sous les regards attentifs de mes ancêtres, le plus ancien remontant au Mayflower. Je m'arrête devant le portrait d'Ichabod Blackwood qui arbore le même air arrogant que mon père et lui souris en murmurant :

— Profites-en, pépère, car la fin approche. La lignée des Blackwood s'éteindra avec moi.

Je lui fais un clin d'œil puis quitte enfin la maison de mon père.

# Chapitre 9

## RAPPEL

Lucky

J'arrive à mon motel en gardant toujours la tête baissée, soucieuse d'éviter tout contact visuel avec qui que ce soit si bien que je ne remarque pas immédiatement l'agitation qui règne devant l'entrée.

— Comment ça, je dois partir ? s'indigne un des clients à moitié nu.

— Je vous l'ai déjà expliqué, monsieur, s'impatiente le manager. Le Service d'Hygiène et de la Santé m'a ordonné de fermer le motel sur le champ ce qui veut dire que vous et les autres invités devez rapidement évacuer les lieux. L'inspecteur du service reviendra dans moins d'une heure pour changer les serrures. Je vous conseille donc de vous dépêcher.

Une boule se forme dans ma gorge et grandit si vite que j'ai subitement l'impression d'étouffer. Je m'arrête net sur le parking, derrière une Corolla, m'efforçant d'analyser rapidement la situation et mes options.

— Vous mentez ! s'exclame le client. Ça fait des années que je descends dans votre trou pourri infesté de cafards quand je viens pour affaires à New York et tout ça parce que mon patron a des oursins dans ses poches. Le Service d'Hygiène et de la Santé n'a pas pu vous tomber dessus juste comme ça ! Et, depuis quand ils foutent les pauvres clients à la rue sans prévenir ?

Le manager hausse les épaules.

— J'en sais que dalle. Je ne suis que le manager et je fais ce qu'on me demande. Moi aussi, je dois rendre des comptes à une hiérarchie, alors arrêtez de m'emmerder.

— Merde ! Merde ! Qu'est-ce que je suis supposé faire maintenant ?

— Ce n'est pas mon problème. Trouvez-vous un autre hôtel et faites passer la facture en note de frais.

— Allez-vous faire foutre ! hurle le client. Je demande à être entièrement remboursé et exige aussi une compensation pour le désagrément subi, et je ne

partirai pas d'ici sans l'un ni l'autre.

Le manager se gratte son gros bide en roulant des yeux.

— Je peux vous rembourser soixante-quinze pour cent du montant réglé. Si vous avez des réclamations, vous devrez contacter le siège social.

— Non, mais c'est une blague ? Ce n'est pas possible !

Le client foudroie le manager du regard, rouge comme une pivoine.

— C'est comme ça, monsieur, annonce le manager d'un air indifférent. Tout est écrit dans les conditions générales de vente que je vous invite à lire. En partant, présentez-moi votre confirmation de réservation et je vous rembourserai ce qui vous est dû.

Sur ces mots, il fait un pas en arrière et lève les bras pour attirer l'attention de la foule mécontente qui se presse autour de lui.

— Vous savez tout, mesdames et messieurs. Vous avez donc une heure pour rassembler vos affaires après quoi vous serez mis dehors par l'inspecteur d'Hygiène et de la Santé.

— Qu'il essaie ! s'indigne une vieille femme coiffée de bigoudis rose fluo en pointant un doigt arthritique vers lui. Vous finirez tous au tribunal, je vous le dis, moi !

— Madame, je ne fais que mon travail, mais allez-y, essayez, réplique le manager en esquissant une moue de dédain.

Plusieurs clients essaient de négocier avec l'homme, mais celui-ci se contente de secouer la tête en faisant des signes de main désinvoltes. À côté d'une vieille Corolla, j'attends que la foule se disperse puis regagne le motel en courant.

Le dos tourné, le manager est en train de faire je ne sais quoi derrière le comptoir de la réception et je m'éclaircis la gorge avant de parler.

— Pardon, monsieur ?

Il me lance un regard par-dessus l'épaule.

— Ouais ?

— Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi...

— Si, si, je vois qui tu es, m'interrompt-il en promenant sur moi un regard salace et je remonte aussitôt mon sac devant ma poitrine.

— Qu'est-ce que tu veux, ma mignonne ? demande-t-il, visiblement déçu de ne pas pouvoir se rincer l'œil.

— Je vous ai payé deux cents dollars ce matin pour garder la chambre jusqu'à la fin de cette semaine.

— Oui, et ?

J'entortille et je désentortille nerveusement la bandoulière de mon sac en

priant pour que, pour une fois, le karma ou l'alignement des planètes soient de mon côté.

— Je... Apparemment, je dois évacuer les lieux. Du coup, j'aurais besoin que vous me rendiez cet argent.

Il s'accoude sur le comptoir et m'examine de la tête aux pieds avec un sourire tordu ; je réprime une grimace de dégoût.

— Oui, bien sûr, Miss. Comme je l'ai dit aux autres, rapporte-moi les documents et je ferai le nécessaire.

Mon estomac se noue un peu plus.

— Vous savez très bien que je n'ai aucun document sur moi, marmonné-je d'une voix tremblante.

— Ah, mince, désolé, fait-il d'un air faussement navré. Pas de documents, pas de remboursement, c'est la politique de la maison.

Mon désarroi se mue petit à petit en colère et, même si j'ai envie de lui refaire le portrait, je me retiens. Il y a du monde autour de nous et, si ça trouve, l'endroit est peut-être équipé de caméras de sécurité. Mais surtout, je ne toucherai pas ce gros con, même avec un balai, tellement il me répugne. Des mecs comme lui, j'en ai eu ma dose et je dis « stop » à présent.

— Écoutez, monsieur, je fais appel à votre... bonne foi.

Le fait de devoir le supplier pour qu'il me rende *mon* argent me donne envie de hurler, mais, comme on dit : « aux grands mots, les grands remèdes ».

Il contourne la réception et vient se placer devant moi puis baisse les yeux sur ma poitrine.

— Je peux être gentil, ma mignonne, rétorque-t-il. Viens dans mon bureau et tu verras à quel point le gros nounours que je suis peut être sympa.

Il tend une main vers moi. Je recule d'un pas. Il est hors de question qu'il pose ses sales pattes sur moi. De plus, je refuse de céder à la tentation grandissante de lui filer un coup de genou dans les roubignoles.

Gros nounours pousse un soupir excédé avant de déclarer :

— Très bien, je constate que tu ne veux pas être remboursée, finalement. Il y a un refuge pour sans-abri à côté de la station Union Turnpike. Sinon, tu peux toujours sucer la bite d'un SDF dans l'espoir qu'il t'invite à passer la nuit dans sa baraque en carton.

Il ponctue sa réponse d'un rire sarcastique et retourne derrière le comptoir en ajoutant :

— Quoi qu'il en soit, ma jolie, c'est ton problème. À toi de te démerder comme la grande fille que tu es.

Il retourne dans son bureau et ferme la porte derrière lui.

Aussitôt, les larmes me montent aux yeux ; j'essaie de les refouler comme je peux. Je ne vais pas craquer maintenant, à quoi est-ce que ça servirait ? Oui, j'ai envie de m'allonger par terre, de me rouler en boule et de pleurer toutes les larmes de mon corps, mais, même ça, je ne peux pas me le permettre.

Me maudissant intérieurement d'avoir fait des choix soi-disant mûris, je remonte lentement dans ma chambre. À l'intérieur, je m'adosse contre la porte en balayant le minuscule espace du regard. Mon sac à dos est posé sur le lit, je suis rassurée de constater que l'autre abruti ne s'est pas servi, ce qui ne m'aurait pas étonnée.

Résignée, je m'assieds sur le matelas et fixe longuement le papier peint hideux, donnant libre cours à mes larmes. Au bout d'un moment, je me laisse tomber sur le lit et puis j'éclate en sanglots.

J'ignore combien de temps je reste comme ça, à chialer comme une madeleine, mais une fois que mon pétage de câble me procure enfin une sensation trompeuse de paix, je me lève et me dirige vers la salle de bains. Je me mouche bruyamment dans une feuille de papier toilette puis je me passe un peu d'eau froide sur le visage. Quand je me relève et croise mon regard dans le miroir, je réprime un frisson en voyant mon reflet. J'attrape encore quelques feuilles de papier hygiénique pour essuyer mon visage et les roule en une boule que je balance vers la poubelle. Elle tombe à côté, bien évidemment, et je ferme brièvement les yeux.

*Décidément, quand rien ne va... Absolument rien ne va.*

Je retourne dans la chambre et je perçois le bruit d'une sonnerie. Je sursaute sur place.

Mon nouveau téléphone !

Avec tout ce qui vient de se passer, j'ai complètement zappé mon rendez-vous avec Fionnella et son équipe, dans l'appartement du Midtown. J'ai encore deux bonnes heures devant moi, mais j'ai intérêt à ne pas être en retard. Fionnella semble avoir la ponctualité d'une horloge suisse et n'en attend donc pas moins des autres. Aujourd'hui par exemple, à midi pile, elle m'a envoyé un SMS avec un menu pour me faire livrer mon repas. J'ai opté pour un hamburger avec des frites – on ne change pas une équipe qui gagne –, qui m'a été servi en l'espace d'une demi-heure.

J'étais en train de manger tranquillement dans mon coin, quand Sully est venu me voir pour m'annoncer que j'avais reçu une promotion. J'ai failli m'étouffer sur ma bouchée. Au début, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une blague. Il s'avère que

deux des serveuses qui travaillaient au resto des cadres ont été victimes d'une intoxication alimentaire et qu'elles ont décidé de rendre leur tablier. Du coup, en attendant de leur trouver des remplaçantes, c'est moi qui vais assurer le service de cet étage. Et comme si cela n'était pas déjà assez stressant, j'ai été désignée pour servir le déjeuner de Quinn Blackwood.

En proie à un tumulte d'émotions, je sors le téléphone portable de mon sac, mes pensées retournant à Quinn et à ce qui s'est passé dans son bureau.

On a rapidement discuté pendant que j'étais en train de dresser la table avec une superbe nappe, des verres en cristal et des couverts en argent, mais, lorsque j'ai posé son assiette devant lui, il a subitement cessé de parler. Je ne sais pas vraiment ce qui était le plus étrange pour moi : est-ce le fait de le voir manger ou d'être assise à la même table que lui sans partager son repas. C'est sans aucun doute une des expériences les plus... intenses et bizarres de ma vie.

En plus d'être troublée par la présence et la puissance de Quinn Blackwood, je ne pouvais que l'observer en train de déjeuner, piquer avec sa fourchette les morceaux de viande avant de les porter à sa bouche un à un d'un geste machinal et sensuel à la fois. Néanmoins, je n'ai pas eu le courage de croiser son regard, sauf à deux reprises pendant que j'étais en train de mettre la table et ça m'a fait l'effet d'un coup de poing en pleine poitrine. J'avais beau sentir ses yeux gris-bleu sur moi, je ne parvenais pas à le regarder en face. Il y avait quelque chose de si...

Des coups à la porte me font sursauter violemment.

— Quoi ! balbutié-je en me levant.

— Il est temps de débarrasser le plancher, ma jolie ! s'écrie le manager.

Je glisse mon portable dans la poche arrière de mon jean en me forçant à reléguer le mystérieux Quinn Blackwood dans un coin de ma tête. Je réajuste rapidement ma tresse, mets ma casquette avant d'attraper mes affaires.

Lorsque j'ouvre la porte, je tombe nez à nez avec le manager qui m'observe d'un air satisfait, les bras croisés. Il est accompagné de deux hommes vêtus d'un costume noir. Je cherche un badge sur leur tenue, mais n'en trouve aucun. Il faut dire qu'ils ressemblent plus à des videurs ou à des gardes du corps qu'à des inspecteurs d'Hygiène et de la Santé, mais bon, qu'est-ce que j'en sais, après tout ?

Je les évite et m'avance d'un pas précipité vers l'escalier, le regard fixé au sol. Je sors du motel et traverse le parking en direction de la station de métro en réfléchissant à la situation.

Hors de question que je me connecte à Internet, d'ailleurs, quand Fionnella



m'a remis le téléphone portable, j'ai tout de suite désactivé le wifi. L'appareil est peut-être indétectable, mais je préfère mettre toutes les chances de mon côté. Si Clayton a réussi à retrouver quelqu'un dans le fin fond de l'Alaska, me retrouver à New York, sera pour lui un jeu d'enfants. Quoi qu'il en soit, je dois tout faire pour lui compliquer la tâche et gagner du temps.

Ajustant sur mes épaules les bretelles de mon sac – qui contient toute ma misérable vie –, je m'arrête brièvement devant la bouche de métro et passe mentalement en revue mes options.

Je pourrais aller au refuge dont m'a parlé l'autre gros dégueulasse, même si je sais qu'on ne peut pas réserver de lit à l'avance, c'est « premier arrivé, premier servi ». Trouver un autre hôtel n'est pas une solution envisageable, car je n'ai pratiquement plus d'argent... Tant pis, je vais aller au rendez-vous avec mes affaires et je verrai bien quoi faire après.

J'arrive devant l'immeuble avec cinquante minutes d'avance. Je regarde autour de moi, j'aperçois un petit parc de l'autre côté de la rue et décide d'aller me poser sous un arbre en attendant l'heure du rendez-vous. Afin de ne pas trop attirer l'attention, je sors mon téléphone et fais mine de regarder mes messages.

Les minutes passent avec une lenteur excessive et quand mon estomac se met à gronder, je décide de manger quelque chose en attendant de dîner à l'appartement. J'ouvre mon sac à dos, j'en sors une barre chocolatée que j'ai glissée dans la poche intérieure la semaine dernière. Je la gardais pour une urgence, mais tant pis, la faim n'attend pas.

Je suis une fugitive et je viens d'être mise à la porte de mon motel miteux. Assise sous un arbre d'un parc huppé de New York, j'attends mon rendez-vous avec une équipe de parfaits étrangers qui me fera subir un relooking afin que je sois présentable et passe bien à l'écran quand un autre inconnu me baisera en échange d'un million de dollars.

*Ouais, tout compte fait, je pense qu'elle est bien méritée, cette barre chocolatée.*

# Chapitre 10

## PREMIÈRE PRISE

Lucky

Je me présente à la réception de l'immeuble cinq minutes avant le rendez-vous. Le portier, qui ne paraît pas du tout étonné par mon look, appelle l'ascenseur. Je rentre dans la cabine, je lève les yeux sur l'homme le temps de lui dire merci puis pousse un soupir de soulagement une fois que les portes se referment.

Je me tourne vers le miroir, retire ma casquette et la range dans mon sac avant de me recoiffer rapidement en tentant de me convaincre que tout ira bien.

Un « ding » se fait entendre et les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur Fionnella. Cette fois, elle n'a pas son porte-bloc et je remarque qu'elle semble un peu... nerveuse.

— Ah, te voilà, déclare-t-elle en me faisant signe d'avancer. Pas de temps à perdre, le boss veut enregistrer les premières prises ce soir.

Je répète, confuse :

— Les premières prises ?

Elle s'efface pour me laisser entrer dans l'appartement en hochant vivement la tête avant de m'emboîter le pas dans le couloir.

— Oui. Et Todd ne peut rien faire tant que tu n'es pas prête.

À ces mots, Fionnella passe devant moi et m'accompagne jusqu'au coin maquillage. Elle me présente Angela, l'esthéticienne qui était absente hier et avant-hier, une petite femme châtain à la tignasse bouclée. Elle me salue puis referme le rideau du cubicule.

— Bon, je te laisse entre les mains expertes d'Angela, il faut qu'on s'occupe encore de la lingerie que tu vas porter ce soir, dit Fionnella avant de froncer les sourcils en voyant mes affaires posées dans un coin.

Elle croise mon regard, mais évite la question qui fâche.

— As-tu mangé ?

— Non.

— OK, je vais demander au chef de te préparer quelque chose le temps que tu fasses ta séance d'épilation. Tu pourras manger pendant la séance de coiffure.

Elle fait un geste satisfait de la tête puis sort du petit espace.

Je la regarde refermer le rideau et me tourne vers Angela, un sourire gêné aux lèvres. Celle-ci me détaille longuement. Je n'arrive pas à savoir si elle le fait parce que c'est son boulot ou par curiosité.

— Dis-moi, ma belle, ton visage, est-il toujours aussi boursoufflé ou... ? Je me sens rougir jusqu'aux racines, ayant complètement oublié ma crise de larmes de cet après-midi. Je réponds en me tapotant les joues :

— Non, non, c'est temporaire.

— Tant mieux, on va pouvoir arranger ça sans problème. Bon, déshabille-toi, enfille la blouse et allonge-toi sur la table. As-tu déjà fait une épilation du maillot brésilien ?

Je hoche la tête de gauche à droite en retirant mes bottes.

— Et une décoloration ?

— Non plus.

— OK, tu n'en auras peut-être pas besoin, tout dépend de la couleur de tes poils pubiens. On verra ça le moment venu.

Elle se tourne alors vers une machine qui ressemble étrangement à un appareil à fondue. J'en profite pour finir de me déshabiller avant d'enfiler la blouse, et je m'allonge sur la table de massage.

Quelques minutes plus tard, Angela se retourne de nouveau vers moi, un petit bol à la main qu'elle pose entre mes jambes. Je suis subitement gagnée par un sentiment de nervosité et d'appréhension à l'idée de me faire arracher les poils de mes parties intimes. Angela doit sentir mon désarroi, car elle pose une main sur mon genou et m'offre un sourire chaleureux.

— Détends-toi, ma belle, dit-elle pour me rassurer. Ça risque de faire un peu mal, je ne vais pas te mentir, mais essaie de ne pas te crispier, sinon, ça être pire. Je vais faire au plus vite, OK ?

Avant que j'aie le temps de comprendre pourquoi, j'éclate de rire comme une démente. Je bredouille :

— Pardon, je suis désolée. C'est juste que tout ceci est un peu... surréaliste.

Elle opine comme si elle me comprenait parfaitement. Peut-être que c'est le cas. A-t-elle déjà travaillé sur d'autres projets similaires pour le « boss » ?

*Pour Q...*

Pourquoi l'ai-je baptisé Q d'ailleurs ? Et pourquoi m'en a-t-il félicité ?

D'autres questions affluent à mon esprit, mais ne m'aident pas à mieux supporter la douleur déchirante entre mes cuisses. Chaque fois qu'Angela retire une bande de tissu, je ferme les yeux et prends une profonde inspiration.

Vingt minutes plus tard, mon entrejambe est bien endolori, mais relooké selon les critères de la mode en vigueur.

L'expression « souffrir pour être belle » n'a jamais été aussi vraie.

J'ai du mal à masquer ma joie quand Angela m'annonce qu'il est inutile de décolorer mes poils. Le plus dur est passé, enfin, je l'espère...

Esquissant une grimace, je me redresse et descends de la table de massage puis titube jusqu'au bac à shampoing, quelques mètres plus loin. Angela me mouille les cheveux, les lave avec un shampoing qui sent divinement bon et commence à me masser le cuir chevelu de ses doigts de fée. Très vite, j'oublie la douleur qui me brûle la chatte et quand je m'installe à la table de maquillage, une serviette enroulée autour de la tête, je remarque que je ne ressens plus rien, ni douleur ni gêne.

*Waouh, le spray hypoallergénique qu'elle a appliqué entre mes jambes fait vraiment des miracles !*

Angela me retire la serviette et commence à me démêler les cheveux lorsque Fionnella m'apporte mon repas, une assiette de fettucine à la crème, du pain à l'ail et une part de cheesecake.

Je termine les assiettes sans en laisser une miette pendant qu'Angela me coiffe. Rassasiée et un peu mieux dans ma peau, je décide de considérer ma situation sous un angle plus rationnel.

Avant toute chose, je dois trouver un endroit où dormir cette nuit. Fionnella a un ordi portable, je pourrais lui demander de me le prêter vite fait, mais je crains d'avoir droit à une séance de questions-réponses. Non, ce n'est pas une bonne idée... Je vais retourner dans le Queens, dans le refuge, et avec un peu de chance, ils auront une petite place pour moi.

— Voilà, j'ai terminé, annonce Angela en vaporisant mes cheveux de laque.

Je croise mon regard dans le miroir et écarquille les yeux avec surprise.

Mes cheveux sont légèrement ondulés. Angela fait ressortir chaque boucle à l'aide d'un fer à friser. Ils sont brillants, le blond caramel prend des nuances de miel sous la lumière. À La Villa, plusieurs filles ont tenté cette coiffure, sans succès. Je n'en avais vu jusqu'à présent que dans les magazines de mode.

— Merci, murmuré-je avant de détourner mon regard, éprouvant une sensation de gêne.

Je viens d'être bichonnée, et on pourrait croire que je m'apprête à monter sur

un podium alors que la vérité est tout autre...

Angela me sourit puis attaque le maquillage. Quand elle a terminé, j'ai encore plus de mal à me reconnaître dans la glace. Elle a utilisé des couleurs subtiles qui font ressortir le vert de mes yeux. J'ai aussi l'impression que mes pommettes sont plus hautes et mieux dessinées.

Je suis encore en train de me dévisager, bouche bée, lorsque Fionnella entre dans le cubicule.

— Tu es prête, pile à l'heure, observe-t-elle, un sourire aux lèvres.

Angela me salue puis s'en va, me laissant seule avec Fionnella qui m'examine sous toutes les coutures.

— Mmh... Bien, bien..., marmonne-t-elle en caressant mes cheveux avant de détailler mon visage avec attention. Allez, suis-moi, on va passer aux essayages.

Je me lève de la chaise et attrape mes affaires sous son regard inquisiteur.

— Tu vas quelque part ? Tu dois me signaler tout changement d'adresse, tu sais ?

— Je... Euh... Oui, je te la donnerai rapidement.

— Lucky, serais-tu en train de me cacher quelque chose ? m'interroge-t-elle en haussant un sourcil.

Je serre fort mon sac contre moi. Autant tout lui dire...

— Il y a eu une descente dans le motel où j'étais.

— Par la brigade antidrogue ?

Je secoue la tête, même si je sais qu'elle a probablement déjà une opinion toute faite sur la question. Elle connaît l'adresse du motel et doit savoir la réputation dont jouit le quartier où je vis. Où je vivais, plutôt.

— Non, un problème de bestioles apparemment. Ça s'est passé juste avant que je vienne ici, du coup, je n'ai pas eu le temps de trouver un autre motel.

— Tu sais qu'on en a encore pour quelques bonnes heures, déclare-t-elle en inclinant la tête sur le côté. Tu penses donc partir à la chasse d'une chambre d'hôtel cette nuit ?

— Oui, mais ne t'en fais pas, je vais vite trouver quelque chose.

Même moi, je n'y crois pas.

Fionnella émet un petit reniflement puis tourne les talons sans rien dire et je la suis jusqu'au box de Wendy. En me montrant du doigt un coin derrière le bureau de son assistante, elle dit :

— Mets tes affaires ici m'intime-t-elle en montrant du doigt un coin derrière le bureau de son assistante. Je vais voir si Todd est prêt.

Je la suis du regard et constate qu'elle passe à côté de Todd avant de quitter la

pièce. Elle revient cinq minutes plus tard, toujours sans calculer Todd, et me gratifie d'un sourire en venant se placer devant le bureau de Wendy. Elle contemple la lingerie soigneusement posée puis attrape le cintre sur lequel est suspendu un ensemble vert mousse.

— Celui-ci en premier, annonce-t-elle en me le tendant.

À ma grande surprise, l'ensemble qu'elle a choisi est assez... conventionnel et se compose d'un caraco en soie couplé à une culotte assortie. Étant donné la raison pour laquelle je suis ici, je m'attendais à un truc plus provocant.

Je me dirige vers la cabine d'essayage spécialement aménagée dans un des coins du cubicule puis enfile la tenue en faisant très attention à ma coiffure. J'éprouve une délicieuse sensation au contact de la soie sur ma peau. Je laisse courir mes doigts sur cette matière agréable quelques instants puis émerge de la cabine.

— Génial, on ne s'est pas trompés sur ta taille, commente Fionnella avant d'écrire quelque chose sur son porte-bloc.

Elle me fait signe de la suivre vers l'espace de Todd. Je remarque que l'éclairage de la salle a été réduit et qu'il y a, sur ma droite, trois plateaux.

Le premier représente un coin d'une chambre avec une chaise longue en velours capitonné installée devant une grande fenêtre à moitié masquée par des rideaux épais. Le décor est très classe. La chaise longue est l'élément central. Les deux autres plateaux ont été conçus dans le même esprit et mettent en scène un lit avec des draps froissés et une coiffeuse dans une salle de bains aux tons noir et or.

Nous voyant approcher, Todd se lève, un appareil photo dans la main, et désigne la chaise longue du doigt.

— On va commencer par ça, dit-il.

Je hoche la tête puis m'avance vers le premier plateau. Je sens mes nerfs mis brusquement à rude épreuve. En me retournant vers Todd je demande :

— Qu'est... Qu'est-ce que je dois faire ?

— Allonge-toi, mais sans faire de poses exagérées, en regardant la caméra.

— OK.

J'entre dans le décor et fais quelques pas vers la chaise longue, le spot de lumière qui brille au-dessus de moi diffuse une légère chaleur qui m'est assez agréable.

Lentement, je m'installe et pose mes paumes sur l'assise, de chaque côté de mes cuisses. Je caresse le velours du bout des doigts puis rapproche mes jambes sous moi tout en faisant passer soigneusement ma crinière derrière mon épaule.

Au moment où je m'allonge sur le flanc, un flash éblouissant se déclenche en face de moi et je ferme les yeux en esquissant une moue.

— Pardon..., marmonné-je en me redressant.

— T'inquiète. Essaie de ne pas fermer les yeux.

J'inspire profondément puis plonge mon regard dans l'objectif de l'appareil photo. Todd se met à me mitrailler en s'approchant de plus en plus. Au bout de quelques minutes, il retourne à son bureau et attrape un appareil qui n'a apparemment pas de flash, avant de revenir. Il recommence à prendre des photos et je fais ce qu'il me dit, lorsque, soudain, un souvenir précis surgit dans mon esprit : celui de mon audition.

« *Convaincs-moi que tu en vauds la peine, Lucky, que ça vaut la peine d'y laisser sa vie pour toi s'il le fallait.* »

La voix de Q résonne dans ma tête. C'est comme si quelque chose en moi venait de se libérer. J'ai l'impression de revivre ce moment précis, des fantasmes dont je ne me serais jamais crue capable s'éveillent en moi.

— Change de position un peu pour voir, me propose Todd.

Toujours dans mon monde, je me redresse puis pose mes pieds par terre en agrippant le bord de l'assise. Je baisse la tête, laissant mes cheveux tomber sur ma joue, avant de lever le regard vers l'appareil. Mes pensées s'envolent vers un autre souvenir.

« *Elly, suis-je une bête curieuse à vos yeux ?.. Ça sera notre petit secret, promis... Asseyez-vous, Elly...* »

Une spirale de chaleur se met à grandir dans mon ventre et ma respiration s'accélère. Je veux écarter mes jambes et me caresser, mais je me retiens. Todd s'approche de nouveau vers moi et je finis par écarter mes pieds tout en gardant mes genoux collés l'un à l'autre.

Le regard à la fois vide et perçant de Quinn s'impose à mon esprit ? J'ai l'impression d'entendre sa voix grave contre mon oreille.

« *Venez par-là, Elly... Asseyez-vous... Elly... Elly...* »

— OK, nickel, on peut passer au décor suivant ! s'exclame Todd, me ramenant ainsi à l'instant présent.

Je sursaute légèrement, cherchant à dissiper la chaleur coupable au creux de mon ventre. Celle-ci disparaît dès que je croise le regard désapprobateur de Wendy qui surgit derrière Todd. Je me lève de la chaise longue et suis l'assistante de Fionnella jusqu'à son bureau. Elle me tend alors un ensemble rougeâtre et je pars me changer rapidement. La guêpière et le string sont, certes, moins confortables, mais tout aussi ravissants. Je rejoins Todd qui m'attend au

pied du lit et m'explique les poses que je dois prendre en me précisant que je peux aussi improviser.

Je m'installe au milieu du lit et m'agenouille dessus puis, le regard rivé sur l'objectif, commence à poser, dépassant la sensation de gêne que j'éprouvais jusqu'à présent. Je suis, de nouveau et rapidement en proie à mon propre fantasme et me laisse porter par la soudaine vague euphorique qui grandit en moi.

Comment est-ce que je peux autant kiffer faire un truc pareil ? Pourquoi tout ceci m'excite-t-il autant ? Si j'ai accepté de passer ce marché inhabituel, c'est dans le seul but d'empêcher Clayton de découvrir mon secret. Je voyais cette mission comme une... corvée, et pourtant, je commence sérieusement à me prendre au jeu. Je suis bien coiffée, parfaitement maquillée et je porte de la lingerie qui doit coûter les yeux de la tête. Toute femme normalement constituée réagirait comme moi, non ?

*Tu sais surtout que Q verra tous ces clichés...*

À cette simple idée, mes tétons durcissent dans leur prison en dentelle et j'enroule lascivement le drap en soie autour de ma taille pendant que Todd prend des photos en rafale. Je me surprends alors à imaginer une autre personne à côté de moi, nos corps brûlants se fondant l'un dans l'autre.

Je fais remonter mes mains vers ma poitrine avant de les enfouir dans la masse épaisse de mes cheveux en me redressant sur mes genoux. J'arque mon corps. Je suis dans mon élément lorsque Todd me fait savoir qu'il a tout ce dont il a besoin.

Cachant ma déception, je retourne vers le coin bureau de Wendy. J'enfile ma troisième et dernière tenue, une petite culotte d'un violet profond qui recouvre à peine mon derrière. Je prends place devant la coiffeuse du troisième plateau et écoute les indications de Todd.

Quand je me retourne vers le miroir, j'attrape le tube de rouge à lèvres, me penche en avant puis colore mes lèvres d'un geste sensuel tout en cherchant du regard l'objectif de la caméra derrière moi dans la glace. Au bout de quelques clichés, Todd se met à tourner autour de moi en me photographiant sous tous les angles.

— Magnifique... Magnifique, marmonne-t-il et je réprime un soupir de fierté, fierté totalement déplacée.

Il prend une dernière photo puis baisse son appareil en hochant la tête. Il me félicite.

— Tu as été géniale, franchement.



— Merci, dis-je, une pointe de tristesse me serrant le cœur.

Il me passe alors un peignoir et je l'enfile en sortant du plateau.

— Tu es le genre de nana qui pourrait carrément faire virer hétéro un gay comme moi, commente Todd.

— Merci... Enfin, je crois, m'esclaffé-je.

Il me fait un clin d'œil et je retourne dans le box de Wendy pour me rhabiller.

Lorsque je sors de la cabine d'essayage, Fionnella est là, l'air grave.

— Le boss veut te voir. Tu peux laisser tes affaires ici, tu les récupéreras après.

Un nœud se forme dans ma gorge. Je la dévisage, mais son expression ne laisse paraître aucun indice.

D'un pas incertain, je quitte la salle et traverse le couloir en direction de la pièce où j'ai passé mon audition.

Q m'a pourtant bien fait savoir qu'il ne rentrerait pas en contact avec moi avant que je sois prête pour l'enregistrement. Pourquoi veut-il me voir alors ? A-t-il changé d'avis et décidé de prendre une autre fille ? Oui, il a probablement vu les photos et ne veut plus de moi. L'idée de perdre quelque chose – qui ne m'appartient toujours pas, en plus – m'envahit d'une extrême anxiété. Je déglutis péniblement.

Je saisis la poignée de la porte entre mes doigts tremblants et la tourne avant d'entrer dans la petite salle. Rien n'a changé depuis ma dernière visite, pourtant, je perçois une tension dans l'air, comme si...

— Lucky.

La façon dont il prononce mon nom me fait frissonner.

— Bonjour, chuchoté-je en refermant la porte derrière moi.

— Assieds-toi.

Je m'avance vers la chaise que je tire maladroitement avant de m'installer dessus. Je vis dans une peur constante depuis que j'ai fui La Villa, mais là, cette peur est multipliée par dix. C'est comme si on venait de balancer un seau d'eau froide sur la petite lueur d'espoir qui s'était insinuée dans mon cœur.

Les poings serrés sous la table, je baisse les yeux. Je n'arrive pas à me résoudre à regarder la caméra, c'est...

— Regarde-moi, Lucky.

Ce qu'il me demande est absurde étant donné qu'il n'est pas dans la pièce, mais je garde cette observation pour moi. J'ai envie de l'envoyer balader tout en lui suppliant de me garder, mais les mots refusent de sortir de ma bouche.

Résignée, je lève la tête.

— J'ai entendu dire que tu avais un problème d'hébergement, annonce-t-il.  
*Hein ?*

— Je... Quoi ?

— Tu as été expulsée de ton motel.

*Fionnella... Bien sûr.*

De nouveau, je baisse le regard sur la table.

— Oui...

— Lucky.

Mon estomac se tord et je relève la tête.

— Une situation comme celle-ci peut se révéler potentiellement ennuyeuse, n'es-tu pas d'accord avec moi, Lucky ?

« Potentiellement » étant le mot-clé. Rien n'est encore perdu. Un soulagement m'envahit, mais je n'ose y croire.

— Mon souci de logement n'aura pas de conséquences sur mon... travail.

— C'est déjà le cas.

— Comment ça ?

— Je suis là, en train de te parler, non ?

*OK...*

— Toutes mes excuses pour le désagrément causé, lâché-je d'un ton sarcastique.

— Tu as dit que tu n'allais pas me décevoir.

— Et je ne l'ai pas fait, rétorqué-je un peu trop sèchement.

Je me mords l'intérieur de la joue avant de me reprendre :

— Je ne l'ai pas vraiment fait. Je suis désolée que Fionnella t'ait dérangé pour ça, mais tout est sous contrôle.

— Ah oui ?

Je baisse de nouveau la tête, consciente que ça va me valoir une remarque désobligeante, mais c'est plus fort que moi. J'ai tellement honte, c'est si humiliant...

— J'allais trouver un autre motel ce soir, marmonné-je.

— Où ça ? Ne me mens pas, car tu ne sortiras pas d'ici tant que tu ne m'auras pas donné une nouvelle adresse valable.

— Je n'allais pas te mentir, dis-je en fronçant les sourcils.

— Tant mieux.

J'esquisse une petite moue en essayant de réprimer le sentiment de honte qui ne cesse de grandir en moi.

— Je comptais aller dans un refuge cette nuit puis me mettre à la recherche

d'un autre endroit dès demain matin.

Un silence de plomb suit ma déclaration. Je retrouve suffisamment de courage pour plonger mon regard dans l'objectif de la caméra. J'ignore si Q est dans cet appartement ou dans cet immeuble. Si ça se trouve, il n'est même pas à New York, et pourtant, je sens sa présence m'envelopper, s'insinuer en moi.

— Un refuge ? répète-t-il.

Je hoche la tête.

— Te souviens-tu du mec dans le bar, Lucky ? Celui qui veut te baiser. Est-ce que tu penses que ce mec serait content d'apprendre que la nana qu'il désire dort dans un refuge ?

*Putain, mais qui est cet homme et pourquoi il me fait autant chier ?!  
Connard !*

Je me lève d'un bond et manque de faire basculer la chaise puis prends appui des deux mains sur la table.

— Ça, ce n'était qu'un fantasme, un *fantasme*. Là, on est dans la vraie vie ! Alors, encore une fois, excuse-moi de t'avoir gâché la soirée, mais si ça peut te rassurer, la situation dans laquelle je me trouve ne m'enchanté pas le moins du monde. Tu penses que j'ai kiffé de me faire expulser comme une malpropre de ce trou à rats sans même pouvoir récupérer mon fric ? Tu penses que j'ai sauté de joie quand l'enfoiré de manager m'a fait comprendre que, si je voulais revoir mon argent, il faudrait que je donne de ma personne ?

Je devrais la fermer et me rasseoir, mais c'est trop tard, j'en ai plus que marre de tout ça. Au moins, si Q me dégage aussi, j'arpenterai les rues de New York bien coiffée, maquillée, sentant divinement bon. Il faut savoir apprécier à leur juste valeur les petits plaisirs.

*Putain de karma de merde !*

— Je sais que tu t'en fiches de moi. Pour toi, je ne suis qu'un bout de viande, mais cela ne te donne pas le droit de me reprocher de faire le nécessaire pour survivre. J'ai dit que j'allais trouver une solution et c'est exactement ce que je vais faire. Si ça ne te convient pas, eh bien tant pis !

Je m'oblige à réguler ma respiration et fais de mon mieux pour dissimuler mon trouble puis jette le téléphone portable que Fionnella m'a remis sur la table. Heureusement que j'ai gardé le mien ! Il est pourri, mais il fera l'affaire.

— C'est bon, tu as fini ? m'interroge Q.

— Oh que oui, j'ai fini !

— Assieds-toi.

Hors de question, c'est terminé, je ne vais pas me laisser mener par le bout du

nez encore une fois. Cette aventure prend fin maintenant.

— Non, lâché-je en croisant les bras.

— J'ai investi pas mal de temps et d'argent sur toi, Lucky. Assieds-toi.

— Sinon quoi ?

Il ne répond pas ? Je fais quelques pas en arrière, jusqu'à ce que mes fesses butent contre la porte.

*Bravo, très malin comme idée...*

Je fais quoi, maintenant ? Je prends mes jambes à mon cou ? Son équipe va m'intercepter avant même que j'aie eu le temps d'ouvrir la porte. Et je n'ai même pas le code de sécurité de l'ascenseur.

Je suis dans la merde, pourtant, je reste bien campée, les yeux toujours rivés à la caméra.

— Veux-tu que je t'aide à trouver une solution, Lucky ?

Je veux dire « non », mais c'est le « oui » qui menace dangereusement de passer mes lèvres.

Je suis trop conne... Cette situation, aussi tordue soit-elle, était trop belle pour être vraie. Si je regardais cette scène dans une série ou un film, je serais en train de gueuler sur la protagoniste pour avoir été aussi crédule.

— Tu as besoin d'aide, Lucky, et je suis prêt à te l'offrir. Tu as juste à dire « oui ».

J'ai envie de refuser, de lutter, mais je n'en ai plus la force. Et si je m'allongeais par terre et fermais les yeux, tout simplement ?

*J'en ai marre, marre de tout, de ma misérable vie...*

Je cogne du pied contre la porte, pour... Je ne sais même pas pourquoi, en fait.

Q a tout son temps. Le mien est compté. Je laisse tomber ma tête en avant, puis je la secoue.

— Dis-le, Lucky. Si tu veux que je t'aide, dis « oui ».

Les battements de mon cœur ralentissent peu à peu et je lève le regard sur la caméra.

— Oui.

Q

Elle est exactement là où je voulais, je la maintiens enfin sous mon emprise.

*Elle est à moi.*

# Chapitre 11

## FLASH-BACK

Lucky

*5 mars 2015, La Villa*

À La Villa, les jours passent et se ressemblent.

Mon réveil sonne peu après midi et je l'éteins tandis que Lolita, la fille avec laquelle je partage la chambre, se tourne de l'autre côté de son lit en proférant une salve de jurons.

Cette nana ne m'aime pas et ne s'en cache pas. On aurait peut-être pu être amies si je n'avais pas trois ans de moins qu'elle. J'en ai vingt-et-un et elle vingt-quatre et, dans notre métier, plus on est jeune, et plus on a de « chance » d'être promues. Lolita, son rêve, c'est de devenir l'une des pouliches de luxe de Clayton.

Quand il s'agit d'attirer de nouveaux clients, mais aussi de garder les meilleurs, Clayton Getty regorge d'idées. C'est ainsi qu'il a pensé à ce service de luxe pour lequel il a choisi ses dix meilleures filles. Pour profiter de leurs charmes, les clients les plus offrants doivent s'inscrire sur une liste d'attente.

Après une malencontreuse chute de l'une des pouliches dans l'escalier, qui lui a laissé le dos en vrac, Lolita espérait récupérer sa place, mais le choix de Clay s'est finalement porté sur moi. Depuis ce jour, je me suis fait une ennemie pour la vie.

Le pire, c'est que Lolita n'avait aucune chance à la base, car, apparemment, non seulement elle ne sait pas simuler au pieu quand il le faut, mais, en plus, elle fait des fellations très médiocres. Si Clayton la garde, c'est uniquement parce qu'elle excelle en pole dance grâce aux cours de ballet qu'elle a suivis pendant un petit moment, plus jeune. D'ailleurs, sa vie aurait pu être bien différente si sa famille d'accueil ne l'avait pas replacée dans un foyer pour ados quand ils se sont rendu compte qu'elle n'était pas toute seule dans sa tête.

Ça fait donc déjà six mois que j’endure sa jalousie au quotidien.

L’autre jour, je l’ai même surprise en train de dire à une des autres filles qu’elle détestait mes cheveux et qu’elle allait me les couper dans mon sommeil. Depuis, je dors coiffée d’un bonnet de bain qui me fait super mal, mais qui, au moins, protège ma crinière des excès de colère de cette tarée.

Le bruissement des draps froissés met fin à mes réflexions et je ferme les yeux, faisant semblant de dormir, pendant que Lolita se lève pour faire je ne sais quoi dans la chambre. Mon premier client est à 14 heures aujourd’hui, j’ai donc largement le temps d’attendre qu’elle prenne sa douche et s’en aille avant de me lever à mon tour. Ça me laisse aussi le loisir de repasser mon plan en revue et de régler les derniers problèmes éventuels.

Clay ne va pas tarder à découvrir que les documents, dans le coffre-fort de son bureau, sont des faux. Peu de personnes ont accès à son bureau, et, heureusement pour moi, j’en fais partie. Il ignore que je suis au courant pour le coffre-fort et, si tout se passe comme prévu, je serai déjà loin quand il aura rassemblé les pièces du puzzle. En revanche, il sait aussi que je suis la seule et unique à détenir la vérité. La vérité que j’ai juré d’emporter avec moi dans ma tombe.

J’entends Lolita claquer la porte de la salle de bains et, aussitôt, je me redresse dans le lit et retire les épingles qui retiennent le bonnet de bain avant de l’enlever.

*Ahhhh... Ça fait trop du bien...*

Je masse rapidement mon cuir chevelu puis me lève pour cacher le bonnet et les épingles. Chaque matin, je dois redoubler d’efforts pour trouver une nouvelle cachette, car Lolita en a déjà découvert trois avant de faire des trous dans mon bonnet. Cette fois, j’opte pour le tiroir où elle range ses sacs à main qu’elle ne porte plus et le referme rapidement. Son comportement de gamine me ferait probablement rire si je n’avais pas à gaspiller du temps pour aller en ville et acheter, à chaque fois, un nouveau bonnet de bain. La dernière fois que je suis passée en caisse, le vendeur m’a regardée bizarrement. Il devait probablement se demander pour quel genre de cochonneries j’avais autant besoin de ces fichus bonnets.

Je suis en train de choisir ma tenue lorsqu’on frappe à ma porte. Je serre machinalement les doigts autour du collier de perles que je tiens entre les mains. Nous sommes dans l’aile nord de La Villa dont l’accès est strictement interdit à tous les clients ainsi qu’à la majorité du staff masculin. C’est là que logent les pouliches de luxe. Le seul moyen d’y accéder est de traverser l’aile est en passant la porte munie d’un code de sécurité et surveillée H24 par deux vigiles

de Clayton.

La Villa est encore fermée à cette heure-ci, donc, la seule personne qui pourrait...

— Tu ne sais pas ouvrir une porte ou quoi ? déclare Lolita en sortant de la salle de bains, les cheveux mouillés et une serviette de bain modelant ses courbes généreuses.

Je dépose le collier de perles sur mon lit et me dirige vers la porte puis tourne la poignée. Je réprime un soupir de soulagement en voyant que c'est, mais, aussitôt, une nouvelle sirène d'alarme se met à résonner dans mon esprit.

— Hey, Ridge, le salue Lolita d'un ton mielleux.

Le colosse qui emplit l'embrasement de la porte lui répond par un signe de tête désintéressé avant de porter son attention sur moi.

*Super, un truc en plus que Lolita pourra ajouter sur sa liste « Pourquoi je déteste Lucky ».*

Je croise le regard de Ridge Mathews, et on s'observe pendant quelques secondes.

De tous les sbires de Clay, c'est celui qui me fait le plus peur, alors que, dans l'équipe, il y a pourtant bien plus intimidant que lui. Ces hommes sont censés assurer notre protection, mais j'ai bien vu la façon dont Ridge me reluque. Un frisson court le long de ma colonne vertébrale. Je fais un effort surhumain pour conserver une expression neutre.

— Clay veut te voir. De suite, annonce-t-il.

Voilà les six mots que toutes les filles travaillant à La Villa redoutent d'entendre. Dans le miroir, accroché juste à côté de la porte, je vois Lolita me jeter un bref regard de sympathie avant d'esquisser une moue de dédain.

— Oh, la vilaine fille à son papa qui va lui mettre une bonne fessée, me provoque-t-elle.

— Ferme-la, Lolita, lui lancé-je par-dessus mon épaule.

Elle éclate de rire puis fait tomber sa serviette et se dirige vers sa penderie en ondulant des hanches.

— N'hésite pas à venir me voir en revenant si tu veux que je te mette de la Biafine sur tes fesses toutes rouges, dit-elle en choisissant sa tenue.

Je roule des yeux avant de répliquer à l'adresse de Ridge :

— Dis-lui que je serai là dans vingt minutes. Je dois prendre ma douche avant.

Il hoche la tête et je sais qu'il est en train de me déshabiller dans son esprit tordu. Je fais un pas en arrière puis ferme la porte avant de me hâter vers la salle de bains en ignorant les commentaires sarcastiques de Lolita.

Je voulais prendre un bain, mais je vais devoir me contenter d'une douche. Je me lave rapidement avant de me sécher et passe une large robe. Je rassemble mes cheveux et une queue-de-cheval, applique un peu de gloss sur mes lèvres et enfle mes bottes de cow-boy.

Poussant un soupir, je sors de la chambre et quitte l'aile nord du bâtiment.

La Villa, en dépit de sa triste réputation, reste tout de même une très jolie demeure – du moins de l'extérieur –, d'époque coloniale, sur quatre étages, construite par un baron aux racines purement sudistes. La déco que Clay a choisie est assez... particulière, mais il n'a pas lésiné sur les moyens de sécurité en tout cas.

J'arrive au fond du couloir et tape le code pour appeler l'ascenseur qui mène au sous-sol, là où Clay a décidé d'installer son bureau. Une fois arrivée en bas, je traverse un autre couloir. Je perçois des bribes de conversation, une sonnerie de téléphone et le bruit d'une photocopieuse.

Clayton Getty reste un requin d'affaires pure souche, et même si ce business est aussi illégal que louche, ça ne l'empêche pas de s'en occuper comme de ses autres fonds de commerce, bien plus réglos, qu'il a hérités de son père. Tout le monde sait qu'il trempe dans toutes sortes de magouilles, mais personne ne dit rien, car Clayton a les autorités de Getty Falls dans sa poche. La seule personne qui a voulu le dénoncer, c'est l'homme que je croyais être mon père et il s'en est mordu les doigts.

Comme s'il avait deviné que je pensais à lui, Earl Gilbert, l'homme qui a été marié brièvement à ma mère avant de découvrir que je n'étais pas sa fille, sort du bureau de Clay et s'arrête net en me voyant.

— C'est quoi, cette putain de tenue ? grommèle-t-il.

— Je commence à 14 heures aujourd'hui. Tu vas devoir patienter encore un peu avant de te rincer l'œil, *p'pa*.

En parlant d'œil, mon « père » n'en a plus qu'un, l'autre ayant été arraché par Clay lorsqu'il a appris que le bon vieil Earl marchait sur ses plates-bandes et se tapait sa nana.

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça. Si tu t'entêtes, tu vas voir ce qui...

— Ça suffit, Earl, retentit une voix derrière lui. Tu régleras tes différends avec elle plus tard. Lucky, viens par là.

Pour la énième fois, je me demande pourquoi Earl n'a pas quitté Getty Falls après ce que Clay lui a fait. Probablement parce que ce dernier a dû lui filer une promotion ou un truc dans le genre, car, selon lui, il faut garder ses ennemis



encore plus près de soi que ses amis.

Comme je sais qu'Earl ne va pas s'en prendre à moi devant Clay, je passe à côté de lui avec aplomb, comme je le fais d'habitude. En y réfléchissant mieux, ça fait un petit moment qu'il ne m'a pas fait chier alors qu'il en a pourtant eu l'occasion. Je pense que, depuis qu'il a vu ce que j'ai fait à un client bourré qui avait les mains trop baladeuses alors qu'il n'avait pas payé pour ce service particulier, Earl sait que je suis tout à fait capable de me défendre, y compris contre lui.

Il me lance un regard plein de mépris que j'ignore ouvertement avant de pénétrer dans le bureau de Clay.

— Ferme la porte, Lucky, m'ordonne celui-ci.

Je fais ce qu'il me demande puis me tourne vers lui, sentant la peur me nouer l'estomac.

Clayton Getty est un homme doté d'une taille et d'une carrure si impressionnantes qu'on ne pourrait croire qu'il est à la tête d'une maison close. Ses cheveux bruns sont toujours parfaitement coiffés en arrière et sa barbe rasée est entretenue par un barbier une fois par semaine.

Tel un roi accordant audience à ses sujets, il s'enfonce dans son fauteuil derrière son bureau et me détaille de la tête aux pieds.

— Earl n'a pas tort, tu sais, observe-t-il. Mes pouliches doivent respecter le dress code de la maison même quand elles ne travaillent pas.

— Pardon, Clay, mais comme Ridge a dit que c'était important, j'ai enfilé la première chose que j'avais sous la main.

Il m'observe quelques instants puis opine.

— Je voulais te dire en personne que Krakov s'attend à recevoir un service de premier ordre aujourd'hui, annonce-t-il. Il m'a fait savoir que, lors de sa dernière visite, tu ne semblais pas... dans ton élément.

Prise d'une violente nausée, je ravale ma salive en gardant mes yeux rivés sur Clay.

— Je ne me sentais pas très bien ce jour-là, répliqué-je. J'avais dû attraper un virus, c'est tout.

— Oui, oui, c'est ce que je lui ai dit, mais c'est quand même un client très important. Et, comme tu sembles en grande forme aujourd'hui, je pense que tu ne dois pas lésiner sur les moyens pour le... satisfaire pleinement.

Mon désarroi prend la forme d'une boule qui se loge dans ma gorge.

— Qu'entends-tu par-là, exactement ?

— On peut commencer en l'accueillant à l'aéroport. Puis on organise un petit

cocktail ici, dans le hall principal et lorsque vous vous retrouverez en tête-à-tête, je compte sur toi pour qu'il prenne son pied et n'oublie pas l'expérience de sitôt. Je peux te faire confiance ?

— Bien sûr.

— Parfait. Sois prête pour 13 h 45. Ridge t'emmènera à l'aéroport en limousine.

D'un côté, je suis sur le point de vomir tellement l'idée de coucher avec Edward Krakov me répugne. D'un autre côté, je suis rassurée que Clayton n'ait pas demandé à me voir pour me questionner au sujet des documents que j'ai volés dans son coffre-fort il y a deux jours.

Je lui réponds par un sourire, puis tourne les talons et me dirige vers la porte. Je pose la main sur la poignée lorsque...

— Ah, dernière chose, Lucky.

Sentant les battements de mon cœur résonner dans mon estomac, je me retourne.

— À en croire le registre de sécurité, déclare Clay, quelqu'un aurait utilisé mon code pour entrer dans mon bureau en pleine nuit, il y a deux jours. Es-tu au courant de quelque chose par hasard ?

Je plaque un air de surprise sur mon visage avant de froncer les sourcils, adoptant une expression confuse pour laquelle j'ai passé des heures à m'exercer devant mon miroir. Je secoue la tête et réponds :

— Non, bien sûr que non.

*Faites qu'il me croie...*

Clay fait rouler son stylo entre ses doigts en me dévisageant.

— OK, ça sera tout, Lucky, tu peux y aller, dit-il avant de s'absorber dans un dossier posé sur son bureau.

# Chapitre 12

## SCRIPT

Lucky

Je me réveille en sursaut, le pouls battant la chamade et le front en sueur.

Deux cauchemars en une nuit, c'est un record même pour moi. Le premier me hante régulièrement, c'est le regard que me lance Ridge lorsque je lui tire dessus, avant qu'il ne s'effondre sur le sol du bureau de Clay. Le second, en revanche, est nouveau, mais tout aussi perturbant. C'est le genre de rêve qui commence super bien, où l'on est persuadé de connaître une fin heureuse, mais qui pourtant se termine par une rencontre avec la mort qui vous terrasse. Il est évident que les démons de mon passé, mon présent et mon avenir ont décidé de se liguer contre moi cette nuit.

Passant une main tremblante dans mes cheveux, je rejette la couverture puis bascule les jambes hors du lit pour me lever.

*Une nouvelle nuit d'insomnie s'annonce pour moi...*

L'esprit toujours embrumé, je fais quelques pas dans la chambre avant de voir où je suis. Je pousse un soupir de soulagement.

Cette chambre est bien plus grande que la pièce où Fionnella m'a accueillie, dans l'appartement du Midtown. À elle seule, elle doit représenter les trois quarts du duplex. Pourtant, à en croire Fionnella – qui m'a remis les clés après ma crise de nerfs et m'a accompagnée ici –, cet appart est le plus petit de tout l'immeuble. J'ai beau avoir vécu dans La Villa, une immense demeure, je n'arrive toujours pas à croire que cet endroit soit à moi, rien qu'à moi, le temps de quelques semaines.

*À condition que Clayon ne me mette pas la main dessus avant...*

En tout cas, il n'y a rien de plus agréable que de sentir une agréable chaleur sous ses pieds quand on marche. Sympa, ce système de chauffage au sol. Je balaie la chambre du regard, et constate, une nouvelle fois, que Q ne m'a pas vendu du rêve. Situé au cœur de Hell's Kitchen, l'appartement est non seulement

propre et fonctionnel, mais il est entièrement meublé et équipé. Sans oublier que le frigo est plein à craquer et que j'y ai même trouvé des produits dont je n'avais jamais entendu parler.

Je m'accoude à la balustrade de la mezzanine et porte mon attention sur la ravissante cuisine américaine dernier cri qui est séparée du salon par un long bar. Après le départ de Fionnella, j'ai tout de suite allumé les quelques lampes disposées un peu partout et je ne les ai pas éteintes avant de monter me coucher. Je n'ai pas peur du noir, mais disons que la lumière m'apporte un brin de réconfort dont j'ai cruellement besoin.

Je promène mon regard sur le plan de travail de la cuisine et, réflexion faite, je ne suis pas certaine de savoir me servir de la moitié des ustensiles. Le mobilier de la salle de séjour est élégant, mais je le verrais plus dans un magazine de décoration que dans un appartement. Des peintures et des plantes vertes apportent une touche chaleureuse à l'espace. Je dois me pincer pour être sûre que je ne suis pas encore en train de rêver.

Ramenant mes cheveux en arrière, je descends l'escalier d'allure contemporaine puis m'arrête au milieu du salon et opère lentement un tour sur moi-même, émerveillée par l'endroit.

*C'est qui ce mec, exactement ?*

Q...

Pour une raison qui m'échappe, je pense que le surnom que je lui ai trouvé lui correspond parfaitement. De toute façon, je devrais rapidement en avoir le cœur net.

Étonnée, je me rends compte que je ne redoute plus autant le moment de notre rencontre. Est-ce parce que je me suis faite à l'idée que je ne devinerais jamais qui il est ou parce que, finalement, il n'est pas le monstre sans cœur que j'imaginai ? Enfin pour l'instant... Quoi qu'il en soit, il peut se révéler le mec le plus sympa de la terre, je ne dois en aucun cas baisser ma garde.

*Alors pourquoi as-tu déjà moins peur de lui ? Pourquoi sens-tu une lueur d'espoir se rallumer au fond de toi ?*

Je décide de rester sourde à la petite voix intérieure qui me souffle ces remarques. Je m'avance vers le frigo avant de l'ouvrir. Comme la première fois, son contenu m'arrache une exclamation de ravissement et je serre les poings pour résister à l'envie de tout sortir pour tout goûter. Du coin de l'œil, j'aperçois un toasteur et décide de me préparer un sandwich chaud au fromage. J'attrape les ingrédients nécessaires puis referme la porte et me prépare un toast que je fais chauffer quelques minutes avant de m'installer en le mangeant sur le canapé

confortable du salon.

Je mords dans le sandwich à pleines dents et mastique ma bouchée avec beaucoup de plaisir tout en me saisissant de la télécommande posée devant moi. Je m'apprête à allumer la télé lorsqu'une petite lumière verte se met à clignoter sur une sorte de cube noir posé un peu plus loin sur la table basse.

Refusant de céder à la panique, je me penche et attrape l'objet mystérieux puis l'examine sous tous les angles. Juste en dessous de cette lumière, il y a un petit bouton à côté duquel il est écrit « PARLER/ON ».

Tout en mangeant, j'observe l'engin, jusqu'à ce que la lumière cesse de clignoter. Rassurée, je ferme brièvement les yeux en rejetant la tête en arrière, mais, lorsque je les rouvre, la lumière verte est de nouveau là.

Bon, je suis probablement en train de me monter inutilement le bourrichon.

Déjà, Clayton n'est pas le genre d'homme à jouer avec sa proie avant de l'achever. S'il savait où me trouver, je serais déjà morte probablement. Du coup, ça ne peut pas être lui.

Forte de cette réflexion, j'appuie sur le bouton. Aussitôt, la lumière devient fixe et un bruit, comme un soupir, résonne dans la pièce.

— Lucky.

— Q ? fais-je en laissant tomber le gadget comme s'il venait de me brûler.

Je commence à m'habituer à sa voix électronique et constate que, là encore, il doit utiliser une technologie de pointe, car je perçois tout de même une note « humaine » dans son ton.

— Oui.

Surprise, je regarde attentivement autour de moi et remarque plusieurs haut-parleurs discrètement dissimulés dans la pièce.

— Comment as-tu... Comment as-tu su que j'étais debout ?

— Le système de sécurité a détecté un mouvement étrange, et comme il est 3 heures du matin, je voulais m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un intrus. Tu devrais dormir, il est tard.

Je hoche lentement la tête en mordant dans mon toast. L'explication qu'il vient de me fournir est logique. Louche, mais logique. En tout cas, je suis rassurée de savoir que Clayton n'est pour rien dans tout ça.

— Y a-t-il des caméras dans l'appartement aussi ? demandé-je.

— Deux, et uniquement à l'extérieur. Je peux te donner les codes si tu souhaites les désactiver.

— Tu ne peux pas le faire à distance ?

— Si, mais je pense que tu ne me croirais pas si je te disais que c'est bel et

bien fait.

Je me sens rougir de culpabilité et baisse la tête, même si je sais qu'il ne peut pas me voir. Du moins, j'espère qu'il ne me voit pas.

— Si, je te croirais, murmuré-je.

— Merci.

J'enfourne une autre bouchée du sandwich que j'avale avant de dire :

— Je suis désolée de t'avoir réveillé.

— Je ne dormais pas.

— Ah, OK. Et si ce n'est pas indiscret, que faisais-tu ? Car, comme tu l'as fait remarquer, il est tard.

— Je buvais un verre en regardant tes photos.

Mon corps tout entier réagit au simple souvenir de la session photo. Comme il reste silencieux, j'enchaîne :

— Et...

— Et j'ai hâte de te faire mienne, Lucky.

*Pourquoi est-ce que sa réponse m'excite-t-elle autant ?!*

Une chaleur diffuse se répand au creux de mon ventre, et je suis bien contente d'être assise.

— Tu... tu ne me trouves pas trop maigre ?

— On est en train de remédier à ça, n'est-ce pas ?

Je pars d'un rire. Un rire naturel et décontracté, ce qui ne m'est pas arrivé depuis... Jamais.

— Oui, Fionnella s'est fixée pour objectif de me faire prendre du poids, commenté-je.

— Elle ne fait que suivre mes instructions. Je veux que tu sois en pleine forme pour assurer à mes côtés.

Mon regard se pose alors sur le tapis de course et le rameur qui occupent un coin du salon.

— Je peux utiliser l'équipement sportif qui est ici ?

— C'est ton appartement, Lucky. Tu n'as pas besoin de demander ma permission pour utiliser quoi que ce soit.

Je hoche lentement la tête en me forçant à me concentrer sur la question que je veux vraiment lui poser.

— Et... Euh... Le tournage, il aura lieu où ?

— Dans une autre de mes propriétés.

— Pas dans l'appartement du Midtown ?

— Non.

— Ouf, soufflé-je.

— « Ouf » ? Pourquoi ouf ?

— Oh, pour rien...

— Si, il y a bien une raison. Sinon tu ne m'aurais pas posé cette question.

— C'est juste que... Je n'aimerais pas que Fionnella soit dans les parages quand... Quand on se mettra au travail.

— Pour quelle raison ? m'interroge-t-il après quelques instants de silence.

— C'est son côté mamie gâteau, ça me ferait bizarre.

Là encore, il ne répond pas tout de suite.

— Je ne te croyais pas aussi naïve, Lucky, observe-t-il d'un ton plus dur. Tout n'est qu'apparences et tout le monde porte un masque en permanence, y compris cette chère Fionnella. Et si ça se trouve, elle dissimule pas mal de choses derrière le sien.

— OK, j'ai compris, rétorqué-je, légèrement sur la défensive. Qu'elle soit là n'aurait rien changé de toute façon.

— Ravi de te l'entendre dire.

En proie à un malaise grandissant, je me frotte les bras avant de me lever.

— En tout cas, merci de t'être inquiété pour moi.

— De rien, c'est tout à fait normal.

— Je vais aller dormir.

— Tu viens de manger, je t'ai entendu mâcher quelque chose. Tu risques de faire une indigestion si tu te couches tout de suite.

Serait-il en train de chercher une excuse pour que je reste encore un peu avec lui ? Pourtant un homme comme lui, à qui il suffit d'un claquement de doigts pour obtenir ce qu'il veut, devrait avoir mieux à faire – même à 3 heures du matin –, que de papoter avec moi.

— Oh, je vais attendre encore un peu alors, répliqué-je en me rasseyant sur le canapé. Je vais regarder la télé, tiens...

— Si c'est ce que tu veux.

Je prends la télécommande et l'examine de plus près en esquissant une grimace.

— Finalement, ce n'est pas une bonne idée, annoncé-je. Je ne veux pas déclencher une autre alarme ou un truc dans le genre.

— Dis-moi ce que tu souhaites regarder et je m'en occupe.

Une partie de moi se rebelle à l'idée de mettre un point final à cette situation surréaliste.

— Non merci, c'est gentil. Je préfère plutôt...

Je pince mes lèvres pour ne pas aller au bout de ma pensée.

— Quoi donc ?

Soudainement nerveuse, je me mets à jouer avec une mèche de cheveux.

— Je préfère plutôt discuter encore un peu si tu n’y vois pas d’inconvénient. Ça fait un petit moment que je n’ai pas parlé avec quelqu’un.

Un petit moment ? Un bail, oui ! La dernière personne avec laquelle j’ai eu une conversation digne de ce nom était ma mère qui n’est plus de ce monde depuis sept ans. Bon, plus récemment, j’ai aussi rapidement échangé avec Quinn Blackwood, mais ça, c’est une autre histoire. Putain, ce mec...

J’entends alors un bruissement, comme un parquet qui craque, et j’en déduis que Q a dû se lever et se déplacer... dans son appartement, ou dans sa maison. Instantanément, mon imagination se met en route et m’offre une vision allant au-delà d’une voix électronique. Où peut-il bien être ? Qu’est-ce qu’il voit depuis sa fenêtre, par exemple ?

— Je suis tout ouïe, Lucky.

— Es-tu ici, à New York ?

Silence.

— Non.

J’ignore pourquoi, mais je suis déçue en apprenant qu’on n’est pas dans la même ville.

— Sommes-nous dans le même pays ?

— Oui. Cette idée te réjouit-elle, Lucky ?

Je suis prise d’un rire nerveux.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que j’ai senti comme une pointe de déception lorsque je t’ai dit que je n’étais pas à New York.

— Tu as *senti* une pointe de déception ? m’esclaffé-je. Tu es médium, aussi ?

— Non, mais je suis entouré par tes photos, Lucky. Ton visage reflète chacune de tes émotions à merveille, sans parler de ton corps. Et ta voix, elle aussi, révèle tes pensées.

— Oui, ou alors je suis une très bonne actrice, tout simplement.

— Je ne crois pas, mais il me tarde de découvrir qui de nous deux a raison.

— Je vais travailler mon expression de marbre dans ce cas.

— Bonne chance, lâche-t-il, et je décèle, pour la énième fois, une trace de dureté, de cruauté dans sa voix.

La façon dont il me parle devrait me vexer, m’énervier même. Pourquoi est-ce que je me suis alors laissée aller contre le dossier du canapé tout en serrant un



coussin contre ma poitrine ? Pourquoi est-ce que je ne monte pas me coucher ?

— Les photos te plaisent ?

— Oui. Mais il y en a une en particulier qui a retenu toute mon attention.

Est-ce moi ou il fait super chaud tout à coup ? J'ai envie de bouger, mais je n'ose pas, ne peux pas, me sentant retenue par une force invisible.

— Laquelle ? chuchoté-je.

— Celle où tu es assise, les genoux collés, les pieds écartés. Tu sembles... agitée par un conflit intérieur. Comme si tu voulais te laisser aller, mais que quelque chose t'en empêchait.

Ma respiration se fait plus courte et je serre davantage le coussin contre moi. La réaction de mon corps est aussi intense que soudaine. Mes tétons se durcissent sous le haut de mon pyjama tandis qu'une douce moiteur baigne mes cuisses.

— Il y a également une pointe de culpabilité dans ton regard, poursuit Q. Tu penses que tu ne mérites pas ce que, pourtant, tu désires tant.

— Tu es parvenu à cette conclusion rien qu'en regardant une seule photo ? Waouh...

Je discerne un bruit qui ressemble au choc de glaçons tombant dans un verre puis Q déclare :

— Dis-moi sur quoi je me suis trompé.

Sur rien, mais ça, je ne peux pas lui dire pour des raisons évidentes.

— Il n'y aura pas de place pour des sentiments tels que la culpabilité lorsqu'on baisera, Lucky. Tout ce que j'attends de toi, c'est que tu fasses preuve d'un abandon total.

Ayant l'impression qu'une spirale de feu se déroule dans mon ventre, je remue légèrement sur l'assise et le tissu de mon short vient froter contre mon sexe si bien que je mords dans le coussin pour étouffer un gémissement.

— Est-ce clair pour toi, Lucky ?

Je cligne des paupières pour m'éclaircir les idées. D'une voix très aiguë je fais :

— O... oui.

— Lucky ?

Mes pensées se brouillent ; j'ai beaucoup de mal à recouvrer mon sang-froid.

*C'est fou quand même...*

— Oui ?

— Il est temps d'aller dormir.

J'observe l'escalier menant à la chambre et secoue lentement la tête.

— Je vais avoir du mal à bouger, je pense, balbutié-je.

— Pourquoi ?

*Parce que j'ai peur que la sensation que tu provoques en moi s'évanouisse.*

Je mens :

— Je suis trop bien ici, sur le canapé.

— Je vois. Ce canapé est très confortable, je te l'accorde. Cela dit, je préfère que tu ne prennes pas l'habitude de dormir dessus. Un repos continu et régulier est très important pour ton bien-être.

Je ne suis plus une petite fille et je sais très bien m'occuper de moi-même. Néanmoins, du moment que j'entends le son de sa voix, je me fiche pas mal de ce qu'il me dit. Je suis bien dans mon délire et compte en profiter au maximum. Je tire sur moi la couverture en cachemire pliée sur le dossier et m'enfonce confortablement dans le canapé.

— OK, merci pour ta compréhension, Q, marmonné-je, un sourire aux lèvres.

— Bonne nuit, Lucky.

Doucement, je me glisse vers le bord du canapé pour voir où a atterri le petit boîtier noir que j'ai fait tomber tout à l'heure. La petite lumière verte est toujours allumée. Je la fixe du regard jusqu'à sombrer dans un sommeil sans rêves ni cauchemars.

Lorsque je me réveille, je m'aperçois que j'ai dormi quatre heures et que le boîtier est toujours par terre, au pied du canapé, mais la lumière est éteinte. Je me frotte les yeux, en me demandant si ma discussion avec Q n'était pas qu'une hallucination née de ma solitude, de mes doutes et de ma frustration.

# Chapitre 13

## TOUT LE MONDE EN PLACE

Lucky

Ma séance de sport et de yoga se termine à 9 heures, et je dois reconnaître que, même si ces cent quatre-vingts minutes m'ont procuré des courbatures partout, je me sens en pleine forme lorsque j'arrive au travail. En pleine forme *et* de bonne humeur, certainement grâce aux huit immenses sacs de shopping de chez Bloomingdale's qu'on m'a livrés ce matin. Je suis toujours méfiante, certes, mais me sens un peu mieux dans ma peau avec ces vêtements tout neufs et tout beaux *et* à ma taille.

Néanmoins, en ouvrant les sacs, heureuse comme une gamine le jour de Noël, je découvre un message de Fionnella dans l'un d'entre eux qui me fait déchanter.

*« Comme discuté, les essayages commencent aujourd'hui. Je te fais donc parvenir un premier choix de vêtements. »*

Je ne suis pas très cultivée, mais je sais tout de même enfiler et porter des habits de tous les jours. Pendant le petit déjeuner, j'observe les sacs en me remémorant les événements de la veille. À aucun moment Q ne m'a annoncé que j'allais recevoir pour « essayage » de nouveaux vêtements. Je suis un peu à cran et j'ai la tête en vrac, mais je me serais quand même souvenue d'un truc pareil. Finalement j'envoie un SMS à Fionnella pour lui demander des explications. Sa réponse est brève.

Mes excuses. Les instructions restent inchangées, le boss insiste.

Tirant sur un pan de ma nouvelle écharpe, je descends rapidement l'escalier qui mène aux cuisines, en me demandant quel lot de problèmes cette journée de travail allait m'apporter. Miguel me suit partout comme une ombre, et plus mes réponses à ses questions sont évasives, plus il me porte de l'intérêt.

Bien évidemment, la première personne que je vois dans la salle de pause est

Miguel. Il y a également deux cuisiniers, mais l'un sort lorsque je rentre dans la pièce et l'autre est tellement subjugué par son téléphone qu'il ne lève même pas la tête lorsque Miguel émet un petit sifflement. Il me salue en me reluquant de la tête aux pieds.

— Hola, chiquita ! On dirait que tu sors tout droit d'un magazine de mode.

Je décide de l'ignorer, mais lorsque je l'évite pour aller aux vestiaires, il m'attrape par le poignet et le serre fort, me forçant à m'arrêter. Avant que j'aie le temps de comprendre ce qu'il se passe, il se penche et examine la marque de mon nouveau manteau noir, et brodé.

— Valentino ? marmonne-t-il en croisant mon regard.

D'un geste vif, je me libère de son emprise, sachant que cela me vaudra probablement un joli bleu.

*Merde !*

Je grommelle en essayant de contenir ma colère grandissante :

— Je t'interdis de me toucher, Miguel, c'est clair ? Il lève les mains en signe de capitulation moqueuse et fait un pas en arrière.

— Hé ! du calme, *preciosa*. Je cherchais seulement à te complimenter sur ta tenue, rien d'autre.

Mon instinct me dit de lâcher l'affaire et d'aller me changer, mais je sais que Miguel ne va pas arrêter de me faire chier tant qu'il n'aura pas de réponses satisfaisantes à ses interrogations.

Je serre les dents en essayant de trouver un mensonge convaincant pour gagner un peu de temps, car, à en croire le regard de Miguel, celui-ci a bien l'intention de me cuisiner. Il est hors de question que je m'emporte, ça serait bien trop risqué.

— C'est un faux, dis-je. Et si je suis habillée comme ça, c'est parce que j'ai un truc après le boulot.

— Il fallait le dire de suite, déclare-t-il en hochant la tête.

Étrange, il ne s'excuse même pas de m'avoir empoignée comme un sauvage. Je me garde de lui dire que le dernier homme à s'être montré violent envers moi a fini avec une balle en pleine poitrine. D'ailleurs, je range cette histoire dans un coin de mon esprit, refusant de m'attarder dessus.

Je me dirige vers les vestiaires et sens le regard de Miguel quand je m'éloigne. Je me retourne légèrement et le vois sur son téléphone, qui est, comme par hasard, pointé sur moi. Cet abruti me prend en photo en secret !

*Putain...*

Réprimant un soupir de frustration, je me change rapidement et détaille plus

attentivement les étiquettes de mes nouvelles fringues.

*Valentino, Ferragamo, Balenciaga, Forever 21...*

Mes nouvelles bottes sont stylées, mais je ne crois pas qu'elles soient...

*Manolo Blahnik.*

*Autant pour moi...*

Après ma séance d'entraînement ce matin, je me suis précipitée sous la douche. Je n'ai pas pris le temps d'examiner chaque vêtement, car je ne voulais pas arriver en retard au travail. J'ai vidé un des sacs et, comme tout semblait aller ensemble, je me suis habillée sans me poser de questions. Si j'avais su que cela allait susciter l'intérêt de certains, si j'avais regardé les étiquettes, j'aurais remis mes vieilles fringues.

Essayant de ne pas paniquer inutilement, je vais au restaurant des cadres et m'affaire à dresser des tables. Une fois que c'est fait, je prépare les panières et les flacons de sel et de poivre puis m'octroie une petite pause avant de retrouver le chef. Celui-ci est en pleine préparation du déjeuner de Quinn Blackwood et je le regarde faire, derrière le comptoir. Mon manque de jugeote de ce matin pourrait me coûter cher. Ça me préoccupe tellement que le physique ravageur de mon employeur est passé au second plan.

Le chef m'explique le plat de jour. Je l'écoute d'une oreille distraite, enlisée dans les affres de l'inquiétude. J'installe tout sur la desserte à roulettes et m'engage dans le dédale de couloirs menant vers le bureau de M. Blackwood. Son assistante me fait signe de passer. Je le découvre, assis derrière son bureau, comme à son habitude.

Les portes automatiques se referment derrière moi et c'est à cet instant qu'il remarque ma présence. Il lève la tête et m'enveloppe d'un regard intense. Cela m'est extrêmement difficile d'avancer vers la table. Quand je l'atteins, sans faire de malaise, je commence à dresser la table et...

— N'avez-vous pas omis de faire quelque chose en entrant ? s'enquiert-il d'une voix à la fois puissante et profonde qui me fait fondre.

Comme possédée, je dépose les couverts que je tiens à la main et me tourne vers lui. Cet homme respire la force et l'assurance.

— Je vous prie de m'excuser. Bonjour, monsieur Blackwood.

Il remet le bouchon sur son stylo puis le pose sur le dossier devant lui sans me quitter des yeux.

— Bonjour, Elly.

J'opine puis termine ce que j'ai commencé. Je n'ai même pas besoin de me retourner pour savoir qu'il s'est levé et qu'il ne bouge pas.

— Avez-vous déjeuné ?

La même question que la dernière fois, sauf que ma réponse, elle, sera différente à cause de Fionnella qui m'a prévenue au dernier moment par message qu'elle ne me ferait pas livrer de repas aujourd'hui.

— Non, pas encore.

— Dressez également un couvert pour vous dans ce cas.

Je me raidis sur place, un flot d'émotions contradictoires s'éveille en moi.

— Merci, mais ça ne sera pas nécessaire.

Je ne l'entends pas, mais le sens qui s'avance vers moi. Sa présence électrisante captive mes sens tout comme le parfum musqué de son après-rasage.

— Si, c'est nécessaire, me contredit-il en arrivant à ma hauteur.

La tête baissée, j'examine la table afin d'être sûre d'avoir tout installé correctement.

— Je... je ne vois pas ce que vous voulez dire par là, marmonné-je.

— Avez-vous été souffrante récemment, Elly ?

Sa question me fait lever la tête vers lui et croiser son regard intense. La couleur e ses yeux me fascine tellement que je me serais probablement perdue dans leur profondeur s'il n'avait pas décidé de me détailler de haut en bas.

— N-non, monsieur Blackwood.

— Dans ce cas, avez-vous un souci avec la nourriture ? Est-ce pour cette raison que vous semblez si... fragile ?

— Non, j'adore manger.

— C'est donc moi, le problème, n'est-ce pas ?

— Vous ? Quoi ?

— La simple idée de partager un repas avec moi vous répugne, reconnaissez-le.

J'écarquille les yeux de surprise.

— Je... Non, bien sûr que non.

— Parfait, maintenant que nous avons dissipé ce malentendu, vous pouvez dresser un couvert pour vous.

S'asseoir en face de lui et le regarder manger avant de le débarrasser est une chose, mais manger avec lui, partager son repas...

Je secoue la tête :

— Non, je ne peux pas.

Il fait un pas vers moi et je suis comme attirée dans son orbite. Rapidement je détaille son costume et sa chemise, bleus tous les deux, sa cravate noire et ses chaussures assorties, la montre en argent autour de son poignet et finalement,

l'épingle à cravate qui retient cette dernière sur sa chemise.

Bien qu'un bon mètre nous sépare, j'ai l'impression d'avoir fusionné avec lui en un seul corps, une seule entité et c'est très, *très* troublant. La simple présence de Quinn Blackwood charge la pièce d'un magnétisme inédit.

Il s'appuie sur la table en posant une main juste à côté de son assiette.

— Quel nom figure au sommet de la tour dans laquelle nous nous trouvons, Elly ?

— Le... Le vôtre ?

— Exactement. Donc, je pense que cela m'octroie quelques droits, dont celui de prendre des décisions sans que celles-ci soient remises en question.

— Oui, certainement, marmonné-je.

— Certainement ?

— Oui. Enfin, si vous voulez faire jouer votre titre... Oui.

— Je ne veux pas forcément faire jouer mon titre, mais le ferai si je l'estime nécessaire. Pourquoi refusez-vous de déjeuner avec moi ?

Son ton est calme, mais suffisamment ferme pour me faire courir un frisson le long de l'échine.

— Parce que je pense qu'il est déplacé de déjeuner ensemble. C'est tout.

Il avance d'un pas vers moi, des étincelles argentées flambant dans ses iris.

— Regardez la table, Elly. Elle peut accueillir jusqu'à douze personnes. Croyez-vous vraiment que j'ai déjà partagé un repas avec douze personnes autour de cette table ?

— Non, bien sûr que non. Enfin, je ne pense pas.

Il fait un autre pas et mon souffle se bloque dans ma gorge.

— Et vous avez raison. Néanmoins, il m'arrive de me servir des chaises pour jouer aux chaises musicales quand j'ai un peu de temps. Selon vous, pour quelle autre raison pourrais-je bien l'utiliser ?

J'esquisse un petit sourire en coin avant de m'appliquer à adopter une expression neutre.

Je réponds :

— Pour des déjeuners d'affaires.

Il saisit alors le dernier plateau de la desserte et le pose sur la table avant de dresser un couvert pour moi... à l'autre bout. Une fois qu'il a terminé, il tire la chaise en annonçant :

— Et ceci est un déjeuner d'affaires.

Je m'étonne :

— Un déjeuner d'affaires ? Pourquoi ?

— Pour discuter des griefs que vous pouvez avoir à mon encontre.

— Mais, je n'en ai aucun.

— Soit je suis le patron du siècle, soit vous mentez. Personnellement, je penche en faveur de la deuxième option.

Je mens pas mal, surtout ces derniers temps, mais je n'aime pas qu'on me le fasse remarquer. Qui aime ça, d'ailleurs ?

— Vous ne me connaissez pas assez bien pour arriver à cette conclusion, monsieur Blackwood.

— Vraiment ?

On se dévisage un instant, comme transportés dans une autre galaxie, comme si tout ce qui existait entre nous s'était écroulé. À moins que je ne sois en train de me faire un film dans ma tête... Je ne le crois pas, car il y a dans le regard de M. Blackwood quelque chose de sombre et de profond, quelque chose qui me fait perdre tous les moyens. Il cherche à lire en moi, à percer mon âme et mes secrets, et je dois absolument faire quelque chose pour l'en empêcher.

— Vraiment, répliqué-je fermement même si une bonne partie de moi doute de cela.

J'ai le sentiment qu'il voit non seulement Elly, la serveuse, mais qu'il devine aussi mes doutes, mes craintes, mes incertitudes. Mes secrets.

— Dans ce cas, laissez-moi une chance d'apprendre à vous connaître.

Il resserre ses doigts sur le dossier de la chaise et je remarque ses phalanges blanchir.

— Asseyez-vous, Elly.

J'obéis et, à partir du moment où je prends place sur la chaise, j'ai l'impression qu'on chavire dans un autre univers où règnent d'autres lois et d'autres valeurs.

M. Blackwood – enfin, je pense que je peux l'appeler Quinn, du moins dans ma tête –, me remplit l'assiette avec un peu de tout, mais son attention se porte ailleurs. Il retourne à sa place. J'attends qu'il se serve à son tour avant de me saisir de mes couverts.

Submergée par le silence oppressant qui s'est soudainement installé entre nous, je coupe ma pièce de bœuf de Kobe que Quinn m'a disposée sur un lit de salade et commence à manger. La viande est délicieuse et fond littéralement sur ma langue, mais j'ai du mal à la savourer. Cette situation très étrange me propulse loin de ma zone de confort.

Tout en mâchant, j'essaie de trouver un sujet de conversation, et lorsque je lève la tête vers Quinn, je remarque qu'il a le regard rivé sur mon poignet. Mon



poignet gauche, celui que Miguel a attrapé et serré ce matin.

Il m'observe, ainsi que le léger hématome qui commence à se former sur ma peau. J'avale de travers en croisant son regard. Je saisis mon verre d'eau et bois quelques gorgées pendant qu'il dépose ses couverts sur l'assiette. Pour gagner du temps, je décide de vider mon verre le plus lentement possible, regrettant de ne pas avoir demandé à Quinn de me servir un peu de vin rouge. Non, en fait c'est mieux ainsi, je dois avoir l'esprit le plus clair possible et puis, j'ai eu l'occasion de voir, à La Villa, les dégâts que peut causer l'alcool.

Quinn trempe ses lèvres dans son bordeaux et je le regarde faire, le cœur battant.

— Vos griefs, je vous écoute, annonce-t-il en posant son verre.

Ses yeux se posent de nouveau sur mon poignet et j'ai l'impression qu'ils vont lancer des éclairs d'un moment à l'autre. Ses pupilles se dilatent au point d'obscurcir ses anneaux bleu foncé mouchetés d'argent.

*En plus d'une personnalité assez particulière, il doit avoir des troubles psychologiques, c'est obligé.*

Je jette un coup d'œil rapide vers la porte, en me demandant si je vais ressortir de ce bureau en un seul morceau. Une angoisse m'étreint subitement comme une nausée.

— Je n'en ai aucun, honnêtement, rétorqué-je.

Il serre sa main autour de son verre, boit une nouvelle gorgée puis le repose et place la paume bien à plat sur la table, à côté de l'assiette.

— En est-il de même concernant vos collègues ?

— Je ne saurais vous dire, je viens d'arriver dans l'équipe.

— Je devrais peut-être prévoir de faire un tour dans les cuisines du bas, commente-t-il. Vous savez, pour m'assurer que tout se passe bien et qu'il n'y a aucun... problème.

— Vous devez avoir quelqu'un de votre équipe pour s'occuper d'une telle mission, non ?

— Oui.

Je coupe un autre morceau de bœuf et l'avale rapidement.

— Vous pourriez leur dire de mener une enquête anonyme afin de juger de la satisfaction de vos employés de ce service en particulier, proposé-je.

Il me considère pendant quelques instants, la tête légèrement inclinée sur le côté.

— Il y a pas mal de tâches que je délègue, mais je préfère m'occuper de celle-ci en personne, dit-il.

À ces mots, il plonge brièvement son regard dans le mien avant de le diriger, une fois de plus, vers mon poignet.

*Putain, il est vraiment sérieux !*

J'imagine les conséquences que la visite surprise du PDG dans les cuisines pourrait avoir sur l'équipe, sur Sully. Je pense qu'il n'a pas trop le droit de me payer en espèces et j'aimerais que ça reste entre nous. Et moi, dans tout ça ? On va penser que j'y suis pour quelque chose, dans cette visite surprise, et on n'aura pas forcément tort...

— Ne faites pas ça, s'il vous plaît, murmuré-je.

Il commence à pianoter du bout des doigts sur la table et j'en déduis, sans trop savoir pourquoi, qu'il doit s'agir probablement d'un réflexe conditionné.

— Vous ne voulez pas que je m'assure de la qualité de vie au travail de mes employés ?

— Non, je pense juste que vous ne devriez pas le faire en personne. Quand êtes-vous descendu dans les cuisines pour la dernière fois ?

— L'occasion ne s'est encore jamais présentée.

— Et là, subitement, vous souhaitez y faire un tour. Tout le monde va penser que c'est parce que j'ai mouchardé.

— Cette idée semble vous contrarier.

— Bien sûr qu'elle me contrarie. Elle ne vous contrarierait pas, vous ?

Un nerf tressaute sur sa joue et un léger – très léger – sourire se dessine sur ses lèvres.

— Seriez-vous en train de me demander un traitement de faveur ?

*C'est quoi, cette question ?*

Quinn Blackwood est, sans aucun doute, la personne la plus étrange que je connaisse. C'est également un homme aussi beau qu'effrayant et qui a le pouvoir de me déstabiliser sans trop de peine.

— Je me doute bien que je n'ai nullement le droit de...

— Au contraire, Elly, vous avez des droits, je pense même que vous ignorez l'existence de certains, déclare-t-il d'une voix douce, comme pour ne pas m'effrayer.

— D'accord... Cela signifie-t-il que vous ne descendrez pas ?

Il détourne le regard avant de recroiser le mien et mon cœur se met à cogner frénétiquement contre ma cage thoracique. Soudainement, il se lève puis s'avance vers moi en longeant la table d'une démarche féline qui me fascine. Il s'arrête à ma hauteur et je dois rassembler toutes mes forces mentales pour lever les yeux vers lui. Et ne pas me précipiter vers la porte en hurlant.

D'une lenteur délibérée, comme pour laisser planer un certain suspense, il tend un bras vers moi puis saisit délicatement ma main droite. Une lumière sombre anime ses yeux tandis qu'un violent courant électrique me traverse de part en part. Du pouce, il caresse le dos de ma main et je vois ses narines frémir lorsqu'il la retourne pour faire de même avec ma paume.

Une boule de chaleur explose au plus profond de moi et des images érotiques s'imposent à mon esprit si bien que je serre les muscles de mon vagin. Un désir charnel et animal s'empare de moi et mon sang ne fait qu'un tour.

Quinn émet un soupir bruyant qui résonne en moi puis effleure de son pouce ma peau délicate sous laquelle mon pouls bat furieusement. Nos regards s'accrochent un bref instant et...

— Non, je ne descendrai pas, Elly. Mais vous m'êtes redevable à présent.

# Chapitre 14

## PAUSE

Lucky

Quinn Blackwood ne me dit pas de quoi je lui suis redevable exactement, et moi, poule mouillée que je suis, je n'ose pas lui demander.

Après le repas, je sors de son bureau, abasourdie par ses paroles, et dès que l'occasion se présente, je cours me réfugier dans les toilettes. Je m'enferme dans une des cabines puis m'adosse à la porte et ferme les yeux, luttant contre un désir fou de me... caresser. La dernière fois que cette idée m'a traversé l'esprit, c'est lorsque j'ai éprouvé le besoin de découvrir mon corps et les joies de la masturbation, peu de temps avant ma première fois avec un garçon.

Poussant un soupir, je baisse la lunette des toilettes et m'assieds dessus avant d'incliner la tête sur le côté pour appuyer ma tempe contre le mur frais. Machinalement, j'effleure des doigts l'endroit où Quinn m'a touchée, au niveau de mon poignet, et un frisson me traverse de la tête aux pieds.

*Putain, qu'est-ce qui me prend ?*

Je suis sur le point de coucher avec un autre homme contre un million de dollars, pourtant, je n'arrive pas à déloger Quinn Blackwood de mon esprit. Je pense constamment à lui. Et quand je suis avec lui, j'ai envie de le toucher.

Je ferme de nouveau les yeux, et son image s'impose brusquement. J'écarte légèrement les jambes et je glisse une main dans ma petite culotte. À peine mon index touche mon clitoris gonflé de désir que je réprime un long gémissement en me cambrant sous ma caresse. Je laisse glisser ma main plus bas et introduis lentement un doigt dans ma moiteur en me mordant la lèvre inférieure. Je mouille déjà bien assez. Je pense que cela ne me prendra pas beaucoup de temps, mais une partie de moi refuse d'aller jusqu'au bout.

Me faire jouir me fera du bien, certes, mais la frustration que j'éprouverais sans doute sera pire qu'avant. Je me contente de tracer du bout des doigts la fente de mon sexe de haut et bas et de bas en haut, jusqu'à ce que mon cerveau

et mon vagin soient sur la même longueur d'onde. Je me redresse et retire la main de ma culotte puis me lève et ajuste ma tenue avant de sortir des toilettes et de retourner dans les cuisines au sous-sol.

Le reste de l'après-midi passe assez vite et, lorsque je rentre à l'appart, toujours dans un certain état de torpeur, je me demande à plusieurs reprises si je n'ai pas rêvé. Je n'ai pas vraiment le temps de me pencher sur la question, car Bruce, mon coach sportif, débarque rapidement et me fait oublier absolument tout, hormis la douleur dans mon corps, pendant quatre-vingt-dix minutes. Quand il part, je monte prendre une douche et reste longtemps, l'esprit engourdi, sous une eau bien chaude. Je suis tellement crevée que je n'ai pas la force de m'occuper de mon entrejambe, toujours sensible depuis ma rencontre avec Quinn.

Vingt minutes plus tard, je sors de la salle de bains et enfile un haut et un legging puis descends en direction de la cuisine lorsque la sonnette retentit à travers l'appartement silencieux. Je m'avance vers la porte et consulte l'écran de surveillance.

Fionnella.

J'appuie sur le bouton de l'interphone pour la laisser entrer puis ouvre la porte. Elle apparaît dans le couloir quelques secondes après, son sac de Mary Poppins à l'épaule, tenant dans sa main un gros sac en papier marqué d'un logo que je ne reconnais pas.

— Tu as déjà mangé ? m'interroge-t-elle.

— Non. J'étais sur le point de me faire un sandwich.

J'arrive à me débrouiller en cuisine, mais je suis loin d'être un cordon-bleu. Du coup, avoir un frigo rempli de bonnes choses ne m'arrange pas forcément. D'ailleurs, ce week-end, j'ai prévu de plonger dans un des livres de cuisine de la maison afin de préparer autre chose qu'un toast ou un sandwich.

Fionnella me tend le sac en papier et une odeur divine me chatouille les narines.

— Tiens, c'est pour me faire pardonner le malentendu concernant les vêtements.

J'ouvre la porte en grand tout en attrapant le sac en question de ma main gauche. Elle baisse alors les yeux sur mon poignet et je fais de même, réprimant une grimace. Il n'y a pas encore d'ecchymose, mais ça ne devrait pas tarder. Fionnella croise mon regard et fronce les sourcils.

— Ce n'est rien, marmonné-je, sentant mon cœur se serrer dans ma poitrine. Ne lui dis rien, s'il te plaît.

Elle entre dans l'appartement et ferme la porte derrière elle puis m'adresse un regard grave avec une pointe de sympathie.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, Lucky. S'il y a quelque chose qu'on doit savoir...

— Non, il n'y a rien, je te le jure.

Elle plonge une main dans son sac et en ressort son porte-bloc duquel elle décroche un stylo.

— Dis-moi ce qui s'est passé, je vais voir ce que je peux faire, mais, tout comme toi, j'ai un boulot à faire.

— M'enquiquiner avec des trucs insignifiants fait également partie de tes tâches ? rétorqué-je, sur la défensive.

Un éclair passe alors dans ses yeux et les paroles de Q me reviennent à l'esprit :

*« Tout n'est qu'apparences et tout le monde porte un masque en permanence. »*

— J'attends, Lucky, déclare-t-elle. Qui, où, quand.

— Aujourd'hui, au boulot, murmuré-je. Mes nouveaux vêtements ont un peu trop attiré l'attention. C'est tout.

Elle hoche la tête en prenant des notes.

— OK, il ne me manque plus que le « qui ».

— Miguel, un collègue, mais il n'est pas méchant.

Elle termine d'écrire puis range son porte-bloc.

— Va manger.

— Fionnella...

— C'est ton repas préféré, Lucky. Va manger pendant que c'est encore chaud.

Le sac dans la main, je me dirige vers la cuisine tandis qu'elle va se placer à côté de la baie vitrée. Résignée, je sors le burger et les frites du sac tout en la regardant, du coin de l'œil, tapoter quelque chose sur son portable avant de le porter à son oreille. Elle discute brièvement avec quelqu'un, mais je suis trop loin pour entendre quoi que ce soit, même si je sais qui elle appelle et pourquoi.

On a abîmé le joujou du boss et il doit être mis au courant.

Je commence à manger et Fionnella me rejoint quelques minutes après, un sourire satisfait dansant sur ses lèvres. On fait le point sur le planning des prochains jours et, quand j'ai fini de dîner, on monte dans la salle de bains afin que je me pèse. Elle note ma légère prise de poids puis on redescend et elle rassemble ses affaires pendant que je débarrasse le bar.

— Je reviens vers toi bientôt, bonne soirée, déclare-t-elle, avant de tourner les

talons et de s'en aller.

Consciente que Q va m'appeler d'un instant à l'autre, je me pose dans le canapé et décide de regarder un peu la télé. Une fois que j'ai compris comment marche la télécommande, j'opte pour une rediffusion de *Big Bang Theory*.

Rapidement, une lumière verte clignotante attire mon attention et je tourne la tête vers le petit boîtier noir. Et si j'ignorais son appel ? Non seulement je n'ai pas envie de parler de Miguel, mais je passe et repasse dans ma tête notre discussion de la veille. Sans parler de l'attraction grandissante que j'éprouve pour un autre homme. Non, je ne peux pas gérer Q en plus de tout ça. Pourtant, je n'ai pas le choix...

Poussant un petit soupir, je me penche en avant et saisis l'appareil au moment où la lumière cesse de clignoter. Je la pose sur le canapé à côté de moi, partagée entre la déception et le soulagement. Cinq secondes après, le clignotement recommence et j'appuie sur le bouton « ON ».

— Tu ne voulais pas me répondre, Lucky ?

Sa voix envahit soudain la pièce.

*Réfléchis bien à ce que tu vas répondre.*

Je serre le petit boîtier entre mes mains.

Je réponds en marmonnant :

— Ça m'a traversé l'esprit, oui.

— J'apprécie ta franchise. Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas qu'on fasse toute une histoire pour mon hématome.

— Ce n'est pas à toi d'en décider.

Je laisse échapper un bruit étrange, à mi-chemin entre un gémissement étouffé et un rire exaspéré.

— *Pardon ?*

— Mets-toi bien dans la tête la chose suivante : tout ce que je possède m'est très précieux et j'en prends toujours grand soin, jusqu'à ce que je décide que ça ne m'est plus utile. Tout ce qui est à moi est et doit rester en parfaite condition. Es-tu à moi, Lucky ?

Je reste muette de stupeur quelques instants.

— Oui...

— Je n'ai pas bien entendu, Lucky ? Je veux être sûr que tu as bien compris le fait que tu es à moi corps et âme.

Je jette le boîtier sur le canapé comme un enfant capricieux.

— Oui ! Oui, je suis à toi.

— Ton poignet te fait mal ? demande-t-il après un bref instant de silence.

Le ton de sa voix est beaucoup moins mordant et je ne peux m'empêcher de froncer les sourcils. Il vient de me faire comprendre que je n'étais qu'un simple objet à ses yeux et que les gens comme lui se fichent pas mal de la pauvre petite classe ouvrière qui trime sous leurs ordres.

*Pourtant, c'est grâce à lui que tu as un toit au-dessus de la tête. Et quel toit, en plus !*

Ce n'est pas faux, et je lui suis très reconnaissante pour ce qu'il a fait pour moi, cela dit, je reste tout de même sur mes gardes. Si ça se trouve, tout ça fait aussi partie d'un de ses fantasmes tordus... Q est un étranger et tant que je ne l'aurais pas rencontré en personne, il restera un étranger dont je dois me méfier... Même s'il me fait frissonner par anticipation. Mais ce n'est pas la question pour l'instant.

Je cale mes pieds sous mes cuisses et remarque que le son de la télé a été coupé.

— Disons que la torture que m'a infligée l'entraîneur cet après-midi a complètement éclipsé ma gêne au poignet.

— Tu compares la souffrance – même si ce n'est pas le terme approprié –, provoquée par une séance de sport à une blessure due à une agression physique ?

— Non, bien sûr que non. Je... Je voulais dire par là... Non, laisse tomber. C'est un peu désagréable quand je bouge le poignet, mais je n'ai pas mal. Peut-on clore le sujet à présent, s'il te plaît ?

— Oui. J'ai des obligations qui m'attendent. J'espère que je n'aurais plus à te passer des coups de fil de ce genre, Lucky.

Il raccroche avant que j'aie le temps de répondre et de le remercier pour les vêtements.

Le son de la télé se remet en marche et je me pelotonne sur le canapé en portant un regard absent sur l'écran. Au bout d'une demi-heure, je l'éteins et me dirige pour consulter les nombreux livres soigneusement rangés sur des étagères en bois foncé. J'opte pour un thriller qui promet de me tenir en haleine.

Je lis la quatrième de couverture, je monte dans ma chambre et me mets au lit, mais, en dépit de ma bonne volonté, j'abandonne la lecture après le deuxième chapitre. Mon esprit est bien trop occupé à analyser ce qui s'est passé avec Quinn et les différentes conversations sans queue ni tête que j'ai eues avec Q.

J'ai fui Getty Falls et Clayton dans l'espoir de m'en sortir, mais j'ai foncé tout droit dans d'autres ennuis, qui ne font que s'accumuler, et je commence à prendre conscience qu'il n'y a aucune échappatoire.



# Chapitre 15

## EXPOSITION

Quinn

Je me lève d'un bond, j'arrache le brouilleur de voix, je retire en même temps l'oreillette connectée avant d'écraser le tout dans ma main. Je serre le poing si fort qu'une pièce me perce la peau, mais je ne ressens aucune douleur, ma colère prenant le dessus.

Je me retourne alors vers la poubelle pour jeter des morceaux de cette pièce, et quand je tourne ma paume vers le haut, j'aperçois trois gouttes de sang perler sur mon doigt. Je frotte mon pouce contre mon index, puis contre ma paume, étalant le sang partout sur celle-ci. Très vite, *trop* vite, le sang s'arrête de couler et les petites plaies commencent à se refermer. Mes défenses naturelles se mettent immédiatement en place pour panser les blessures.

Perdu dans mes réflexions, j'observe mes doigts puis remonte mon regard jusqu'à la cicatrice presque invisible au niveau de mon coude. Les médecins ont fait un très bon boulot, mais la pression qu'on a dû leur mettre pour qu'ils fassent tout disparaître devait être énorme. Même moi, j'ai quelquefois du mal à trouver la fine ligne qui barre ma peau. Dans des moments comme celui-ci, je n'ai pas besoin d'avoir une preuve visuelle de la cicatrice. Je la sens pulser sur mon bras, faisant courir une onde de choc sur chaque centimètre carré de mon épiderme.

Un martèlement sourd de mon cœur à mes oreilles m'incite à me laisser aller à la rage aveugle qui se réveille en moi, mais je m'y refuse en serrant le poing et le posant sur le bureau. Inspirant profondément, je presse l'autre main sur la table et ferme les yeux puis laisse le « Vissi d'Arte », un air tiré de la *Tosca* de Puccini, envahir mon esprit.

Les notes et les accords s'enchaînent de manière harmonieuse dans mon cerveau tandis que des gouttes de sueur perlent sur mon front et coulent le long de mon cou et de mon torse, nu. Machinalement, je commence à pianoter avec

mes doigts sur la table, m'efforçant de couvrir le rugissement du sang dans mes oreilles, sans succès.

Tout a commencé lorsque j'ai vu le bleu sur son poignet, dans mon bureau, mais ce qui a failli causer ma perte, c'est quand je l'ai touchée. Le courant intense qui m'a traversé m'a simultanément vrillé l'âme et l'esprit. À cause de cette sensation aussi perturbante qu'inédite, l'espace d'un instant, j'ai eu envie d'en finir.

*Pourquoi ne pas le faire sur-le-champ ?*

Tel un serpent qui accule sa proie, cette petite voix qui résonne en moi veut me pousser dans mes retranchements, me pousser à commettre l'irréparable. Et je vais le faire, mais pas comme ça, pas maintenant. Je ne peux pas le laisser s'en sortir, ça serait trop facile pour lui.

Avec une lassitude qui se fait de plus en plus présente et pénible, je me laisse tomber dans mon fauteuil, le regard perdu dans le vide avant que mon attention se porte sur une photo encadrée, posée sur le coin de mon bureau.

*Maman et son sourire radieux. Maman qui accordait sa confiance à tous, bien trop facilement...*

Je pousse un nouveau soupir et un sentiment étrange me submerge, comme une vague déferlante qui refuse de se retirer pour me laisser respirer. Pourtant cet après-midi, avec Elly, je n'ai rien ressenti de tel. Pas même lorsqu'elle me lançait des regards de défi ou quand je lisais sa reddition dans ses yeux. Pas même quand elle m'a silencieusement supplié de l'attirer dans les sombres abîmes dans lesquels je me débats. Quelque chose en moi s'est brisé, délivrant une infime partie de mon âme alors que je n'ai rien demandé à personne.

Elly ne m'intéresse pas en tant que personne, je me fiche pas mal de ses émotions, de ses sentiments... En revanche, son corps est à moi. À moi. Et quelqu'un lui a fait du mal. Quelqu'un a osé marquer sa peau, la peau du corps qui est la pièce maîtresse de mon œuvre diabolique et sur laquelle je travaille depuis dix ans.

Je me lève, décidé plus que jamais à m'appliquer à tout détruire sur mon passage. Après tout, je n'ai aucune morale et aucun but dans ma vie. Sauf un, qui fait partie intégrante de mon plan.

Néanmoins, dans ma tête, il y a une image qui tourne en boucle et que je n'arrive pas à chasser, celle d'une paire d'yeux verts et d'une bouche gourmande qui ne demande qu'à être embrassée.

*Ressaisis-toi, bordel de merde !*

La conversation que je viens d'avoir avec Elly m'empêche de me concentrer

sur ce qui est *vraiment* important. Le poison mortel qui coule déjà dans mes veines commence à faire effet. Je dois à tout prix me changer les idées, oublier Lucky – et Elly –, pendant un petit moment.

Le *XYNYC* est fermé le mercredi soir. Le club *Punitions*, un autre établissement dont Axel est le propriétaire, me semble être l'endroit idéal où je pourrais vivre une parenthèse arrachée à la réalité. Mais en y réfléchissant mieux, ça peut être à double tranchant, surtout ce soir. Déjà, je ne veux pas perdre de temps à chercher ce qu'il me faut, et si je fais le mauvais choix, ça ne ferait qu'aggraver mon état mental. Et puis, le club est situé dans le quartier de Hell's Kitchen, à trois pâtés de maisons de l'appartement de Lucky. Me connaissant, je serais capable de m'introduire chez elle et de tout foutre en l'air. Je ne veux pas le faire, c'est dans l'intérêt de personne, pour le moment du moins, mais parfois, j'ai du mal à me contrôler.

Ce qui ne me laisse plus qu'une seule solution...

Je me redresse pour attraper mon téléphone et composer le numéro d'Adriana Nathanson.

— Allô ? répond celle-ci d'une voix vaseuse au bout de deux sonneries.

— Dans ton bureau, dans une heure.

— Quinn ? Mais... Il est 22 heures.

— Il est si tôt que ça ? Dans 30 minutes dans ce cas.

Je raccroche et me dirige vers ma chambre pour m'habiller. J'enfile un jean et un tee-shirt noir puis fais un crochet par la salle de bains pour me rafraîchir le visage et rincer le sang séché sur ma main. Je m'empare de mon portable pour activer l'application du service voiturier puis passe ma veste.

Lorsque je sors dans la rue, mon Aston Martin DB9 m'attend déjà, garée juste devant ma baraque.

— Bonne soirée, monsieur Blackwood, me salue le voiturier à qui je file cinquante dollars avant de m'installer derrière le volant.

Le trafic est fluide ce soir et j'arrive au bureau d'Adriana avec cinq minutes d'avance. Quand je pénètre dans l'immeuble, l'agent de sécurité qu'Adriana a dû prévenir de mon arrivée, m'accompagne jusqu'au bureau qu'il ouvre à clé avant de me laisser entrer.

Incapable de rester en place, je commence à faire les cent pas dans le spacieux espace jusqu'à ce que je perçoive un bruit de talons aiguilles retentir dans le couloir. J'ouvre la porte du bureau. Adriana s'arrête net en me voyant.

— Ne me dis pas que tu as peur de moi, dis-je en m'appuyant contre le chambranle de la porte.

— Non, je sais que tu n’es pas quelqu’un de violent, réplique-t-elle en secouant la tête. Enfin, pas dans la vie de tous les jours.

J’ignore pourquoi, mais son commentaire me fait l’effet d’un baume apaisant. Comme elle ne bouge pas, je déclare :

— Notre séance d’aujourd’hui va-t-elle se dérouler dans le couloir ou... ?

— Tu veux vraiment... parler ?

— Parler ou te prendre par le cul, je n’ai pas encore décidé, je t’avouerais.

Elle écarquille les yeux et je surprends une lueur malicieuse danser dans ses prunelles.

— On peut faire les deux, peut-être, murmure-t-elle en baissant la tête.

Je pars d’un petit rire.

— Tu ne demandes que ça, n’est-ce pas ? Que je te baise bien comme il faut, là où il faut, afin que tu puisses retrouver la couche que tu partages avec ton mari, rassasiée et fière du travail que tu auras fourni me concernant. Au fait, comment va ce bon vieux Stanley ?

Elle s’avance vers moi, la mine renfrognée.

— Quinn, si c’est encore un de tes petits jeux dont il est question, je ne suis pas d’humeur, je te préviens.

*Pourtant, le balancement de tes hanches me fait croire le contraire, ma chère Adriana.*

Lorsqu’elle arrive à ma hauteur, je m’efface pour la laisser passer, mais elle s’arrête de nouveau et plonge son regard dans le mien.

— Il s’est passé quelque chose, observe-t-elle. Qu’y a-t-il, Quinn ?

— Entre dans le bureau, Adriana.

Elle fait ce que je lui demande et je referme la porte derrière moi.

Elle pose son sac sur son bureau puis me propose un verre que je décline d’un geste de la main avant de m’installer confortablement dans le canapé. Elle prend place dans son fauteuil et je passe mes mains dans ma chevelure, ne sachant pas trop par où commencer.

— Oui, tu as raison, il s’est passé quelque chose. Je suis... affecté.

— C’est tout à fait normal, Quinn. Ton père étant de retour à New York...

— Ça n’a rien à voir avec lui. Enfin, si, mais pas tout à fait. Mon père est dans les oubliettes de mon esprit pour l’instant.

— De qui s’agit-il alors ? demande-t-elle.

— On se fout des noms.

Je ne veux pas mentionner *son* nom dans cette fichue pièce, devant cette fichue femme qui a achevé bien plus de patients qu’elle n’en a guéris. Et puis,

les deux noms qu'elle m'a donnés sont faux, j'en suis persuadé.

*Comment s'appelle-t-elle d'ailleurs ? D'où vient-elle ?*

Soutenant le regard d'Adriana, j'ajoute :

— Tout ce que je veux, c'est savoir comment m'en débarrasser.

— Te débarrasser de quoi ? De ce que tu ressens ?

Je murmure :

— De ce besoin que j'ai de succomber.

Aussitôt, elle baisse son regard sur mes avant-bras.

— As-tu recommencé à t'automutiler ?

Elle opère désormais en mode professionnel, et je m'aperçois que c'est exactement ce dont j'ai besoin : me confier à un psy.

— Non. Et puis, ce n'était pas régulier dans mon cas, je ne l'ai fait qu'une fois.

— Oui, mais tu m'avais confié que tu y pensais avant de passer à l'acte, rendant ce dernier prémédité.

— Ce n'est pas ça, Adriana, crois-moi.

— OK, explique-moi alors comment cette personne t'affecte-t-elle ?

Venue de nulle part, une image d'elle surgit à mon esprit. Elle est belle, rebelle, paumée, dangereuse.

Je réponds en haussant les épaules :

— Elle est en train de fissurer mes défenses.

— Et cela n'est pas une bonne chose ?

— Non, surtout pas pour elle.

— Pourquoi ? En quoi cela t'inquiète ?

Je réfléchis quelques secondes à cette question.

— Il y a de fortes chances que la situation se retourne contre elle et qu'elle finisse happée par le tumulte qui règne en moi. Je n'ai pas besoin de dommages collatéraux. Je pensais que je m'en fichais. Je m'en fiche, mais... ça m'affecte.

— Et si tu essayais de réprimer ce tumulte et tenir cette personne à distance tant que ce n'est pas fait ?

Je me revois en train de caresser sa peau douce et soyeuse, et quelque chose vacille en moi.

— Ce n'est pas aussi simple, je suis déjà assez investi dans cette histoire.

— As-tu songé à t'imposer une limite à ne franchir sous aucun prétexte ?

— Il est trop tard pour ça.

*Pour Quinn, en tout cas. Pour Q, c'est une autre histoire.*

— On a beau s'investir dans quelque chose, on finit par s'en laisser tôt ou tard,

c'est dans la nature humaine. Tu n'es pas du genre à avoir peur de faire des choix, Quinn, mais tu aimes aussi créer le chaos, tu vis pour ça j'ai l'impression. C'est un sujet qu'on n'a pas eu l'occasion d'aborder encore. Le moment est peut-être venu pour le faire, qu'en penses-tu ?

— Non, ce n'est pas du tout le bon timing pour le faire. Trouve une autre solution pour pallier le problème.

Elle pousse un soupir en se calant contre le dossier de son fauteuil.

— L'autre et unique alternative qui s'offre à toi est de montrer ton vrai visage à cette personne en lui laissant toutefois la possibilité de prendre ses distances si elle le souhaite.

Je m'étonne :

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a tendance à voir uniquement ce qui arrange les autres, mais aussi parce que tu as ce don inné de manipuler les gens et les situations à ta guise.

— Sommes-nous toujours en train de parler uniquement de moi, docteur Nathanson ?

— Je suis sérieuse, Quinn.

Je m'esclaffe :

— Donc, selon toi, je devrais sauver cette personne de mes tendances sociopathes avant qu'elle ne se fasse du mal de son propre gré ?

— Quinn, tu ne m'aurais pas appelée à cette heure si tu n'étais pas inquiet...

Je l'interromps :

— Manque de clarté ne rime pas forcément avec inquiétude.

— Bon, je vais être très *claire* alors. Tant que tu n'auras pas réglé tes problèmes, tu représentes un danger pour les autres, et pour cette personne en particulier. Tu en es parfaitement conscient, même si ça ne t'importe guère. Est-ce que tu t'es déjà posé la question suivante : cette personne mérite-t-elle ce qui risque de lui tomber dessus ?

Un sentiment de calme absolu m'enveloppe alors, et mon esprit se vide de toute pensée. Je voulais plus de clarté et c'est exactement ce que j'ai. Mais mon destin me permettra-t-il seulement de l'envisager ? Mes démons me laisseront-ils en profiter ?

Je me lève et marche jusqu'à la fenêtre puis regarde les voitures sur Lexington Avenue. Dans le reflet de la vitre, j'aperçois Adriana se lever avant de marquer un temps d'arrêt et se diriger vers moi. Elle plaque une main dans le bas de mon dos, sachant parfaitement qu'elle n'a pas l'autorisation de la poser plus haut.

— Moi aussi, elle me manque, Quinn. C'était une femme extraordinaire. Et c'est pour ça, pour elle, que je veux t'aider à aller mieux. Je sais que s'il t'arrivait quelque chose, Adele ne...

Je me retourne brusquement en attrapant son bras avant de la plaquer contre la baie vitrée. Elle pousse un halètement de stupeur. Je me saisis alors de son autre bras et la soulève légèrement tout en me retenant de la secouer.

— Ne mentionne plus jamais son nom, OK ? Plus. Jamais. Elle était censée être ta meilleure amie, elle t'a choisie pour être ma marraine. Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? Tu me sucés la bite depuis bientôt dix ans tout en racontant à qui veut l'entendre qu'elle te manque et que tu te fais du souci pour moi ?

Je serre la mâchoire avant de poursuivre :

— Efface-la de ton disque dur, tu m'entends ? Tu sais ce qui s'est passé et tu n'as rien fait pour l'empêcher. Rien.

— Quinn, s'il te plaît... murmure-t-elle, pâle comme un linge.

— Ferme-la. Je ne veux pas entendre tes excuses bidon.

Elle ouvre la bouche puis la referme, ayant probablement compris qu'elle n'avait pas intérêt à me chercher.

À cet instant, le rugissement de mon sang à mes oreilles revient en force, si bien que j'ai envie de me cogner la tête contre le mur. Au lieu de ça, je relâche Adriana, et j'enfouis les mains dans mes poches avant de me diriger vers la porte.

Je la salue par-dessus mon épaule :

— Bonne soirée, Adriana. Je vais m'absenter pendant quelque temps. Je ne sais pas encore quand je serai de retour. Et désolé de ne pas t'avoir fait jouir en te prenant par le cul. Je l'aurais fait volontiers, mais tu as tout gâché en me rappelant quel genre de personne tu es vraiment. Mais bon, je pense que tu sauras rapidement me remplacer pendant mon absence.

Je jette un coup d'œil vers elle, ravi de constater qu'une grimace horrifiée crispe son visage. Avant qu'elle n'ait le temps de dire quoi que ce soit, j'ouvre la porte d'un geste ample et la claque violemment. Elle n'est pas aussi conne que je le croyais, car elle ne s'élance pas à ma poursuite. Tant mieux.

Je remonte dans ma voiture et mets le contact, mais ne démarre pas. Serrant les mains autour du volant, je ferme les yeux et renverse ma nuque contre l'appuie-tête. Je me sens soudainement... perdu.

La haine, la vengeance et le sexe, c'est ça qui me fait avancer, qui me permet de fonctionner, plus ou moins, normalement. Mais, à chaque fois que je pense à ma mère, je pète un plomb. Ou deux.

Elle était la lumière de vie, une personne hors norme qui faisait preuve d'une grande pureté et d'une innocence presque enfantine. Elle était surtout une proie facile dans ce monde de requins. L'amour qu'elle m'a donné a failli, je dis bien failli, faire de moi un homme meilleur. Pour elle, j'aurais probablement mis mon côté diabolique en veilleuse. Chacun de ses regards, de ses gestes, m'insufflait de l'espoir. Un espoir qui a été réduit à néant lorsqu'on a brisé le lien fort qui nous unissait.

Le triste destin d'Adele Blackwood était tracé d'avance.

Je sens des picotements courir sur toute la surface de ma peau, jusqu'à mes yeux, et mon pouls s'accélère follement. Je ravale la nausée qui monte en moi et laisse ma peine et mon désarroi me submerger.

J'aurais dû faire plus, j'aurais dû la sauver.

*Mais tu ne l'as pas fait.*

Je frappe le volant du plat de la main puis m'engage sur la chaussée et roule sans but précis, pendant une heure, avant de me retrouver exactement là où je ne devrais pas être, dans le quartier de Hell's Kitchen. Je me gare devant l'immeuble et me penche en avant pour observer sa fenêtre.

Elle a laissé la lumière allumée. Je ferme les yeux en poussant un soupir pour contrôler le monstre qui s'éveille en moi, celui qui me pousse à monter la retrouver. Les portes de l'enfer s'ouvrent devant moi et j'envisage sérieusement de franchir le seuil cette fois.

Sans quitter la baie vitrée des yeux, je presse le bouton d'appel sur mon volant.

— Oui, patron ? résonne la voix de Fionnella.

Elle est à mes côtés depuis le début, elle est la seule à connaître la véritable identité de Q ainsi que la finalité de son plan. Si elle m'aide dans tout ce que je fais, c'est parce qu'elle a ses propres raisons qui coïncident grandement avec les miennes.

— Si je m'excusais d'appeler si tard, me croirais-tu sincère ? m'enquiers-je en jurant voir la silhouette de Lucky passer devant la fenêtre à cet instant.

Ça doit être mon inconscient qui me joue des tours.

— Je pense que tu as été saisi de remords l'espace d'une seconde, mais c'est tout.

— C'est déjà bien, non ? Je viens aux nouvelles.

— L'unique nouvelle depuis notre dernier échange de ce soir, ce sont les résultats de sa prise de sang. Il n'y a rien à signaler, elle est clean. Toi aussi d'ailleurs, j'ai reçu tes résultats en même temps.



Ma queue remue dans mon froc, ravie d'apprendre cette bonne nouvelle.

Je me laisse aller contre le dossier du siège en recouvrant la bosse de mon jean avec une main. Ma dernière partie de jambes en l'air mémorable remonte à trois semaines environ avec une ravissante Mexicaine totalement soumise. Ça s'est transformé en un marathon de sexe de vingt-quatre heures et il est vrai que ça a un peu dérapé vers la fin, mais rien de bien grave.

Lucky a passé avec succès son bilan de santé et cette pensée éveille en moi une certaine impatience.

— Pouvons-nous avancer le planning d'une semaine ? interrogé-je Fionnella en me redressant légèrement.

— L'installation souhaitée dans la propriété sera terminée d'ici quarante-huit heures et je pense valider l'équipe finale lundi au plus tard. Concernant son moyen de contraception, il devrait commencer à faire effet à partir de samedi.

— Donc, c'est bon.

— Il y a tout de même un hic. Elle n'a pas de passeport et je me demande d'ailleurs si elle n'a pas eu sa carte d'identité dans une pochette-surprise. Même un aveugle verrait que c'est un faux. Elle n'est pas bête, du coup, je pense qu'elle était tellement désespérée qu'elle a dû faire appel au premier venu pour qu'il lui fasse ses papiers.

Mon érection se tend encore et je réprime un soupir. Je devrais avoir honte d'être excité par son désespoir, mais je suis Quinn Blackwood, un sociopathe *et* un enculé de première.

— Si jamais j'ai besoin de l'emmener hors du pays, pourras-tu t'en charger ?

— Bien sûr, patron. Mais tu devras me prévenir assez tôt. J'ai une entière confiance en mon équipe, mais lorsqu'il est question de pièces d'identité, je redouble toujours de prudence.

— OK, tu seras prévenue à temps.

— Merci.

Je raccroche puis mets mon clignotant avant de m'insérer dans le trafic.

Lucky finira happée par mon abîme qu'elle le veuille ou non, ce n'est qu'une question de temps, et je préfère rendre cette expérience aussi longue que mémorable.

# Chapitre 16

## DEUXIÈME PRISE

Lucky

Le texto que je reçois de la part de Fionnella, vendredi matin, me fait comprendre qu'on va passer aux choses sérieuses.

Sois prête à 19 heures, un chauffeur passera te chercher, et assure-toi que tout est en ordre de ton côté.

Je lis et relis son message, en me demandant si elle a cru ce que je lui avais raconté à propos de Miguel. Elle doit penser qu'on n'est pas seulement des collègues de travail, mais ce n'est pas ça qui m'inquiète le plus.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à Sully ? Il est vrai qu'il m'a juste proposé un boulot temporaire, car il savait que j'avais rapidement besoin de trouver quelque chose. Je suis certaine qu'il me remplacera très vite. Oui, certaine.

Je range mon téléphone en poussant un soupir. Plus je m'approche de la tour Blackwood et plus je pense à Quinn. C'est probablement la dernière fois que je le verrai aujourd'hui. Est-ce qu'il va à nouveau me proposer de déjeuner avec lui ou se contentera-t-il de me proposer juste un café, comme hier ? Lorsque sa cuisse a effleuré la mienne, sur son canapé, j'ai cru que j'allais perdre mes moyens... Et son parfum enivrant, un mélange de cèdre et de musc... La manière sensuelle dont il a trempé ses lèvres dans son café... Sa pomme d'Adam qui montait et descendait dans son cou au rythme de ses déglutitions...

Il ne m'a toujours pas demandé de lui rendre le service qu'il attend de moi et n'aura probablement pas l'occasion de le faire. Je pousse un soupir de regret à cette idée, alors que je devrais être plutôt contente.

Je pourrais peut-être récupérer mon boulot au sein de la tour Blackwood d'ici un mois. Sully n'y verrait pas d'inconvénient, je pense. Mais plein de choses

peuvent se passer en un mois... Surtout dans mon cas. Je serais certainement trop occupée à négocier une sorte de trêve avec Clayton, qui m'aura retrouvée entre-temps, pour penser à ma brillante carrière professionnelle.

*J'espère que Clay acceptera l'argent que je compte lui offrir. Il ne doit pas découvrir mon secret. Jamais...*

En résumé, si tout se passe comme je l'ai prévu avec lui, j'essaierai de récupérer mon job auprès de Sully afin de pouvoir continuer à rêvasser au sujet d'un homme qui montre des signes d'instabilité mentale assez troublants. J'étouffe un petit rire à cette conclusion en pénétrant dans l'immeuble, prête à attaquer ma dernière journée.

Je me change rapidement puis me dirige vers le bureau de Sully, surprise de ne pas voir Miguel à son poste.

*Étrange...*

Je hausse les épaules et traverse la cuisine en répétant mon discours *in petto*.

Sully m'écoute avec attention en hochant la tête ici et là, et fait un geste de la main lorsque je le remercie pour la énième fois de m'avoir donné ma chance.

— C'est normal, ce que j'ai fait pour toi, j'espère que quelqu'un d'autre l'aurait fait pour mon gamin, annonce-t-il. Cela dit, je vais avoir du mal à te trouver une remplaçante. M. Blackwood semble beaucoup t'apprécier.

Mon cœur manque un battement.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je ne crois pas.

— Sais-tu combien de fois il a mangé dans son bureau depuis qu'il a succédé à son père à la tête du groupe ? me demande-t-il en souriant.

Je secoue la tête.

— Pratiquement jamais, révèle Sully. Et là, d'un coup, il y déjeune tous les midis.

— Oui, mais je ne pense pas que ce soit à cause de moi, bredouillé-je.

— Tu te sous-estimes trop, ma petite Elly. Il faut savoir accepter les compliments. Allez, file, et n'oublie pas de repasser me voir avant de partir pour récupérer ta dernière paie.

La matinée s'écoule à toute allure, et quand le moment arrive de monter pour assurer mon dernier service, j'inspire profondément en pénétrant dans l'ascenseur. L'assistante de Quinn, une belle brunette à l'expression toujours neutre, me fait signe d'avancer vers le bureau en attrapant une mini télécommande.

— Il n'est pas encore là, mais il veut que vous fassiez comme d'habitude, annonce-t-elle en déverrouillant la porte à distance avant de reporter son

attention sur son écran d'ordinateur.

J'entre dans le bureau et dresse la table puis pose le plateau de sushis entre les couverts. Je suis en train d'installer la coupe en cristal garnie de thon rouge recouvert de caviar Ossetra afin qu'elle soit bien alignée avec les verres, lorsque je sens une présence derrière moi.

— Elly, bonjour.

Je me redresse en ravalant ma salive puis me retourne.

— Bonjour monsieur Blackwood.

Il me détaille d'un regard aussi perçant qu'un rayon laser avant de fixer ma bouche.

— S'il vous plaît, appelez-moi Quinn. M. Blackwood est un homme qui a la fâcheuse habitude de faire faire à ses employés des choses qu'ils ne veulent pas, annonce-t-il dans un murmure qui me fait vibrer des pieds à la tête.

Je demande avant de me pincer les lèvres :

— Quel genre de choses ? Quinn pose son manteau sur le dossier du canapé en déclarant :

— Des choses dont il est plus prudent de ne pas parler avant un repas.

— Je ne suis pas une âme sensible.

Pour une raison que j'ignore, ma réponse provoque aussitôt un changement d'ambiance. Il se fige sur place, laissant errer ses yeux sur mon corps avant de remonter vers mon visage.

— Savez-vous ce que je ressens pour vous, Elly ?

Un halètement de surprise m'échappe à sa question.

— N-non, je ne le sais pas.

Il opine et... rien.

— Ça tombe bien, dit-il enfin, car moi non plus, je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est que, chaque fois que j'entends votre voix, chaque fois que vous posez votre regard sur moi, une folle envie de vous arracher cette tenue ridicule qui cache votre corps magnifique s'empare de moi. Si vous saviez tout ce que je rêve de vous faire... Je suis ravi d'apprendre que vous n'êtes pas une âme sensible en tout cas.

La force qui se libère de chacune de ses paroles me fait faire un pas en arrière si bien que je me cogne la hanche contre le bord de table.

— Vous... Vous ne pouvez pas faire ça.

Il s'avance vers moi en me clouant sur place d'un regard sans pitié.

— *Monsieur Blackwood* peut faire ça sans problème. *Quinn*, lui, en a très envie, mais est prêt à entendre vos arguments avant de décider ou non de passer

à l'acte.

— Vous parlez souvent comme ça de vous, à la troisième personne, en vous créant deux personnalités ?

J'ai comme l'impression qu'il essaie de sourire, mais son masque de pierre refuse visiblement de coopérer.

— Ma psy m'a récemment demandé la même chose, réplique-t-il. Je représente un défi pour elle apparemment. D'ailleurs, tout ceci est un peu son idée.

— Votre psy vous a conseillé de me dire ce que vous venez de me dire ? m'étonné-je en écarquillant les yeux.

— Elle m'a dit d'être honnête, de jouer cartes sur table. Du coup, la carte que j'ai décidé d'abattre est celle qui dit que j'ai envie de vous, de vous prendre sauvagement et de vous faire hurler. Comme vous êtes toujours là, j'en conclus donc que son conseil n'est pas si mauvais.

Mon sang se met à battre sourdement à mes tempes et ma langue est comme collée à mon palais.

— Monsieur... Quinn, pardon, bafouillé-je au bout de quelques secondes. Aujourd'hui est mon dernier jour ici.

— Votre dernier jour ici, répète-t-il nonchalamment.

— Oui, j'ai posé ma démission ce matin.

— Pour quelle raison ?

J'essaie de soutenir son regard pour n'éveiller aucun soupçon, même si, au fond de moi, j'ai bien conscience que c'est peine perdue.

— Ce poste n'était que temporaire et... Et je dois partir pour des raisons personnelles.

— Donc, si j'ai bien compris, vous avez posé votre démission ce matin.

Je sais qu'il n'est pas stupide et qu'il a bien entendu. Où veut-il en venir exactement ?

— Oui.

— Je vois.

Il fait un autre pas vers moi et me prend des mains la serviette que je serre malgré moi avant de la poser sur la table. Ses doigts effleurent les miens et un éclair d'un besoin inouï irradie mon bras avant de se propager dans tout mon corps. Calant une paume dans le bas de mon dos, il me guide ensuite vers son bureau et m'intime silencieusement de m'asseoir sur la chaise. Il presse le bouton de son intercom puis croise les bras en s'appuyant contre le bureau dans une attitude qui ne fait qu'ajouter à sa séduction mystérieuse.

— Monsieur Blackwood, en quoi puis-je vous être utile ? Une voix féminine très mielleuse sort du haut-parleur.

— Nancy, pouvez-vous me dire si le préavis est toujours obligatoire pour toute rupture de contrat de travail au sein de notre groupe ?

Mon souffle se bloque dans ma poitrine.

— Bien sûr, monsieur Blackwood. Le préavis est obligatoire pour toute rupture de contrat de travail de moins de trois mois d'ancienneté ; il est de deux semaines. Pour les autres, c'est en fonction de leur poste.

— Merci, Nancy, toujours aussi efficace.

À ces mots, il appuie de nouveau le bouton de l'intercom puis recroise ses bras et hausse un sourcil interrogateur à mon adresse.

— Apparemment, quelqu'un ne fait pas bien son travail ici, commente-t-il. Pouvez-vous me donner le nom de cette personne ?

Décidément, cet homme m'inspire des sentiments contradictoires qu'il m'est difficile de contrôler, mais dans l'immédiat je dois gagner du temps, car il est hors de question que je balance Sully. De toute façon, il suffit que Quinn passe un coup de fil pour tirer cette affaire au clair.

— Je... Je ne veux pas causer de torts à qui que ce soit, répliqué-je en secouant la tête.

— N'avons-nous pas eu une conversation similaire encore très récemment ? s'enquiert Quinn en inclinant la tête sur le côté.

J'accentue ma moue gênée, même si je sais que ça ne m'aidera pas.

— Monsieur Blackwood, s'il vous plaît...

Une étincelle lui traverse les yeux, il me contemple un long moment avant de se redresser.

— Venez avec moi, m'intime-t-il en faisant un geste de la main vers la table à manger.

Je m'exécute sans broncher et le regarde dresser un couvert, à côté de lui, cette fois-ci.

— Asseyez-vous.

J'obéis, il s'installe à côté de moi puis attrape ma fourchette et la plonge dans la coupe en cristal avant de la porter à mes lèvres. Je regarde le morceau de thon et les œufs de poisson miniatures, qui coûtent une blinde je parie, en me retenant de me pincer pour m'assurer que je ne rêve pas.

Cet homme, cet endroit, et même cette nourriture me font un de ces effets...

Levant mon regard vers Quinn, j'ouvre la bouche. Il dépose délicatement le contenu de la fourchette sur ma langue. Aussitôt, une explosion de saveurs

contre mon palais me fait pousser un soupir de pur plaisir en mâchant lentement.

Quinn glisse une main dans la poche intérieure de sa veste et en sort une carte de visite. Du moins, je pense qu'il s'agit d'une carte de visite. Elle est petite, noire, avec des chiffres dorés. Il la pose sur la table avant de la faire glisser vers moi du majeur et de l'index.

— Avez-vous un portable ? demande-t-il.

J'hésite un instant. Le téléphone que j'ai me sert pour un cas bien précis. Du coup, je pense que je ne devrais pas lui donner mon numéro. Je devrais dire « non ».

— Oui.

Il me couve alors d'un regard appuyé et je finis par l'attraper dans ma poche pour le lui montrer. Il tend la main vers moi et je lui donne l'appareil. Rapidement, il tapote quelque chose sur le clavier et, quelques secondes plus tard, une sonnerie retentit dans le bureau. Il raccroche puis me rend mon téléphone et me donne également la carte qu'il a posée sur la table. Je les range tous les deux dans ma poche, confuse par l'étrangeté fascinante de la situation.

Quinn pique de nouveau la fourchette dans la coupe et porte prudemment une autre bouchée à mes lèvres.

— Jusqu'à aujourd'hui, vous m'étiez redevable, n'est-ce pas, Elly ?

— Oui.

— Donc, à présent, c'est toujours le cas et vous me devez également deux semaines.

Ce n'est pas une question, c'est évident, mais je vais tout de même devoir y répondre.

— Je ne peux pas rester, je dois m'en aller pour des raisons personnelles.

Un autre morceau de thon atterrit dans ma bouche et je le mâche lentement avant de l'avaler.

— Pendant combien de temps ?

— Quelques semaines, trois je pense, et je ne peux pas faire autrement.

— Je vous propose un marché, Elly. Faites ce que vous avez à faire. Peut-être que je vous passerai un coup de fil, peut-être pas. En tout cas, une fois que vous serez libre de tout engagement, vous reviendrez ici pendant deux semaines.

— Vous voulez que je revienne travailler pour vous ?

— Je n'ai pas encore statué sur ce point. J'ai environ trois semaines pour le faire, non ? Vous saurez bien assez tôt ce que je veux de vous.

— Et si je ne reviens pas ?

Il glisse dans ma bouche une autre bouchée du poisson frais puis une autre

encore avant de se pencher vers moi en plongeant son regard profond et ténébreux dans le mien.

— Si jamais vous ne revenez pas, Elly, chacun des soixante-huit salariés travaillant dans les cuisines du sous-sol sera renvoyé.



# Chapitre 17

## DÉCOLLAGE

Lucky

Heureusement que les vitres arrière de la limousine sont teintées, car cela m'évite d'avoir à réprimer la crise d'anxiété qui s'empare de moi.

Les yeux clos, je répète en boucle dans ma tête mes nouveaux mantras.

« *Un million de dollars... Sauver ma vie... Garder mon secret...* »

« *Un million de dollars... Sauver ma vie... Garder mon secret... Céder aux exigences de Quinn Blackwood...* »

J'ouvre les yeux et regarde par la vitre.

Quinn Blackwood n'est pas homme à proférer des menaces en l'air, d'autant plus qu'il peut engager un nouveau personnel sans trop de difficulté. Il voulait vraiment me faire comprendre qu'il était très sérieux.

« *Si jamais vous ne revenez pas, Elly, chacun des soixante-huit salariés travaillant dans les cuisines du sous-sol sera renvoyé.* »

Ces dernières paroles furent l'ultime clou planté dans le couvercle du cercueil où reposaient mes espérances :

« *Et c'est Sully Manning qui ouvrira le bal.* »

Je m'enfonce dans mon siège tout en essayant de penser à autre chose.

Le chauffeur est passé me chercher à 19 heures pétantes. Il m'a pompeusement ouvert la porte arrière de la voiture avant de la refermer en douceur. J'ai voulu lui soutirer des informations quant à notre destination, mais dès qu'il a repris place au volant, il a appuyé sur un bouton pour fermer la cloison qui le séparait de l'habitacle passager. Au bout de quinze minutes de trajet, incapable de refréner ma curiosité, j'envoie un SMS à Fionnella, mais celle-ci ne me répond pas.

La limousine glisse dans le trafic dense de New York et je n'ai donc d'autre choix que de regarder le paysage défiler derrière les vitres teintées. À un moment, je m'aperçois qu'on approche d'un aéroport, mais ce n'est ni celui de

JFK ni celui de Newark. Le grand panneau à l'entrée indique qu'il s'agit de l'aéroport de Teterboro. J'en ai déjà entendu parler à La Villa, car pas mal de nos clients transitaient par là, et je sais que c'est un aéroport privé.

Un frisson glacial remonte le long de mon dos. Qui dit aéroport, dit sécurité, et qui dit sécurité, dit forcément contrôle d'identité. D'une main tremblante, je prends mon téléphone portable posé à côté de moi et compose le numéro de Fionnella qui, cette fois, répond.

— Tout va bien ?

— Non ! m'exclamé-je. On se dirige vers l'aéroport. Je ne peux pas prendre l'avion, j'ai... J'ai oublié mes papiers à l'appart.

— Ne t'inquiète pas, Lucky, je me suis occupée de tout.

Mon estomac se soulève à cette réponse.

— Comment ça ? Tu as récupéré ma pièce d'identité ?

Depuis que j'ai débarqué à New York, je ne l'ai utilisée qu'une seule fois, pour prouver à Sully que j'étais majeure. Je pense qu'il a tout de suite remarqué qu'il s'agissait d'un faux, tout comme le nom inscrit dessus, Elly Smith, mais n'a rien dit à ce sujet. Jamais je n'arriverai à franchir le contrôle de sécurité de l'aéroport, je vais finir menottée en deux temps trois mouvements !

— Non, Lucky, le vol par effraction, ce n'est pas trop dans mes cordes. Tu ne quittes pas les États-Unis, donc, aucune raison de t'inquiéter.

— Mais... Mon nom va apparaître sur la liste des passagers.

— Quel nom ?

Je ne dis rien et elle ajoute :

— C'est bon pour toi.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Bon, ça me rassure quelque peu. Après tout, ils ont investi énormément de temps et d'effort sur moi, ce n'est pas dans leur intérêt que tout capote. Et puis, de toute façon, je dois aller jusqu'au bout des choses. Certes, je ne peux faire confiance à personne, mais il est hors de question que je laisse tomber.

— OK... Peux-tu au moins me dire où je vais ?

— Non, je n'en ai pas l'autorisation. Si le boss veut que tu le saches, il te le dira lui-même.

— Mais, Fionnella, je...

— Laisse-moi te donner un petit conseil, Lucky. Cesse de t'inquiéter constamment pour tout. Tu as accepté ce travail pour des raisons qui ne regardent que toi, et si tu veux vraiment aller jusqu'au bout de ta mission, tu dois

apprendre à lâcher prise et te laisser porter par les événements, sinon, tu ne réussiras jamais. Allez, bon voyage. Je te conseille vivement de goûter les gambas à la plancha, ils sont succulents.

Elle raccroche. Je demeure immobile quelques instants, le téléphone collé à mon oreille. Génial, j'avais déjà pas mal d'interrogations qui me trottaient dans la tête, là elle a carrément provoqué un raz-de-marée de nouvelles questions. Je n'ai même pas le temps de faire la part des choses, car la limousine ralentit puis pénètre dans un hangar avant de s'arrêter devant un jet privé avec quelques éléments de déco, sobres et dorés.

Tétanisée, je regarde l'appareil en me demandant pour la énième fois ce que je fiche ici.

— Mademoiselle, nous sommes arrivés, m'informe le chauffeur en ouvrant ma portière.

Je descends du véhicule en croisant le regard du chauffeur avant de le porter sur un des membres de l'équipage qui m'attend au pied de l'avion. Qu'est-ce qu'ils ont tous à conserver constamment une expression neutre ? Ça ne sert à rien que je leur demande quoi que ce soit, ils me diront que dalle.

Serrant davantage mon sac contre ma poitrine, je m'avance vers l'avion. J'essaie d'ignorer les battements fous de mon cœur et mon cerveau qui me supplie de m'enfuir.

Le pilote me salue en retirant son couvre-chef :

— Je vous souhaite la bienvenue à bord, mademoiselle.

— M-merci.

— Si vous n'y voyez aucun inconvénient, nous allons décoller d'ici à quinze minutes.

Je réprime un gloussement. Que j'y voie un inconvénient ou pas, l'avion va quand même décoller. Mais c'est sympa de leur part d'essayer de me mettre à l'aise et de m'accorder de l'importance.

Esquissant un sourire crispé, je gravis le petit escalier avant de pénétrer dans...

*Waouh...*

En découvrant l'appartement à Midtown, le loft de Hell's Kitchen et l'équipe en charge de mon relooking, j'ai tout de suite compris que Q devait avoir un sacré compte en banque, mais là, en détaillant l'intérieur de la cabine et le luxe qui m'entoure, je me demande s'il n'est pas l'homme le plus riche du pays. Ou du monde.

D'ailleurs, un homme tel que Q, qui a les moyens de m'acheter – appelons un

chat un chat –, sans même m’avoir rencontrée une seule fois, doit également avoir les moyens de faire plein d’autres choses... Comme me faire disparaître, par exemple. Je suis une proie facile, car, honnêtement, qui signalerait ma disparition ?

Une immense boule de panique se loge dans mon ventre à cette pensée. Je pivote sur moi-même pour sortir de l’avion, sauf que je réagis trop tard : la porte, avec l’escalier replié se referme pratiquement devant mon nez. C’est officiel, je suis prisonnière de ce qui doit être le tube en aluminium le plus cher au monde, et suis sur le point de m’envoler vers ma perte.

Je hurle :

— Attendez ! Le pilote émerge aussitôt de sa cabine.

— Je suis navré, mademoiselle, mais nous devons décoller afin de ne pas manquer le créneau horaire qui nous a été octroyé.

Je regarde tour à tour l’homme et la porte.

— Ouvrez la porte. S’il vous plaît, je dois descendre de cet avion.

— Je ne peux pas faire ça, mademoiselle, il est trop tard, déclare-t-il.

Un vrombissement de moteur se fait entendre et j’ignore comment je fais pour rester debout. Je croise le regard sans équivoque du pilote et je comprends que je n’ai plus d’échappatoire. C’est terminé, tout est terminé. Ces dernières vingt-quatre heures étaient un test, un test que j’ai passé haut la main apparemment, car Q me veut et ne compte pas me lâcher. Là, je ne peux vraiment plus faire machine arrière. Les jeux sont faits et rien ne va plus.

*Absolument rien...*

— Prenez place, mademoiselle, l’hôtesse va vous servir l’apéritif dans quelques secondes.

Sur ces mots, il retourne dans sa cabine. Je regarde autour de moi, l’air ahuri.

En effet, à l’autre bout de la petite allée centrale, j’aperçois une hôtesse de l’air en train de remplir une flûte de champagne tout en me surveillant du coin de l’œil. Je pourrais toujours essayer de forcer la porte, mais elle se jetterait immédiatement sur moi pour m’en empêcher. À mon avis, je peux en venir à bout sans trop de peine, mais après, je fais quoi ?

Regardons le côté positif des choses, si je ne m’en sors pas vivante, Clayton ne découvrira jamais mon secret. Je l’emporterai avec moi dans ma tombe, Dieu seul sait où exactement.

Tout en continuant à serrer mon sac contre moi, je m’avance vers le fauteuil en cuir beige. Machinalement, je pose une main sur le compartiment caché du sac, celui que j’ai spécialement cousu, probablement pour me rassurer. Ce n’est

peut-être pas une bonne idée de me trimbaler avec les documents que maman m'a donnés avant sa mort, mais je n'ai en ma possession que la moitié du puzzle que Clayton essaie à tout prix de résoudre. L'autre partie, je l'ai mémorisée avant de la brûler, espérant ainsi gagner du temps.

Penser à Clayton me donne la chair de poule et je tressaille légèrement en m'installant dans un fauteuil confortable. Je suis encore en vie pour l'instant, et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

« ... tu dois apprendre à lâcher prise et te laisser porter par les événements. »

Je range mon sac sous le siège, et je me laisse aller contre le dossier en attachant ma ceinture de sécurité et en me préparant mentalement à mon baptême de l'air, car je n'ai encore jamais pris l'avion.

Après un décollage assez rude pour mon estomac, l'hôtesse m'apporte une flûte de champagne et quelques gambas à la plancha. J'en mange une et dois reconnaître que Fionnella ne m'a pas menti, c'est vraiment hyper bon. L'hôtesse me sert ensuite un peu de pâté sur du pain toasté, des mini burgers avec des frites de patates douces, et j'engloutis le tout, comme si je n'avais pas mangé depuis des semaines. Je fais un petit tour aux toilettes, et quand je retourne à ma place, je m'installe en boule sur le siège. D'un regard absent, je contemple la nuit par le hublot. Je n'ai toujours aucun indice sur la destination.

L'hôtesse m'apporte une deuxième flûte de champagne que j'accepte avec plaisir. Les bulles chatouillent ma langue. Je remarque que le liquide frais a un goût légèrement différent. Je dois me faire des films, car je n'y connais absolument rien en champagne. Je le sirote lentement et je sens, peu à peu, ma tension me quitter.

Je fixe mon regard sur la lumière clignotante de l'aile de l'avion et suis comme hypnotisée par celle-ci.

C'est étrange, je suis détendue, trop détendue.

Je porte la flûte presque vide à mes lèvres et constate que mon bras est lourd comme du plomb. Tiens, il m'est impossible de garder mes yeux ouverts. J'essaie de les ouvrir en grand, le temps de voir l'hôtesse se précipiter vers moi, puis sombre dans un sommeil brumeux.

Je pense même que j'ai fait tomber ma flûte par terre.

Ma tête va exploser si ce n'est déjà le cas. Je suis gênée par une lumière forte. Mieux vaut ne pas ouvrir mes yeux, j'ai l'impression que le soleil pourrait cramer mes rétines.

*Le soleil ?*

Combien de temps est-ce que j'ai dormi ? Et pourquoi est-ce que je me sens aussi groggy ?

Les souvenirs se mélangent dans mon esprit. La limousine, l'avion, les gambas, le champagne...

*Le champagne.*

Je me suis pris une cuite en ayant bu *une* flûte de champagne ? Non, deux. Deux flûtes, oui.

Forçant ma mémoire à retracer les étapes précédant mon sommeil, je m'étire, allongée.

*Hein ?*

L'hôtesse a-t-elle incliné mon siège quand je me suis endormie ?

Non, je suis dans un lit, car je sens un parfum de linge frais et propre. Comment ai-je atterri ici ? Et d'ailleurs, c'est où exactement, *ici* ?

Poussant un profond soupir, j'ouvre un œil puis l'autre en esquissant une grimace. Déjà, je sais que la pièce dans laquelle je me trouve est baignée de lumière. Je me redresse sur mes coudes et regarde autour de moi. Je suis dans un lit gigantesque, et quand repousse le drap, je m'aperçois que je porte un tee-shirt blanc et ma petite culotte.

On m'a retiré mes vêtements... On m'a retiré mon soutif...

Je ravale le début de nausée qui monte dans ma gorge en retombant sur le matelas et je ferme les yeux. Mon entrejambe ne me fait pas mal, je n'ai pas de sensations bizarres ni déplaisantes, mais je suis toujours loin d'être rassurée. Je m'assieds péniblement et lance mes jambes hors du lit pour me lever, prise d'une soudaine envie de faire pipi.

D'un pas mal assuré, je me dirige vers ce que j'espère être la salle de bains. Bingo.

Je soulage ma vessie tout en détaillant attentivement le sol et les murs dallés de marbre, les robinets en or de la baignoire et le grand miroir surplombant l'évier, en marbre lui aussi. Je m'examine rapidement et j'en conclus que je n'ai pas été violée.

Lorsque je retourne dans la chambre, je me mets à la recherche de mes vêtements. Ne les voyant nulle part, je m'avance vers une autre porte derrière laquelle doit se trouver un dressing. En effet, j'y découvre toutes mes affaires impeccablement rangées. Mon sac est posé dans un coin et mes nouveaux produits de beauté sont disposés sur la coiffeuse.

J'enfile un bas de survêtement puis décide de continuer mon enquête dans la chambre. Je m'avance vers les fenêtres qui occupent tout un pan de mur et tire

les lourds rideaux en velours. Devant moi, la mer gris-bleu s'étend à perte de vue. Mon regard s'égaré sur les rochers, les galets ronds et le sable de la plage. Une foule de questions se bousculent dans mon esprit. Suis-je toujours sur la côte est ? Je n'en sais absolument rien...

Troublée, je me retourne et lève la tête vers le lustre en cristal suspendu au milieu du plafond.

La classe... Les murs sont recouverts d'un papier peint couleur crème et le mobilier ainsi que les éléments de déco, sans doute onéreux, sont à la fois classiques et élégants. N'importe quelle personne rêverait d'avoir une chambre comme celle-ci. N'importe quelle personne, sauf celle que l'on a droguée et enfermée ici...

Je me précipite alors vers la porte et l'ouvre d'un geste brusque, et, au moment de passer le seuil, j'entends une expiration qui semble provenir du haut-parleur placé quelque part dans le long couloir dans lequel je m'engage.

— Lucky, tu es réveillée. Bienvenue chez moi.

# Chapitre 18

## HORS-CHAMP

Lucky

Je sursaute et me retourne sur moi-même, espérant voir Q, même si je sais qu'il ne me parlerait pas *via* un haut-parleur s'il était là en personne. Enfin, il est peut-être là, dans cette baraque, mais planqué quelque part, comme à son habitude.

— Chez toi ?

— Oui, un de mes nombreux chez-moi.

J'avance dans le couloir en examinant les tableaux qui ornent les murs. Toutes ses propriétés que j'ai vues ressemblent à des musées, Q doit être un grand amateur d'art. Quand j'arrive en haut d'un escalier je m'arrête et demande :

— Où suis-je exactement ?

— Tu es là, avec moi. Enfin.

Sa voix me produit un tel effet que je m'agrippe au garde-fou devant moi. À moins que ce ne soit le contrecoup du sédatif qu'on a glissé dans mon verre. Non, cet homme possède un étrange pouvoir sur moi.

— Ce n'est pas ça que j'ai demandé, marmonné-je.

— Qu'est-ce que ça t'apporterait de savoir où tu es ? Tu ne comptes pas t'enfuir ?

Cette idée m'a traversé plusieurs fois l'esprit depuis que je me suis réveillée dans une chambre inconnue, dans une maison inconnue, dans un endroit inconnu, mais j'y ai rapidement renoncé, faute de moyens.

Je chuchote :

— Je veux juste savoir où je suis...

— Tu es en sécurité, Lucky et tu le resteras tant que tu seras sous ma responsabilité.

— Et c'est pour ça que tu m'as droguée ? Car j'ai été *droguée*, n'est-ce pas, Q ?



— Lucky...

Je le coupe sèchement :

— Je veux la vérité, Q.

— On t'a administré un léger sédatif pour que tu te détendes, en effet.

— Pourquoi ?

— Comme je viens de te le dire, pour t'aider à te détendre. Mon pilote m'a informé que tu étais assez... agitée.

— Et tu as donc jugé bon de me *droguer* ? demandé-je d'une voix vibrante d'une colère mal contenue.

— Tu n'étais pas censée perdre connaissance. Mais le sédatif, combiné à l'alcool...

— Arrête de chercher des excuses !

— Tu n'as jamais été en danger, Lucky.

— Ça ne change rien au problème, dis-je en passant une main nerveuse dans mes cheveux.

Je prends quelques secondes pour me remettre de mes émotions avant de déclarer :

— J'ignore ce qu'il en est pour toi, mais pour moi, cette situation n'a rien de normal, rien. Cela dit, j'ai besoin de savoir que je peux te faire confiance.

— Oui, je comprends.

— Tu comprends, vraiment ? Étrangement, j'ai beaucoup de mal à le croire.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je pense que tu es le genre de personne qui ne recule devant rien pour obtenir ce qu'elle veut.

— Et tu as raison. Mais je n'ai jamais usé de la force ou de la contrainte pour arriver à mes fins. À aucun moment je ne t'ai fait du mal, si ?

J'éclate de rire, car il doit être en train de plaisanter.

— Vraiment ? Et hier, c'était quoi alors ? Oh, rien de bien méchant, juste un... employeur qui *drogue* son employée. Et la prochaine fois que je ne serai pas d'accord avec quelque chose, tu me feras quoi ?

— Je te rappellerai les termes de notre accord, ton corps et ton consentement total contre un million de dollars, réplique-t-il avec une certaine dureté dans sa voix.

Je me rebelle par principe, parce que j'ai entièrement raison. Il doit comprendre que ce qu'il a fait n'est pas bien.

— OK, mais mon *corps* n'a pas *consenti* à être drogué. Je veux juste que tu reconnaises ton erreur.

Il ne dit rien et j'en profite pour essayer de trouver du regard les haut-parleurs, sans succès. C'est comme s'il habitait dans les murs ou que la maison était hantée. Il lâche un long soupir avant d'annoncer :

— Je n'aurais pas dû faire ce que j'ai fait. Le cachet était censé te détendre pendant le vol et non pas t'assommer pendant huit heures d'affilée. Je te prie d'accepter mes excuses.

C'est exactement ce que je voulais entendre même si une partie de moi s'attendait à plus, à mieux, à plus... honnête.

— Merci, j'accepte tes excuses.

— Bien, mais n'oublie jamais que tu m'appartiens, Lucky, pendant toute la durée de notre accord.

Ses paroles provoquent des battements violents de mon pouls qui me martèlent les tempes.

— Oui, je sais.

— Parfait. À présent, descends et dirige-toi vers la cuisine qui sera sur ta gauche. Ton petit déjeuner est servi.

Je m'engage dans le grand escalier en chêne sculpté, et lorsque je franchis la dernière marche, je promène mon regard autour de moi, me faisant la réflexion que le luxe et une certaine opulence sont en accord avec la grandeur des lieux. La décoration est très contemporaine, avec des touches high-tech ici et là. Il y a une mini caméra fixée au lustre dans le foyer principal et une espèce de tableau de bord futuriste ingénieusement incorporé dans le mur, à côté d'une porte donnant sur l'extérieur.

Je tourne à gauche et pénètre dans une cuisine que tout cuisinier rêverait d'avoir. Sur l'îlot, qui occupe le centre de la pièce dont le sol est recouvert d'un carrelage élégant, sont disposés pas moins de cinq carafes de jus de fruits frais différents, une cafetière, des bagels et des petits pots de confiture ainsi qu'une motte de beurre. En plus de tout ça, il y a également une assiette garnie d'œufs brouillés, d'œufs Bénédicte et de saucisses dont l'odeur me met l'eau à la bouche.

Mon estomac émet un grognement d'approbation, mais je demeure immobile.

Je demande en levant les yeux :

— Es-tu dans la maison avec moi ?

— Pas encore, je suis en route.

Je hoche la tête puis m'avance vers l'îlot central et attrape une assiette vide, aux prises avec une nouvelle interrogation.

— Mange, Lucky.

Discrètement, du moins je l'espère, je cherche des yeux une caméra, et mon attention est rapidement attirée par une lumière clignotante au-dessus du frigo.

— Tu... Tu me vois, murmuré-je.

— Oui. Tu sembles préoccupée, Lucky.

J'opine, en serrant mon assiette dans les mains.

— Si tu n'es pas là, qui m'a portée jusqu'à mon lit, hier soir ?

— Quelqu'un en qui j'ai entièrement confiance, répond-il.

Cela ne me rassure en rien, mais j'opine de nouveau en attrapant un bagel encore chaud. Je m'installe sur l'un des tabourets, puis coupe le petit pain en deux avant de tartiner généreusement chaque morceau de fromage frais. J'essaie de ne pas manger trop vite et échoue misérablement. Une fois que j'ai avalé ma dernière bouchée, je me sers un verre de jus d'orange, je le bois d'un coup puis m'éclaircis la gorge.

— Tu résideras dans cette maison aussi ?

— Oui, dans l'aile opposée. Mais nous nous verrons uniquement dans le cadre du tournage.

Comme sur commande, et malgré ma volonté, mes mamelons pointent contre le tissu de mon tee-shirt et je croise les bras avant de m'accouder à l'îlot.

— Est-ce que je peux te demander un truc ?

— Vas-y.

— Tu te donnes beaucoup de mal pour conserver ton anonymat. Cela veut-il dire que le film ne sera pas à ton usage exclusif ?

— Qu'est-ce ma réponse t'apportera, Lucky ?

Je baisse les yeux sur mon assiette vide. J'ai vendu mon corps pendant cinq ans parce que je n'avais pas d'autre choix. À l'instant où je suis née, Clayton Getty a jeté son horrible dévolu sur moi et il me tiendrait probablement encore entre ses griffes si le coup de pouce du destin – et le crime que j'ai commis –, ne m'avait pas permis de m'échapper. Cela dit, à La Villa, ce que je faisais avec les clients restait privé. Là, je vais devoir coucher avec un inconnu tout en étant filmée, et cette pensée manque de me faire rendre mon petit déjeuner.

— Rien, mais je ne peux pas m'empêcher de me poser des questions, avoué-je.

— Je ne peux rien faire pour toi, Lucky. Mais, étant donné la nature précise de ta tâche, je dirais que tu devrais envisager le pire, juste au cas où.

Je déglutis péniblement et glisse du tabouret en prenant mon assiette vide avant de me diriger vers l'évier.

— J'ai du personnel qui est payé pour faire ça, déclare Q au moment où je

pose ma main sur le robinet.

En ouvrant le robinet, je lui fais la remarque suivante :

— Oui, mais je ne vois personne ici, en ce moment.

L'instant d'après, un jet ultrapuissant se déverse directement sur le centre de l'assiette et m'asperge en pleine figure.

— Merde !

— Tu dois te calmer, Lucky.

— Non, je dois juste faire quelque chose pour *moi*, sans voir mon libre arbitre réduit à celui d'une marionnette, soufflé-je en attrapant un torchon pour essuyer les flaques autour de l'évier.

— Tu n'as aucun libre arbitre ici.

Je pose brusquement l'assiette dans l'évier et me tourne vers le frigo.

— Tu crois que je n'en suis pas consciente ?

— Si, tu l'es, mais tu dois aussi l'accepter.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je ne veux pas perdre inutilement mon temps à te dresser.

Bouche bée, je contemple la petite lumière clignotante, puis durcis mon regard.

— Me « dresser » ? Je ne suis pas ton chien, Q.

— Non, tu ne l'es pas. En revanche, tu es mouillée, observe-t-il d'une voix suave et une sensation d'urgence transperce chaque parcelle de mon être.

Je sais que mon tee-shirt est trempé, mais, dans le feu de la dispute, j'ai complètement zappé qu'on pouvait clairement voir mes seins et les auréoles de mes mamelons. Je baisse le regard sur ma poitrine et commence à lever mes mains quand...

— Non !

L'ordre est sans équivoque. Il me parle vraiment comme si j'étais son clébard.

Je devrais croiser les bras juste pour le provoquer, pour l'énerver. Au lieu de ça, j'obéis, sentant mes tétons frotter contre le tissu mouillé et transparent.

— Mets tes mains derrière le dos, Lucky.

Je croise mes mains derrière mon dos en me maudissant intérieurement. Il y a encore quelques secondes, je trouvais sa manière de s'adresser à moi dégradante et là, j'ai presque hâte de connaître sa prochaine demande, de découvrir comment il compte s'y prendre pour me... dresser. Après tout, je suis à lui, corps et âme pendant un mois.

Ma respiration se fait haletante et je suis persuadée qu'on voit mon cœur battre à tout rompre sous mon tee-shirt.

— Es-tu excitée, Lucky ?

— Oui...

— Tu vois à quel point ça peut être jouissif de s'abandonner à l'autre ?

Je serre les doigts autour de mes paumes moites, non pas parce que j'ai envie de couvrir mes seins, mais parce que je ressens un besoin soudain de les prendre en coupe en titillant mes tétons durcis. Comme je ne réponds pas, il enchaîne :

— Tu as une poitrine ravissante.

— Merci.

— J'ai hâte de glisser ma queue entre tes globes parfaits.

Je laisse échapper un petit soupir pendant qu'une chaleur intense se répand au creux de mon ventre et je perçois un léger bruissement, une sorte de grognement étouffé.

— Je dois y aller, dit Q.

— OK, chuchoté-je en laissant retomber mes bras le long de mon corps. Une déception profonde m'envahit.

— Le personnel arrivera à 10 heures. Ils savent ce qu'ils ont à faire.

J'entends alors un petit « clic » et prends appui contre le bord de l'évier, éprouvant un mélange de colère et de dégoût. Et un sentiment enivrant d'anticipation. Hormis Fionnella, Q est la seule personne avec laquelle j'ai interagi au cours de ces trois dernières semaines. Et, oui, je suis curieuse de savoir comment vont se passer les choses ce soir. J'ai hâte de rencontrer *enfin* cet homme qui me paie un million de dollars pour que je sois sa pute pendant un mois et qu'il filme nos ébats.

Le personnel, composé d'un coach sportif et d'un cuisinier, arrive à 10 heures. Si la présence d'un chef cuisinier personnel me ravit, je ne peux pas en dire autant de l'entraîneur qui est également un prof de yoga apparemment. À peine quelques minutes après son arrivée, il passe aux choses sérieuses, à savoir une séance de torture absolue près de la piscine.

Après avoir fait je ne sais pas combien d'abdos et de squats, on passe aux étirements qui durent une plombe. Quand on a enfin terminé, j'ai l'impression qu'un bus m'est passé dessus et je retourne dans la maison en boitant.

Une fois que je me suis remise de mes efforts, je décide de continuer l'exploration de cette vaste demeure qui ne cesse de m'épater. Après le petit déjeuner, j'ai découvert une bibliothèque juste à côté de la cuisine. Elle est immense avec des rayonnages en bois qui couvrent pratiquement tous les murs, et des livres anciens. Il y a aussi une imposante cheminée en pierre.

La salle de séjour est tout aussi impressionnante. Le papier peint couleur lin s'accorde à merveille avec les deux lustres. Les différents fauteuils et canapés sont savamment arrangés, de manière à mettre les hôtes à l'aise. À l'extérieur, juste à côté de la piscine, j'ai découvert un sauna et une cave à vin, et derrière, une petite cabane luxueuse pour les invités. Ah oui, un peu plus loin dans le jardin, il y a même un minithéâtre !

Avant de remonter au premier étage, j'ai remarqué une porte, dissimulée dans un des côtés de l'escalier, avec un petit panneau : « Défense d'entrer ». Il y a une sorte de digicode sur celle-ci et j'ai vite compris qu'il devait s'agir de l'espace de Q. Malgré une certaine curiosité, je suis remontée dans ma chambre pour me poser un peu.

Il est 16 heures quand on frappe à ma porte. Une jeune femme apparaît alors sur le seuil en se présentant comme étant Stephanie. Elle arrive avec une table de massage et un portant sur roulettes chargé de vêtements. J'en déduis qu'elle doit être ma styliste, maquilleuse et masseuse personnelle. Rien que ça !

— Je vous propose d'aller vous doucher pendant que j'installe tout ici, me dit-elle en souriant.

Quand, dix minutes plus tard, je sors de la salle de bains, enroulée dans une grande serviette, elle m'invite à m'allonger sur la table de massage et commence par un gommage de tout le corps. Je ferme les yeux et lorsqu'elle se met à me masser le dos, je pense même que je pique du nez quelques instants, tellement c'est divin.

Au-dehors, le soleil commence à basculer derrière l'horizon et je sens un vilain nœud se former dans mon ventre. Incapable de me retenir, je tourne la tête vers Stephanie pour lui demander :

— Est-il ici ?

— Oui, il est arrivé il y a une heure environ avec son équipe.

— Et... A-t-il dit quelque chose me concernant ?

Stephanie me fait signe de me retourner puis étale une huile qui sent très, très, bon sur ma cuisse.

— Il veut que vous soyez dans son aile à 18 heures.

*Dans moins de deux heures...*

À partir de là, le temps passe à une vitesse alarmante.

Stephanie achève de me masser puis me demande de m'asseoir afin qu'elle puisse couvrir la marque sur l'intérieur de ma cuisse avec un peu de fond de teint. Elle attaque ensuite ma coiffure et mon maquillage puis me tend les dessous qui ont été choisis par Q apparemment : un ensemble bordeaux avec des

bas et un porte-jarretelles assortis.

Je m'habille en faisant attention à ne pas abîmer la coiffure puis j'enfile une paire de talons aiguilles dorés de couleur bordeaux. Stephanie me parfume puis dépose un splendide collier autour de mon cou avant de me tendre les boucles d'oreilles assorties.

— Ce sont de vrais diamants ? l'interrogé-je, les yeux ronds en croisant son regard dans la glace.

— Bien sûr.

Je pars d'un rire nerveux.

Bien sûr *que ce sont de vrais diamants*.

Stephanie recule alors d'un pas et me détaille de la tête aux pieds.

— Tu es prête, déclare-t-elle en me tendant un peignoir de soie.

— Que le spectacle commence..., marmonné-je en nouant la ceinture du peignoir autour de ma taille avant de suivre Stephanie vers la porte. Et vers mon nouveau destin.

# Chapitre 19

## XXX

Lucky

On traverse le couloir en silence jusqu'à un petit ascenseur que je n'avais pas encore remarqué lors de ma visite des lieux. Stephanie glisse une carte dans la fente prévue à cet effet et les portes de l'ascenseur s'ouvrent devant nous.

— C'est ici que nos chemins se séparent, à demain.

Je hoche la tête et pénètre dans la cabine, me sentant comme un gladiateur sur le point d'entrer dans l'arène avant de se faire dévorer par des lions. Sentant mes genoux trembler, je m'adosse contre la paroi puis me redresse aussitôt, craignant de salir ou de froisser ma tenue spécialement choisie pour cette première rencontre.

L'ascenseur s'arrête et je m'engage dans un couloir sombre et moqueté, accueillie par un bourdonnement de machines qui emplit mes oreilles. La première chose que je remarque, c'est que l'endroit ne dégage pas du tout la même atmosphère que le reste de la demeure. Tout d'abord, il y a du matériel de tournage rangé le long des murs ainsi qu'une multitude de câbles au sol, et une pièce, à gauche, tout au fond du couloir.

Devant moi, portes battantes s'ouvrent lorsque j'arrive et je suis plongée dans un tout autre décor. Le hall possède des murs lambrissés en acajou, tapissés d'un ravissant papier peint rouge et or. Mes talons aiguilles claquant sur le sol en marbre, je m'avance vers un imposant escalier tout en m'émerveillant des nombreuses œuvres d'art à côté desquelles je passe.

Une fois devant l'escalier, je m'arrête et pivote sur moi-même en essayant de prendre la mesure de l'immensité des lieux.

Je suis certaine qu'on peut se perdre dans cette baraque tellement elle est grande.

Tout en balayant l'endroit du regard, je remarque les caméras, petites et discrètes, dissimulées un peu partout. Il y en a... un paquet ; elles sont toutes



braquées...

*Sur moi.*

— Lucky, emprunte l'escalier, m'intime alors Q.

Étrangement rassurée par le son électronique de sa voix, je gravis les marches recouvertes d'un tapis bleu épais tout en veillant à ne pas trébucher. J'atteins le premier étage et m'aperçois qu'il y a trois couloirs qui se croisent en haut. Ceux qui sont sur ma gauche et sur ma droite étant plongés dans le noir, je longe celui devant moi, éclairé par des appliques, qui mène vers une porte ouverte.

D'un pas hésitant, je traverse le seuil et m'arrête net pour détailler la chambre à la déco masculine dans laquelle je viens de pénétrer.

Le sol est recouvert d'un tapis couleur bordeaux, et au milieu de la pièce trône un grand lit en fer forgé habillé de draps noirs. Il y a une chaise longue devant la fenêtre et une chaise à bascule érotique juste à côté d'une cheminée en pierre. Un banc à fessées en velours rouge sang et un fauteuil assorti sont placés contre un des murs et une magnifique banquette capitonnée en soie d'un noir profond longe le pied du lit. Les gravures sur les accoudoirs en bronze sont d'un fini précieux. Je m'approche pour les observer de plus près.

À mi-chemin, un parfum enivrant et musqué chatouille brusquement mes narines, un mélange subtil de cèdre mêlé à une fragrance plus primitive agit sur tous mes sens. Je fouille du regard le moindre recoin de la chambre, à la recherche d'une paire d'yeux, mais ne trouve rien. Je frémis d'impatience et je tourne de nouveau sur moi-même.

Dans la chambre il n'y a personne, à part moi, et une dizaine de caméras identiques à celles qui sont installées dans le hall, mais ici, elles sont toutes éteintes. Il y en a quelques-unes fixées au plafond, d'autres sur la tête de lit et d'autres qui se fondent subtilement dans le décor. La plupart sont tournées vers le lit et lorsque je m'avance d'un pas, je perçois un léger bruit derrière moi.

Paniquée, je jette un œil par-dessus mon épaule et vois les portes se refermer lentement.

— Nous allons bientôt commencer, Lucky, proclame Q par un haut-parleur. Les caméras te rendent-elles nerveuse ?

*Étant donné que je ne suis pas une star du X...*

— Oui, marmonné-je.

— Essaie de les ignorer, et ça ira mieux.

— OK...

— À présent, retire ton peignoir, laisse-moi te regarder.

D'une main tremblante, je dénoue la ceinture du peignoir qui glisse sur mes

épaules puis tombe à mes pieds dans un frottement soyeux. Je me penche pour le ramasser puis me dirige vers le lit avant de plier négligemment le vêtement sur la banquette.

— Il y a un bandeau sur la table de chevet, révèle Q. Va le chercher et reviens te placer au pied du lit.

Je fais ce qu'il me demande et me saisis du bandeau à côté d'une grande lampe. Je fais glisser le tissu noir en soie entre mes doigts et remarque qu'en dessous de chaque extrémité, il y a un fermoir métallique.

— Assieds-toi, Lucky, dit Q lorsque je retourne à ma place.

Je m'installe sur la banquette et pose le bandeau sur mes genoux.

L'instant d'après, les lumières de la pièce se tamisent sauf une qui vient se braquer directement sur moi. Une caméra descend alors du plafond dans un bourdonnement à peine perceptible et s'arrête à quelques centimètres de ma tête. Un petit voyant rouge se met à clignoter au-dessus de l'objectif et je réprime un soupir de désespoir.

Ça y est, ça tourne... Chacun de mes gestes, chacune de mes expressions sont dorénavant capturés sur la pellicule.

Je demeure immobile, pétrifiée par l'angoisse pendant quelques minutes, jusqu'à ce que j'aperçoive une ombre se transformer en silhouette derrière la vitre fumée de la porte.

Q...

De là où je me trouve, je distingue le haut d'un corps parfaitement dessiné, avec des épaules larges et une tête qui repose sur un cou long et musclé. Je déglutis péniblement, sentant mon pouls s'accélérer davantage.

— Bande-toi les yeux, Lucky et serre bien le nœud puis pose tes mains sur l'assise, paumes contre celle-ci.

Le fait qu'il veuille me priver d'un de mes sens, et pas des moindres, ne me rassure guère si bien que j'hésite à lui obéir en regardant tour à tour le bandeau sur mes genoux et la porte.

— Fais ce que je te dis, tonne-t-il au bout de quelques secondes et je sursaute légèrement avant de m'exécuter, sentant un frisson... d'excitation me parcourir l'échine. Cela dit, la chaleur que dégage le projecteur au-dessus de ma tête me rappelle cruellement que je suis ici pour une certaine raison et que les caméras ne pardonnent aucun faux pas.

Si je veux réussir, j'ai intérêt à l'écouter et tant pis si je ne peux pas voir le visage de l'homme à qui j'ai vendu mon corps et qui exerce un contrôle inexplicable sur mes émotions. Je n'ai pas fait tout ça pour rien et je ne vais

surtout pas renoncer maintenant.

Résignée mais décidée, j'accroche puis attache le bandeau autour de ma tête et place mes mains comme il me l'a demandé, mes autres sens prenant aussitôt le relais. Son parfum se fait plus intense, plus prononcé, chaque son me parvient avec un volume décuplé et j'ai l'impression que le tissu de la banquette me chauffe les paumes. Un brusque afflux de salive envahit ma bouche et je le ravale tant bien que mal.

Ça y est, le grand moment est arrivé. Je vais le faire devant des caméras...

Le peu d'excitation que j'ai ressentie il y a quelques instants est brusquement remplacé par de l'anxiété et je me mets à trembler comme une feuille malgré moi. J'entends la porte s'ouvrir dans mon dos et mon cœur se met à cogner dans ma poitrine.

*Il est là. Q est là, dans la même pièce que moi.*

Je me redresse pour percevoir ses mouvements, mais mes nerfs sont trop tendus et je n'arrive pas à me concentrer. Un flot de sensations excessives se déchaînent alors en moi et je ressens, avec une acuité surprenante, sa présence m'envelopper dans un cocon sensuel. Ma respiration se fait plus courte, je pense même être à deux doigts de faire une crise d'hyperventilation, et mes paumes deviennent moites de sueur. Mon cerveau se met à bourdonner, mon sang battre à mes tempes et...

*... je ne vais pas tarder à tomber dans les pommes si ça continue.*

— Tu trembles, observe-t-il, et je comprends alors qu'il est devant moi.

— Oui, soufflé-je, mes yeux fouillant inlassablement l'obscurité produite par le bandeau.

— As-tu peur ?

Je mens :

— Un peu.

— De quoi ?

— De... l'inconnu.

— Penses-tu que je vais te faire du mal ? m'interroge-t-il.

Je secoue la tête puis marmonne :

— Je ne sais pas, en fait. À toi de me le dire.

— Veux-tu que je te mente, Lucky ?

— N... non.

— Dans ce cas, je vais te dire que, moi non plus, je ne sais pas si je vais te faire du mal, révèle-t-il d'une voix sombre et intime, teintée de regret.

J'ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais rien de cohérent ne me vient

à l'esprit, puis je décèle comme un changement dans l'air et je sens que son visage est à quelques millimètres du mien.

— Tes inquiétudes ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd, déclare-t-il. Je ne te promets rien, mais je vais tout faire pour qu'elles restent ce qu'elles sont : juste des inquiétudes.

Je devrais lui en être reconnaissante, mais quelque chose dans son ton me laisse soupçonner que ma gratitude ne me servira pas à grand-chose. Un frisson me parcourt de la tête aux pieds et j'attends la suite de... de notre discussion ou des événements, je ne suis plus trop sûre.

Le silence s'étire, plus angoissant de seconde en seconde. Q prend tout son temps, tel un félin qui a déjà planté ses griffes dans sa proie agonisante ; j'ose à peine respirer, comme hypnotisée par le magnétisme qu'il dégage.

— Tu es magnifique, me complimente-t-il et je l'interprète plutôt comme une proclamation de son droit de possession sur moi.

Mon souffle se bloque soudain. J'ai l'impression que la chaleur que dégage son corps, si près du mien, m'insuffle de l'oxygène directement dans les poumons.

— Je... Merci, balbutié-je.

— Je vais te toucher maintenant, Lucky.

— OK.

L'instant d'après, deux doigts se posent sur moi et longent le collier dont les diamants se logent à la naissance de mes seins. Je réprime un gémissement à ce contact anodin, qui pourtant m'électrifie. Il laisse glisser ses doigts d'un côté avant de les remonter de l'autre, et je déglutis avec effort.

— J'attendais ce moment avec impatience, murmure-t-il. Sentir ton pouls battre sous mes doigts, découvrir la sensation de ta peau contre la mienne.

— C'est... C'est fait, répliqué-je, ne sachant pas trop comment répondre à ça.

— Oui, et maintenant que c'est fait, j'ai envie de goûter, de lécher chaque centimètre carré de ton corps.

Sa révélation provoque en moi un mélange de désir et de peur. De désir, parce que je veux qu'il m'explore tout entière de sa bouche et de peur, parce que, à cause de sa voix mécanique, j'ai l'impression d'avoir à faire à... un ange déchu, enfermé dans une machine. Et le ronronnement de la caméra au-dessus de nous ne m'aide pas à oublier mon trouble persistant. En plus de combler ses besoins immédiats, je vais également satisfaire sa perversion évidente de voyeurisme.

Finalement, je suis bien contente d'avoir les yeux bandés, ça me donne une sensation de protection, même si je sais que celle-ci est illusoire. J'ignore

pourquoi Q tient tant à ce que je le porte, mais ce n'est pas plus mal finalement.

J'inspire lentement, me concentrant sur les douces caresses faisant courir des étincelles sur ma peau et qui embrasent mes mamelons et mon entrecuisses.

— Je ne vais pas uniquement me contenter de te goûter et te lécher, je vais te dévorer, Lucky, te faire mouiller, te faire vibrer encore et encore... Et encore. Je vais te défoncer.

Brusquement, l'air se charge d'électricité et un silence lourd de promesses sombres et de sous-entendus s'abat sur nous. Je ne peux pas voir Q, mais je sais qu'il a tout d'un fauve prêt à bondir sur sa proie.

# Chapitre 20

8 MM

Lucky

J'ai vu juste, car il plonge ses doigts dans mes cheveux et les empoigne avant de tirer dessus, exposant mon visage à la lumière braquée sur moi.

— Tu es à moi, annonce-t-il d'un ton résolu.

— Oui...

Il fait lentement glisser ses pouces sur mes joues tout en m'inclinant la tête d'un côté puis de l'autre.

— Chaque parcelle de ton corps m'appartient, souffle-t-il et la finalité de ses paroles me glace le sang.

Ses mains toujours enfouies dans mes cheveux, je le sens se redresser et j'entends le léger bourdonnement de la caméra accompagner son mouvement.

— Écarte les jambes, m'intime-t-il en me massant le cuir chevelu.

Je m'exécute. Il se place entre mes cuisses son parfum viril et frais m'assaillant davantage. Il me renverse la tête en arrière et laisse glisser les doigts de son autre main le long de ma mâchoire, mon cou et s'attarde sur mon pouls avant de poser sa paume sur mon épaule. Puis son souffle me chatouille le visage et je comprends qu'il s'est de nouveau penché vers moi. Je respire son odeur masculine, des flammes naissant au creux de mon ventre.

— Je veux sentir tes lèvres contre les miennes, Lucky. Es-tu prête pour ça ?

Nerveuse, j'humecte mes lèvres que je trouve subitement sèches, en dépit de l'épaisse couche de gloss rouge qu'on m'a appliquée dessus.

— O... oui.

— Je ne pensais pas à ces lèvres-là, ma belle, mais à celles entre tes ravissantes jambes, répartit-il avec un petit rire. Lève-toi.

Flageolante, je me remets sur pied. Il ne me retient pas pour m'aider à retrouver mon équilibre. D'instinct, j'ai envie de tendre une main vers lui, mais m'en dissuade, sachant parfaitement que je n'ai pas le droit de le toucher sans sa

permission. Enfin, je n'en suis pas si sûre, mais une partie de moi a peur de casser un mythe, de découvrir que je n'ai pas affaire à un être humain.

Me réprimandant intérieurement pour avoir une pensée aussi ridicule, je me stabilise et laisse tomber les bras le long de mon corps. Ses paumes viennent alors recouvrir mes épaules avant de redescendre jusqu'à mes mains. Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression qu'il est très, *très* grand.

Comme s'il venait de lire dans mes pensées, je l'entends dire, au-dessus de ma tête :

— Si petite, si fragile.

Je secoue la tête, un vent de rébellion se levant en moi.

— Je ne suis pas...

— Chuuut, ma jolie petite tigresse. Enlève ta culotte.

Tout en parlant, Q fait un pas en arrière. La caméra ronronne au niveau de mon visage et j'en conclus qu'elle doit être dotée d'un capteur de mouvement dernier cri. Je glisse mes pouces sous l'élastique de ma culotte et hésite une seconde, troublée par le bruit de l'appareil tournant autour de moi.

— J'attends, tigresse.

Entendant l'avertissement dans sa voix, je laisse glisser le tissu le long de mes cuisses en me penchant en avant. Une fois de plus, son odeur m'enveloppe et j'en déduis qu'il doit être à quelques centimètres de mon visage. Je suis aussitôt saisie d'une envie soudaine de m'approcher de lui, mais me contente d'enjamber ma culotte avant de l'écarter du bout de mon escarpin. Je me redresse lentement, très lentement pour...

— Quelque chose a suscité ton intérêt, Lucky ?

— Peut-être, chuchoté-je.

— Ça devra attendre. Il faut déjà assouvir mes envies, tu comprends ?

« *Tu n'as aucun libre arbitre.* »

Ces quelques mots qu'il m'a dits ce matin, alors qu'il était question d'une simple assiette à laver, se sont douloureusement gravés en moi.

— Oui.

— Rassieds-toi et écarte les jambes.

Je m'exécute.

— Encore.

J'écarte mes cuisses davantage, jusqu'à ce que mes genoux butent contre le rebord de l'assise. Les joues en feu, je réprime un frisson en sentant l'air caresser ma chair intime humide.

— Tu as une si belle chatte, Lucky. Une chatte qui m'appartient. Elle est à

*moi.* Je vais la lécher, la bouffer... La ravager. Et je ferai pareil avec ton cul.

J'inspire un peu trop bruyamment, bouleversée par les images érotiques que ses paroles font surgir.

— Mais, avant ça, je veux mon baiser, annonce-t-il en s'agenouillant. Penche-toi légèrement en arrière.

Je m'efforce de me décontracter et cale le haut de mon dos contre le bord du matelas du lit, derrière moi. Je connais pas mal de positions – au sens propre, comme au sens figuré –, mais je ne me suis jamais sentie aussi exposée, aussi vulnérable.

Q soupire puis pose ses lèvres sur moi et j'avance mes hanches vers lui en gémissant. Machinalement, je commence à resserrer mes jambes autour de sa tête, mais il m'en empêche en plaquant ses mains à l'intérieur de mes cuisses. Il ne se concentre pas uniquement sur mon clitoris ou sur une partie spécifique de ma chatte, non, il la lèche de haut en bas et de bas en haut, avant de lui rouler une pelle monumentale. Je savoure cette sensation aussi inouïe qu'incomparable, tous mes sens se focalisant sur ce contact. On dirait qu'il est en train de me dévorer, de festoyer sur mon sexe et ça me fait un bien fou.

Q émet alors un étrange ronronnement électronique qui résonne en moi et je rejette ma tête en arrière.

*Putain, mais comment il fait ça ?*

Au bout de quelques instants, il aspire mon clitoris entre ses lèvres avant de le titiller de sa langue.

— Oh...

Je m'arque contre son visage, le suppliant silencieusement de continuer à faire exactement ça, mais, bien évidemment, il se remet à me lécher avidement. Il insinue sa langue entre mes replis moites avant de les explorer avec sa bouche en produisant des bruits de succion, ce qui m'arrache un long gémissement.

Il se redresse entre mes cuisses et je donnerais n'importe quoi pour voir son expression.

*Si seulement je pouvais me résoudre à ignorer le bruit de la fichue caméra ! J'aimerais...*

— Putain, tu es parfaite, j'adore le goût de ta chatte, déclare-t-il.

Il passe alors ses mains sous mes genoux et les écarte avant de recommencer à me travailler plus... férocement. Je laisse ma tête aller contre le matelas du lit en plantant mes ongles dans l'assise de la banquette, m'abandonnant à un plaisir montant par vagues de plus en plus intenses.

Je suis sur le point de vivre mon premier orgasme, un orgasme qui n'est



procuré ni par ma main ni par un jouet sexuel, mais par un homme, un vrai.

— Oh, oui... !

Q arrête ses assauts et je relève la tête vers lui, même si je sais que je ne peux pas le voir.

— S'il te plaît..., articulé-je.

Les caméras ont-elles relevé ma supplication ? Et plus grave encore, vais-je pouvoir supporter l'explosion qui menace sérieusement mon entrejambe ?

— Tu veux jouir, Lucky ?

J'opine en ravalant ma salive, et ma fierté par la même occasion.

— À qui appartient ce corps ? m'interroge-t-il sèchement.

— À toi.

Il me récompense d'un long coup de langue.

— Et cette chatte ?

Cet... échange prend une tournure troublante.

— La tienne.

— Et la mouille qui la recouvre ?

Mes jambes se mettent à trembler de faiblesse, mais Q ne relâche pas la pression qu'il exerce sur mes genoux.

— Je... Je...

— Et la mouille qui la recouvre, Lucky ? répète-t-il, agacé.

— À toi, Q, à toi.

Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression que ma réponse le fait frémir et, en même temps, quelque chose se libère, se dénoue, en moi.

Je suis clairement en train de perdre la tête.

— À moi, oui, grogne-t-il. Je te repose donc la question : tu veux jouir, Lucky ?

— Oui, mais avec ta permission, s'il te plaît, murmuré-je, ayant bien retenu la leçon.

Il fourre de nouveau ses lèvres entre mes replis et m'embrasse de plus belle. La vague de chaleur qui s'était dissipée remonte le long de mon corps. J'ai l'impression de me liquéfier sur la banquette luxueuse. Me mordant la lèvre inférieure, je tourne la tête sur le côté et m'agrippe aux rebords de l'assise. Mes gémissements se mêlent aux grognements électroniques de Q. Une tension s'enroule aux creux de mes reins comme une spirale tandis que mon plaisir monte et monte encore. Tout serait parfait si ce n'était pas filmé et si je n'avais pas accepté de le faire pour une somme d'argent mirobolante.

Rapidement, mon cerveau cesse de fonctionner, et mon corps prend la relève.

Je pousse un long soupir haletant, sentant mes tétons se tendre douloureusement sous la dentelle du caraco.

Q glisse les mains sous mes fesses avant d'écarter mes replis sensibles de ses pouces. Il m'effleure alors de ses lèvres et je sens son souffle chaud contre ma chair brûlante. Du bout de la langue, il se remet à caresser et presser mon clitoris et un premier spasme m'agite, s'amplifiant à chaque caresse. Soudainement, il plonge sa langue dans mon vagin et la fait aller et venir fébrilement en moi. Des étoiles se mettent à jaillir devant mes yeux.

— Q... Oh, oh... Je... vais jouir.

Il me répond par un grognement presque animal et je ne sais pas si c'est une permission. Il accélère la cadence et je décide de retenter ma chance.

— Je peux jouir, s'il te plaît, Q ?

Subjuguée par le plaisir, j'ignore si ma demande a franchi mes lèvres d'une manière cohérente. Je m'apprête à lui reposer la question, mais il ne m'en laisse pas le temps.

— Mmmh..., fait-il contre ma peau. Je veux te lécher encore et encore.

Un frisson monumental me traverse et je ferme les yeux, essayant de lutter contre l'orgasme qui déferle en moi. Les étoiles qui dansent derrière mes paupières closes se transforment en étincelles multicolores et je pousse un petit cri de frustration. Je gémis :

— S'il te plaît... Q...

— Trop bonne..., marmonne-t-il d'une voix étranglée. Je ne veux pas en laisser une goutte.

— Q... Je peux ?

— Oui, ma petite tigresse. Jouis, jouis dans ma bouche.

Sa permission m'arrache un cri de pur plaisir et je jouis. Mon corps est soulevé par une vague de plaisir sans fin tandis qu'il continue à me travailler de sa langue experte.

— Putain ! s'exclame-t-il. J'ouvre les yeux, luttant pour reprendre ma respiration et le contrôle de mes émotions.

Petit à petit, le bourdonnement grandissant des caméras envahit mon esprit toujours embrumé et je me raidis malgré moi, assaillie par le regret et la honte.

*Bon sang, combien de caméras ont filmé mon orgasme ? !*

J'ignore pourquoi et comment, mais il devine mon désarroi. Je sens que ma réaction le contrarie grandement. Il me lèche une dernière fois et je crois discerner une certaine cruauté dans son geste. Je perçois un bruissement, et l'instant d'après, il me retire un escarpin, puis l'autre.

— Vérifie que ton bandeau est bien en place et grimpe sur le lit, m'ordonne-t-il. Son ton, à la fois ferme et suave, avec une pointe d'agressivité, me tord l'estomac.

Le corps toujours fébrile, je recule sur la banquette pour m'installer sur lit avant de m'adosser contre des oreillers, prenant appui sur mes coudes. Q ne me rejoint pas et je le sens faire les cent pas dans la chambre, son regard fixé sur moi.

Au bout d'une minute, je l'entends descendre sa braguette et ma peau se hérisse. J'aimerais lui demander quand je pourrais retirer le bandeau, mais ma question reste bloquée dans ma gorge. Il m'a dit qu'il n'était pas sûr de ne pas me faire de mal, mais il vient aussi de me montrer que la cruauté coulait vraisemblablement dans ses veines.

Je ne suis pas au bout de mes peines. Ni de mes surprises.

# Chapitre 21

22 CM

Lucky

Il y a un « clic », comme le bruit d'une caméra qu'on met en marche.

Q vient-il d'allumer une... caméra portable ?

Aussitôt, un énième sentiment de honte et de malaise m'envahit et je serre davantage les cuisses, sentant encore l'empreinte de ses mains sur mes fesses et son regard se promener sur ma chair exposée.

J'entends ses pas s'approcher et, quelques secondes après, le matelas se creuse près de moi.

— Glisse vers le bas du lit, Lucky, je veux te déshabiller, déclare-t-il.

Je me redresse pour faire ce qu'il me demande puis lève les bras, espérant que cette initiative lui convienne. Il attrape le bord de mon caraco et le passe par-dessus ma tête en faisant attention à ne pas faire bouger le bandeau. Le vêtement tombe sur le sol dans un frou-frou soyeux. Je perçois un léger soupir qu'il laisse échapper. Il pose alors ses paumes chaudes sur mes épaules et les fait glisser sous ma poitrine pour prendre mes seins en coupe.

— Magnifiques, murmure-t-il. Tu as des seins parfaits, Lucky, idéals pour y enfouir ma queue.

Tout en parlant, il malaxe habilement mes globes, ses pouces titillant mes tétons. Une nouvelle vague de chaleur naît en moi et ma respiration se fait plus saccadée.

— Rallonge-toi, m'ordonne-t-il. Mets tes mains au-dessus de la tête afin que je les attache.

Ma protestation s'étouffe dans ma gorge. Lors de l'entretien, on a abordé et exclu les pratiques sexuelles glauques, mais on n'a jamais parlé du bondage. Lentement, je laisse glisser mes bras sur les draps en soie puis cale mes mains entre les barreaux de la tête de lit. Q passe une corde autour de mes poignets puis m'attache en quelques secondes. Je réprime un halètement de surprise lorsque je

sens sa bouche happer l'un de mes mamelons dressés. Il commence à le sucer avidement et je me laisse porter par la sensation plaisante que cela me procure. Le bruit de succion et les petits grognements satisfaits qu'il pousse ne font qu'accroître mon désir qui redescend en flèche lorsque j'entends une des caméras bouger autour de nous. Je me tends et Q libère aussitôt mon téton d'entre ses lèvres.

— Il va falloir que tu arrêtes de faire ça, Lucky.

— C'est plus fort que moi, le bruit des caméras me déstabilise.

— Certaines d'entre elles sont programmées pour suivre mes mouvements, tu vas devoir t'y habituer.

Il fait rouler mon mamelon entre son pouce et son index et je gémiss malgré moi.

— Je... Je vais essayer, bredouillé-je.

— Tu vas même faire plus que ça. Je ne veux pas que tu sois tendue pour cette première fois. Ni pour les autres d'ailleurs.

Il remplace alors ses doigts par sa langue. Je me concentre sur ses caresses et sur sa main qu'il fait descendre le long de mon ventre.

— Écarte tes cuisses. Quand tu es avec moi, je veux pouvoir voir ta petite chatte constamment. Compris ?

— O... oui.

D'un de ses doigts, il parcourt la fente de mon sexe humide et j'inspire profondément avant d'expirer lentement.

— Mmmh... Parfaite, marmonne-t-il en enfouissant son doigt en moi.

Les parois de mon vagin se contractent autour de cette invasion subite, et je me mords la lèvre inférieure pour ne pas crier.

— Parfaite... Étroite..., commente-t-il.

Il s'empare de mon autre téton à pleine bouche tout en faisant aller et venir son doigt en moi. Rapidement, je sens les prémices d'un deuxième orgasme se préciser et lorsque son pouce se met à tracer des petits cercles sur mon clitoris, je sais que je ne vais pas pouvoir rester de marbre bien longtemps.

Luttant pour ne pas m'abandonner au plaisir, je me rends compte que Q n'a encore rien exigé de moi et que je n'ai toujours pas vu ni son visage ni son corps. Je couche avec un parfait inconnu. Cette réflexion dérangeante est toutefois rapidement balayée par la chaleur brûlante qui m'envahit, et pas même le son incessant des caméras ne peut mettre un frein à ma jouissance.

— Q... Je suis si proche... Je peux ?

— Je veux faire durer le plaisir, mais d'un autre côté j'ai hâte de m'enfouir en

toi.

— Est-ce... Est-ce là ta permission ?

— À ton avis, tigresse ?

— S'il te plaît, je ne peux pas... Dis-moi, murmuré-je, haletante en secouant la tête.

— Tu es addictive, Lucky, tu le sais, ça ? Jouis, jouis pour moi.

Mon esprit cesse de fonctionner et mon corps se met à trembler sous les effets dévastateurs de l'orgasme qui me traverse comme une foudre. Incapable de me contrôler, je pousse des petits cris exaltés et Q englobe mes deux seins dans une de ses paumes puis les presse l'un contre l'autre tout en me doigtant sans relâche jusqu'à ce que je me cambre une dernière fois, sous l'effet d'un spasme des plus exquis.

— Magnifique, susurre-t-il entre mes seins avant d'y déposer un baiser, et je fronce mes sourcils, car je perçois comme une note de regret dans sa voix.

Il retire son doigt et j'émetts un petit grognement de frustration. Puis, je sens le matelas s'enfoncer davantage sous son poids et un frisson me parcourt tout entière lorsque sa cuisse effleure la mienne.

— Tu es chaud, observé-je bêtement.

*Vraiment, Lucky ? !*

— Tu t'attendais à quoi ? glousse-t-il.

— À... Ta voix...

— Tu as senti mes mains sur ton corps, ma bouche et ma langue entre tes cuisses. Et là, tu vas éprouver un tas de nouvelles sensations qui démontreront que je suis loin d'être un robot.

— Je... Je peux te voir ?

— Pas encore, tigresse. Ce soir, je veux juste que tu me sentes sur toi, en toi, autour de toi.

Sa logique est assez étrange, mais je me contente d'opiner.

Il s'installe alors à côté de moi et, pour la première fois, je le *sens*, lui, l'homme qu'il est. Comme je l'avais imaginé, il paraît bien bâti et, à en croire la bosse que je sens contre ma cuisse, la taille de son sexe doit être impressionnante...

Q pose une main sur mes poings liés et la fait doucement descendre le long de mon bras puis de mes côtes et je tressaille sous son toucher. Il marque une petite pause, le temps qu'il me faut pour recouvrer un tant soit peu de sang-froid, puis ses doigts poursuivent leur chemin jusqu'à mon entrejambe.

L'effet que me procure cet homme est aussi bouleversant qu'effrayant.

Étonnée de sentir de nouveau sa paume immobile, juste au-dessus de mon pubis, je m'aperçois alors que j'ai resserré mes jambes et les écarte d'un mouvement brusque.

— Encore, souffle-t-il, et je m'exécute.

Je le sens se relever et, quelques secondes après, il vient s'installer entre mes cuisses tout en attrapant mes chevilles. Il écarte davantage mes jambes, faisant remonter mes genoux pratiquement jusqu'à ma poitrine et je ferme les yeux, mortifiée par le spectacle que je dois lui offrir dans cette position. Une caméra s'approche de moi – ou de lui, je ne sais plus trop –, et je m'efforce de rester naturelle et détendue.

Q demeure sans bouger un long moment. Je sais qu'il est en train de contempler une partie précise de mon corps. Je sens un flot de sang monter à mes joues. Ma respiration se fait brusquement plus laborieuse. Finalement, il relâche une de mes chevilles puis caresse mon sexe de haut en bas et de bas en haut avec son gland. Une fois de plus, je le remercie silencieusement pour le bandeau, car j'écarquille les yeux, devinant à peu près la taille de son membre.

Il me pénètre lentement et je me raidis, persuadée d'être dans l'incapacité la plus totale de l'accueillir tout entier. Il s'arrête quelques instants en remontant ma jambe, mon genou écrasant mon sein. Il s'enfonce encore un peu plus en moi.

*Putain, et dire que ce n'est que le gland...*

Esquissant une grimace, je pousse un petit cri et l'entends grogner au-dessus de moi.

— Bordel de merde !

Des larmes embuent mes yeux et la sensation de picotement dans mon nez s'accroît lorsque Q s'enfonce plus profondément en moi.

Je fais :

— Ahhh !

— J'ai besoin... d'être en toi, Lucky.

— Tu... Désolée, mais elle est trop grosse, ça ne passera jamais.

Je pousse un halètement lorsqu'il se retire, mais il replonge aussitôt essayant d'aller encore plus loin.

— C'est toi qui es trop étroite, marmonne-t-il en se remettant à titiller mon clitoris du pouce.

Une moiteur abondante et chaude envahit ma chatte et il en profite pour aller plus en profondeur.

— Putain... Détends-toi, ma belle. Voilà... Comme ça... Relax...

Sa voix, combinée à la caresse experte de son doigt sur mon clitoris, atténue la tension qui s'est emparée de mon corps. Je sens Q progresser de quelques centimètres.

— Respire, Lucky, m'ordonne-t-il d'un ton sans appel.

Je pousse un profond soupir et il en profite pour se loger entièrement en moi.

— Arrrgh ! fait-il en libérant mon autre cheville.

Ses deux mains se posent sur mes seins et je le sens se pencher vers moi en les pétrissant violemment et jouant avec mes mamelons.

— J'adore ta poitrine, Lucky.

À ces mots, il commence à se mouvoir en moi et je gémis longuement en m'ouvrant pour l'accueillir plus profondément. Mon corps se soulève à chacun de ses coups de reins. Je découvre rapidement une toute nouvelle dimension d'extase, où douleur et plaisir se confondent dans un même tourbillon de passion qui monte en moi.

Je sens Q prendre appui sur son coude, celui-ci frottant contre mes côtes, et laisse échapper un cri lorsqu'il emprisonne un de mes tétons entre ses lèvres.

— Oui, oui, oui..., grogne-t-il en accélérant le mouvement de ses hanches. Prends-moi, prends-moi tout entier...

J'ai envie de lui dire que c'est déjà le cas, mais je me sens incapable d'aligner ne serait-ce que deux mots. Je réponds à chacun de ses assauts, les savoure en poussant des petits cris de plaisir, ayant de plus en plus de mal à contenir ma jouissance. Il accentue ses coups de boutoir avant de ralentir, ce qui ne fait qu'augmenter la pression au creux de mon ventre. J'ai déjà eu deux orgasmes ce soir, mais celui-ci, j'en ai vraiment *besoin*, j'en ai besoin comme jamais je n'ai eu besoin d'autre chose.

À un moment, il libère mon mamelon d'entre ses lèvres puis place une main sous chacun de mes genoux, écartant mes jambes encore plus. Waouh, j'ignorais que j'étais aussi souple et que je pouvais aller aussi loin.

*Merci les cours de yoga.*

Il enfonce ses doigts dans la chair de mes hanches et se retire presque entièrement avant de revenir sauvagement en moi. La caméra suit de près ses mouvements.

— Q !

— À qui appartient cette chatte ?

— À toi, à toiii !

— Exactement, à moi.

Il sort de nouveau puis s'enfonce avec encore plus de force et entame un



mouvement de va-et-vient frénétique.

Je rejette la tête en arrière contre l'oreiller, m'apercevant qu'il était très sérieux quand il disait qu'il allait me défoncer. Comment vais-je me remettre de tout ça ? Étrangement, mon corps préfère ignorer cette question et se concentrer sur ce que Q lui fait subir.

Inconsciemment, je tire sur les liens qui retiennent mes mains, la gêne que j'éprouvais au début s'étant transformée en un plaisir croissant. J'ai la sensation de m'embraser tout entière lorsqu'il se retire soudainement avant de m'attraper par la taille et de me retourner sur le ventre d'un geste vif qui me coupe littéralement le souffle.

J'ai envie de hurler et de le supplier de me prendre de nouveau, mais avant que j'aie le temps de faire ou dire quoi que ce soit, je sens sa langue caresser mon sexe sensible avant de l'introduire en moi.

Pendant plusieurs minutes, il me travaille sans relâche tout en malaxant mes fesses. Sentant mon orgasme monter dangereusement au creux de mon ventre, j'enfouis ma tête dans l'oreiller, essayant de contrôler les réactions démesurées de mon corps. Rapidement, Q se redresse et me relève les fesses en l'air avant de me pénétrer d'un coup de reins souple et puissant. On crie à l'unisson et il va et vient en moi avec une ardeur redoublée. Des gouttes de sueur de Q viennent s'écraser sur mon dos et je me cambre davantage, l'invitant plus profondément en moi.

Tiraillée entre le plaisir, la passion, mais aussi par ce persistant sentiment de honte, je le supplie de me laisser jouir à plusieurs reprises, et lorsqu'enfin il m'en donne la permission, je pousse un long cri presque agonisant en levant ma tête et cambre mes reins autant que possible, secouée par des spasmes compulsifs. Les parois de mon vagin se contractent et Q se retire complètement avant de me pénétrer une énième fois et d'éjaculer, son sperme giclant par saccades en moi.

— Aaaaarrghhhhh ! hurle-t-il en me serrant la taille, probablement inconscient de la douleur qu'il est en train de m'infliger.

Je laisse alors retomber ma tête sur l'oreiller, la respiration pantelante. Son corps recouvre le mien. J'entends le bourdonnement des caméras, dont j'avais presque oublié la présence. Je suis trop occupée à me remettre de mes émotions pour m'en soucier.

Toujours en moi, Q se met à jouer avec mes cheveux avant de les repousser sur le côté et de se redresser pour déposer un baiser au niveau de ma nuque, ce qui me fait frissonner de la tête aux pieds.

— La prochaine fois, je vais éjaculer sur tes seins, déclare-t-il après avoir repris son souffle. Et la fois d'après, ce sera sur tes jolies petites fesses. Dis « oui, Q ».

Je déglutis péniblement, espérant ne pas avoir définitivement perdu la faculté de parole.

— Oui, Q, répété-je d'une voix à peine audible.

Il sème un sillon de baisers sur mes épaules. Je ferme les yeux, savourant le contact de ses lèvres sur ma peau. Il se redresse sur ses coudes et je sens son regard caressant peser sur moi. Au bout de quelques minutes, quand sa respiration s'apaise, il pose une paume de chaque côté de mon corps encore engourdi et presse son front entre mes omoplates, sauf que...

... ce n'est pas sa *peau* que je ressens contre la mienne.

Non, je reconnais là le contact froid et dur du métal.

# Chapitre 22

## ARRÊT SUR IMAGE

Lucky

Avait-il prévu de faire ça dès le début ? Pourquoi ? Pour me faire peur ? Me rappeler que j'ai accepté de coucher avec un parfait inconnu ? Pour me faire comprendre que c'est lui qui a le contrôle total de la situation ? Qu'il peut faire de moi ce qu'il veut ?

Un frisson, qui a pour point de départ le métal plaqué contre ma peau, me parcourt à chacune de ces questions.

Q porte-t-il toujours un masque ? Sa voix... Le métal... Serait-il un homme bionique ?

*N'importe quoi !*

J'ai senti ses lèvres, sa langue et sa queue... J'ignore ce qu'il est exactement, en tout cas, les parties clés de son anatomie, elles, sont... naturelles. C'est surtout son visage qui m'intrigue. Plus j'y pense, et plus ça me fait flipper.

*Tu es ridicule, Lucky, ce n'est pas un phénomène de foire !*

Probablement, mais il a peut-être subi des dommages corporels permanents. Ça expliquerait sa voix, le masque, son désir d'anonymat.

*Le pauvre, ça ne doit pas être facile à vivre au quotidien.*

— Tu... Tu vas bien ? l'interrogé-je.

Il se raidit contre moi, mais ne bouge pas.

— C'est plutôt à moi de te demander ça, Lucky.

Une légère douleur attise mon sexe. Je sais que j'aurai encore mal demain probablement, mais ça, il n'a pas besoin de le savoir.

— Je vais bien, répliqué-je.

Il émet un petit grognement d'incrédulité, mais ne dit rien. Il caresse ensuite ma peau nue puis remonte le long de mes côtes et cette caresse me fait tressaillir, mon corps tout entier à la chair de poule.

— Les caméras sont éteintes, révèle-t-il.

Le nœud de tension qui me congestionne se détend aussitôt.

On reste comme ça pendant plusieurs minutes, lui couvrant partiellement mon corps du sien, et moi les poings toujours liés et dans l'incapacité de voir quoi que ce soit.

Je demande :

— Tu peux me retirer le bandeau, s'il te plaît ?

— Non, répond-il fermement au bout de quelques secondes.

Je ravale ma salive, cherchant le meilleur moyen de ne pas le vexer.

— Je... Je me fiche de savoir à quoi tu ressembles, tu sais.

Q émet un petit rire métallique et une boule pesante se loge dans mon ventre.

— Bien sûr.

La fermeté dans sa voix me fait comprendre que cette discussion ne me mènera nulle part. Je décide de rester silencieuse pendant qu'il continue de me caresser d'un geste de plus en plus brusque. Soudain, il prend mes seins en coupe et je le sens grandir en moi.

— Putain, j'ai envie de remettre ça, marmonne-t-il.

Je laisse échapper un soupir de frustration.

— Mon corps, ma chatte, tonne-t-il.

À ces mots, il se retire brusquement et cale son sexe recouvert de ma mouille et de son sperme entre mes fesses. Tout en pressant mes seins de ses mains fermes et chaudes, il se met à balancer ses hanches avant de me murmurer à l'oreille :

— Serais-tu opposée à l'idée que je te baise, mais sans caméras cette fois, uniquement pour mon plaisir ?

Mon sang se fige dans mes veines. Comment ça, « uniquement pour son plaisir » ? Et puis, ne vient-il pas de me faire comprendre que mon corps lui appartenait ? Je fronce les sourcils, en proie à la confusion la plus totale.

— Je... Je...

— Tu aimes le cul, Lucky, il n'y a aucune honte à ça.

Je secoue la tête, car il se trompe. Je n'aime pas le cul, comme il le dit si joliment. Du moins, je n'aimais pas le coït en tant que tel jusqu'à ce soir, jusqu'à ce qu'il me procure trois orgasmes intenses. Le sexe a toujours été un outil de travail, une obligation qui me permettait de survivre. Ça n'a jamais été synonyme de plaisir pour moi.

— Je t'appartiens pendant un mois, et tu as donc le droit de me baiser quand bon te semble, rétorqué-je d'une voix sensuelle, celle que j'utilisais à La Villa, tout en essayant de décrypter son commentaire.

— Oui, c'est vrai, ronronne-t-il, enjôleur, sa colère semblant avoir complètement disparu.

Il fait glisser sa queue dure entre mes fesses de haut en bas puis de bas en haut avec un petit grognement de satisfaction.

— Finalement, je vais rallumer les caméras afin qu'elles capturent ton prochain orgasme.

Il se lève et un vide étrange m'enveloppe. Avant que j'aie le temps d'étudier ce sentiment surprenant, le bourdonnement des caméras emplît mes oreilles et une angoisse familière m'opresse.

Le matelas se creuse à mes pieds, e, l'instant d'après, Q m'enserme la taille et me retourne sur le dos avant de s'installer entre mes jambes. Du bout de sa langue, il effleure tour à tour mes tétons avant de se concentrer sur le premier, tout en roulant l'autre entre ses doigts. Peu à peu, une chaleur intense m'envahit, se répand à travers mon corps, jusqu'au bout de mes doigts et de mes orteils.

Il laisse alors vagabonder ses lèvres le long de mon ventre puis commence à ouvrir les clips de mon porte-jarretelles. Il m'ôte lentement un bas, puis l'autre, et je me retrouve entièrement nue devant lui. Il caresse ensuite l'intérieur de mes cuisses avant de tracer avec ses pouces la courbe de mes lèvres intimes.

— Mon corps, ma jolie petite chatte, déclare-t-il.

Je gémis malgré moi.

— Ça t'excite, hein ? Tout en parlant, il écrase son doigt contre mon clitoris et je frémis, comme électrisée.

Il rit de plus belle et je le sens se pencher vers moi. Son souffle caresse ma joue.

— Tu pensais que tu n'allais pas kiffer coucher avec moi, hein tigresse ? s'enquiert-il d'un ton cinglant. Que tu allais te contenter de faire ton boulot avant de poursuivre ton chemin comme si de rien n'était ?

*Qu'est-ce que j'ai encore fait de mal ?*

Il semble de nouveau en colère. Je ne comprends pas ce qui provoque chez lui ces brusques changements d'humeur.

— Q, dis-moi ce que tu veux, chuchoté-je après m'être humecté les lèvres.

— Je veux te baiser jusqu'à ce que tu ne puisses plus respirer et je veux que tu kiffes chaque instant, chaque seconde.

— Je... Je kiffe.

— Tu n'es pas très convaincante.

Je préfère ne pas répondre à cette remarque, car à quoi bon faire des efforts pour mener un combat que je sais perdu d'avance ?

— N'est-ce pas *toi* qui craignais qu'on ne soit pas compatibles ? demande-t-il.

— Si, mais ça, c'était avant, plus maintenant.

— Mmmh, disons que je te crois, mais que je préfère m'en assurer par moi-même.

Avant que j'aie le temps de répondre, il s'enfonce en moi, me remplissant de toute sa force. Je pousse un hurlement de surprise, de douleur mais aussi d'extase. Il me donne un nouveau coup de buttoir, aussi violent que le premier, et le plaisir déferle en moi comme une coulée de lave en fusion qui efface toute pensée rationnelle.

— Tu aimes ça, commente Q en se redressant au-dessus de moi.

Est-ce une question ? Et si oui, la pose-t-il à cause des caméras qui nous filment ou pour que j'admette l'évidence qui crève pourtant les yeux. Peu importe, il a le contrôle de la situation et je n'ai pas d'autres choix que de me plier aux règles de son jeu morbide.

— Oui.

— Plus fort, ma belle, je n'ai pas entendu.

— Oui !

Il imprime alors à ses hanches un mouvement régulier qui propage en moi des ondes brûlantes qui se répercutent jusqu'au bout de chacune de mes terminaisons nerveuses. Je ne sais plus si je dois inspirer, expirer, crier... Je suis prise dans un tourbillon de sensations et d'émotions contradictoires.

— C'est bien ce que je croyais, tu mouilles comme une fontaine. Veux-tu que je te baise jusqu'à ce que tu ne puisses plus marcher, Lucky ?

Qu'est-ce que je peux bien répondre à ça ? J'aimerais quand même pouvoir tenir sur mes deux jambes demain. Cela dit, je dois faire très attention à ma réponse. Il y a sûrement un moyen de contourner le problème. Ou de gagner un peu de temps, plutôt.

— Comme tu veux, Q.

— Ce que je veux, c'est que tu me prennes tout entier en toi.

Un sentiment de panique me serre la gorge. Je pensais qu'il était déjà entièrement en moi !

Il passe une main sous ma taille et me tourne sur le côté en grognant, avant de me lever la jambe, faisant remonter mon genou à la hauteur de son torse. Je ne vais pas tarder à avoir la réponse à ma question...

D'un geste souple, il soulève ma hanche du matelas et m'empale sur son sexe, tendu à l'extrême, me coupant littéralement le souffle, puis m'empoigne par les hanches et me fait aller et venir sur lui. Ses assauts sont brusques, son souffle de

plus en plus saccadé et je constate que, dans cette position, il plonge encore plus profondément en moi. J'agrippe la corde qui me retient les mains et me laisse porter par le rythme sauvage qu'il m'impose, goûtant à un plaisir plus puissant que les précédents.

— Q... S'il te plaît... Je suis au bord...

Mes pensées se désintègrent et je suis sur le point d'exploser dans l'orgasme le plus intense, incontrôlable et coupable de ma vie.

— Q...

— Pas encore.

Des gouttes de sueur coulent sur ma jambe tandis qu'il me laboure de plus en plus violemment et je m'aperçois alors que je suis trempée aussi. S'il continue comme ça, non pas que ça me déplaît, je ne vais pas pouvoir marcher demain. Mon corps se met à trembler et c'est alors que Q prononce enfin le mot magique :

— Jouis, Lucky.

Je ferme les yeux et un feu d'artifice explose sous mes paupières. Je m'arque vers lui dans un dernier effort et le sens éjaculer en moi, nos cris se faisant écho. Mon orgasme est court mais violent, et quand il ressort, avant de se lever, j'ai l'impression d'être comme une marionnette désarticulée.

Baignée de sueur, j'essaie de reprendre mon souffle et réprime une grimace lorsque j'entends un clic, me souvenant des caméras que j'avais de nouveau réussi à oublier. L'esprit encore engourdi, je sursaute légèrement lorsque je sens qu'on m'attrape par les poignets. Q me libère les mains puis me masse chaque paume quelques instants avant de me ramener les bras le long de mon corps. Il quitte alors la pièce et quand il revient, après quelques minutes, je sens un changement s'opérer dans l'air.

— Redresse-toi, m'intime-t-il d'une voix neutre qui ne fait qu'ajouter à ma confusion.

Je me hisse péniblement en position assise et il me drape quelque chose autour de mes épaules.

Mon peignoir.

Je passe un bras dans une manche, puis dans l'autre et resserre les pans autour de mon corps encore tremblant avant de nouer la ceinture.

— Je vais te ramener dans tes quartiers, annonce-t-il. Surtout, ne retire pas le bandeau tant que je ne t'en aurai pas donné la permission.

Un tas de questions se pressent dans ma tête, prêtes à surgir, mais je les retiens.

— OK.

Il me soulève comme si je ne pesais pas plus lourd qu'une plume et je perçois la dureté de ses biceps et la force de ses avant-bras contre mes côtes. Quand il commence à marcher, je lève les bras pour les nouer autour de son cou. Il s'arrête brusquement avant que j'aie le temps de faire quoi que ce soit.

— Non, fait-il, et je presse mes mains contre ma poitrine.

— Euh... pardon.

— Ne t'inquiète pas, tu ne vas pas tomber, dit-il.

— C'est... c'est à cause du bandeau, je ne suis pas habituée...

— C'est bientôt fini, rétorque-t-il en se remettant en marche.

Il s'est passé tellement de choses ce soir si bien que mon cerveau n'est plus qu'un fouillis de pensées confuses. Quand il dit que c'est bientôt fini, est-ce en référence à cette soirée ou à notre accord ?

Ses pas sont longs et décidés. J'ai tout de même la présence d'esprit de constater que je n'entends aucune porte s'ouvrir ni se refermer. Y a-t-il d'autres personnes avec nous ? Je décide de ne pas me torturer l'esprit. J'ai déjà assez de soucis à gérer comme ça.

À un moment, il tourne légèrement son corps et j'en déduis qu'on est arrivés dans ma chambre. J'entends alors l'eau couler et une agréable odeur de sels de bain m'emplit les narines.

— Un bain chaud te fera du bien, observe Q comme le bruit de l'eau se fait de plus en plus proche.

Il me repose par terre et me retire délicatement le peignoir puis m'attrape par la main et me guide quelques pas en avant.

— Dis-moi si la température te convient.

Je me penche en avant et trempe une main dans l'eau avant de déclarer :

— C'est parfait.

Il me soulève et je réprime un soupir de plaisir lorsque mes pieds plongent dans l'eau chaude.

— Assieds-toi, murmure-t-il en me prenant par les mains.

Je m'immerge dans l'eau parfumée aux essences de lavande, eucalyptus et aloe vera et ne peux m'empêcher d'émettre un petit gémissement. Q me relâche les mains et je les plonge dans le bain pour ne pas céder à la tentation de le toucher. Il m'aide à retirer le collier et les boucles d'oreilles en diamant. Comme il ne part pas tout de suite, j'espère qu'il va enfin m'enlever le bandeau. J'attends une bonne minute puis lève la tête vers lui.

— Q ?



— Bonne nuit, Lucky. Stephanie n'est pas loin en cas de problème. N'hésite pas à l'appeler si tu as besoin de voir un médecin ou autre chose.

Mon estomac se contracte et je tente de garder une expression neutre. L'espace d'un instant, j'ai vraiment cru qu'il y avait comme une connexion entre nous.

*Quelle conne...*

Je suis ici pour faire un travail bien précis. J'ai vendu mon corps à cet homme et il peut en faire plus ou moins ce qu'il veut au cours des prochaines semaines. Ce n'est ni mon ami ni mon amant, je dois absolument arrêter de me faire des films.

— Bonne nuit, Q.

J'entends un léger claquement de porte. Je sais qu'il est parti. Je porte alors une main vers ma tête pour retirer le bandeau, mais y renonce au dernier moment. Il est fort probable qu'il y ait également des caméras dans la salle de bains et puis, je dois attendre la permission de Q.

Je me laisse aller dans l'eau, et après un certain temps, un clic résonne dans la pièce.

— Tu peux retirer le bandeau, Lucky.

Je me redresse dans la baignoire, j'ouvre le fermoir et enlève le bandeau puis plisse les yeux avant de cligner plusieurs fois pour m'habituer à la lumière. Je baisse le regard sur le bandeau que je tiens dans la main, une foule de questions se bousculent dans mon esprit, dont une en particulier.

Je suis de plus en plus convaincue que Q fait tout ça pour quelqu'un d'autre, mais pourquoi ?

L'eau se met à bouillonner et je renverse la tête contre le rebord de la baignoire. Je ferme les yeux, m'abandonnant aux jets tourbillonnants qui décontractent un à un mes muscles endoloris. Rapidement, je me surprends à dresser mentalement une liste des points positifs et négatifs de la soirée.

*Voyons voir... Les points positifs... Il baise comme un dieu et a un appétit sexuel insatiable. En plus, il n'a pas l'air d'être un de ces sadiques tordus, il sait se montrer prévenant et a accordé tout de même de l'importance à mon confort et à mon plaisir.*

J'esquisse une moue en inclinant la tête sur le côté.

*Les points négatifs maintenant. Ce n'est pas un sadique, mais... Il n'en est pas loin, je crains. Un sociopathe. Plutôt ?*

J'ouvre les yeux, j'attrape une éponge et y dépose une noisette de gel douche avant de la faire glisser le long d'un bras, puis de l'autre. Lorsque je la passe sur

mes parties intimes, je frissonne en me remémorant le quatrième round de notre marathon sexuel. Il y a en Q un côté sombre, très sombre et mon instinct me souffle de mettre fin à notre accord et de fuir, mais je n'en tiens pas compte, peut-être à mes risques et périls.

Je reste dans le bain jusqu'à ce que l'eau commence à tiédir. J'hésite à la réchauffer, mais je suis tellement fatiguée que j'ai peur de m'endormir sur place.

*Il est en train de te regarder, qui sait.*

Oui, et ? Si je me noyais, il viendrait à mon secours ? À moins qu'il n'attende que je me noie, justement, parce que c'est le genre de choses macabres qui l'excite.

Mes pensées prenant un tour trop délirant, je décide qu'il est grand temps d'aller me coucher. Je sors du bain et m'enveloppe d'une serviette avant de me brosser les dents.

Je dois me focaliser sur l'argent, l'argent et rien d'autre. On vient de mettre la première séquence dans la boîte. Encore neuf autres et j'aurai le fric dont j'ai désespérément besoin.

Hochant pensivement la tête, je retourne dans la chambre et m'arrête net en voyant une petite mallette ouverte, posée sur mon lit. Je m'avance d'un pas hésitant et écarquille les yeux en voyant des liasses de billets parfaitement alignées et liées par des élastiques. Je les compte rapidement du regard puis, incrédule, les recompte plus lentement.

*Cent mille dollars.*

Je viens de me faire cent mille dollars pour avoir couché avec un homme qui refuse catégoriquement que je le touche et que je voie son visage.

Il faut de tout pour faire un monde.

## Quinn

Les yeux vissés sur le grand écran du salon, je la regarde se tourner dans son sommeil.

Dort-elle toujours entièrement nue ou cette nuit est une exception ?

J'ai longtemps hésité avant d'activer la caméra dans sa chambre, mais mon désir de la voir une dernière fois était plus fort que tout. C'était soit ça, soit je la tirais du lit pour la faire revenir dans mes quartiers.

Ce qui s'est passé entre nous ce soir...

Je bois une gorgée de whisky en essayant de trouver le terme qui convient le

mieux.

Il n'y en a pas.

En tout cas, je suis sûr d'une chose : demain soir, on remet le couvert, quel que soit son état physique. Je suis un connard, je sais, mais cette nana est devenue comme une drogue. Elle est comme le néant qui m'habite depuis plus de dix ans, je ne plus m'en passer.

Posant mon verre sur la table, je me cale contre le dossier de mon fauteuil et encercle de mes doigts la base de ma queue durcie avant de tirer brusquement dessus.

*Mais qu'est-ce qui m'arrive, bordel ?*

Je n'ai jamais bandé aussi longtemps. Enfin si, mais la dernière fois que ça m'est arrivé, dans le cadre d'un autre tournage, c'était parce que j'ai pris du Viagra, car j'avais du mal à entrer dans le jeu. Inutile de dire que je n'en aurai pas besoin avec Lucky, quoi que, ça pourrait être une expérience intéressante pour voir jusqu'où notre plaisir peut aller exactement.

*Rester en elle pendant des heures et des heures...*

C'est une idée qui mérite d'être étudiée, approfondie et concrétisée. Je la note dans un coin de ma tête, puis reporte mon attention sur l'écran fixé au-dessus de la cheminée.

Depuis qu'elle s'est endormie, Lucky ne cesse de se tourner et se retourner dans son lit, et j'aimerais bien croire que c'est parce qu'elle me sent encore entre ses jambes – putain, elle était si étroite –, mais je sais qu'il y a quelque chose d'autre qui la tracasse. Quelque chose de grave à en croire son expression quand elle a découvert l'attaché-case sur son lit.

Je me frotte le menton, ne sachant pas trop quoi penser de sa réaction. La fille que j'avais recrutée avant elle avait sauté au plafond en lançant des poignées de billets en l'air, comme dans un mauvais clip de rap. Elle avait même vidé la mallette avant de ramasser rapidement tous les billets, comme si elle avait peur qu'ils se volatilisent. Lucky, elle, s'est contentée de compter les liasses du regard avant de refermer brusquement l'attaché-case et de ranger celui-ci sur la plus haute étagère de sa penderie. Elle semblait si désespérée qu'elle n'a même pas remarqué le mot scotché sur le compartiment du haut de la mallette lui conseillant de ranger l'argent dans le coffre-fort, prévu à cet effet dans la chambre.

L'argent n'est pas important pour elle, c'est évident. À moins qu'il ne s'agisse, justement, d'une affaire très personnelle...

Mettant cette pensée de côté, je me repasse le film de la soirée, car j'éprouve

un besoin irréprouvable de faire le point sur la situation avec moi-même. Concernant l'aspect physique et sexuel, je ne trouve rien à redire. Lucky est vraiment bonne au pieu, elle m'a rappelé pourquoi j'aimais autant le cul. Il n'y a pas d'endroit plus beau et plus accueillant que la chatte d'une femme. Si la situation était différente, je me laisserais probablement tenter par une aventure sans lendemain avec elle, hors du cadre professionnel. Mais les choses étant ce qu'elles sont, je vais devoir me contenter de la baiser pour les besoins du film.

Lucky se retourne de nouveau dans son sommeil et marmonne quelque chose d'intelligible, me tirant de mes réflexions. Elle passe alors une main sous sa tête, l'autre entre ses jambes, et voyant cette posture innocemment sexy, je bondis hors de mon fauteuil puis termine mon whisky d'un trait avant de reposer brusquement mon verre.

Je devrais éteindre l'écran.

*Oui, je devrais...*

C'était salaud de ma part de lui poser un ultimatum, lors de son dernier jour de travail, si jamais elle ne me revenait pas. Enfin, si elle ne revenait pas à Quinn. Mais lorsqu'il est question de cette nana, la partie rationnelle et analytique de mon cerveau cesse de fonctionner. Dans l'immédiat, je n'ai qu'une seule envie : traverser les couloirs et les pièces qui nous séparent, la réveiller et m'enfouir en elle. J'ai envie de me délecter de ses gémissements et de ses cris de pure extase. Je veux marquer son corps de mon sperme, et qu'elle inonde ma queue de sa mouille. Je veux qu'on baise comme des bêtes jusqu'à n'en plus pouvoir.

Oui, je veux tout ça, et une fois qu'on aura terminé, je veux recommencer encore et encore.

Q va briser Lucky, la machine est déjà en marche d'ailleurs. Quinn, en revanche...

Je pousse un profond soupir en fermant les yeux.

Après ma discussion avec Adriana, il y a deux jours, j'ai l'impression que l'abîme en moi s'est encore propagé dans mon âme. Là aussi, Lucky n'est pas à l'abri du danger que je peux représenter.

Adriana avait raison, la présence de mon père à New York a éveillé en moi pas mal de démons au point même de remettre en question mes projets. Est-il plus judicieux de rester ici avec Lucky afin de boucler le tournage ou de revoir mon planning et traiter plusieurs affaires simultanément. Le plus urgent : m'occuper de Delilah. Elle se fait de plus en plus insistante et je dois la calmer, car sinon elle risque de tout faire foirer.

Et puis, il y a ce cher Maxwell qui n'a toujours pas digéré l'histoire de Miami, et qui risque de faire une attaque en apprenant que j'ai concédé deux autres de ses biens immobiliers préférés à des œuvres de charité. J'ai calmé le jeu en m'engageant à lui apporter un soutien infaillible pour sa campagne de réélection, mais ce calme illusoire ne va pas durer longtemps. Ses obligations politiques l'occupent pas mal, surtout en ce moment, mais il n'en reste pas moins un Blackwood. Même s'il n'est plus officiellement à la tête du groupe, je sais qu'il continue de surveiller les affaires de près, d'autant plus qu'il compte récupérer son empire dès la fin de son mandat.

Tout compte fait, j'ai mal choisi mon moment pour me barrer de New York. Ma marge de manœuvre est peut-être réduite, mais j'ai encore toutes les cartes en main.

Je tourne mon regard sur l'écran et m'en approche.

Allongée sur le ventre, Lucky dort toujours, une cascade blond caramel de ses cheveux étalée sur l'oreiller. Ma queue tressaille et je laisse échapper un juron.

Trois jours, il me faut trois jours. Non. Quatre.

J'ai besoin de quatre jours et quatre nuits avec ma petite tigresse, après quoi je m'accorderai une courte pause et retournerai à New York pour m'occuper de la phase finale de mon plan.

# Chapitre 23

## GROS PLAN

Lucky

J'ouvre les yeux et grimace sous l'effet des courbatures qui assaillent chacun de mes muscles.

*Ouais, fallait s'y attendre...*

Au bout de quelques minutes, je me lève du lit et me rends à la salle de bains, les jambes en coton. Le bain que j'ai pris la veille m'a fait du bien, mais n'a pas été pour autant un remède miracle à mes maux.

Croisant mon reflet dans le miroir, je m'immobilise, choquée par ce que je vois. Les yeux écarquillés, j'observe l'empreinte des mains de Q sur l'intérieur de mes cuisses, et les marques autour de mes poignets imprimées par la corde.

Ma vessie étant sur le point d'exploser, je m'assieds sur les toilettes et effleure pensivement de l'index et du majeur mes lèvres encore gonflées, ce qui fait ressurgir un flot d'images érotiques dans mon esprit. Ce qui s'est passé hier était... hallucinant. Et je me demande ce qui m'attend aujourd'hui.

Cette nuit, Q m'a permis d'atteindre non pas un ni deux, mais *quatre* orgasmes d'affilée. Et à aucun moment je n'ai eu à jouer la comédie et à feindre mon plaisir, exercice dans lequel j'excelle grâce à mon expérience à La Villa.

J'avais fini par me convaincre que tout ceci n'était qu'un simple échange de bons procédés, mon corps contre son fric. Mais dès l'instant où il a posé ses mains sur moi, j'ai compris que ça allait être bien plus.

Troublée par ce « bien plus », j'enfile ma tenue de sport. Quand je descends au rez-de-chaussée, il est presque 9 heures. Je fais un crochet par la cuisine pour prendre une bouteille d'eau dans le frigo puis sors sur la terrasse ensoleillée et, comme j'ai encore quelques minutes avant ma séance de sport, je me dirige vers le mur qui se dresse entre les deux ailes. Il y a un mur similaire à l'autre bout de la terrasse, mais avec une ouverture donnant accès à un grand jardin avec piscine ainsi qu'à des marches qui descendent vers la mer. Je n'ai pas encore eu

l'occasion de m'y aventurer, cela dit, de la fenêtre de ma chambre, je perçois le haut des rochers plats que les vagues viennent battre régulièrement.

À cause de ces fichus murs, je n'ai aucune idée de la taille approximative de la propriété, et étrangement, je n'ai trouvé aucune porte de sortie, hormis celle menant vers la terrasse. Donc, si jamais il me prend l'envie de fuir, il me faudra traverser je ne sais combien de kilomètres à la nage.

Q m'a enfermée dans une cage dorée sur ce qui doit être une île. J'ignore où je suis, dans quel pays, dans quelle ville, et cela me procure un certain sentiment de sécurité, parce que je sais que Clay et mon père ne pourront certainement pas me trouver ici. Je suis entrée dans une sorte de réalité parallèle, une parenthèse où je n'ai pas besoin de constamment regarder par-dessus mon épaule, d'attendre le moment où Clay va me tomber dessus.

Depuis le bord de la terrasse, j'admire la mer, et cette vue m'apporte une certaine sérénité.

J'ai déjà cent mille dollars. Encore neuf cents et je pourrai me confronter à mon passé en espérant pouvoir le laisser derrière moi. Pour la première fois, j'aurai la possibilité d'envisager un futur. Peut-être que je referai ma vie à New York.

*Avec Quinn Blackwood.*

Je fronce les sourcils, car depuis que je suis arrivée ici, je n'ai pas beaucoup pensé à lui. Lorsque je suis avec Q, l'homme d'affaires au regard tourmenté cesse d'exister et vice-versa. Il est vrai que les deux hommes ont chacun un effet incroyable sur moi. Cela dit, l'un d'eux n'est qu'une étape sur mon chemin tandis que l'autre...

Je m'assieds sur la première marche de la terrasse et pose mes avant-bras sur mes genoux.

Que représente Quinn Blackwood pour moi, exactement ? Ou plutôt, qu'est-ce que *moi* je représente pour lui ? Rien, probablement.

*Mais tu n'en es pas si sûre...*

— Ah, te voilà ! s'exclame une voix derrière moi. Prête à souffrir ?

Je tourne la tête et croise le regard de Fred – ou Freddie ou Eddie –, le coach sportif qui est venu m'échauffer pour la partie de jambes en l'air qui m'attend ce soir.

Me sentant rougir, je lui souris en opinant avant de me relever pour attraper ma bouteille d'eau. Quand on a terminé notre séance de sport, je salue Fred puis retourne à la cuisine. Mon regard se pose immédiatement sur l'assiette garnie de bacon, œufs brouillés et galettes de pommes de terre posée sur la table. Je souris

timidement à Stephanie qui est en train de ranger des courses dans le frigo. Celle-ci hoche la tête et me fait signe de m'installer.

Une fois que j'ai vidé l'assiette jusqu'à la dernière miette et bu le jus d'orange fraîchement pressé, je me lève pour débarrasser, mais Stephanie m'intercepte et me tend la main pour que je lui donne la vaisselle sale. Machinalement, je lève les yeux vers la caméra au-dessus du frigo et remarque la petite lumière rouge qui clignote. Réprimant une moue, je lui remets l'assiette et le verre puis remonte dans ma chambre.

— Je te rejoins dans une heure environ pour t'aider à te préparer, m'annonce alors Stephanie.

Étonnée je dis :

— Dans une heure ? Je pensais que j'avais toute la journée de libre.

— On m'a informée que tu devais être prête pour midi, réplique-t-elle.

Je relève les yeux vers la caméra qui est toujours allumée. Il me regarde, je le sais, je le sens.

— Je vois, marmonné-je avant de quitter la cuisine, mon pouls s'accélérait subitement.

*Midi.*

Je devrais être paniquée à cette idée, mais c'est une tout autre émotion qui bout en moi : de l'excitation. M'engageant dans le couloir qui mène à ma chambre, je remarque une autre caméra allumée, fixée au plafond. Je m'arrête, souhaitant dire quelque chose, mais rien de pertinent ne me vient à l'esprit. Je fixe l'appareil du regard quelques instants puis finis par baisser les yeux.

Poussant un soupir, je me dirige vers ma chambre. Lorsque j'ouvre la porte, j'entends le murmure de sa voix.

— Midi, Lucky.

À midi pile, je sors de l'ascenseur et traverse le couloir sombre qui mène à la vaste salle en marbre et en bois, perchée sur des escarpins Louboutin noirs. Le bustier en dentelle et le string assorti que je porte sont noirs, eux aussi, mais cette fois, je n'ai ni de bas ni de porte-jarretelles. Stephanie m'a verni les ongles des pieds et des mains en rouge vif et, à mon cou, une chaîne en or rehaussée d'un rubis pend jusqu'entre mes seins. La pierre précieuse est tellement grande que j'ai peur de la toucher et même de la regarder. Mes cheveux sont relevés en un chignon souple, et comme je n'ai pas de peignoir, je me sens encore plus exposée que si j'avais été nue.

Je pénètre dans l'immense salle, me retenant de serrer mes bras autour de moi,



submergée par une certaine pudeur. Q a-t-il fait exprès de ne pas inclure de peignoir dans ma tenue d'aujourd'hui pour me placer dans une position désavantageuse ?

*Quand as-tu été en position avantageuse avec lui, Lucky ?*

M'arrêtant devant le double escalier, je laisse échapper un petit gloussement ironique en secouant la tête.

— L'escalier de droite puis tourne à gauche, annonce Q.

Cette voix. Cette voix qui a déclenché en moi des émotions conflictuelles et qui a hanté mes rêves la nuit précédente, me laissant au réveil couverte de sueur, le souffle coupé. Cette voix qui m'a fait faire des cauchemars à propos de Clay, de Ridge, de mon père, de ma mère, de la mort, de la destruction... Cette voix qui fout un bordel monstre dans mon esprit.

Le corps toujours douloureux et fébrile après les émotions de la veille, je monte les marches une par une lorsqu'une caméra apparaît dans mon champ de vision. Elle est suspendue à un genre de bras articulé puis s'arrête juste au-dessus de ma tête, et sans mon peignoir, je lui offre une vue imprenable sur mon décolleté et mes autres attributs. Un courant d'air frais vient alors caresser ma peau, me faisant tressaillir et pointer mes seins sous la dentelle du bonnet du bustier. Quand j'arrive en haut de l'escalier, je suis déjà excitée et je m'agrippe au garde-fou pour me ressaisir, sans succès. Mes tétons sont tendus par le désir et une chaleur incontestablement sexuelle m'envahit.

— Je t'attends, tigresse.

Je ne sais pas si je suis flattée ou agacée par le surnom qu'il m'a donné. S'agit-il d'un compliment ou d'une simple provocation ?

J'emprunte le couloir sur ma gauche, la lumière du soleil transperçant les nombreuses vitres au style vitrail qui occupent les deux murs. Je suis tentée de m'arrêter et de regarder au-dehors pour gagner du temps, mais renonce à cette idée que Q n'apprécierait guère. Tout en marchant, je jette tout de même un rapide coup d'œil par l'une des fenêtres sur ma droite et n'aperçois que la mer à perte de vue.

Ma tension monte d'un cran lorsque j'atteins des portes battantes qui s'ouvrent lentement devant moi. Le cœur tambourinant dans ma poitrine, je franchis le seuil et la première chose que je remarque, c'est qu'il n'y a aucune fenêtre dans la pièce.

Je prends quelques secondes pour observer la chambre à la décoration masculine et sobre aux tons bleus et ocre. Un grand lit, installé sur une petite estrade, occupe le milieu de la pièce et des dizaines de caméras sont suspendues

au-dessus du couchage. Il n'y a pas de banquette au pied du lit ni de table de chevet. Je vois alors un bandeau noir et une corde aux reflets dorés posés sur les draps foncés.

Q va encore m'attacher. Mon esprit se rebelle à cette perspective, mais je ne laisse rien paraître, sachant qu'il est en train de me regarder, d'étudier mes réactions depuis sa cachette. Au lieu de ça, je m'avance vers le lit et caresse les draps de soie.

— Bonjour Lucky.

Je frissonne au son de sa voix, troublée par cette formalité sans grande signification. Cet homme est le paradoxe incarné. Un instant prévenant, celui d'après cruel et dépourvu de tout sentiment.

Je marmonne :

— Bonjour.

— Bande-toi les yeux puis pose les mains à plat sur le matelas.

Je fais ce qu'il me demande, et à peine ai-je posé les mains sur le lit que j'entends les portes s'ouvrir derrière moi. Une à une, je perçois les caméras qui s'activent au-dessus de ma tête et les portes se refermer dans un clic étouffé. Je sens Q se rapprocher de moi, mais je ne m'attends pas à ce qu'il passe ses bras autour de ma taille avant de m'attirer brusquement contre lui, me coupant pratiquement la respiration. Il appuie son corps contre le mien tout en pressant son érection rigide dans le bas de mon dos. Ses paumes remontent ensuite vers mes seins qu'il prend en coupe avant de les malaxer, titillant mes mamelons de ses index par-dessus la dentelle qui les recouvre.

— Mmmm, souffle-t-il dans mon oreille en faisant rouler mes tétons entre ses doigts. Je me mords la lèvre inférieure.

Rapidement, une moiteur brûlante apparaît entre mes cuisses et l'odeur de mon excitation, mêlée à la fragrance musquée de la peau de Q, se répand dans la chambre. Il pousse un grognement et fait descendre une de ses mains le long de mon ventre avant de la glisser sous ma petite culotte.

— J'adore ta chatte, Lucky, susurre-t-il contre la peau de ma nuque. Tu mouilles déjà, petite coquine.

Il referme sa paume sur mon sexe et le presse, son doigt, expert et précis, allant et venant sur mon clitoris. Un léger vrombissement au niveau de mon oreille m'annonce qu'une caméra est en train de descendre au niveau de nos corps pour filmer ses caresses, et cela me remplit de honte. Néanmoins, lorsque Q insinue un doigt en moi, je renverse la tête en arrière en poussant un gémissement de plaisir et oubliant instantanément mon malaise.

— Es-tu courbaturée, Lucky ? Réponds-moi honnêtement.

— Oui... Oui, je le suis.

Ma réponse semble le ravir, car je sens sa queue frémir contre mon dos.

— Veux-tu que je sois tendre avec toi, ce soir ? me demande-t-il.

Je prends quelques instants pour considérer ma réponse. J'aimerais qu'il soit moins brusque, mais l'envie de lui faire plaisir l'emporte sur le reste. Plus je réfléchis, plus la pression entre mes jambes devient insoutenable, et je crispe mes doigts sur le matelas.

— Réponds-moi, tigresse, grommèle-t-il en enfonçant son majeur profondément en moi, si bien que je dois me hisser sur la pointe des pieds.

— Ton... ton corps, ta chatte.

Il pousse un long soupir satisfait en coordonnant le mouvement de ses deux mains.

— Exactement, réplique-t-il.

Brusquement, il se redresse, laissant un vide terrible en moi. D'un geste vif, il me dégrafe mon bustier en dentelle puis m'arrache mon string et m'invite à me pencher en avant d'une main tandis que de l'autre il relève mes hanches vers lui. L'instant d'après, il glisse lentement son gland en moi puis s'arrête.

— Mon corps, dit-il en s'enfonçant d'un coup de reins si puissant que mes pieds quittent le sol.

Je pousse un cri en froissant le drap dans mes poings, partagée entre des sensations contradictoires, à mi-chemin entre la douleur et le plaisir.

— Ma chatte, ajoute-t-il en répétant son geste et je crie de plus belle.

Il ressort presque entièrement avant de m'empaler sur lui et pousser un grognement sourd.

— Ta chatte étroite m'accueille parfaitement, souffle-t-il avant d'imprimer à ses hanches un mouvement de va-et-vient de plus en plus rapide.

Au bout d'un moment, il se penche vers moi. Son souffle brûlant caresse ma nuque.

— D'ici à la fin du week-end, tu me prendras tout entier, n'est-ce pas, ma petite tigresse ? s'enquiert-il en ponctuant chacun de ses trois derniers mots d'un coup de boutoir sauvage.

— Oh ! Oui... Oui.

— Et pourquoi, Lucky ?

— Ton corps... Ta chatte.

Un hurlement triomphal s'élève alors au-dessus de ma tête et Q passe son autre bras autour de ma taille avant de me soulever.

— Noue tes jambes autour des miennes, m'intime-t-il en m'enlaçant plus étroitement.

Je m'exécute et me laisse porter par le rythme sauvage de ses assauts qui provoquent en moi un plaisir si aigu, si intense que c'en est presque un supplice. Tout en gémissant, je m'arque contre lui pour accompagner ses mouvements qui deviennent de plus en plus frénétiques. Les parois de mon vagin se contractent et un plaisir fulgurant irradie tout mon corps si bien que j'en oublie presque de lui demander la permission de jouir.

— Putain ! s'exclame-t-il et je me force à refréner mes ardeurs.

— Q... Jouir..., bafouillé-je, l'esprit confus.

— Que veux-tu, ma belle ?

— Jouir, s'il te plaît, Q... Je peux ?

Ses assauts se font plus ardents, plus urgents, et je sens jaillir entre mes cuisses une chaleur insoutenable.

— Putain, tu es parfaite, marmonne-t-il, haletant.

Je crie, ne pouvant plus me contenir :

— Q, s'il te plaît ! Il ne répond pas et je retiens mon souffle, essayant ainsi de bloquer mon corps. L'orgasme qui monte en moi est d'une puissance quasi douloureuse. Je ne dois pas jouir avant sa permission, mais je...

— Vas-y ! lâche-t-il enfin.

Je ferme les yeux, terrassée par une extase aussi glorieuse qu'hallucinante.

Je jouis comme jamais, secouée par de violents soubresauts, tandis que ma mouille coule abondamment sur l'intérieur de mes cuisses. Ma vue se brouille et ma force m'abandonne subitement.

Q me redresse contre lui puis me retourne et m'allonge sur le lit avant de me recouvrir de son corps. Il me fait lever les bras au-dessus de ma tête et emprisonne mes poignets d'une main puis plonge brusquement en moi avant de reprendre son mouvement de va-et-vient.

Très vite, il accélère le rythme de ses poussées, toujours plus loin, toujours plus fort, et j'entends de nouveau le bruit des caméras tourner autour de nous. Mon malaise est toujours présent, mais réduit au silence par le plaisir qui déferle en moi. La respiration de Q devient de plus en plus bruyante et saccadée puis, subitement, il me donne un dernier coup de reins et s'abandonne à son plaisir en criant des propos incohérents.

— Putain... Baiser pendant des jours... Ahhh ! Ta chatte... À moi... Putain !

Sa jouissance provoque en moi un mini-orgasme, et je me pince les lèvres pour m'interdire d'y succomber, sans succès.

Je suis littéralement sous les feux des projecteurs, en plein tournage d'un film dont j'ignore le but, et les paroles de Q pourraient très bien être une réplique toute faite pour les besoins du film.

Je ne devrais pas prendre autant de plaisir avec cet homme. Non, je ne devrais *vraiment* pas.

# Chapitre 24

## ENCHAÎNEMENT

Lucky

Ma raison a beau se révolter contre ce qui se passe, mon traître de corps cède sans trop de résistance aux assauts puissants de Q, et une nouvelle vague de plaisir me submerge, prête à tout balayer sur son passage.

— Jouis, tigresse, achève-moi avec ta chatte, me chuchote Q à l'oreille, lisant en moi comme dans un livre ouvert.

« *Convaincs-moi que tu en vaux la peine, Lucky, que ça vaut la peine d'y laisser sa vie pour toi s'il le fallait.* »

Les paroles de Q, qu'il a prononcées lors de mon audition, surgissent brusquement dans mon esprit, provoquant une sensation étrange en moi. J'ignore pourquoi, mais subitement, je veux lui prouver que j'en vaux la peine, que je ne suis pas qu'un simple coup d'un soir. Ou d'un mois, dans ce cas précis.

Je lui ai peut-être vendu mon corps, mais j'estime avoir sauvegardé ma fierté, ou une bonne partie au moins.

Q me retient toujours, les mains au-dessus de ma tête, mais je possède d'autres atouts et pas des moindres : le bas de mon corps, pour commencer.

Je noue mes jambes autour de sa taille et pousse mes hanches vers Q, ce qui rend la friction de nos sexes encore plus intense et fait naître en moi des sensations nouvelles.

— Arrrgghhhhh !

Ce cri que je viens d'entendre est pour moi, pas pour les caméras ni son fichu film, et un sentiment de toute-puissance m'envahit.

*C'est pour toi, Lucky, c'est toi qui lui fais un tel effet.*

Son prochain coup de boutoir m'enfonce de nouveau dans le matelas, mais quelque chose s'est libéré en moi, quelque chose qui me pousse à réitérer mon mouvement. Un autre cri bestial résonne dans la chambre et un nouvel orgasme commence à se préciser au creux de mes reins. Je lance le bassin à la rencontre

de chacun de ses assauts, et nos corps couverts de sueur se mettent à bouger en parfaite harmonie. Des ondes de chaleur m'irradient, mettant chacun de mes nerfs au diapason des mouvements de Q.

Lorsque je le sens se pencher vers moi en plantant ses doigts dans mes hanches, je relève légèrement la tête et murmure à son oreille :

— Alors, est-ce que j'en vaudrais la peine, Q ? Est-ce que ça vaut la peine d'y laisser sa vie pour moi s'il le fallait ?

Je perçois son inspiration profonde, et brusquement son corps se tend en un long frémissement avant qu'il ne m'assène un ultime coup de boutoir et éjacule, son sperme giclant par saccades profondément en moi. À mon tour, je crie ma jouissance, rapide et violente. Il retombe sur moi, hors haleine.

On reste comme ça un petit moment, collants et unis l'un à l'autre, et j'essaie de m'expliquer ces réactions extraordinaires de mon corps, des réactions qui ont éveillé en moi un déchaînement des sens sans précédent. Je devrais éprouver de la honte de m'être laissée aller de la sorte, mais cela m'est impossible, car la parcelle de mon cerveau qui est encore capable d'avoir des pensées rationnelles s'est enfin tue.

J'inspire par le nez puis expire par la bouche. Q pose sa tête au creux de mes seins, le métal froid de son masque figeant tout mon être.

*Voilà la raison pour laquelle ce que tu ressens n'est pas normal, voilà pourquoi toute cette situation n'est pas normale !*

Percevant certainement la tension qui m'a brusquement envahie, Q se redresse puis roule sur le côté en me libérant les mains.

— Non, dit-il quand je commence à baisser les bras.

Le matelas se creuse à côté de moi puis Q se lève, et quelques secondes après, j'entends les portes s'ouvrir et se refermer. J'ignore combien de temps je reste comme ça, immobile, partagée entre le sentiment de satiété et de honte. Mon sang bourdonne à mes tempes. Je n'arrive pas à savoir si les caméras filment toujours.

Petit à petit, un tourbillon d'émotions se déchaîne dans ma poitrine et mon cœur se met à battre plus vite.

La voix de Q m'annonce soudainement par les haut-parleurs :

— Les caméras sont éteintes, tu peux enlever le bandeau à présent. Je porte mes mains tremblantes au visage et retire le bandeau en soie. Mes yeux s'habituent rapidement à la lumière tamisée qui éclaire faiblement la chambre. Je tourne la tête à droite à gauche, appréciant la taille imposante du lit, puis lève les yeux vers le plafond. Les caméras sont bel et bien éteintes, leurs objectifs

tournés vers le haut, et je pousse un soupir de soulagement.

Je pose le bandeau à côté de moi, me redresse alors sur les coudes et regarde mon corps. Mes seins, mes hanches et mes cuisses portent des marques rouges laissées par les mains fermes et puissantes de Q. Je réprime un frisson puis me redresse davantage et je remarque une porte à l'autre bout de la chambre.

— C'est la salle de bains, m'informe Q. Tu peux l'utiliser si tu veux, mais ne te lave pas.

Je demande, étonnée :

— Pourquoi ?

— Je veux pouvoir sentir mon odeur sur toi à mon retour, répond-il d'un ton qui n'admet pas la contestation.

— OK... Et dans combien de temps reviendras-tu ?

— D'ici à quelques heures. Ne quitte pas cette pièce en mon absence. As-tu faim ?

Je suis affamée, mais pas uniquement de nourriture. Comment cela est-il possible alors que mon corps est vidé de toute énergie ? Je sens mes joues s'empourprer à cette idée et baisse le regard sur ma poitrine.

— Oui, opiné-je.

— Tu m'auras de nouveau, rien que pour toi, et rapidement tigresse, s'esclaffe Q. Repose-toi en attendant. Ton repas te sera servi bientôt.

Le fait qu'il puisse lire en moi et deviner mes pensées aussi facilement m'agace au plus haut point et je me mords la joue avant de répliquer sèchement :

— Merci, c'est très aimable de ta part.

— Je ne suis pas quelqu'un d'aimable, déclare-t-il froidement.

Un frisson court aussitôt le long de mon dos et un étrange sentiment de déjà-vu et de familiarité m'envahit avant de se dissiper presque aussitôt.

Ignorant son commentaire, j'attrape le bord du drap et le tire sur moi puis j'entends un léger « clic », signe que Q a coupé la communication. Prise d'une fatigue soudaine, je me laisse aller contre le matelas, l'esprit en proie à une foule de pensées avant de sombrer dans un sommeil profond et paisible.

Je suis doucement réveillée par Stephanie. Je cligne des paupières, désorientée.

Je me redresse contre l'oreiller et marmonne :

— Combien de temps ai-je dormi ?

— Quatre heures, répond-elle avant de poser un plateau-repas devant moi sur lequel sont disposés un bol de linguine en sauce agrémentés de fines lamelles de



jambon de Parme, un petit panier avec quelques tranches de focaccia, un verre de vin et une cannette de soda.

Mon estomac gronde aussitôt et j'avale mon repas en un temps record. Je tends ensuite ma main pour attraper le verre de vin, mais finis par opter pour la cannette que j'ouvre avant d'en boire plusieurs grandes gorgées.

Stephanie revient dans la chambre le temps de récupérer le plateau. J'attends qu'elle s'en aille avant de me lever péniblement et me diriger vers la salle de bains. Comme les autres pièces de toutes les propriétés confondues de Q, celle-ci ne manque pas de style. Je détaille la décoration luxueuse et l'aménagement raffiné puis coule un regard envieux vers la douche multijet en secouant la tête.

Après avoir rapidement soulagé ma vessie, je retourne dans la chambre. Mon attention est alors attirée par une chaîne hi-fi très tendance installée sur une surface en verre et dotée d'un lecteur MP4. Je m'en approche puis attrape la petite télécommande posée à côté et qui, contrairement à celle de la télé du duplex de Hell's Kitchen, me semble beaucoup plus facile à manipuler.

J'appuie sur un bouton et un opéra italien jaillit des haut-parleurs intégrés. Je réprime une grimace et presse de nouveau le bouton, reconnaissant immédiatement les premières notes de la chanson *Demons* du groupe Imagine Dragons. J'observe la chaîne hi-fi, j'éclate d'un fou rire, étonnée et ravie de découvrir que nous partageons les mêmes goûts musicaux.

Inclinant ma tête sur le côté, j'essaie de dresser mentalement le portrait de cet homme qui demeure un mystère pour moi. Tout ce que je sais, c'est qu'il est riche, qu'il écoute du Imagine Dragons et fait l'amour comme un dieu.

Laissant mes pensées vagabonder, je fredonne le refrain de la chanson lorsque je perçois sa présence, comme si son retour avait altéré l'atmosphère. Mon estomac fait un triple saut périlleux et ma peau se couvre de délicieux frissons. C'est à se demander si je ne suis pas victime du syndrome de Stockholm où les prisonniers – car c'est ce que je suis, d'une certaine façon –, commencent à devenir dépendants de leurs geôliers.

La télécommande me glisse de la main et s'écrase au sol dans un bruit sourd, mais je ne la ramasse pas.

— Lucky.

Fébrile, je retourne vers le lit, remets le bandeau en place et pose mes mains à plat sur le lit en me penchant en avant. J'ai bien fait, car dès que j'entends la porte s'ouvrir, je le sens s'avancer vers moi d'un pas décidé. Il passe un bras autour de mes épaules avant de m'attirer contre lui et de me caresser avidement partout où il me sait sensible.

— Ai-je rêvé ou t'es-tu moquée de mes goûts musicaux, il y a quelques minutes ? m'interroge-t-il en faisant courir le bout de son nez le long de mon cou.

— Ah, non, du tout. Ça m'a juste surpris, c'est tout.

— Qu'est-ce qui t'a surpris ?

— C'est mon groupe préféré.

Comme il ne dit rien, j'ajoute :

— J'ai été surprise de découvrir que tu écoutes ce genre de musique. Je ne sais pas à quoi tu ressembles ni à quoi ressemble le timbre de ta voix, en tout cas, je sais qu'on aime la même musique.

— Et ça te fait plaisir ? demande-t-il en promenant une main entre mes seins. Je hausse des épaules.

— Disons que ça rend cette situation moins... étrange.

Il s'immobilise alors derrière moi avant de me chuchoter à l'oreille :

— Qu'est-ce qui pourrait t'aider à te détendre davantage.

Qu'il me permette de retirer ce fichu bandeau, mais je garde cette requête pour moi, car je connais déjà sa réponse.

— J'aimerais bien te toucher... avec mes mains, révélé-je après un court moment de réflexion. Et te voir éventuellement.

*C'était plus fort que toi, hein ?*

Il me soulève d'un geste souple et je laisse échapper un halètement de surprise, veillant à bien garder mes bras le long de mon corps cette fois. Il fait quelques pas et prend place sur la seule assise que j'ai repérée dans la chambre, un fauteuil en cuir devant la cheminée, puis m'installe à califourchon sur lui, de sorte que mes pieds touchent le sol.

La raideur de son érection contre mes replis intimes manque de me faire défaillir, surtout quand il m'attrape par la taille pour froter nos sexes l'un contre l'autre. J'ondule légèrement du bassin pour augmenter la friction, répandant ma moiteur sur toute sa longueur.

À un moment, il fait remonter ses paumes le long de mes côtes et je sursaute sur ses genoux.

— Tu es chatouilleuse, glousse-t-il.

— Oui...

J'imprime à mes hanches un mouvement de rotation pour me presser davantage contre lui, souhaitant qu'il me pénètre rapidement.

Il annonce :

— Je vais te laisser me toucher.

Je ne peux retenir un soupir de contentement.

— OK.

Ses mains remontent jusqu'à mes seins. Il les malaxe longuement, après quoi il glisse ses paumes sur mes épaules et les fait redescendre jusqu'à mes poignets. Il couvre mes mains des siennes, noue ses doigts aux miens puis soulève mes bras de façon à presser mes paumes sur son ventre. Mon souffle se bloque au contact de sa peau divinement lisse et de ses abdos, durs comme du béton.

On demeure ainsi immobiles pendant une bonne minute, puis il retire ses mains et j'attends quelques instants avant de mener mon exploration plus loin. Tout en bougeant doucement sur lui, je fais glisser mes ongles plus bas avant de repartir vers le haut de son corps. Je le sens se tendre davantage entre mes replis de plus en plus humides.

Du bout du doigt, je trace un cercle autour de ses tétons, mais il pose ses mains sur mes mains avant que j'aie le temps de les remonter vers ses pectoraux.

— Stop, fait-il.

Un sentiment de frustration mêlé de déception m'envahit, mais il s'envole rapidement, remplacé par l'anticipation sauvage et délicieuse qui s'anime en moi.

Q me saisit de nouveau par les hanches et me soulève juste ce qu'il faut pour me positionner au-dessus de son gland afin que je l'accueille en moi. Je descends sur son sexe en poussant un long cri d'extase, le laissant m'emplir tout entière, puis commence à bouger sur lui au rythme de la musique qui s'échappe de la chaîne hi-fi.

— J'adore t'entendre crier, tigresse, marmonne-t-il contre la peau de mon sein tout en faisant venir son bassin à la rencontre du mien.

Je m'agrippe à ses bras et plante mes ongles dans ses biceps, en gémissant de plus belle, sur le point d'être emportée par les sensations exquisées qui m'envahissent. Lorsque je lui demande la permission de jouir, il me l'accorde tout de suite et je rejette la tête en arrière, atteignant un orgasme fulgurant.

L'esprit tout chamboulé et la respiration pantelante, je me laisse tomber en avant, pressant mon front contre son torse. Il ne me dit rien, se contentant d'accélérer le mouvement de ses hanches. Je suis soulevée par chacun de ses coups de boutoir. Il me porte vers une énième extase qui surpasse en intensité toutes celles qu'il m'a fait vivre jusqu'à présent et se déverse en moi en vagues successives, hurlant comme une bête.

Je m'abandonne contre lui telle une poupée de chiffon, et à peine ai-je repris ma respiration, je l'entends dire :

— Demain... Demain, tu pourras me voir, Lucky.

# Chapitre 25

## CHUTE

Lucky

Lundi matin, je reçois la nouvelle comme quoi je vais avoir droit à mon tout premier lavage de colon.

Quelle meilleure façon de commencer la semaine que d'avoir une invasion rectale !

Stephanie m'informe que ça a été programmé à 16 heures, du coup, j'ai du temps pour laisser mon corps et mon esprit récupérer de la nuit dernière.

Il était 3 heures du matin lorsqu'on m'a ramenée dans ma chambre, mais cette fois, Q a chargé Stephanie de s'occuper de moi. Elle m'a fait couler un bon bain chaud et m'a aidée à me mettre au lit. J'étais tellement épuisée que je me suis endormie dès que ma tête a touché l'oreiller, sombrant dans un sommeil profond et sans rêves.

Je m'étire dans le lit en bâillant puis me lève, essayant de ne pas trop penser à ce qui m'attend cet après-midi. Au bout d'une courte réflexion, je décide d'aller faire quelques brasses dans la piscine étant donné que je n'ai pas de séances de sport aujourd'hui.

Dans la penderie, je trouve un bikini blanc que j'enfile avant de me planter devant la grande glace puis tourne sur moi-même pour m'examiner en détail. Stephanie, qui surveille de près l'évolution de mon poids, m'a informée que j'avais repris trois kilos et demi. C'est vrai que mes hanches sont un chouïa plus rondes et mes fesses plus hautes et fermes. Les os de mon bassin sont beaucoup moins saillants et je constate également que ma peau est plus douce, que j'ai meilleure mine. Le régime alimentaire, le sport et tous les produits de soin ont vraiment fait des miracles. Sans parler du sexe...

Ce que Q a fait à mon corps la nuit dernière était... Waouh !

Force est de constater que son endurance est impressionnante. Il a allumé un véritable feu d'artifice en moi avec sa langue, ses mains, sa queue...

*Et ce soir, c'est une autre partie de ton corps qu'il va allumer.*

Chassant rapidement cette idée de mon esprit, je me tourne pour quitter la chambre et mon regard se reporte sur la pile de billets posée sur ma table de chevet.

Je ferme les yeux, tâchant de réprimer le malaise soudain qui monte en moi. Cet argent j'en ai besoin. C'est une question de vie ou de mort. De ma vie... Mais alors, pourquoi suis-je prise de nausées rien qu'en le regardant ?

Secouant la tête, je me saisis des liasses et les range dans la penderie, avec l'argent que j'ai reçu hier.

*Deux cent mille dollars... J'ai deux cent mille dollars.*

Rien qu'avec cette somme, je pourrais démarrer une nouvelle vie, ailleurs. Sauf que Clayton finirait par me trouver. D'autant plus que j'ai un secret à protéger, un secret qu'il ne doit jamais découvrir. Jamais. Et aussi curieux que cela puisse paraître, je ne peux ni me cacher ni disparaître sans laisser de traces, car si je le fais, je ne pourrais plus garder un œil sur Petra.

Petra, ma petite sœur.

Ma petite sœur dont Clayton pense être le père.

Ma petite sœur de quinze ans dont – je sais de source sûre –, Clayton est le père.

J'ai juré à ma mère de la protéger, et je compte honorer ma promesse coûte que coûte. Je n'aurais jamais cru devoir tuer quelqu'un et foutre malencontreusement le feu à une baraque, mais je n'avais pas d'autre choix.

J'ai tué pour Petra.

J'aimerais ne pas avoir à le refaire, mais il est hors de question qu'elle se retrouve prise dans les filets de Clayton. Petra a eu la chance d'échapper au destin qui nous a été imposé, notre mère et moi. Il est inutile d'être devin pour savoir ce que Clayton compte faire si jamais il la retrouve.

Elle est ma raison de vivre, tout ce que j'ai fait et tout ce que je fais en ce moment, c'est pour elle. Je lui envoyais une bonne partie de l'argent que je gagnais à La Villa afin qu'elle ne puisse demeurer sous les radars de Clayton. Le reste, je l'ai utilisé pour payer les services d'un hacker qui a piraté le système informatique de l'hôpital où Petra est née et falsifié quelques documents pour brouiller les pistes.

Je savais parfaitement que Clay finirait par tout découvrir. Il a beaucoup de défauts, mais il n'est pas con, loin de là. Cela dit, mes petites magouilles m'ont permis de gagner trois mois pendant que j'étais à La Villa. Et je me demande comment se seraient passées les choses si Ridge ne s'en était pas mêlé...

# Chapitre 26

## EN EXTÉRIEUR

Lucky

*5 mars 2015, aéroport privé, quelque part en Californie*

Dans la chaleur étouffante du printemps de la Californie, je contemple l'avion de Krakov se poser sur la piste d'atterrissage de l'aéroport privé tandis que mon plan commence à mûrir dans ma tête. Ridge est pratiquement collé à moi, ne connaissant visiblement pas la notion d'espace personnel de chacun, ce qui ne fait qu'accroître mon angoisse.

L'avion roule sur le tarmac en direction d'un des hangars, et au lieu de faire son boulot, c'est-à-dire d'assurer la sécurité du client, Ridge se contente de me fixer du regard. Il n'a pas cessé de m'observer depuis qu'on a quitté La Villa si bien que je me demande comment il a fait pour ne pas avoir d'accident sur le trajet étant donné qu'il a à peine regardé la route.

Je tire nerveusement sur le bord de ma robe bustier bleu ciel qui me couvre légèrement, luttant contre l'envie d'arracher le collier de perles et de le balancer à la figure de Ridge. Voyant le répugnant homme d'affaires russe apparaître sur les marches de son jet privé, je réprime une moue de dégoût. Il échange quelques mots avec son pilote et je me sens prise de nausées quand il se dirige vers moi. Comme Ridge se tient toujours trop près de moi, je fais un pas sur le côté. Il imite mon mouvement, me suivant toujours comme mon ombre.

Roulant des yeux, je me tourne vers lui.

— Putain, Ridge, ça va, je ne vais pas m'envoler, c'est quoi, ton problème ?

Je devrais avoir peur de lui. En fait, j'ai peur de lui, mais c'est plus fort que moi, il est en train de me rendre dingue.

— Prends pas ce ton avec moi, petite, grommèle-t-il en glissant une main dans sa poche pour en sortir un bonbon à la menthe qu'il fourre dans sa bouche avant d'approcher son visage du mien.

— Écoute, Ridge, je ne veux pas que Krakov se plaigne de nouveau à mon sujet auprès de Clay. Et ce que tu es en train de faire joue plutôt en ma défaveur. Tu sais à quel point il est possessif.

— On s'en fiche de ce que pense ce trou du cul. Il ne mérite pas de te toucher.

Mon souffle se bloque dans ma gorge. On se contemple quelques instants, une lueur de colère – et d'autre chose, aussi – étincelant dans ses yeux. L'angoisse qui me tenaille se mue en panique et augmente d'un cran lorsque je vois, du coin de l'œil, que Krakov n'est plus qu'à quelques mètres de nous.

Ridge se redresse et fait un pas en arrière puis croise ses gros bras musclés, son attention entièrement focalisée sur le magnat russe. Tentant d'ignorer l'alarme qui résonne dans ma tête, je tente mon plus beau sourire et me retourne vers Krakov.

Je le salue en tendant une main vers lui :

— Eddie, quel plaisir de te revoir.

Il la saisit et m'attire vers lui pour m'embrasser deux fois sur chaque joue, comme le veut la coutume dans son pays probablement, puis coule un regard contrarié vers Ridge.

— Tout le plaisir est pour moi, *babouchka*. J'espère que tu vas mieux depuis la dernière fois.

— Oui, opiné-je en élargissant mon sourire. C'est très gentil de ta part de te soucier de moi.

Il braque alors sur moi ses yeux d'insecte et je réprime un nouveau frisson.

— Je suis toujours gentil avec toi, *babouchka*, parce que tu es ma préférée, réplique-t-il.

— Ce compliment te rend encore plus irrésistible, minaudé-je.

On se dirige vers la limousine, suivis de près par Ridge, en échangeant des banalités, mais je ressens constamment une impression de danger. Quelque chose ne tourne pas rond, mais je n'arrive pas à savoir quoi.

Une fois dans l'habitacle spacieux du véhicule, je fais de mon mieux pour divertir Krakov. Ce gros vicieux glisse aussitôt une main sous ma robe et je fais le vide dans mon esprit, laissant mon regard errer sur le toit de la voiture avant de croiser malencontreusement celui de Ridge dans le rétroviseur. Ce dernier m'observe quelques secondes avant de reporter son attention sur la route devant lui.

*Y a vraiment quelque chose qui cloche...*

La boule d'angoisse qui pèse sur ma poitrine ne fait que grossir, et au prix d'un effort surhumain, je me concentre sur Krakov jusqu'à ce qu'on arrive à La



Villa.

On pénètre dans le hall principal où les pouliches de luxe de Clay sont en train de discuter avec les clients autour d'un petit buffet. Un serveur portant un plateau couvert de coupes s'approche alors de nous. Krakov prend une coupe de champagne tandis que j'opte pour le Mimosa dilué à l'eau. Je bois une petite gorgée, et j'aperçois Clayton qui vient vers nous. Je m'efforce de ne pas me crispier.

— Edward, mon ami ! s'exclame-t-il en échangeant une poignée de main ferme avec Krakov. J'ai réservé plusieurs chambres au casino pour mes meilleurs clients et tu en fais partie, bien évidemment.

Krakov plisse les yeux en haussant les épaules.

— Je risque d'être très occupé avec ma petite *babouchka*. Je te dirai si je viens ou pas.

Ce n'est un secret pour personne que Clayton détient la moitié des actions du Getty Casino et que s'il fait ça, c'est uniquement pour essayer de faire jouer et de tenter de plumer ses clients les plus friqués. Je vois pratiquement les signes du dollar danser dans ses yeux comme il répond à Krakov :

— Bien sûr, c'est comme tu veux. En tout cas, si tu décides de te joindre à nous, Lucky t'accompagnera, évidemment.

*Évidemment...*

— Messieurs, si vous voulez bien m'excuser quelques instants, je vais jeter rapidement un coup d'œil au planning, annoncé-je en leur souriant tour à tour.

Comme la plupart des clients de La Villa, Edward Krakov a sa putain préférée – moi, en l'occurrence –, mais il aime bien « tester de nouveaux produits » lors de son séjour ici. Remi, l'assistante personnelle de Clayton, qui gère aussi l'accueil des clients, a mis en place un planning sur sa tablette que toutes les filles peuvent consulter. Avec un peu de chance, Krakov a booké des séances avec d'autres pouliches, ce qui me laisserait le temps de souffler quelques heures par jour.

L'homme d'affaires russe a été mon tout premier client quand j'ai commencé à travailler ici, le jour de mon dix-septième anniversaire. Aujourd'hui encore, j'ignore combien d'argent il a déboursé pour ce triste privilège, mais à en croire le sourire qu'arborait Clayton quand il m'a emmenée dans sa chambre, il devait s'agir d'une petite fortune.

Krakov, un pervers aussi malsain qu'infini, a passé la nuit à me faire des choses toutes plus horribles les unes que les autres. Lui, son truc c'est le sexe violent, si bien qu'à un moment j'ai remercié le ciel en silence d'avoir perdu ma

virginité, de manière consentante, deux mois plus tôt. Et d'avoir doté Krakov d'un micropénis. Cela dit, il a largement compensé ce défaut de fabrication, appelons-le ainsi, en utilisant ses doigts, sa bouche et un tas de gadgets sexuels.

Réprimant un frisson, je me dirige vers le comptoir d'accueil, mais Clay m'attrape par le bras.

— Ah, j'ai oublié de te dire qu'Edward a demandé à passer les trois prochains jours uniquement avec toi.

Malgré moi, j'écarquille les yeux avec horreur, ce qui n'échappe pas à Krakov. Je me ressaisis aussitôt, pour ne pas avoir à en subir les conséquences. Je m'approche et laisse glisser une main le long de son bras avant de me coller contre lui, pressant bien mes seins contre son biceps.

— Dans ce cas, je vais aller me repoudrer le nez, murmuré-je en battant des cils. Tu dois avoir faim, Edward. Veux-tu que je demande au chef de te préparer un peu de bortsch ? À moins que tu ne préfères des pelmenis ?

Se détendant un peu, il plonge son regard dans le mien et murmure :

— Tu m'aideras à choisir tout à l'heure, *myshka*.

— Avec plaisir. Ne bouge surtout pas, je reviens tout de suite.

Je garde un sourire figé jusqu'à ce que je referme la porte des toilettes derrière moi. Désespérée, je m'avance vers l'un des lavabos et place les mains sur le rebord en baissant la tête.

Trois jours avec Krakov. J'ai déjà un mal fou à le supporter trois minutes, alors trois jours...

La dernière fois qu'il était là, j'ai dû feindre un malaise, car il voulait qu'on couche sans utiliser de capote. Clayton n'était pas vraiment favorable à cette pratique, mais il a fini par changer d'avis en ajoutant cinq mille dollars de plus sur la note finale. Rien que d'imaginer ce gros porc en moi sans la barrière en latex me révolte, et je suis persuadée qu'aujourd'hui je n'y échapperai pas. Enfin, je peux essayer, mais Clayton risque de ne pas apprécier du tout, et en ce moment, j'ai tout intérêt à ne pas attiser sa colère. Il se doute de quelque chose, c'est obligé, et je dois trouver un moyen de dissiper ses soupçons.

Portée par des jambes flageolantes, je m'enferme dans un box et m'assieds sur les toilettes.

*Réfléchis, Elly, réfléchis...*

Cinq minutes plus tard, je n'ai toujours pas réussi à trouver de solution miracle. Résignée, je tire la chasse d'eau, et quand j'ouvre la porte pour sortir, je m'arrête net en voyant Ridge, les bras croisés, nonchalamment appuyé contre un des lavabos.

Saisie par une peur panique, je fais un pas en arrière et essaie de m'enfermer dans le box, mais Ridge est bien trop rapide et trop fort pour moi. Habilement, il passe un bras dans l'embrasure, rendant mes efforts totalement vains.

— Tout doux, ma mignonne. Je ne vais pas te faire de mal.

— Alors retire-toi de là, balbutié-je en tremblant comme une feuille.

— Faut que je te parle, déclare-t-il. Mais je ne vais pas m'adresser à une porte fermée. Donc, soit tu sors des chiottes, soit c'est moi qui te rejoins dedans.

Je devine au ton de sa voix qu'il ne veut pas *que* parler.

Pourquoi, *pourquoi* est-ce que je ne suis pas allée dans les toilettes à côté de l'accueil ? Pourquoi ai-je préféré me réfugier dans celles près des cuisines ?

*Parce que tu étais tellement pressée de fuir Krakov le temps de quelques minutes que tu as complétement zappé le comportement étrange de Ridge à ton égard.*

— Je t'entends parfaitement bien comme ça, tu sais, déclaré-je avec un brin de fermeté.

— C'est mort, Lucky. Sors de là qu'on en finisse. Clay va se demander ce que tu fous.

— Justement, que va-t-il penser s'il te trouve ici, avec moi ?

— Je lui dirai que je t'ai entendue pleurer et que je voulais m'assurer que tu allais bien. Que tu t'es enfermée dans le box parce que tu ne veux pas coucher avec l'autre con et que moi, j'essayais de te faire changer d'avis.

Pas con, son excuse. Je me demande s'il vient de la trouver ou s'il a prévu son coup depuis un petit moment.

— Allez, Lucky. Tu ne peux pas rester ici éternellement.

Mon instinct me hurle d'essayer de le repousser d'autant plus qu'il serait déjà rentré dans le box sans le moindre effort s'il l'avait vraiment voulu. Tentant de maîtriser la peur qui gronde en moi, j'ouvre la porte et me retrouve nez à nez avec Ridge. Il me détaille attentivement et je lis du désir, mais aussi de la pitié et de la colère dans ses yeux, ne parvenant pas à m'expliquer ces deux dernières émotions.

Je jette un regard en coin en direction de la porte de sortie, mais il se place devant moi, me bloquant ainsi la vue.

— Bon, tu voulais parler ? Alors, parle, marmonné-je en serrant les poings.

Il ne dit rien et prend un malin plaisir à m'observer, dirigeant ses yeux vers mes jambes avant de les faire remonter jusqu'à ma poitrine.

— T'es trop belle, sérieux, souffle-t-il.

*Ça, ce n'est pas bon signe du tout.*

— Ridge...

Il s'éclaircit la gorge et secoue la tête, comme pour chasser ses pensées, salaces probablement.

— Je sais ce que tu as fait, révèle-t-il au bout de quelques secondes.

Des gouttes de sueur froide perlent sur ma nuque.

— Hein ?

— Tu es allée dans le bureau de Clay et tu as pris quelque chose.

— C'est quoi ce délire ? J'ignore de quoi tu parles.

— Je ne me la ramènerais pas trop à ta place, Lucky.

— Écoute, je ne sais pas d'où tu sors ça, mais je ne suis pas allée dans le bureau de Clay.

Il se penche vers moi et l'odeur de son après-rasage me retourne le cœur.

— J'ai été envoyé deux fois à Falloujah. Tu le savais, ça ?

— Non, mais merci d'avoir servi notre pays, répliqué-je.

Il esquisse un petit sourire en coin avant d'adopter une expression sérieuse.

— Je parie que tu ignores ce que je faisais là-bas, commente-t-il.

Je secoue la tête en haussant les épaules.

— Je m'occupais de la partie informatique. Les puces, les cartes-mères et les circuits imprimés n'ont aucun secret pour moi, je peux les assembler et les rassembler en un claquement de doigts.

Il marque un temps d'arrêt et plonge sa main dans sa poche pour en sortir une carte électronique qui ressemble au badge qu'on utilise pour accéder aux différentes parties de La Villa, sauf qu'elle n'est pas de la même couleur.

— Clay m'a demandé de lui fabriquer ce petit bijou, explique Ridge en brandissant la carte devant mon visage. Ça enregistre les accès de tout le monde, partout, y compris les siens, et c'est également relié à un système de reconnaissance faciale sur son ordinateur. Autre point important, ça relève aussi les irrégularités. Par exemple, si la caméra te filme dans l'aile nord alors que ton badge a été utilisé à l'entrée deux minutes avant, le système envoie une alerte. Tu vois un peu où je veux en venir, Lucky ?

Je sens ma gorge se serrer.

— Mais, si ce machin est à Clay, pourquoi c'est toi qui l'as ? bredouillé-je.

— Bonne question. Il croit qu'il l'a paumé quelque part.

— Et ?

— Et j'ai jusqu'à demain pour le retrouver ou lui en fabriquer un autre. En tout cas, toi comme moi, on sait très bien ce qu'il va trouver comme infos dessus si jamais il récupère la carte, n'est-ce pas, Lucky ?

— Qu'est-ce que tu veux, Ridge ?

Il range la carte dans sa poche avec une expression triomphale et sort autre chose. C'est un mini sachet en plastique transparent contenant...

De la poudre blanche.

*Oh, non... Non, non, non, non !*

— Verse ça dans le verre du ruskoff ce soir, dit-il en me tendant le sachet.

— Hors de question ! m'exclamé-je en reculant.

— Tu n'as pas trop le choix ma petite Lucky.

*Merde !*

En désignant le sachet je demande :

— C'est... C'est quoi, exactement ?

— Ce n'est pas du poison, si c'est ce que tu crois. Même si ce connard mériterait de crever. Et puis, le but n'est pas de faire de toi une meurtrière.

— C'est quoi le but, alors ?

— Le but, c'est de l'endormir pendant quelques heures. Demain, au réveil, il aura un peu mal au crâne, mais il n'aura aucun souvenir de la veille. C'est tout.

Comme je ne dis rien, il secoue légèrement le sachet en ajoutant :

— Tu détestes te le taper. Je t'offre une porte de sortie, là.

— Une porte de sortie derrière laquelle tu m'attends. Qu'est-ce que tu as à y gagner, dans tout ça, Ridge ?

Son expression a quelque chose de menaçant, mais un désir intense marque chacun de ses traits. Il approche de mon visage la main dans laquelle il tient le sachet et me caresse la joue de l'index.

— Je rêve de toi toutes les nuits.

Je reste silencieuse et il enchaîne :

— Je sais que tu as pris quelque chose dans le bureau de Clay et je sais aussi qu'il ne s'en est pas encore aperçu. Ce soir, il partira au casino à 20 h 30. Verse la poudre dans le verre du ruskoff avant, et moi je préviendrai Clay que cette enflure ne viendra pas. Quand il sera parti, rejoins-moi dans son bureau et rapporte ce que tu lui as piqué. On remettra tout à sa place et ça restera notre petit secret.

— Un petit secret qui a un prix, j'imagine.

Il fixe alors ses yeux acérés sur ma bouche et je vois sa pomme d'Adam tressauter.

— Tu sais parfaitement ce que je veux en retour. Ça fait deux ans que j'en rêve, depuis le premier jour où j'ai commencé à bosser pour Clay. Ça fait trop longtemps que tu me repousses, Lucky, bien trop longtemps...

*Génial, me voilà coincée entre le marteau et l'enclume.*

Poussant un soupir, je saisis le sachet et le range dans ma pochette puis contourne Ridge, qui ne me retient pas. Je rejoins rapidement Krakov en m'excusant d'avoir mis autant de temps. Edward ne semble pas contrarié par mon absence prolongée, mais Clay, en revanche, m'observe d'un air étrange. Je passe mon bras sous celui d'Edward. On fait un petit tour du hall en s'arrêtant à plusieurs reprises pour discuter avec d'autres clients, sous l'œil vigilant de Clay.

Bizarrement, Krakov ne semble pas pressé de monter dans sa suite. Au contraire, on passe l'après-midi dans le foyer et je remarque que Clay n'est jamais loin et qu'il surveille mes moindres mouvements avec un regard perçant.

J'ai du mal à cacher mon soulagement lorsqu'Edward me demande de lui commander son dîner pour 19 heures. J'essaie de faire mon maximum pour accéder ou devancer le moindre de ses désirs.

Coucher avec Ridge ne va pas régler mes problèmes, j'en suis parfaitement consciente, mais quand Krakov m'attrape la main, après le dîner, pour me guider vers sa chambre, je sais ce qu'il me reste à faire. Clay lève son verre à l'attention d'Edward lorsqu'on passe à côté de sa table. Ce dernier, qui est resté relativement sobre malgré tous les shots de vodka qu'il s'est enquillé, lui assène une tape amicale dans le dos. Clay croise ensuite mon regard et je réprime un frisson en voyant un éclat étrange dans ses iris.

En sortant de l'immense salle à manger, j'aperçois Earl en train de me détailler bizarrement, lui aussi, et c'est là que je comprends que ce n'est pas mon imagination qui me joue des tours. Il se trame vraiment quelque chose de louche ici.

Krakov s'arrête au bar pour prendre un dernier verre, et avant de rejoindre la suite, je l'entraîne dans un coin sombre pour le chauffer un peu. Sans surprise, il enfouit sa tête entre mes seins et j'en profite pour verser la poudre blanche dans le verre qu'il a posé sur l'étagère, à côté de nous. Gardant un œil sur le verre, je fais glisser mes mains à l'arrière de sa tête afin de l'occuper le temps que la poudre se dissolve.

Lorsque Krakov se redresse, j'attrape le verre et le lui tends, puis le regarde avaler la vodka d'un trait, le cœur tambourinant dans ma poitrine. Comme j'ignore le temps dont je dispose avant que la poudre ne commence à faire effet, je me redresse puis me penche, lui offrant une belle vue sur mon décolleté. Il s'humecte les lèvres et je lui fais un clin d'œil avant de rejoindre l'ascenseur en courant, tout en me tournant ici et là vers lui pour m'assurer qu'il me suit bien. Ses deux gardes du corps lui emboîtent le pas, mais il leur fait un signe de la

main avant de monter, seul, dans l'ascenseur avec moi.

Je sens qu'il commence à flancher quand on arrive devant sa suite. Je passe un bras autour de sa taille puis ouvre la porte et l'aide à rentrer dans la chambre. J'ai à peine le temps d'atteindre le lit qu'il tombe sur le matelas comme une masse.

Le point positif : il ne me touchera pas ce soir.

Le point négatif : j'ignore ce qui m'attend dans le bureau de Clay, mais ça ne laisse présager rien de bon.

Le sang bat à mes tempes. Je déshabille Edward en balançant ses vêtements un peu partout dans la chambre puis vaporise légèrement mon parfum sur son torse en me félicitant intérieurement d'en avoir toujours un petit flacon dans ma pochette. Je ne sais pas pour combien de temps je vais en avoir avec Ridge, mais si jamais Edward venait à se réveiller, il sentira mon odeur sur lui et ne se posera peut-être pas de question sur ce qui s'est passé.

Je sors de la chambre en courant et me dirige vers l'aile nord de la demeure pour récupérer la clé USB que j'ai prise dans le coffre-fort de Clay. Il me reste encore dix minutes avant de retrouver Ridge et je ne dois absolument pas être en retard. J'arrive dans ma chambre essoufflée et je me laisse tomber sur le lit pour prendre une minute afin d'essayer de me calmer et apaiser mon tremblement.

Serrant et desserrant frénétiquement les poings, je tourne la tête vers mon armoire, et comme poussée par une main invisible, je me lève et ouvre la porte du meuble. J'attrape mon sac à dos contenant mes biens les plus précieux puis range celui-ci et ma pochette dans un autre sac, plus grand, et quitte la chambre.

Les couloirs de La Villa sont déserts à cette heure-ci normalement. Je pousse un soupir de soulagement lorsque j'atteins l'ascenseur menant au bureau de Clay sans avoir croisé qui que ce soit. Je tape le code de sécurité puis pénètre dans la cabine et tressaille légèrement lorsque les portes coulissantes se referment devant moi.

Une fois en bas, je plaque mon sac sous une table installée à côté de l'ascenseur et me dirige, d'un pas hésitant, vers le bureau de Clay. Plus j'avance et plus je perçois une odeur de cigare. Je m'arrête net dans le couloir, un frisson glacial me remonte le long du dos.

*Clay, il est là, en fait !*

C'est le seul à fumer des cigares cubains.

*Mais non, il est au casino.*

Quoique, je ne l'ai pas vu quitter La Villa.

Clouée sur place, je suis en train de passer en revue mes options quand,

soudainement, la porte du bureau s'ouvre et Ridge apparaît sur le seuil.

— Ah, il me semblait bien avoir entendu l'ascenseur, déclare-t-il.

Il me sourit puis brandit un cigare allumé.

— J'espère que l'odeur ne te dérange pas, ajoute-t-il. Tu sais ce qu'on dit : quand le chat n'est pas là...

— Clay n'est pas là ?

— Bah, non. Je t'ai dit qu'il allait au casino.

Il s'efface pour me laisser passer et je hoche faiblement la tête avant de le rejoindre. Quand j'entre dans le bureau, Ridge referme la porte et j'entends le bruit de la clé tourner dans la serrure derrière moi. Je me retourne brusquement vers lui et il hausse les épaules.

— Je sais que personne ne viendra ici, mais je préfère fermer la porte à clé par mesure de précaution, annonce-t-il. C'est OK pour toi ?

J'opine, parce que, franchement, qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Ridge prend une profonde bouffée de cigare et dessine plusieurs ronds de fumée avant de s'avancer vers moi.

— Bon, procédons dans l'ordre, s'exclame-t-il. Déjà, donne-moi ce que tu as pris dans ce bureau.

Je pose la clé USB dans la paume qu'il me tend. Quand je l'ai prise, je l'ai échangée avec une clé identique, mais vide. J'ai fait une copie de l'originale que je viens de rendre à Ridge, mais j'ai demandé à un hacker d'y mettre un virus qui s'active dès qu'on branche la clé sur un ordinateur et efface les infos qui y figurent. Au début, je voulais la détruire, car elle contient toutes les infos que le détective privé engagé par Clay a trouvées sur Petra, mais quelque chose m'en a empêché.

Ridge referme ses doigts sur la clé puis se dirige vers le coffre-fort avant de l'ouvrir. Je le regarde sortir la clé USB vide et la poser sur le bureau, avec celle que je viens de lui donner. Laissant le coffre-fort grand ouvert, il revient vers moi et s'appuie contre le bureau en prenant une autre bouffée de son cigare.

— Détache tes cheveux, murmure-t-il après avoir expulsé un rond de fumée. Je n'aime pas quand tu les relèves comme ça.

J'essaie de faire le vide dans ma tête, comme je le fais avec chaque client, sauf que là, ce n'est pas pareil. La sécurité de Petra est en jeu. Les mains tremblantes, je retire les pinces qui retiennent ma chevelure dans un chignon puis secoue la tête. Ridge me détaille avec des yeux libidineux puis dépose son cigare dans un gros cendrier et s'approche de moi.

— Tu es trop belle, Lucky, c'est fou.



À ces mots, il me soulève, fait quelques pas puis me plaque contre le mur, et son corps étroitement serré contre le mien, il m'immobilise. Il essaie d'y aller doucement, sauf que c'est une brute de nature, du coup, ça ne lui réussit pas trop. Je croise son regard, et voyant tout ce désir insatisfait qu'il éprouve pour moi, je suis étonnée qu'il ait tenu tout ce temps sans craquer.

— J'ai attendu ce moment depuis tellement longtemps, marmonne-t-il en faisant remonter ses paluches le long de mes bras. Tu n'imagines même pas à quel point, Lucky.

— Euh, non... Ridge ?

— Hmm ? fait-il en malaxant mes seins.

— Concernant Clay, tu es sûr qu'il n'est au courant de rien ?

Son attention toujours absorbée par ma poitrine, il baisse mon bustier et trace le contour de mon soutif en dentelle de ses doigts.

— T'inquiète, laisse-moi gérer Clay.

— Ça veut dire quoi, ça, exactement ?

— Ça veut dire ce que ça veut dire. Si tu me donnes ce que je veux et... Et si tu continues à me donner ce que je veux, quand je veux, il ne saura jamais ce que tu as fait.

Il penche la tête vers mon décolleté et dépose un baiser baveux sur chacun de mes seins.

*Beurk !*

Quelque chose ne va pas, je le sens dans mes tripes. Je visualise le regard que m'a lancé Clay quand j'ai quitté la salle à manger avec Krakov, et mon cœur manque un battement. Ridge glisse un doigt sous le bonnet de mon soutien-gorge arborant une expression d'enfant émerveillé et je ferme les yeux, me préparant mentalement à ce qui va suivre quand soudain...

Son téléphone se met à sonner dans sa poche.

— Putain de merde ! hurle-t-il en se redressant et rejetant la tête en arrière, et je prie le ciel pour qu'il n'ignore pas l'appel.

Pour une fois, mes prières sont entendues.

— J'en ai pour deux secondes, annonce-t-il en me reposant avant de sortir son téléphone. Oui, patron ?

Je me raidis sur place en retenant mon souffle.

Ridge fait quelques pas vers le coin opposé du bureau puis se tourne de nouveau vers moi.

— Oui, c'est bon, j'ai les deux clés.

J'écarquille les yeux, submergée par une panique totale. Ridge esquisse un

sourire satisfait voyant ma réaction.

— Non, je n'ai pas encore eu le temps de les vérifier. Je dois procéder avec prudence au cas où il y aurait un virus.

Je pense que mon cœur vient de s'arrêter de battre et que mon esprit vient de quitter son enveloppe corporelle.

— Oui patron, j'en saurai plus demain matin, pas de problème. Ah, patron ? Merci de me la confier pour la nuit, je sais qu'elle compte beaucoup pour toi.

Ma vision se brouille et je m'appuie contre le mur pour ne pas tomber en plaquant une main sur ma bouche.

*Petra, pense à Petra !*

Ni une ni deux, je me précipite vers la porte et tourne frénétiquement la poignée, mais celle-ci refuse de s'ouvrir.

*Merde, c'est vrai, cet enfoiré de Ridge l'a fermée à clé !*

Malgré moi, j'essaie encore plusieurs fois, luttant pour ne pas céder à la terreur qui gronde en moi, jusqu'à ce que Ridge m'attrape par la taille, me soulève et me pose sur le bord du bureau de Clay.

— Garde plutôt ton énergie pour moi, ma jolie, lâche-t-il en me tenant fermement par les bras.

Je me lamente en essayant de trouver une idée qui me permettrait de me libérer du piège dans lequel il m'a enfermée.

— Pour... Pourquoi ?

— Je te retourne la question, Lucky. Pourquoi empêches-tu un père de retrouver sa fille ? Les mêmes livrés à eux-mêmes et ballottés d'un foyer à l'autre n'ont pas d'espoir. Leur vie est merdique du début à la fin.

Tout en parlant, il me force à m'allonger sur le bureau et me retient en plaquant sa large main entre mes seins.

— Aucun enfant ne mérite ça, aucun, surtout s'il a de la famille, quelque part, qui le cherche désespérément, enchaîne-t-il.

Je suis sur le point de lui dire que Petra va très bien là où elle est, mais me retiens de justesse.

— On était à deux doigts de la retrouver, le mois dernier, avec Clay. Mais elle n'était plus dans cette ferme pourrie, paumée en plein milieu de nulle part, dans l'Idaho, quand on est arrivés pour la récupérer.

Il pousse un soupir en hochant tristement la tête avant de poursuivre :

— Tu sais pourquoi j'aime travailler pour Clayton Getty ? Parce qu'il va jusqu'au bout des choses. J'ai servi sous ses ordres pendant un an au cours de l'un de mes déploiements et ce mec est un vrai leader.

Voilà d'où ils se connaissent ! C'est vrai que Clay était enrôlé dans l'armée, mais il a dû revenir à Getty Falls quand son père est décédé.

— Tu ne sais rien d'elle ! crié-je, ma peur augmentant d'un cran. Pourquoi la ramener ici, tu crois qu'elle aurait une belle vie dans cette putain de *maison close* ?

— Ah, tu penses qu'elle a une belle vie en nettoyant la merde des chevaux et des vaches dans une putain de ferme ? Ici, elle aurait une vie de reine.

*Mais, il est malade !*

— On est des *putes*, Ridge. Jamais je ne vous révélerai où elle est, et jamais, *jamais* elle ne mettra les pieds ici.

— Tu n'as pas ton mot à dire sur le sujet, tu sais, glousse-t-il. J'ai vu des photos d'elle. Toi, t'es super bonne, mais elle... C'est autre chose. Elle va faire un vrai tabac ici.

Ses mots me donnent envie de vomir.

J'essaie de me débattre, mais c'est peine perdue. Il me bloque les jambes puis se penche vers moi et pose ses lèvres dégueulasses sur les miennes. Il gémit tout en essayant de forcer la barrière de mes lèvres avec sa langue et je sens sa queue dure plaquée contre mon ventre. Je n'arrive plus à bouger. Il se redresse légèrement puis me dévisage d'un air ravi.

— On va baiser comme des lapins, ma jolie. Et je coucherai avec toi jusqu'à ce que ta sœur arrive. Après quoi, je me la ferai régulièrement, elle aussi.

Je pousse un hurlement de rage si fort et si aigu que j'en ferme les yeux l'espace d'un instant. Lorsque je les rouvre, je remarque, du coin de l'œil, des rubans de fumée s'élever dans les airs.

*Le cigare !*

Il est tombé sur les documents de Clay qui commencent à cramer !

D'un geste vif, j'attrape le premier objet qui se trouve à ma portée – le cendrier – et frappe Ridge sur le crâne de toutes mes forces. Celui-ci émet un grognement de douleur en se redressant. J'en profite pour me relever et aller me réfugier derrière le bureau. Il se tâte l'arrière du crâne en dardant sur moi un regard furibond et je recule d'un pas.

*Ce mec va me tuer, il va me buter, mais, moi, je dois protéger ma sœur.*

Désespérée, je tourne la tête dans tous les sens, cherchant une solution, quelque chose, n'importe quoi, quand j'aperçois le coffre-fort ouvert, et à l'intérieur, le flingue de Clay. Je me jette sur le coffre-fort et attrape le pistolet puis me retourne et pointe le canon sur Ridge.

— Ne bouge pas, balbutié-je.

— Si tu veux vraiment m’arrêter, va falloir me tirer dessus, s’esclaffe-t-il en contournant le bureau.

Mon esprit se remplit d’images de Petra, ma petite sœur innocente et je fais la seule chose qui est encore en mon pouvoir : j’appuie sur la gâchette.

Debout dans le dressing, je contemple pensivement le sac dans lequel je viens de ranger l’argent.

*Pour Petra, tout ça, tout ce que j’ai fait, c’est pour Petra.*

Il est hors de question que Clay brise le destin de son autre fille, car, oui, je n’en suis pas fière, loin de là même, mais Clayton Getty est aussi mon père biologique. C’est probablement pour cette raison qu’il a laissé la vie sauve à Earl.

Clayton Getty est mon père, un père qui n’a pas hésité à faire de sa fille une pute, à monnayer ses faveurs sexuelles et s’enrichir sur son dos.

J’ai tiré sur Ridge Mathews pour protéger ma sœur et je vais proposer à Clayton tout mon pognon à condition qu’il oublie que Petra existe. Et s’il refuse, je vais le tuer aussi parce que je me suis juré que Petra ne connaîtra jamais le même destin tragique que moi. Et je tiendrai parole.

# Chapitre 27

## TROISIÈME PRISE

Quinn

« *Pour la bonne cause.* »

La première fois que j'ai entendu cette phrase, j'avais douze ans et je n'en ai pas saisi le sens exact.

Comment le fait de sacrifier, *pour la bonne cause*, quelque chose qui t'est cher et à laquelle tu tiens peut-il être bien ? C'est probablement à ce moment-là que j'ai compris que quelque chose ne tournait pas rond chez moi.

J'étais un gamin pourri gâté, le fils unique, un petit prince issu de deux dynasties puissantes dont rien que le nom faisait trembler le pays. J'étais quelqu'un de puissant et respecté avant même que j'apprenne à marcher.

Le terme « sacrifice » ne fait pas partie de mon vocabulaire, tout comme les mots « raisonnable » et « bienveillance ». Et il y a un mot en particulier dont je ne comprends pas le sens, c'est « partage ».

Je ne partage pas. J'ai dû partager ma mère avec mon père, ce qui a été un véritable problème pour moi, et ce dès ma naissance. J'ai appris à composer avec cela tant bien que mal, je me suis *sacrifié*. Toute cette histoire de partage me semblait ridicule, du coup, quand j'ai appris que ça existait vraiment, que des personnes partageaient des choses, des objets ou des êtres de leur plein gré, je n'en revenais pas.

Cela dit, quelque part au fond de moi, je savais que ce qu'il lui a demandé ce soir-là n'était pas normal...

*Les mères et les pères s'aiment l'un l'autre normalement, uniquement l'un l'autre et n'aiment personne d'autre, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi papa emmène maman vers une des chambres d'amis ? Et pourquoi maman porte une sorte de nuisette à moitié transparente ? D'habitude, elle met toujours une chemise de nuit qui flotte autour d'elle et un peignoir qui traîne quand elle*

marche. D'habitude, elle ressemble à une reine, mais pas là. Non, là, on dirait une des filles que je vois dans les magazines que Wesley, mon chauffeur, cache sous son siège chaque fois qu'il me voit arriver. Quel imbécile ! Il ignore que ma collection de magazines olé olé est bien meilleure que la sienne, grâce à Armand, notre jardinier. Mais bon, là n'est pas la question...

Ce soir, ma mère n'a rien d'une reine, et elle est emmenée par mon père dans une chambre qui n'est pas la leur.

Je devrais être au lit, mais je n'arrive pas à m'endormir quand on a des invités. Tout le monde réclame ma maman. Je dois donc me creuser les méninges pour attirer son attention sur moi et uniquement sur moi. Ce qui me tient éveillé toute la nuit.

C'est ma mère, et je devrais être son unique préoccupation, le centre de son monde.

Vous trouvez ça bizarre sans doute, vous devez vous dire que je souffre du complexe d'Œdipe. Bah, oui, je sais ce que c'est ; j'ai fait des recherches sur le Net après qu'un connard en a parlé, l'autre jour au Country Club, en faisant référence à la relation entre maman et moi. C'est vrai, je souffre peut-être de ce complexe, en tout cas, je ne ressens aucune attirance sexuelle pour ma mère, mais bon, les gens peuvent penser ce qu'ils veulent, je m'en fiche. Tout ce que je sais, c'est que je me sens super bien chaque fois qu'elle me sourit, qu'elle me prend dans ses bras ou qu'elle rigole à une des blagues que j'ai entendues à la télé ou lues dans un magazine. Son visage s'éclaire dès qu'elle me voit et son sourire est aussi brillant que le soleil après une tempête.

Tiens, je déteste les tempêtes, d'ailleurs. Et je déteste voir ma mère pleurer, comme ce soir.

Le bruit de ses sanglots éveille en moi un tas de souvenirs et je fronce les sourcils, car ce n'est pas la première fois que je l'entends pleurer. Je pensais qu'il s'agissait de Mme Harper, notre gouvernante très émotive et qui pleure souvent, surtout quand elle est avec maman. Pourtant, les quelques fois où j'ai vu la gouvernante pleurer, maman ne pleurerait pas. Même quand elle me voyait arriver, elle affichait un large sourire.

Ce soir, les joues de ma mère sont inondées de larmes. Elle marche, les épaules recroquevillées, guidée par mon père le long du couloir vers...

Vers la chambre du capitaine Harrington.

Trouvant ça vraiment bizarre, je sors de ma cachette – derrière la grande horloge de grand-père qui décore l'aile de la maison dédiée aux invités – et rase les murs afin de ne pas me faire repérer.

*Mon cœur tambourine dans ma poitrine surtout quand je vois ma mère serrer un poing contre sa bouche.*

*— Tu étais d'accord Adele, dit Maxwell. Tu ne vas tout de même pas me décevoir, n'est-ce pas ?*

*Maman secoue la tête et mon père lui décroche un sourire satisfait avant de lui embrasser le front. Sa gentillesse envers elle ne fait qu'augmenter ma colère, et mon cœur s'accélère davantage devant ce spectacle très étrange.*

*— Rappelle-toi, Adele, c'est pour la bonne cause.*

*Un sanglot secoue le corps de maman et je suis sur le point de me précipiter vers eux quand Maxwell tourne la poignée de la porte du capitaine Harrington et la pousse en s'effaçant pour laisser passer ma mère. Elle fait quelques pas et manque de trébucher en se prenant le talon de sa chaussure dans le tapis. Toujours sur le seuil de la porte, elle se tourne vers Maxwell, son visage exprimant une intense détresse, le regard plein de doute. Mon père serre la mâchoire et lui fait signe d'avancer.*

*— C'est pour la bonne cause, Adele.*

*Pourquoi est-ce qu'il lui dit ça ? Même de là où je suis, j'arrive à voir que ça ne va pas, que rien ne va. Ma mère pleure et ça, ce n'est pas bien.*

*Je dois la sauver.*

*Je me redresse puis m'accroupis de nouveau, car j'aperçois deux hommes, les assistants du capitaine Harrington, arriver à l'autre bout du couloir. Ils sont tous venus passer le week-end avec nous dans notre plantation en Caroline du Sud. Ces deux gars me donnent la chair de poule, surtout le gros baraqué.*

*Les voyant arriver, Maxwell fait un pas en arrière et je les regarde tous tour à tour. Les deux hommes sont en pyjamas et l'un d'eux tient un truc dans la main, on dirait une caméra, la même que ma mère m'a offerte pour mon dernier anniversaire. Ils entrent dans la chambre et ferment la porte sans adresser un seul mot à mon père.*

*Maxwell contemple la porte quelques secondes puis retourne dans sa chambre et, quand il passe à côté de moi, je me fais le plus petit possible afin qu'il ne me voie pas.*

*Maman, elle, est dans la chambre du capitaine avec les deux hommes en train de faire... quelque chose. Quelque chose qui ne lui plaît pas, quelque chose qui la fait pleurer.*

*Et elle le fait « pour la bonne cause », apparemment.*

*Je ne sais pas combien de temps je reste planqué dans ma cachette, ces cinq mots résonnant dans ma tête, je pense même que je m'endors à un moment. Je*

*veux aller frapper à la porte, m'assurer que maman va bien, mais mes jambes refusent de me porter. Une partie de moi a envie de s'enfuir loin de cette chambre, mais hors de question que j'abandonne ma mère.*

*C'est Mme Harper qui me trouve au petit matin et me ramène dans ma chambre. J'ai envie de lui poser plein de questions, de savoir ce que fait maman, mais je n'y arrive pas. En plus, la vieille femme pleure et se mouche tout le temps dans le mouchoir qu'elle a dans son tablier. Elle me promet de me préparer des pancakes pour le petit déjeuner, comme s'il s'agissait d'un truc super rare.*

Elle est bête ou quoi ? Je suis Quinn Blackwood, si je veux des pancakes, j'aurai des pancakes et ce n'est pas elle qui pourra me l'interdire. Mais pour l'instant, ce que je veux, c'est qu'elle aille chercher maman dans la chambre du capitaine. Je le ferais bien moi-même, mais je tiens à peine debout, je suis fatigué. En tout cas, maman ne peut pas rester dans cette chambre.

*Ce qu'elle fait n'est clairement pas « pour la bonne cause ».*



# Chapitre 28

## PLAN EN PLONGÉE

Quinn

Le bruit de ses pas me ramène à l'instant présent.

Ce que je m'apprête à lui faire ne sera pas pour la bonne cause, mais ça me fera le plus grand bien.

On s'est déjà occupés du plan large, on peut donc passer à la prochaine étape.

Tournant la tête, je promène mon regard sur les objets soigneusement disposés sur la table. Finalement, j'ai retiré la moitié des jouets sexuels que j'avais initialement prévus. L'extraordinaire alchimie qu'il y a entre nous est amplement suffisante pour le moment. Il nous reste encore quelques jours de tournage. J'utiliserai certainement un ou deux jouets, mais pour le moment, le corps de Lucky me suffit. Rien que de penser à ses courbes féminines et à ses jambes sublimes me fait bander.

Je me redresse en jetant un dernier coup sur le lac sombre devant l'une des propriétés Blackwood dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Ça fait des années que je n'avais pas mis les pieds ici. Je repense à Mme Harper et à ses pancakes presque addictifs...

Derrière moi, j'entends des pas qui s'approchent. Je me retourne en essayant de faire le vide dans ma tête.

La pièce est plongée dans le noir, mais la salle à manger, juste à côté, a été aménagée et éclairée comme je l'ai demandé.

Lorsqu'elle arrive, ma queue durcit davantage.

Elle porte un collier ras-du-cou auquel sont accrochées plusieurs chaînes en or, mettant en valeur sa silhouette longue et fine. Au fur et à mesure qu'elle avance, les premières rangées de chaînes effleurent ses tétons, déjà tendus. Une ceinture en frange de chaînes couvre sa chatte, et à chaque pas qu'elle fait, la lumière joue différemment sur les petits anneaux dorés entrelacés qui drapent son corps, la rendant encore plus belle. Si belle que je serre ma mâchoire pour

calmer mon érection presque douloureuse.

Je suis déjà extrêmement tendu, et je prends quelques secondes pour recouvrer un semblant de sang-froid avant d'aller la rejoindre. Inspirant profondément, je me dirige vers la porte qui sépare les deux pièces et regarde Lucky prendre connaissance du mot posé au bout de la table qui lui est destiné.

Il y a encore une heure à peine, j'étais persuadé que les choses se dérouleraient différemment.

Elle voulait me *voir* et j'étais disposé à lui accorder ce privilège. Mais ça, c'était avant que mes sinistres souvenirs remontent à la surface, ouvrant en grand l'abîme sans fond qui m'habite. Pourtant, je ne devrais pas me soucier de l'effet que j'ai sur Lucky. Cela dit, je n'arrive pas à oublier la réaction d'Elly, la première fois que nos regards se sont croisés. J'étais calme, avec une parfaite maîtrise de moi-même, et j'ai tout de même lu de la peur – non, de la terreur –, dans ses yeux.

Et là, je ne suis pas du tout calme et je suis sur le point de perdre le contrôle.

Lucky pose le mot puis se penche en avant pour ôter la cloche sur le premier « plat » de la soirée. Elle hésite, une expression de déception passe sur son visage. L'étrange pression dans ma poitrine me fait comprendre que sa réaction ne me laisse pas indifférent.

*Étrange...*

Je tourne plusieurs fois la télécommande dans ma main puis finis par appuyer sur un des boutons et une musique envahit la salle à manger. Aussitôt, Lucky relève la tête puis sourit en entendant la chanson.

D'un geste distrait, elle caresse le bandeau de soie qu'elle tient entre ses mains, mais ne se couvre pas les yeux, ce qui agace énormément ma queue.

— Un problème, Lucky ? demandé-je en remettant en place mon brouilleur de voix.

Elle sursaute en levant la tête, visiblement peinée, puis cligne des yeux en secouant légèrement la tête.

— Bonsoir à toi aussi, rétorque-t-elle.

— Le bandeau, s'il te plaît.

Elle contracte la mâchoire et repousse le plat sur un côté de la table avant de grimper dessus. Elle s'agenouille ensuite sur la table, ses talons aiguilles appuyés contre ses fesses nues, puis noue le bandeau autour de sa tête avant de poser ses deux mains sur ses cuisses.

J'ouvre la grande porte qui sépare les deux pièces et me dirige vers l'autre bout de la table.

— Bonsoir Lucky, tu es ravissante, dis-je en prenant place sur la chaise.

Elle se mord la lèvre inférieure.

— Merci, j'aimerais bien pouvoir te retourner le compliment, mais ça risque d'être compliqué.

Sa réplique me fait presque sourire. Presque.

— La nuit ne fait que commencer. Je peux encore changer d'avis concernant le bandeau.

— Je... Je l'espère.

Je la contemple quelques instants, troublé. Cette nana suscite en moi des émotions inconnues. J'aurais presque envie de lui offrir tout ce qu'elle veut, d'exaucer tous ses désirs.

*Bon, changeons de sujet...*

— Comment se sont passées tes préparations, cet après-midi ?

Elle rougit aussitôt, mais ne tourne pas la tête.

— Elles étaient... différentes.

— Comment te sens-tu ?

— Est-ce qu'on peut parler d'autre chose que de mes fesses, s'il te plaît ? demande-t-elle en esquissant une grimace.

— Non, Lucky. Ton derrière est l'objet de mes convoitises, ce soir.

Elle presse ses lèvres puis baisse la tête quelques secondes avant de la relever.

— Tu vas bien ? m'interroge-t-elle alors, en me prenant au dépourvu.

— Est-ce que je vais *bien* ?

— Oui. Je ne sais pas... Tu sembles tendu.

Je laisse échapper un petit rire.

— Voilà un choix de mots approprié, marmonné-je.

— Moque-toi si tu préfères. Et tu n'es pas obligé de me répondre. Je ne voulais juste pas passer la soirée à me demander si tu allais bien. C'est tout.

— Je...

Roulant des épaules, je tourne la tête et me rends compte que je n'ai pas envie de lui mentir. Et j'ai encore moins envie que mes pensées soient enregistrées. Je retirerai cette partie au montage de toute façon.

— Je prends note de ton inquiétude, annoncé-je.

À en croire son expression, ma réponse ne lui convient pas et je décide d'ignorer son chagrin évident pour me concentrer plutôt sur l'espace qui nous sépare. Elle est bien trop loin de moi.

— Viens vers moi, Lucky, n'aie pas peur, je vais te guider.

Elle inspire puis se penche en avant, posant une paume sur la surface de la

table. Lentement, elle se met à avancer vers moi à quatre pattes en passant un genou devant l'autre. À chacun de ses mouvements, les chaînes qui drapent son corps bougent sur et sous elle, m'offrant une belle vue dégagée sur sa magnifique poitrine.

Mon érection se fait de plus en plus pressante, et je repositionne la bosse qui déforme mon pantalon pour évacuer un tant soit peu de pression.

— Le deuxième plat est devant toi, l'informé-je. Arrête-toi... Maintenant.

Elle fait ce que je lui dis et tend une main, ses doigts effleurant la cloche en argent. Elle la soulève et la pose derrière elle puis tâtonne sur le plat jusqu'à trouver ce qu'elle cherche. Elle attrape l'objet, le fait tourner dans ses mains et laisse échapper un soupir tremblant.

— Tu sais ce que c'est, tigresse ?

— Oui, je crois savoir.

— Allume-le.

Lucky retourne l'appareil dans ses mains avant de l'actionner sur la puissance minimum, et un léger vrombissement se fait entendre.

— Écarte les jambes et glisse-le en toi, lui intimé-je.

Étouffant un gémissement, elle se met en position et insère doucement le vibromasseur en elle, son corps se tend comme un arc dans un petit spasme. Le spectacle érotique qu'elle offre est grandiose, toutes les caméras sont braquées sur elle et je sais déjà que je vais souvent me repasser cette partie du film.

— Resserre tes cuisses et bouge sur ta droite puis continue d'avancer. Le gode doit rester en place.

Un frisson la parcourt tout entière pendant qu'elle saisit le plat pour le placer derrière elle. Passant sa langue sur ses lèvres, elle s'avance vers moi tel un félin vers sa proie, ses hanches tremblant chaque fois que le dispositif vibrant effleure son clitoris.

Elle a déjà traversé plus de la moitié de la table et je n'ai qu'une envie : me lever, dégager le dernier plat et m'enfoncer en elle comme je l'ai fait la veille, mais je dois conserver mon calme. J'adore la baiser, c'est un pur plaisir, mais tout ce que je fais, je le fais pour une raison bien précise. Je me suis fixé un objectif que je dois atteindre et rien ni personne ne doit me détourner de mon but, pas même Lucky.

*Surtout pas Lucky.*

Elle est presque arrivée à ma hauteur, et en dépit de la musique, j'arrive à percevoir les soubresauts de sa respiration saccadée. Ses bras tremblent légèrement et ses mamelons sont durs et gonflés de désir.

Lorsque sa main effleure la troisième cloche, elle s'arrête et la retire du plat. Elle attrape l'objet du premier coup et rougit comme une pivoine en comprenant de quoi il s'agit.

Je propose :

— Veux-tu que je t'aide à le mettre ? Elle déglutit et secoue la tête.

— Humidifie-le bien, dis-je en essayant de dissimuler ma déception.

Lucky porte le plug anal à sa bouche et le lèche minutieusement, ce qui me force à me laisser aller contre le dossier de ma chaise tout en abaissant la fermeture éclair de mon pantalon pour libérer ma queue. J'encercle alors la base de mon sexe et le caresse vivement plusieurs fois en étouffant un chapelet de jurons. Je me redresse rapidement pour écarter la vaisselle devant moi et me cale de nouveau sur ma chaise.

— Tourne-toi, je veux te voir le mettre, murmuré-je.

Elle rejette la tête en arrière et se détourne en pivotant sur ses genoux, ses longs cheveux dansant dans son dos. Je suis du regard le creux de sa taille et la courbe de ses hanches, impatient de pouvoir la toucher, la faire mienne comme je l'entends. Elle écarte davantage les jambes en laissant ses genoux glisser sur la table et relève ses fesses, m'offrant une vue sur le vibromasseur logé profondément dans sa chatte. D'un geste souple, elle approche le plug de son anus et je bondis sur mes pieds.

— J'ai changé d'avis, je vais m'en occuper finalement, annoncé-je d'une voix rauque en lui attrapant le poignet.

À ces mots, le souffle de Lucky se raccourcit et sa poitrine se gonfle. Elle me donne le plug puis pose ses deux mains à plat sur la table en relevant un peu plus son derrière.

Je la détaille quelques instants et finis par poser le plug à côté d'elle, cédant à l'irrésistible envie de la toucher. D'une lenteur délibérée, je fais descendre mes doigts le long de sa colonne vertébrale, e, au contact de sa peau douce et lisse, sa respiration saccadée se mêle au bourdonnement de mon sang à mes oreilles. Mes paumes empoignent ses fesses fermes et je les malaxe jusqu'à lui arracher un cri de plaisir. J'ai envie de jouer avec ses seins, mais je suis déjà bien trop excité alors qu'on vient à peine de commencer. Au lieu de ça, je passe une main entre ses jambes et caresse son clitoris du pouce. À peine ai-je effleuré le petit bouton sensible qu'elle se cambre en gémissant de plus belle.

D'humeur joueuse, j'augmente la vibration du gode et elle renverse la tête en arrière.

— Ohhh...

— Tu aimes ça, tigresse ?

— O... oui.

Réprimant un sourire, j'enduis mon pouce de sa mouille que j'étale soigneusement autour de son anus. Je la sens se tendre sous mon toucher et je décide de prendre mon temps pour la mettre en confiance afin qu'elle se relaxe. Je fais des va-et-vient avec ma main entre sa chatte et son derrière puis écarte brusquement ses deux globes pour la goûter.

Elle pousse un pur cri de plaisir qui résonne telle une délicieuse mélodie à mes oreilles et je trace son anneau serré du bout de ma langue avant de l'insinuer à l'intérieur. Ma main retourne à sa chatte et je plaque ma paume contre son clitoris ce qui la fait tressaillir.

— Oh ! Q...

— Jouis si tu en as envie, ma belle. Tout est permis ce soir.

Je la sens se détendre aussitôt et son excitation se mue rapidement en exaltation. Elle mouille encore plus, me poussant à lécher avidement ses replis intimes.

— Putain, tu es parfaite, murmuré-je contre sa chair humide.

Comme envoûté, je bois chacun de ses mouvements. Chacune de ses inspirations aiguise mon désir pour elle et lorsqu'elle se rattrape au bord de la table, les mains crispées sur le bois luisant, je saisis le plug tout en titillant son anus de ma langue.

Quand je la sens proche de l'orgasme, j'intensifie mes pressions sur son clitoris tout en la travaillant avec ma langue jusqu'à ce qu'elle s'arque contre ma main en s'abandonnant tout entière à sa jouissance. Je me redresse et attends que les spasmes qui la submergent l'un après l'autre s'estompent avant d'introduire le plug dans son derrière.

Lucky se redresse brusquement sur la table et pousse un cri, balayée par un deuxième orgasme, aussi intense que le premier. Elle se met alors à chevaucher ma main et je presse mon front entre ses omoplates. Je la désire avec une violence qui menace de me faire définitivement perdre la tête. À ce moment-là, je me souviens que je porte mon masque, et une flèche d'amertume et de regret me traverse. Je me contente d'absorber chacun de ses frissons au travers de la fine barrière en métal qui sépare nos peaux.

Je la laisse se remettre de ses émotions et retire ma main d'entre ses cuisses pour étaler sa mouille sur ma queue. Je l'attrape ensuite par les épaules et la force à s'allonger sur le dos, de sorte que sa tête pende au bord de la table. J'écarte les chaînes qui couvrent sa poitrine puis positionne sa tête entre mes

jambes et ma queue dans la vallée de ses seins. La sensation est si intense qu'elle va bien au-delà du simple plaisir et je serre la mâchoire pour garder le contrôle de moi-même.

Pourquoi est-ce qu'elle me fait un tel effet ? J'ai dû coucher avec des centaines de femmes et j'ai pris mon pied avec chacune d'entre elles. Enfin, avec presque toutes, à quelques exceptions près. Je kiffe le sexe depuis le tout premier moment où j'y ai goûté. Mais, avec Lucky... Nos parties de jambes en l'air sont d'un tout autre niveau, d'une tout autre intensité. J'ai décelé une... anomalie en elle dès le moment où elle a levé les yeux vers la caméra, lors de l'audition.

Je m'arrête de bouger, frappé par le train de mes pensées

*Pourquoi elle ?*

Est-ce parce qu'elle est la pièce maîtresse de mon plan diabolique, de ma victoire de plus en plus proche ? Ou est-elle plutôt ma version féminine, une personne paumée dont les problèmes et les démons s'assemblent divinement avec les miens.

Soudain, elle repousse mes mains et prend ses seins en coupe, emprisonnant totalement ma queue. J'ai envie de la punir pour son impatience, mais son geste me plaît beaucoup trop.

Je détaille chaque parcelle de son corps parfait, sa peau claire formant un contraste avec la mienne, plus hâlée. Je suis comme possédé en la voyant allongée comme ça, sur la table, à ma merci, et je pousse un grognement.

Brusquement, je fais redescendre mes mains jusqu'à sa taille et entame un mouvement de va-et-vient avec mes hanches. Lucky gémit et j'accélère la cadence, sentant mes testicules sur le point d'exploser. Rapidement, elle décolle ses fesses de la table et j'insinue une main entre ses jambes pour caresser sa chatte trempée de plaisir.

L'orgasme monte en moi comme un raz-de-marée et je bouge un peu le vibromasseur toujours en elle. Aussitôt, elle referme ses cuisses sur ma main en s'arquant violemment. Ses réactions et sa gestuelle sensuelle me rendent fou et je l'admire, refusant de perdre ne serait-ce qu'une miette de ce spectacle fascinant.

— Q !

— Oui, ma belle, laisse-toi aller.

L'extase l'emporte une troisième fois et elle pousse un cri de plaisir qui restera à jamais gravé dans ma mémoire. Sachant que je ne vais pas pouvoir me retenir encore longtemps, je donne encore deux, trois coups de reins puis j'attrape ses poignets pour retirer ses mains de ses seins. Luttant pour garder mon équilibre,

j'attrape ma queue et éjacule en plusieurs jets, maculant sa poitrine de sperme.

La force de ma jouissance me surprend si bien que je dois poser une main sur la table pour rester debout. Je me caresse et arrose copieusement le ventre de Lucky avant de lâcher prise et admirer les macules de sperme sur sa peau. Cette vision me coupe presque le souffle et remue quelque chose en moi. J'ai envie d'étaler mon sperme sur tout son corps, la marquer à jamais, la faire mienne pour toujours.

J'inspire profondément, mes pensées s'aventurant sur un terrain glissant.

J'ai un besoin presque maladif de découvrir tous ses secrets. Je veux savoir qui est Lucky exactement, et je veux apprendre à connaître Elly. Je veux savoir qu'est-ce qu'elle fait ici, ce qui la pousse à vendre son corps et pourquoi elle a désespérément besoin d'un million de dollars. Mais surtout, j'ai besoin de savoir pourquoi elle me trouble autant.

Pourquoi *elle*, Lucky, parmi toutes les personnes qui peuplent cette Terre ?

Je décide alors de laisser l'honneur à Quinn de faire plus ample connaissance avec la ravissante créature allongée sur ma table, le moment venu.

— Je vais acheter un diamant rose pour ta chatte, soufflé-je en reprenant mes esprits. out en parlant, je trace de mon index la fente de son sexe, provoquant un frisson sur sa peau. Je m'attarde sur son clitoris gonflé et poursuis :

— Un diamant de la même couleur et de la même taille que ton clito...

Je titille le bouton durci et elle gémit de plaisir.

Je conclus en exerçant une légère pression de mon doigt :

— ... qui sera juste... là.

— Je n'aime pas les piercings, bredouille-t-elle.

— Ça tombe bien, moi non plus. Je trouverai une solution.

Je fais un pas sur le côté et l'aide à se redresser pour que sa tête ne pende plus dans le vide, puis je me penche en avant et dépose un baiser sur son ventre plat.

— Je reviens, ne bouge pas, annoncé-je.

En remontant la fermeture éclair de mon pantalon, je me dirige vers la salle de bains. J'attrape quelques serviettes, les passe sous l'eau tiède et les essore. Je retourne dans le salon où Lucky est encore allongée sur la table, sa lèvre inférieure entre ses dents.

Je m'arrête sur le pas de la porte et l'observe quelques secondes, réprimant un grognement bestial. Pris d'un appétit sexuel féroce, j'ai déjà envie de la baiser de nouveau. Mais au lieu de ça, je sors la petite télécommande de ma poche pour éteindre les caméras le temps de la nettoyer.

Lorsqu'elle m'entend m'approcher, elle tourne la tête vers moi, le bandeau



toujours en place.

— Q ?

— Oui ?

— Est-ce que je peux retirer le vibromasseur ? Je pense que lui aussi a besoin d'une petite pause.

— Non, pas encore.

*Je t'avais prévenue que je n'étais pas un chic type.*

— Je vais réduire l'intensité des vibrations.

— Merci, chuchote-t-elle.

Putain, j'ai trop envie de la prendre par-derrière. Tout de suite.

Je le détaille de nouveau, jusqu'à ce qu'elle remue inconfortablement sur la table.

— Veux-tu que je t'installe dans un endroit plus confortable, Lucky ?

— Oui, s'il te plaît, opine-t-elle.

Je regarde autour de moi tout en réfléchissant à mes options.

La scène de ce soir devait être tournée ici, mais on peut aussi improviser un peu.

Je glisse un bras dans son dos, l'autre sous ses genoux puis la soulève contre moi et la porte jusqu'au canapé, dans le salon. À part la faible lumière qui provient de la porte entrouverte derrière nous, la pièce est plongée dans le noir.

Juste avant de la poser, je la sens tressaillir contre moi malgré la température ambiante de vingt-cinq degrés environ.

Je lui demande :

— Tu as froid ?

— Un peu, acquiesce-t-elle en haussant les épaules.

Je retourne chercher le peignoir qu'elle avait pour ordre de laisser par terre, devant la porte de la salle à manger, et le drape autour d'elle.

Je lui propose :

— Tu veux boire quelque chose ?

Elle pousse un léger soupir.

— Euh... Q ?

— Oui ?

— Le... gode, je...

— Il reste là où il est, tigresse. Le plug aussi d'ailleurs. Alors, une boisson ?

Elle hoche la tête et je me dirige vers le bar pour me servir un verre de whisky avant de lui préparer un cocktail faible en alcool. C'est plus prudent, vu comment elle a réagi à la coupe de champagne de l'avion. Elle doit conserver

toutes ses facultés pour la prochaine scène.

Les deux verres à la main, je retourne vers elle. Elle doit me sentir arriver, car elle tend une main. C'est donc vrai ce qu'on raconte, l'absence de la vue ne fait qu'exacerber les autres sens, les rendre plus acérés. Je pense que, si j'avais l'envie et le temps, je ferais de Lucky mon esclave, je suis sûr qu'elle serait parfaite dans ce rôle.

Je souris à cette pensée, mais la garde pour moi, et lui tends son verre avant d'aller m'installer dans le fauteuil à côté de la cheminée, à l'autre bout du salon.

Lucky porte son verre à ses lèvres et boit une petite gorgée. Un silence que je qualifierais d'agréable s'installe entre nous. Je la regarde en sirotant mon whisky. À un moment, elle passe une main sur le bandeau qui le couvre les yeux et je décide d'improviser de nouveau, d'autant plus que je me sens plus serein que tout à l'heure.

*Ah, les joies du sexe.*

— Tu veux toujours me voir, Lucky ?

Son verre à mi-chemin de sa bouche, elle se raidit sur le canapé, se demandant certainement s'il s'agit là d'une question piège.

— Devrais-je y laisser ma vie par la suite ?

Elle essaie de plaisanter, mais sa voix trahit sa nervosité et une certaine tension.

— Non, aucun danger à craindre à ce niveau-là.

— OK. Dans ce cas, je veux bien si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Si, j'en vois, j'en vois beaucoup même. Pourtant, cette envie étrange de lui faire plaisir l'emporte sur ma raison. Je cale mon dos contre le dossier en essayant de faire taire ma nervosité et avale une grosse gorgée de whisky.

Depuis quand est-ce que j'arrive à ressentir des... émotions ? La dernière fois que j'ai éprouvé un quelconque sentiment, c'était avec...

*Non, stop !*

J'exhale un soupir bruyant qui fait sursauter Lucky.

— Tu n'es pas obligé de le faire si...

Je l'interromps d'un ton glacial :

— Retire le bandeau, Lucky.

— Q...

— Je ne vais pas le répéter une seconde fois. C'est maintenant ou jamais.

Elle retient son souffle, en proie aux affres d'un débat intérieur.

Les secondes passent, puis elle lève une main derrière la tête et le battement de mon pouls se précipite, car je suis... Je suis étrangement impatient de voir sa

réaction.

*Tiens, encore un truc bizarre qui me prend par surprise.*

Elle ôte le bandeau de sa tête puis cligne des paupières plusieurs fois. Je me rends alors compte que ses beaux yeux d'un vert profond m'ont manqué. Non pas que j'arrive à les voir d'où je suis, mais quand même.

Lucky prend un moment pour s'habituer à la pénombre qui règne dans la pièce avant de m'apercevoir. Je sais qu'elle ne doit pas voir grand-chose, hormis, peut-être, ma chemise blanche à moitié déboutonnée. Elle me scrute intensément et une autre sensation déplaisante s'empare de moi.

— Lucky.

Elle sourit puis déclare :

— Salut... Ravie de faire enfin ta connaissance.

— Vraiment ? commenté-je avec ironie.

Elle part d'un petit rire nerveux en se penchant en avant comme pour mieux m'étudier.

— Oui, vraiment. Je commençais à croire que tu étais le fruit de mon imagination.

— Et est-ce que tous tes mecs imaginaires te font grimper aux rideaux comme moi ?

À cette question, elle manque de faire tomber son verre et elle baisse la tête en se mettant certainement à rougir. Elle reste silencieuse alors que moi, j'ai un besoin morbide de connaître sa réponse qui me démange.

— Réponds-moi, tigresse.

— Tu es mon premier mec imaginaire, réplique-t-elle en levant le regard vers moi.

Sa réponse me convient autant qu'elle ne me convient pas. Elle est maligne et je n'arrive pas à savoir si ça me plaît ou si ça m'énerve, plutôt.

— Tu as retiré ton bandeau, tu ne crois toujours pas que je suis un mec de chair et d'os ?

— Tu es réel, c'est évident, mais ton visage et ta voix... Tu demeures toujours un mystère à mes yeux, en fait.

— C'est le prix à payer pour avoir manifesté trop de curiosité. Tu veux aller plus loin ?

Un frisson la parcourt et j'ignore si c'est à cause de ma question ou du gode. Peu importe, je commence à me prendre à ce petit jeu.

Elle boit une gorgée de son cocktail puis humecte ses lèvres de sa langue.

— Non, mais toi oui, je crois, rétorque-t-elle.

Voilà une réplique à laquelle je ne m'attendais pas du tout. Notre échange est en train de prendre une tournure dangereusement opposée à mes prévisions ce qui n'est pas pour me déplaire.

— Essayais-tu d'utiliser une sorte de psychologie inversée avec moi, ma belle ?

— Non, je dis juste comment je vois les choses.

— Et comment vois-tu les choses, exactement ?

— Tout ceci... Tout ceci t'amuse. Tu tiens à préserver ton intimité, mais tu es aussi accro au danger. Et je pense sincèrement qu'on peut faire notre petite affaire sans me dévoiler ton visage, cela dit, ça te laisserait avec un profond sentiment d'insatisfaction.

— Ah, et pourquoi ça ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je ne prends pas de risques, sauf si je n'ai pas d'autre solution. Donc, j'ignore quel secret te mine, mais il sera bien gardé avec moi. Et je crois aussi que tu ne me feras pas de mal...

— Tu serais prête à le parier ? Un sourire sexy retousse le coin de ses lèvres. Ses lèvres que je meurs d'envie d'embrasser. Pourquoi ne l'ai-je pas encore fait ?

— Je n'ai pas les moyens de parier quoi que ce soit. D'autant plus que je pourrais perdre... N'est-ce pas ? s'enquiert-elle en haussant un sourcil interrogateur.

J'ai de nouveau envie de rire. Elle est si petite, si fragile, et pourtant si forte.

— Non, tigresse. La violence physique ne m'excite pas du tout.

Elle réprime un soupir de soulagement.

— OK. Donc, oui, je veux te voir. Tu as ma parole que je ne dirai rien à personne.

Je saisis la télécommande et appuie sur un des nombreux boutons. L'instant d'après, une douce lumière tamisée inonde la pièce. Je me penche alors en avant, appuyant mes coudes sur mes genoux, et demande :

— Tu me vois, là, Lucky ?

# Chapitre 29

## VITESSE SUPÉRIEURE

Lucky

L'imagination est aussi incroyable qu'étrange. Elle nous pousse à inventer des choses pour combler un certain vide en nous – et l'agrandir en même temps –, des choses qui ne se dissipent pas en un simple claquement de doigts.

Depuis que j'ai rencontré Q, je n'ai pas réussi à dresser son portrait précis.

Qui est donc cet homme mystérieux ? Un dieu ? Un monstre ? Un psychopathe défiguré ? Un octogénaire cherchant désespérément à retrouver une seconde jeunesse ? Bon, OK, à aucun moment je me suis dit que c'était un vieux dégueulasse, même si je n'en étais pas loin.

Mais rien ne m'avait préparée à ce que j'ai découvert quand la lumière s'est allumée.

*C'est donc lui, Q...*

Il est... Il est magnifique, tout simplement. On dirait une statue romaine, un ange déchu, un prince des ténèbres. C'est la conclusion que j'en tire en détaillant son corps, car bien évidemment, son visage est toujours dissimulé par un masque.

La première fois qu'on a couché ensemble, je savais qu'il portait un masque. Vu la discussion qu'on venait d'avoir, je me doutais qu'il ne se montrerait pas à visage découvert, comme ça, d'un coup.

Même assis, je distingue qu'il est bâti comme un Apollon. Il y a aussi quelque chose d'étrangement attirant dans le masque qu'il porte. L'objet, une véritable œuvre d'art en bronze, or et métal noir, recouvre la quasi-totalité de son visage et semble faire partie de lui. On dirait qu'il a été fait sur mesure, pour épouser son visage à la perfection. Les seules parties visibles sont ses yeux et sa bouche.

*Sa bouche super sexy.*

Je bouge légèrement. Le vibromasseur ainsi que le plug se font sentir en moi, ce qui me provoque un frisson presque électrique.

Avant ce soir, je n'ai utilisé un plug qu'une fois dans ma vie, et il était plus petit que celui actuellement logé dans mes fesses. La sensation qu'il me procure est presque étourdissante. Je n'ose même pas imaginer ce que je ressentirai lorsqu'il sera remplacé par le sexe imposant de Q...

Q, ce bellâtre aux cheveux blond foncé.

*Tiens... Blond foncé ?*

Je fronce les sourcils, car dans mon imagination, ses cheveux étaient plus foncés. Châtains ou noirs, même. Il doit être assez grand, beaucoup, *beaucoup* plus grand que moi. Il possède une sorte d'aura que lui confère son assurance, ou son arrogance plutôt. Sa chemise déboutonnée est ouverte sur un puissant torse hâlé. Néanmoins, je n'arrive pas à deviner son âge, la trentaine peut-être ?

— Lucky ?

Mon pouls et ma respiration s'accélèrent. Je porte mon attention sur ses lèvres. J'ai envie de les embrasser, mais je n'ai pas le temps de m'attarder sur ce fantasme et m'efforce de sortir de mes rêveries.

— O... Oui, je te vois, Q. Même sans le...

Je fais un geste devant mon visage.

— ... je n'ai plus besoin d'imaginer à quoi tu ressembles. Merci.

Il demeure passible et m'observe en silence pendant une bonne minute. Mes nerfs se tendent de plus belle et je me redresse sur le canapé.

— Où sommes-nous ? l'interrogé-je d'une petite voix en regardant autour de moi.

Il incline la tête, comme s'il réfléchissait à quoi répondre.

— En Caroline du Sud.

— Ah, OK.

— Tu sembles rassurée, observe-t-il. Tu pensais que je t'avais amenée quelque part aux confins de l'univers ?

J'essaie de sourire mais sans succès, car je suis trop occupée à essayer de comprendre comment il fait pour modifier sa voix de la sorte.

— Oui, ça m'a traversé l'esprit, murmuré-je au bout d'un petit moment.

— J'ai entendu dire qu'il y fait très beau en cette période de l'année.

— Probablement, mais je préfère ne pas trop bouger.

Je regrette aussitôt ma réponse, d'autant plus qu'il la considère un peu trop longtemps à mon goût.

— Un million de dollars, ça fait une jolie petite somme pour changer de vie, commente-t-il. Et le plus souvent, qui dit changement de vie, dit aussi changement d'adresse. Je suppose que tu ne seras donc plus à la rue, n'est-ce

pas ?

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Q ne mâche pas ses mots.

Je l'observe quelques instants, bouche bée, avant de répondre :

— Je n'irai pas aux confins de l'univers, mais oui, j'irai... quelque part.

Il me dévisage de nouveau longtemps. Et en silence.

— Finis ton cocktail et viens me rejoindre, Lucky, m'intime-t-il.

Il doit en avoir marre de discuter, d'autant plus que, malgré la distance qui nous sépare, j'arrive à sentir son désir se répercuter en moi telles de vives explosions de chaleur.

Inconsciemment, je contracte les parois de mon vagin et de mon derrière et j'émet un petit gémissement qui n'échappe pas à Q.

— Tout de suite, tigresse, lâche-t-il.

Je vide mon verre d'un trait, le goût du rhum et de fraise s'attardant sur mes lèvres, puis je me lève en laissant tomber le peignoir au sol. Mes jambes ont du mal à me porter, mais ça n'a rien à voir avec l'alcool que je viens de consommer. Mon corps est toujours en train de se remettre des orgasmes à répétition et le vibromasseur menace de tomber à tout moment. Je glisse une main entre les chaînes qui me recouvrent pour remettre l'engin en place.

— Putain, marmonne Q, le regard rivé sur moi.

Je m'avance alors vers lui en essayant de distinguer la couleur de ses yeux. Ils sont gris ou noisette, j'ai un doute. À chaque pas que je fais, il appuie sur un bouton de la télécommande qu'il a dans la main, faisant baisser l'intensité de la lumière si bien que, quand j'arrive à sa hauteur, nous sommes de nouveau dans le noir. Je distingue à peine sa silhouette, mais j'entends sa respiration se faire plus profonde.

De près, son masque est encore plus beau et j'ai vraiment envie de laisser courir mon doigt sur le métal lisse et froid.

— Tu veux me toucher, Lucky ? m'interroge-t-il, ayant lu en moi comme dans un livre ouvert.

— Oui. Je peux ?

Il hoche la tête et je fais un pas de plus vers lui en me penchant en avant. L'espace d'un instant, un doute me saisit et je me fige, la main à mi-chemin de son visage. Il m'a mis en garde concernant les risques. Le fait de le toucher en est-il un ? Il n'y a qu'un moyen de le savoir. Et puis, il est trop tard pour faire machine arrière.

Je prends son menton dans ma paume et fais lentement remonter ma main vers sa joue, son nez, son front. Le métal du masque n'est pas aussi froid que je le

pensais et ça me surprend. Le souffle tiède de Q effleure mon poignet et je tressaille malgré moi. Je devrais arrêter, reculer avant qu'il ne soit trop tard, avant que cette force qui émane de lui ne me pousse tout droit à ma perte. Au lieu de ça, je m'approche davantage et je sens son regard caresser chaque millimètre de ma poitrine et de mon ventre. Il lève une main et la pose au creux de mon cou puis la fait descendre jusqu'à mes seins avant de faire rouler un de mes mamelons entre son pouce et son index. Je m'arque vers lui et il lâche un long soupir, presque agonisant.

Portée par un élan, j'enfouis une main dans sa chevelure et il rejette la tête en arrière, le rythme de sa respiration devenant de plus en plus précipité. Il joue encore un peu avec mon téton puis attrape le poignet de mon autre main, qui maintient toujours le vibromasseur en place, et la retire d'entre mes cuisses. Il la tourne et retourne, détaillant mes doigts couverts de mouille puis les lèche avidement, un par un.

Q écarte ses longues jambes et m'attire entre celles-ci. Je suis sur le point de prendre l'initiative de mon prochain mouvement, mais il ne m'en laisse pas l'occasion. Il saisit mon autre poignet et passe mes deux mains derrière mon dos en les retenant d'une poigne ferme.

Une vague de déception me submerge et je m'efforce de me raisonner. Ses lèvres se posent sur mon ventre, semant sur ma peau des baisers brûlants. Il fait ensuite courir sa langue entre mes seins avant de, tour à tour, les mordiller et les lécher.

Aux prises avec un plaisir intense, je ferme les yeux et hume son parfum frais de cèdre. Lorsqu'il emprisonne un de mes tétons entre ses lèvres, je sais que je ne vais plus pouvoir me retenir longtemps. Il doit l'avoir deviné, car il ajuste l'intensité du vibromasseur au maximum avant de me saisir par la taille.

Il me maintient prisonnière entre ses jambes, à la merci des prémices d'un nouvel orgasme. Ma vision se brouille et mon sang paraît bouillir dans mes veines et semble faire crier mon corps tout entier. Mes genoux se dérobent sous moi, mais Q me retient et je laisse échapper un gémissement.

— Q... S'il te plaît... Je vais... je vais jouir !

Merde, est-ce que j'ai le droit de jouir ? M'en a-t-il donné la permission ou pas ? Je ne m'en souviens plus ! Je ne vais... vraiment... pas... pouvoir... me... retenir...

— Oh... Ohhhh... !

Pour toute réponse, il saisit mon autre mamelon dans sa bouche et sa langue le caresse, le lèche et le tète.



C'en est trop. Je suis brusquement balayée par une vague de pure jouissance qui se répand en moi à la vitesse de l'éclair. Des spasmes presque violents m'agitent et je sens le vibromasseur et le plug avec une incroyable et cruelle acuité. Je perds mon équilibre et je sais que je vais tomber, mais je m'en fiche complètement. Les sensations qui se déchaînent ont pris le dessus sur mon corps et ma raison.

Soudain, je percute quelque chose de dur.

Q.

Mon corps est pressé contre le sien.

Il pousse un grognement puis me relâche et je perçois vaguement un bruissement de tissu. Je suis encore toute tremblante de mon orgasme si bien que je manque de tomber en avant quand il me relâche les mains. Il retire brusquement le vibromasseur puis attrape de nouveau mes poignets, me forçant à poser mes paumes sur le dossier du fauteuil, de chaque côté de sa tête. Je n'ai même pas le temps de comprendre ce qui se passe, car il agrippe mes hanches et positionne sa queue au niveau de mon sexe. L'instant d'après, il me pénètre et je l'absorbe tout entier ce qui m'arrache un cri d'extase.

Le plug dans mes fesses ne lui laisse pas beaucoup de place, pourtant, mon plaisir ne fait que croître. Mes yeux s'embuent de larmes, j'ai du mal à respirer et j'ai l'impression d'avoir atterri dans un univers parallèle. Tous mes sens sont en éveil et mon corps semble se détacher, flottant lentement dans un espace ouaté.

Je suis une pute, bon sang, tout ceci ne devrait pas me plaire. Pourquoi je kiffe autant être baisée par lui ?

J'adore tout ce qu'il me fait... Tout...

Nos regards se croisent, et il presse son front contre le mien.

— C'est bon ? demande-t-il.

Je crie en même temps qu'il me donne un violent coup de buttoir :

— Oui !

— Encore ?

— Mmh, mmh...

Il serre tellement ma taille que j'aurai des bleus demain, mais peu importe. La cadence de ses hanches devient frénétique, et je me laisse porter par le plaisir grandissant jusqu'à ce qu'une pensée me traverse.

Je n'entends pas le bruit des caméras.

Une obscurité quasi totale enveloppe la pièce, et il n'est pas en train de filmer nos ébats. Il n'y a que lui et moi. Cette conclusion me réjouit plus qu'elle ne le

devrait, et je plante mes ongles dans le dossier du fauteuil et contracte mon vagin en me mettant à bouger à son rythme.

Il lâche d'une voix blanche :

— Ahhh, putain ! Un sourire étire mes lèvres tandis que je continue à me mouvoir sur lui, le sentant aller et venir en moi. Jamais je n'ai ressenti une telle chose, un plaisir aussi fort, aussi transcendant.

— Tu es fière de toi, tigresse ? marmonne-t-il.

Je baisse le regard sur lui, sur sa pomme d'Adam saillante, puis je regarde sa bouche. J'ai tellement envie de l'embrasser. Lentement, je passe ma langue sur mes lèvres et me penche en avant. Mon visage est à quelques millimètres du sien lorsqu'il s'écarte subtilement, émettant un vent monumental. Une déception insoutenable me saisit. J'essaie de l'étouffer en fermant les yeux et en me concentrant sur mon plaisir, et rien d'autre.

*Pourquoi j'ai fait ça ? Qu'est-ce qui m'a pris ?*

— Tu n'as plus envie de me voir, Lucky ? Ce que tu vois ne te convient plus ?

Au contraire, je ne peux plus m'en lasser.

— Non... Ce n'est pas ça.

— Ouvre les yeux, m'ordonne-t-il. Tu ne veux peut-être plus me voir, mais moi si, dit-il d'un ton cruel et vulnérable à la fois.

Je m'exécute et croise son regard intense, presque bestial.

— Moi aussi, je veux te voir, murmuré-je.

Je baisse les yeux sur son torse musclé et ajoute :

— Te toucher...

— Me baiser ?

— Oui, soufflé-je.

Il me lâche alors la taille, et ses bras retombent le long de son corps.

— Alors, baise-moi.

Je croise de nouveau son regard et y perçois une flamme sombre.

— Allez, prouve-moi que j'ai fait le bon choix, que tu mérites tout ce fric.

Je m'efforce de ne pas me laisser atteindre par la dureté de ses paroles, même si chacun de ces mots me transperce tel un couteau bien aiguisé. J'ignore pourquoi cela me touche autant, et pourquoi j'ai envie de pleurer tout à coup. Refoulant mes larmes, je prie pour que mon bon sens, qui a décidé de me faire faux bond, revienne instantanément.

Je suis bête de réagir comme ça parce que Q a raison. Ce que je suis en train de faire, je le fais pour de l'argent. Ce n'est pas parce qu'il ne filme pas cette fois que ça change quoi que ce soit pour lui ou pour moi. Je lui appartiens jusqu'à ce

que j'aie rempli ma part du deal. Et s'il veut que je lui prouve que je mérite le pognon, c'est exactement ce que je vais faire.

Creusant le dos, je modifie l'angle de mes hanches et me mets à bouger sur lui, bien décidée à ne m'arrêter sous aucun prétexte. Certains de mes mouvements me font mal, mais je continue. Je ne m'arrête pas lorsqu'il plante ses dents dans ma peau juste au-dessus de ma poitrine ni quand il titille le plug, ce qui néanmoins m'arrache un cri.

Je jouis rapidement, mais ne cesse pour autant d'onduler des hanches. Q pousse un hurlement et ses mains ceignent ma taille, l'empreinte de ses doigts me brûlant pratiquement la peau. J'accélère encore le rythme.

À un moment, je suis obligée de fermer les yeux. Des lumières se mettent à exploser derrière mes paupières. Soudain, un rideau noir tombe devant mes yeux, puis, plus rien.

Quand je reviens à moi, il me faut quelques secondes pour comprendre où je suis.

Les yeux de nouveau bandés, je suis allongée dans ce qui doit être un lit, un oreiller sous mon ventre et le cul en l'air. Je perçois le bourdonnement des caméras et la présence de Q derrière moi. Aussitôt, mon cœur se serre, mais je n'ai pas le temps de réagir, car Q plonge sa langue dans mon sexe et titille mes replis tout en jouant avec le plug.

Du bout de sa langue, il trace ensuite un chemin humide vers mon derrière et suis le contour de mon anus. À ma grande surprise, ou à mon grand désarroi, je recommence à mouiller et laisse échapper un gémissement.

— Tu es réveillée, constate-t-il d'un ton dur.

Son dernier commentaire me revient alors à l'esprit, et je sens une boule se former dans ma gorge.

Il m'a rappelé ce que j'étais, une pute. Et alors ? Je coucherais avec toute une armée pour sauver Petra.

Je réponds d'une voix atone et dénuée de toute émotion :

— Oui.

J'ai le sentiment que ma réponse lui déplaît, car je le sens se raidir derrière moi.

*Pauvre chou...*

Je refuse qu'il joue avec mes sentiments. Il veut une pute, eh bien, il aura une pute.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour me prendre par le cul ? J'ai tellement

envie de toi, mon joli, minaudé-je.

Q pose ses mains sur mes hanches et enfonce ses doigts dans ma chair dans un avertissement silencieux.

— Allez, mon grand, baise-moi.

À peine ai-je terminé ma phrase qu’il m’assène une fessée qui résonne dans la pièce et je ferme les yeux pour échapper à la douleur qu’elle provoque. Je me mords la lèvre inférieure puis murmure :

— Hmm... Encore. Ta vilaine petite tigresse en veut plus.

Il ne se fait pas prier, car cette fois il m’applique deux claques sur chaque fesse qui font super mal. Je me console en me disant que la douleur physique a réussi à éclipser mon trouble émotionnel.

Forte de ma résolution, je le provoque encore et encore, lui balançant tous les clichés qui me passent par la tête. Les fessées deviennent de plus en plus fortes et ma chatte de plus en plus mouillée. La respiration de Q se fait plus haletante et mes gémissements plus sonores.

— Oh, oui, mon grand, fais-moi hurler, comme ça..., m’exclamé-je.

Avec un grognement féroce, Q retire mon plug et je sens plusieurs gouttes d’un liquide tiède couler sur mes fesses. L’instant d’après, il étale ce qui doit être du lubrifiant autour de mon anus avant d’y glisser un doigt et de le faire légèrement tourner.

Il me pénètre centimètre par centimètre. Je sens le matelas se creuser à côté de ma tête comme il y pose une main pour garder l’équilibre.

— Ferme-la ou crois-moi tu vas le regretter, chuchote-t-il près de ma joue si bien que je peux sentir son haleine imprégnée de whisky et de menthe.

Il ne veut certainement pas que ce qu’il dit soit enregistré.

— Pourquoi, Q ? Je pensais que tu voulais une pute ? Je m’y prends mal peut-être ? marmonné-je en tournant davantage la tête vers lui.

Il inspire profondément en bougeant des hanches. Il est sur le point de perdre son sang-froid, je le sens. Je joue avec le feu et je le fais en connaissance de cause.

— Ne t’en fais pas, Q, je serai ta gentille petite pute, après tout, c’est mon domaine d’expertise.

Probablement stupéfait par ma dernière réplique, il s’immobilise un court instant, et pour la première fois, je suis contente d’avoir les yeux bandés. Puis il m’empale brusquement et je crie comme une folle. Je crie de plaisir, je crie de douleur et je crie parce que je viens de me rendre compte de ce que je lui ai dit.

Il se retire avant de replonger en moi d’un coup de reins calculé et je crie de

nouveau. La queue de Q est énorme, mais le lubrifiant atténue quelque peu la douleur de cette invasion soudaine. J'ai l'impression qu'à chaque coup de boutoir, il y laisse une partie de lui-même, porté par une colère exaltante.

— C'est ça que tu veux, Lucky ?

Le ton de sa voix est si mordant qu'il entre dans ma chair et résonne dans mes muscles.

Je ne réponds pas, mais mon traître de corps se charge de le faire pour moi.

— Oui, je le savais, tu aimes... Vilaine petite coquine, dit-il, ayant senti les parois de mon derrière se contracter autour de son sexe.

*Bordel, mais qu'est-ce qui m'arrive ? !*

Horriifiée, je ferme les yeux, espérant ainsi bloquer le plaisir et l'humiliation qui déferlent en moi.

— Putain... oh, putain... de merde... oui..., souffle Q en allant et venant sans relâche.

Je sens ma mouille couler le long de mes cuisses et me redresse sur mes coudes pour répondre à ses assauts avec une ardeur égale à la sienne. Q enfouit alors son visage au creux de mon cou et continue de me baiser avec un rythme aussi sauvage que régulier jusqu'à ce que je jouisse.

Mon orgasme m'arrache un long cri et Q ralentit le mouvement de ses hanches quelques instants avant de repartir de plus belle. Je me laisse retomber sur le matelas et son corps puissant emprisonne le mien. Il jouit rapidement à son tour en poussant un gémissement sourd et rauque, mais ne s'arrête pas. Son va-et-vient devient presque frénétique et toute pensée cohérente déserte mon esprit. Je suis comme absorbée dans son univers sombre et sinistre, consommée par son énergie sexuelle.

Je perds connaissance de nouveau, mais j'arrive à sentir que Q me tourne la tête sur le côté afin que je ne m'étouffe pas, probablement. Il bouge toujours en moi et j'ouvre grand les yeux avant de sombrer dans l'inconscience.

J'ouvre péniblement les yeux et cligne des paupières devant la lumière qui filtre à travers les rideaux à demi ouverts. Je redresse légèrement la tête et constate que je suis allongée dans le lit de ma chambre. Chaque muscle de mon corps est endolori et quand je soulève le drap, je réprime un halètement en voyant les bleus qui constellent ma poitrine, mon ventre et mes cuisses. Mon derrière est en feu et je n'arrive même pas à bouger mes jambes.

Les images de la veille se mettent à défiler dans mon esprit et...

Et aussi fou que cela puisse paraître, je pousse un profond soupir de satisfaction. Je me sens comblée... Rassasiée.

Mon cerveau commence à analyser méticuleusement mes pensées aussi inquiétantes que troublantes, lorsque j'entends frapper à la porte. Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit, car celle-ci s'ouvre, laissant apparaître Stephanie, un large plateau dans les mains.

Tant bien que mal, je me redresse en arrangeant les oreillers dans mon dos et Stephanie s'avance vers le lit avant de poser le plateau sur mes genoux. Je détaille le bol de fruits frais et la gaufre recouverte de chantilly et de quartiers de fraises en humant l'alléchante odeur de bacon grillé et d'œufs brouillés.

— Tu as bien dormi ? me demande-t-elle en se redressant, un sourire aux lèvres. Tu étais KO hier.

Je me sens rougir jusqu'à la racine de mes cheveux et m'empresse de me servir un verre de jus d'orange frais.

— Oui, oui, très bien, balbutié-je.

Elle se dirige vers les rideaux et les ouvre en grand avant de revenir au pied du lit.

— Le boss m'a fait savoir que tu étais un peu courbaturée. Veux-tu un massage, après ton petit-déjeuner ?

*Si seulement le sol pouvait s'ouvrir pour m'engloutir...*

— Non, merci, c'est gentil.

— OK, je vais te faire couler un bain, alors.

Sur ces mots, elle disparaît dans la salle de bains. J'essaie d'avaler quelques bouchées en ressassant mon humiliation.

Stephanie revient quelques minutes plus tard, et quand elle reprend le plateau, je croise son regard.

*Bon allez, finissons-en...*

— Alors, quel est le programme pour aujourd'hui ? l'interrogé-je.

*Encore un round de sodomie ? Une pipe ? Du bondage ?*

— Rien de particulier.

*Hein ?*

— Comment ça ?

— Le boss est parti.

Mon cœur manque un battement et mon ventre se crispe. Je ne m'attendais pas *du tout* à cette réponse. Ni à la réaction qu'elle provoque en moi.

— Il est... Parti ?

Stephanie hoche la tête.

— Fionnella va t'appeler tout à l'heure. En attendant, repose-toi, profite de la journée.

Elle me sourit de nouveau puis quitte la pièce.

Confuse, je remonte le drap sur moi. Un vide insondable s'ouvre en moi.

*Putain, mais qu'est-ce qui m'arrive ? ! Ce n'est pas normal, c'est même malsain comme réaction.*

J'ignore combien de temps je reste à fixer le plafond, mais à un moment, je me lève pour aller trouver un semblant de refuge dans le bain que m'a préparé Stephanie. C'est alors que je remarque, sur la coiffeuse, vingt liasses de billets de cent dollars rangés par cent, mais décide de les ignorer et rejoins la salle de bains.

Je m'enfonce lentement dans l'eau chaude et sens mes muscles se détendre peu à peu. Mon esprit, lui, reste accaparé par les événements de la veille.

Pourquoi est-ce que Q est parti ? Suis-je allée trop loin en jouant la comédie ? Si tel est le cas, pourquoi m'a-t-il laissé vingt mille dollars cette fois ? Pourquoi m'avoir payé le double de ce qui était convenu ? Est-ce un moyen de me faire comprendre que c'est terminé, qu'il n'a plus besoin de mes... services ?

Je tourne et retourne ces questions dans ma tête puis finis par sortir du bain, encore plus déconcertée qu'avant. Je me sèche rapidement et enfile la première chose que j'attrape dans la penderie – un combishort blanc –, le doux tissu glisse sur ma peau comme une caresse.

Je sors de ma chambre et traverse le long couloir qui mène vers l'escalier. Machinalement, je lève la tête vers les caméras et remarque qu'elles ne sont pas allumées.

Une fois en bas, j'erre dans la maison comme une âme en peine, ne sachant trop quoi faire. Je sors sur la terrasse pour prendre un peu l'air et me fais la remarque que ça fait un petit moment que je n'ai pas consulté mon portable. Je le récupère dans la cuisine et réprime un juron voyant qu'il est déchargé.

Rapidement, je remonte dans ma chambre et le branche sur le chargeur. Je m'installe sur le lit et fais nerveusement sauter le téléphone d'une main à l'autre en attendant qu'il s'allume. Je fixe l'écran quand, soudain, trois notifications s'affichent.

Trois appels en absence et trois SMS qui ne sont pas de Fionnella, mais de...

De Quinn Blackwood.

Chaque appel est suivi d'un message passé tard dans la soirée, un par nuit. Et les trois SMS sont identiques.

Tu es dans ma tête.



# Chapitre 30

## DERNIÈRE PRISE

Quinn

— C'est bon ?

— Oui, répond Fionnella à l'autre bout du fil. Son avion atterrit à Teterboro d'ici à une demi-heure.

— OK, parfait. Et l'appartement ?

— Les techniciens sont en train de tout installer. Ils devront y passer une bonne partie de la nuit.

— Je veux que tout soit prêt demain à la première heure, Fionnella. Paie-leur le double de ce qui a été convenu s'il le faut.

— C'est déjà fait. Et j'ai rajouté un petit bonus étant donné qu'il n'y a pas eu de battement entre les deux projets.

Je coince le combiné entre mon oreille et mon épaule pour finir de boutonner ma chemise noire.

— Merci pour tout ce que tu fais, dis-je. Je n'y arriverais pas sans toi.

Elle pousse un soupir avant de répliquer.

— Tu me donnes pas mal de cheveux blancs, Quinn, tu le sais, ça ? Et ne me dis pas qu'ils me vont à ravir, aucune femme saine d'esprit n'apprécie ce genre de... compliments.

— Dans ce cas, je ne dirai rien. Mais je n'en pense pas moins, la taquiné-je.

— Tu es bien plus malin que tu en as l'air, s'esclaffe-t-elle. Je l'ai su dès que je t'ai rencontré.

On marque une pause, se remémorant chacun de notre côté, les circonstances de notre rencontre. Ma vie aurait probablement été la même si je n'avais pas croisé la route de Fionnella Smith. Cela dit, je reconnais que je me sens moins... seul depuis qu'elle m'assiste dans mon projet.

— On y est presque, Nella, murmuré-je.

Je l'entends renifler avant de s'éclaircir la gorge.

— Oui, oui.

Toujours avec le téléphone calé contre mon épaule, je tire sur une manche avant de la retrousser.

Je lui demande :

— Du coup, a-t-elle montré des signes de résistance ?

— A-t-elle posé un tas de questions, comme à son habitude ? Veux-tu dire ?

— Mmh-mmh.

— Bien sûr que oui. Qu'est-ce qui t'a pris de la payer double pour une nuit ? Ça ne faisait pas partie du plan.

*Je l'ai fait parce que j'ai été très brutal avec elle, et parce que j'ai adoré m'enfoncer dans son joli petit cul. Ma queue n'est pas près d'oublier cette expérience inouïe.*

— N'a-t-elle pas apprécié cette délicate attention ?

— C'est comme demander si on a remercié les Croisés d'avoir rapporté la peste bubonique en Europe. Sérieusement, on aurait dit une mallette remplie d'anthrax, pas une mallette avec de l'argent. Elle veut absolument savoir pourquoi tu t'es montré si généreux envers elle et elle ne lâchera pas l'affaire tant qu'elle n'aura pas de réponse satisfaisante. T'as intérêt à avoir une bonne raison.

Une chaleur enivrante s'insinue dans mes veines en pensant à ma tigresse. J'aime quand elle se rebelle avec passion et sort ses griffes.

— Ne t'en fais pas, je vais régler ça, déclaré-je.

— Merci.

Il y a une certaine lassitude, mêlée à de l'amertume dans sa voix. Si j'avais un cœur, je pense qu'il se serait contracté dans ma poitrine. Comme moi, elle attend le grand final de notre projet avec impatience. Mais notre patience et nos efforts seront amplement récompensés.

— Je te tiens au courant une fois que les techniciens auront tout mis en place, ajoute-t-elle.

On raccroche et je finis de m'habiller avant de vérifier mon reflet dans le miroir. Je suis entièrement vêtu de noir et ce n'est pas un hasard, car cette couleur reflète parfaitement mon humeur.

Poussant un profond soupir, je repense une dernière fois à mes nuits torrides passées avec Lucky avant d'enfermer ces souvenirs dans un recoin de mon cerveau. Je descends au parking souterrain et monte dans ma Ford Mustang avant de démarrer en trombe.

La maison à Brooklyn et les deux propriétés adjacentes n'appartiennent pas au

groupe Blackwood. Je les ai achetées en passant par plusieurs sociétés-écrans afin qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à moi.

Quand j'arrive dans le quartier, je passe devant les trois maisons et me gare au bout de la rue. J'aurais préféré aller plus loin, mais j'ai peur d'être reconnu si je marche trop longtemps. Une fois devant la demeure, je regarde autour de moi, par précaution, puis monte les marches deux par deux. J'entre dans la maison et ferme la porte à clé derrière moi. Contrairement à la majorité des autres biens que je possède, celui-ci est entièrement décoré, meublé et équipé.

Des lampadaires de chez Tiffany's éclairent le long couloir, mais le salon et la cuisine sont plongés dans l'obscurité. Une musique me parvient alors et je tourne la tête vers l'escalier menant au premier étage que j'ai réaménagé et que j'utilise pour une seule et unique chose : donner du plaisir.

Lentement, je gravis les marches avant d'entrer dans la chambre baignée d'une lumière diffuse et au centre de laquelle trône un lit immense, pouvant accueillir plusieurs personnes. Les draps, confectionnés sur mesure, n'ont pas été défaits et je pense que le banc de fessées installé dans un coin de la chambre n'a pas encore été utilisé. À côté du banc, je remarque un seau à glace sur pied avec trois bouteilles de champagne. Je balaie la pièce du regard avec une satisfaction amère lorsqu'un rire féminin résonne dans la salle de bains.

Les mains dans les poches, je m'avance vers la porte entrouverte et m'arrête sur le seuil avant de m'appuyer contre l'embrasure pour admirer le spectacle qui s'offre à ma vue.

Même dans un spacieux bain à remous, alors que l'eau mousse autour de ses épaules, elle arrive à être au centre de toutes les attentions. Un homme est installé derrière elle, en train de lui masser la nuque en lui chuchotant quelque chose à l'oreille. Elle l'écoute avec attention puis part d'un franc éclat de rire en rejetant la tête en arrière. En se redressant, elle croise son regard et passe sa langue sur ses lèvres. Il ajoute alors quelque chose et elle rit de nouveau.

*Ça doit être un vrai petit rigolo, lui, dis donc.*

Confortablement calé dans un autre coin du jacuzzi, un autre homme s'affaire à lui masser son pied qui est hors de l'eau. Il doit appuyer sur un point particulièrement sensible, car elle porte son attention sur lui tout en gémissant avant d'avalier une gorgée de champagne. Sentant probablement ma présence, l'homme se tourne vers moi et prévient l'intéressée de mon arrivée par une pression sur son pied.

— Oh, Quinn ! s'exclame Delilah en me voyant. Je suis si contente de te voir, je pensais que tu ne viendrais pas.

Elle pose alors sa flûte sur la coiffeuse puis tend ses deux bras vers moi. Je m'avance vers elle tout en ignorant son geste.

— Alors, tu t'amuses bien ? Comme je demeure immobile, un éclair passe dans son regard puis elle cale de nouveau son dos contre l'homme derrière elle et lui caresse la joue du revers de la main.

— Derek et Kyle ont été de très bonne compagnie, minaude-t-elle. Mais sérieusement Quinn, était-il vraiment nécessaire qu'on se retrouve ici, à Brooklyn ?

Elle esquisse une moue faussement boudeuse pour accompagner sa remarque, et je sens la tension monter en moi de plusieurs crans.

*Permits-moi tout de même de te rappeler que tu es née et que tu as grandi à Brooklyn...*

— Ce qui t'attend vaut bien un petit sacrifice, non ? Elle roule des yeux en tendant son autre pied à Derek.

*Attends, lui, c'est Derek ou Kyle ?*

Je les confonds et le fait qu'ils soient des jumeaux ne m'aide guère.

— Tu te préoccupes trop du côté pratique des choses, marmonne-t-elle, l'air blasé. Mais bon, tu es là et c'est tout ce qui compte.

Elle plonge son regard dans le mien avant de le laisser descendre vers mon torse puis plus bas encore.

— Tu nous rejoins ? m'interroge-t-elle.

Je m'appuie contre la coiffeuse en croisant les bras.

— Désolé, beauté, je sors de ma douche.

— Oh, quel dommage, dit-elle en secouant la tête avant de froncer les sourcils. Très intéressante, ta nouvelle couleur de cheveux. Tu revisites ta période boys band ?

Je passe une main dans mes mèches blondes que je n'ai pas eu le temps de reteindre pour retrouver ma couleur naturelle.

— Je n'ai jamais eu de période boys band. Disons que je teste de nouveaux trucs.

— Mmmh, moi aussi j'adore tester de nouveaux trucs..., murmure-t-elle en me coulant un long regard suggestif.

Une violente nausée me retourne l'estomac et j'ai envie de m'arracher les yeux, mais je parviens à canaliser toute mon énergie pour conserver un calme apparent.

— Quand tu auras fini de faire trempette, annoncé-je en décroisant les bras, viens me rejoindre dans la chambre.

Je quitte la salle de bains et l'entends aboyer des ordres à Derek – ou à Kyle ? –, pour qu'il l'aide à sortir du jacuzzi. Tout en m'avançant vers le lit, je retire mon tee-shirt et le jette négligemment sur la chaise. J'enlève mes chaussures et mes chaussettes, mais décide de garder mon froc.

Lançant un regard en direction de la salle de bains, je fais tourner la montre vintage signée Patek Philippe sur mon poignet. Elle aussi, je la garde sur moi, car elle a une signification particulière dans ce jeu.

Faisant abstraction du rire de Delilah, je m'installe au milieu du lit géant en calant quelques oreillers dans mon dos et croise les bras en attendant que Madame daigne faire son apparition. Avec elle, rien n'est laissé au hasard, tout est calculé, pensé. Elle est belle et elle a du pouvoir. Elle est mariée au gouverneur de l'État de New York et pratiquement tout le monde mange dans sa main. Sauf que, elle, elle mange dans la mienne et ce depuis notre première rencontre.

Delilah entre dans la chambre droite et élégante, sa posture digne d'une reine. Ses longs cheveux couleur de jais, rassemblés en un chignon haut dans le bain, sont défaits et tombent en cascade sur ses fines épaules. Elle relâche les pans de son peignoir en soie du Japon puis fait quelques pas vers le lit, suivie par les jumeaux, tous deux ayant une serviette enroulée autour de leur taille. Ses yeux gris prennent une teinte plus sombre et elle s'humecte les lèvres puis exhale un soupir profond en me détaillant de la tête aux pieds.

*Salope.*

Elle s'arrête au pied du lit et les jumeaux lui ôtent son peignoir avant de reculer d'un pas. Delilah est hyper bien conservée pour une nana de trente-cinq ans. Son corps n'a toujours pas été remodelé par la chirurgie esthétique, même si je remarque que ses seins sont un peu trop remontés pour tenir tout seuls.

— Tu m'as tellement manqué, Quinn, chuchote-t-elle en posant ses deux mains sur ses cuisses.

— Qu'attends-tu pour me rejoindre dans ce cas ? Un grand sourire illumine son visage et elle pose un genou sur le matelas puis l'autre et s'avance vers moi à quatre pattes en ondulant ses hanches. Quand elle atteint mes jambes, elle fait remonter ses deux mains le long de mes mollets jusqu'à mes cuisses, et je me redresse contre la tête de lit, ayant du mal à supporter sa caresse.

Plus ses doigts se rapprochent de ma queue, plus elle se met à trembler tout entière. Son excitation est poussée à son comble, mais elle est aussi très nerveuse, car elle ignore quel Quinn va la faire grimper au rideau ce soir. Elle lève les yeux vers moi et je vois bien qu'elle lutte pour calmer ses nerfs.

— Tu as l’air si sérieux, mon chou, s’esclaffe-t-elle.

— C’est parce que je te prends au sérieux, beauté.

Elle se détend et trouve le courage de poser sa paume sur mon sexe. Je ne bande pas trop, mais ce qu’elle sent semble la satisfaire. Son sourire s’élargit et elle fixe toute son attention sur mon entrejambe. Je commence à durcir un peu plus et un soupir s’échappe de ses lèvres entrouvertes.

Je lève alors la tête vers les jumeaux et leur fais un petit signe. Ils se débarrassent de leurs serviettes et nous rejoignent sur le lit puis se mettent à caresser Delilah, ce qui lui arrache un frisson de plaisir même si elle ne les calcule pas plus que ça. C’est moi qu’elle veut. Je décroise mes bras, lui donnant ainsi la permission silencieuse de poursuivre son exploration tactile. Elle fait remonter ses mains jusqu’à mon torse et ce contact, peau contre peau, me donne littéralement la gerbe.

— Oh, Quinn, si tu savais à quel point j’attendais ce moment.

Elle se penche et recouvre mon torse de baisers avant de dessiner le contour de mes tétons du bout de sa langue puis entreprend de me mordiller la peau. Sa respiration se fait de plus en plus haletante. Elle inspire longuement par le nez lorsqu’elle sent les franges du martinet, manié par un des jumeaux, suivre la ligne de sa colonne vertébrale. L’autre glisse une main entre ses cuisses, et elle renverse la tête en arrière en fermant les yeux.

Je hoche la tête et Kyle, disons, se met à lui administrer un coup de martinet toutes les cinq secondes. Telle une chienne en chaleur, Delilah commence à pousser des cris puis plonge ses dents dans mon pectoral avant de tracer un sillon humide jusqu’à mon cou. Quand elle ouvre la bouche contre ma peau, au niveau de mon poulx, je la saisis brusquement par la gorge.

Je la préviens d’un ton glacial : Pas de suçons, sinon pas de queue. Elle tressaille en étirant son cou pour incliner sa tête vers moi.

— Embrasse-moi, Quinn, s’il te plaît...

— Chaque chose en son temps.

Elle esquisse une petite moue boudeuse puis encadre mon visage de ses deux mains avant de passer ses pouces sur ma lèvre inférieure, fermant brièvement les yeux à chaque coup de martinet.

— Tu es tellement sexy, Quinn... Je... je crois que je suis en train de tomber amoureuse de toi.

— Je baise si bien que ça, commenté-je en haussant un sourcil sceptique.

— Tu sais très bien qu’il n’est pas juste question de sexe, je tiens à toi.

Je n’ai aucun doute là-dessus. Après tout, qui ne tiendrait pas à un héritier

plein aux as *et* bien gaulé en plus ? Et puis, comment ne pas croire une femme qui joue les épouses parfaites et écarte ses cuisses à tout ce qui est doté d'une queue dès que son mari a le dos tourné ?

Je lui dis dans un souffle :

— Je sais, beauté. Merci.

Ses traits se détendent aussitôt et elle gémit comme un autre coup de martinet lui lacère le dos. Je desserre mon emprise sur son cou et elle en profite pour me voler un baiser. D'un geste vif, je passe un bras autour de sa taille et la plaque contre le matelas tout en me redressant sur mes genoux. Delilah pousse un cri extatique en nouant ses jambes autour de ma taille et je passe une main derrière mon dos avant de claquer des doigts. L'instant d'après, un collier en cuir atterrit dans ma paume. Je l'agite devant le regard comblé de Delilah. J'effleure sa poitrine, recouverte d'une fine pellicule de sueur, avant de remonter vers son cou.

— C'est pour moi, mon trésor ?

— Tout ce qui est dans cette chambre est pour toi, beauté. Tu es une reine, tu mérites ce qu'il y a de mieux.

Sur ces mots, je passe le collier autour de son cou et attache le fermoir sur sa nuque en serrant très fort. Son souffle se fait plus court et ses pupilles se dilatent.

*Facile, tellement facile...*

Je claque de nouveau des doigts et les jumeaux me passent la corde. En moins d'une minute, j'attache ses poignets à la tête du lit puis laisse promener ma main le long de sa gorge, puis entre ses seins. Je titille chaque mamelon du bout de l'index avant de descendre plus bas et elle me regarde faire, les yeux grands comme des soucoupes. Je pose ma main sur la fine touffe de poils qui recouvre sa chatte puis commence à faire rouler son clitoris sous mon pouce.

— Oh, oui ! s'écrie-t-elle.

Au bout de quelques secondes, je retire ma main puis m'assieds sur le rebord du matelas en lui tournant délibérément le dos.

— Tu ne mouilles pas assez, annoncé-je. Apparemment, tu n'es pas si contente que ça de me revoir.

— Non ! Quinn ! Je suis mouillée et je suis contente, je te le jure !

Je me retourne alors vers elle et lui caresse la joue.

— Chuuut, t'inquiète, je ne t'en veux pas. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas retrouvés comme ça. Laissons Derek et Kyle te stimuler un peu. Ta beauté n'en est que plus saisissante quand tu te perds dans ton plaisir.

Je n'ai même pas besoin de faire un signe aux jumeaux, car ils sont déjà en

train de s'installer entre ses jambes écartées. Ils se mettent à la lécher tour à tour tout en donnant des coups de martinet sur son pubis ici et là. Je me lève et viens me placer au niveau de la tête de lit et lorsque ses globes oculaires commencent à basculer d'un côté à l'autre, je glisse un doigt sous le collier et tire dessus. Elle se cambre et se cambre encore, comme électrisée. Je relâche la pression avant de tirer de nouveau dessus et elle jouit en moins de trente secondes.

La respiration saccadée, elle me regarde, les yeux voilés de désir. Je lui caresse la joue du revers de la main pendant que l'un des jumeaux est en train de dérouler une capote sur sa queue. Il glisse ses mains sous les genoux de Delilah et s'enfonce fermement en elle.

— Non..., fait-elle d'une voix à peine audible. C'est toi que je veux, Quinn.

— Et tu m'auras, beauté. Il faut déjà récompenser les jumeaux pour s'être si bien occupés de toi, tu ne crois pas ?

Elle acquiesce la tête dans l'oreiller avant de cambrer vers Kyle. Derek s'agenouille au niveau de sa poitrine et lui titille les mamelons du pouce et quand ceux-ci sont bien dressés, il accroche une pince à seins sur chaque pointe tendue. Elle gémit de plus belle et il attrape le martinet puis lui assène plusieurs coups cinglants sur le ventre.

Les cris de Delilah se font plus sonores et elle rejette la tête en arrière, les yeux révoltés de plaisir.

— Tu es toujours avec moi, beauté ? l'interrogé-je.

Elle hoche vigoureusement la tête tout en essayant de river son regard sur le mien.

— C'est bien.

Tout en parlant, je me penche vers elle et frotte le bout de mon nez contre sa joue. Elle enfouit son visage au creux de mon cou.

— Qu'as-tu prétexté à Maxwell pour venir ici ?

— J'ai... J'ai dit que j'assistais à la réunion de mon club de lecture dans le Midtown.

— Petite coquine, m'esclaffé-je. Et le gouverneur, où est-il ce soir ?

Elle halète bruyamment en s'arquant vers le jumeau qui est en train de la baiser.

— À... à un gala de bienfaisance pour les vétérans au Lincoln Center.

— Il est en train de faire une bonne action tandis que toi, tu cherches de l'action derrière son dos, constaté-je.

Son regard se durcit instantanément, révélant la vraie Delilah, celle qui a pris part à un crime sans le moindre état d'âme, tout ça pour éliminer sa rivale. Ses



traits se contractent, mais se détendent presque aussitôt sous les coups de boutoir incessants de Kyle.

— J’accomplis mieux mon rôle d’épouse de gouverneur lorsque je me sens épanouie.

Elle tourne la tête vers le jumeau et ajoute :

— Plus fort !

Il fait ce qu’elle lui demande, et très vite, elle hurle sa jouissance, le corps traversé de longs spasmes. Pendant qu’elle essaie de reprendre ses esprits, les jumeaux échangent leurs places et Derek, qui est bien plus brutal que son frère, la pénètre d’une poussée profonde. Delilah se laisse aller quelques instants puis son regard cherche de nouveau le mien. Elle essaie de me signifier qu’elle m’en veut de ne pas être plus actif, mais prend bien trop de plaisir. Elle sait parfaitement que son commentaire pourrait tout gâcher. Kyle tire sur la chaîne qui relie ses seins et elle laisse échapper un soupir de pure extase.

Une heure après, elle est baignée de sueur et ses cris de plaisir se font de plus en plus aigus et insoutenables. Quand elle jouit pour la quatrième fois, je tourne le dos au lit pour ravalier le début de nausée qui monte dans ma gorge.

*Encore un peu et c’est terminé...*

— Quinn, j’ai besoin de toi..., chuchote-t-elle avec une mine ahurie.

Réprimant un soupir, je baisse juste assez mon froc et mon boxer pour libérer ma queue semi-érigée et je m’installe entre ses cuisses écartées, prenant la place de Derek. Les jumeaux, agenouillés de chaque côté de son corps, embrassent et fouettent sa poitrine, pendant que je caresse les plis humides autour de son clitoris. Elle lève plusieurs fois la tête pour me voir, mais les jumeaux lui bloquent la vue si bien qu’elle renonce rapidement. Au bout de ce qui me semble être une éternité, j’attrape le vibromasseur derrière moi et le plonge violemment dans sa chatte gonflée.

Delilah lâche un énième cri et je commence à faire aller et venir l’appareil en elle en adaptant mon rythme à celui de Kyle qui tire sur le collier. C’est ce qu’elle aime au pieu, associer le plaisir et la douleur pour se perdre dans une euphorie totale. La puissance de son orgasme la prend au dépourvu, car elle se met soudain à convulser avant de perdre connaissance.

Remontant mon froc, je bascule les jambes hors du lit puis me lève.

— Attendez que je sois parti pour la détacher, dis-je à l’adresse des jumeaux en fermant ma braguette.

— Elle ne va pas apprécier, commente Kyle.

— Je suis sûr que vous saurez la calmer. Si jamais elle vous pose des

problèmes, prévenez-moi, je vous filerai un petit bonus pour vos efforts.

Je contourne le lit puis enfile mon tee-shirt et retire la montre de mon poignet avant de la poser sur la table de chevet, côté face, bien à la vue de Delilah afin qu'elle puisse lire l'inscription qui y est gravée.

« *À Maxwell de la part de Delilah. Fidélité et amour. Pour toujours.* »

Les jumeaux échangent un regard complice puis reportent leur attention sur Delilah. Je quitte la maison d'un pas précipité. Une fois dehors, je me dirige vers ma bagnole. Lorsque j'atteins la portière de la Mustang, je me retourne et dégueule sur la chaussée, secoué par de violents haut-le-cœur.

# Chapitre 31

## LA RÈGLE DES 180 DEGRÉS

Quinn

Je me gare devant la première épicerie sur ma route et me précipite dedans, tout droit vers le frigo contenant différentes boissons. J'attrape une bouteille d'eau, pose un billet de vingt dollars sur le comptoir devant le vendeur qui me dévisage, et sors du magasin. Je tourne dans la petite allée derrière l'épicerie en ouvrant la bouteille d'un geste nerveux.

J'avale une première gorgée puis me rince la bouche en toute hâte avec la gorgée suivante avant de recracher l'eau par terre. Je répète l'opération jusqu'à ce que la bouteille soit vide. Malgré ça, je ne parviens pas à chasser un arrière-goût amer dans ma bouche. Je sais ce qu'il me faut : du whisky.

Oui, du whisky. Ou Lucky.

*Lucky ? Pourquoi Lucky ?*

Je me redresse, perplexe, en m'essuyant la bouche du revers de la main.

Mon cerveau doit avoir un problème au niveau de l'enregistrement. Les deux mots riment, OK, mais quand même. C'est de *whisky* dont j'ai besoin. Et plus il est cher, mieux il passera. D'ailleurs, je sais exactement où je vais pouvoir m'en procurer.

D'un pas précipité, je retourne à ma voiture et m'installe au volant avant de démarrer à toute allure.

Trente minutes plus tard, je coupe le moteur juste devant l'entrée du XYNYC. Une véritable foule se presse devant. Pas mal pour un jeudi soir. En même temps, ça ne m'étonne pas, car Axel a mis en place un système d'abonnement pour pouvoir entrer. Les vendredis et samedis sont réservés aux adhérents ayant une carte Platinum. Les dimanches sont pour les détenteurs de la carte Gold et les autres jours, c'est ouvert à tous, même si l'entrée est scrupuleusement triée sur le volet.

Sans grande surprise, il y a aussi un tas de paparazzis agglutinés sur le trottoir, à l'affût du moindre scoop.

Je descends de ma caisse et longe la file d'attente – composée exclusivement de la jeunesse pourrie gâtée de la haute société new-yorkaise –, et je fais un beau doigt d'honneur aux journalistes. Aussitôt, les flashes redoublent et je souris intérieurement, imaginant déjà ce que vont titrer les journaux de demain.

Une fois dans le club, je me fraie un chemin jusqu'au bar, ignorant les abrutis qui sortent leurs téléphones portables pour me filmer ou me prendre en photo.

*Pathétique.*

Dès qu'il m'aperçoit, le barman s'avance vers moi.

— Un triple Macallan, sans glaçons, demandé-je.

L'homme pose un verre devant moi et le remplit. Je le vide d'un trait et fais signe au barman de me resservir. Il s'exécute, et cette fois, je porte le verre à mes lèvres et avale une petite gorgée, sentant le liquide fort couler dans ma gorge. Le whisky commence à me détendre petit à petit et quand je finis mon deuxième verre, je le lève en direction du barman pour en commander un troisième quand Axel surgit de nulle part et se place devant moi en s'accoudant au bar.

Il me dit en haussant un sourcil :

— Tu sais qu'il y a une bien meilleure bouteille qui t'est destinée au carré VIP ?

Je repose brusquement le verre sur le comptoir.

— C'est trop loin, marmonné-je.

Son regard gris acier croise le mien et on se contemple quelques instants. Lui aussi a vécu pas mal de trucs pas cool par le passé si bien qu'on partage souvent ce type de communication silencieuse. On est, en quelque sorte, le reflet l'un de l'autre.

Au bout d'un moment, Axel porte son attention sur un groupe de jeunes femmes dansant non loin de nous d'une manière très suggestive. Il les détaille brièvement puis retourne la tête vers moi.

— À ce point, hein ? commente-t-il.

Je contracte la mâchoire et inspire profondément par le nez.

— Pire encore, soufflé-je.

— Besoin d'aide ?

— C'est bon, je me suis déjà occupé de tout ce qu'il fallait.

Il hoche la tête et je remarque qu'une expression évasive passe sur son visage, comme s'il était distrait par quelque chose. Je suis son regard en direction de son espace privé où j'aperçois une femme, seule, appuyée sur la rambarde, une

coupe de champagne à la main.

À première vue, on pourrait croire qu'il s'agit d'une énième nana profitant de l'ambiance unique du club et essayant de s'attirer les faveurs d'Axel, mais maintenant que j'y regarde de plus près, je m'aperçois qu'elle ne s'amuse pas du tout, qu'elle semble même assez stressée. Derrière elle, deux gardes du corps se tiennent debout de chaque côté de la sortie de l'espace privé, et qui – à mon avis – l'empêchent de sortir.

— Si jamais tu as besoin d'autre chose, tu sais où me trouver, m'informe Axel, sans lâcher l'inconnue des yeux.

Je lui fais remarquer par un signe de la tête en direction de son espace VIP :

— C'est noté. À ce que je vois, toi aussi tu as du pain sur la planche. — Ne m'en parle pas, marmonne-t-il, l'air sombre.

D'un coin de l'œil, je détaille furtivement la nana encore une fois, car sa tête me dit vaguement quelque chose, mais je ne parviens pas à la resituer. Mon disque dur est arrivé à saturation et souhaite juste effacer les deux dernières heures de sa mémoire.

— Merci pour le service que tu m'as rendu, au fait, déclaré-je.

— Mon contact au Service de l'Hygiène et de la Santé m'a dit que ça faisait un petit moment qu'ils avaient cette chaîne de motels dans le collimateur. Il a suffi d'un petit billet pour les pousser à faire passer ce dossier en priorité et d'une visite de quelques-uns de mes hommes au motel pour le faire évacuer.

Il rencontre brièvement mon regard avant de fixer de nouveau sa mystérieuse prisonnière.

— Tout s'est déroulé comme prévu de ton côté ? La personne en question a atterri là où il le fallait ? s'enquiert-il.

— Oui, nickel.

Rien qu'en repensant à Lucky, j'éprouve un regain de désir, même si j'ai encore du mal à taire la gerbe qui remonte dans ma gorge par rapport à ce qui s'est passé avec Delilah.

— Il y a quelqu'un dans l'appart en ce moment ? demandé-je soudainement.

— Non, il est vide, répond Axel en me regardant brièvement.

Je dis d'une voix neutre en espérant que celle-ci ne donne aucune indication sur mon véritable état d'esprit :

— Je peux utiliser ta douche ?

Axel plisse les yeux, me jaugeant, puis hoche la tête.

— Oui, bien sûr, prends tout ton temps. Tu peux même te changer si tu veux, tu trouveras tout ce qu'il te faut dans la penderie. Je vais demander à une des

filles de t'apporter une bonne bouteille.

Je le remercie puis me dirige au fond du bar. Je pousse la porte munie d'un panneau « Accès interdit au public », et me retrouve dans un étroit couloir qui mène à un ascenseur. L'appartement, qui se trouve au-dessus du XYNYC, est autant à moi qu'à Axel. Cela dit, comme ce dernier passe la majorité de son temps dans le club, il l'utilise bien plus que moi.

À peine suis-je entré dans l'appartement que je commence à retirer mes vêtements. Je pénètre dans la spacieuse cabine de douche, puis lève la poignée du mitigeur et laisse l'eau chaude inonder mon front. Je me frotte trois fois le corps au savon pour effacer la moindre trace de Delilah, mais rien n'y fait, car je tombe à genoux pour vomir de nouveau. Gagné par un désespoir inhabituel, je me relève et installe la poignée du mitigeur sur l'eau froide, glaciale même, et suis rapidement secoué par des frissons successifs.

Levant le visage directement sous le jet d'eau, je pose mes mains sur le carrelage et reste ainsi un long moment, jusqu'à ce que l'on frappe à la porte de la salle de bains. Rapidement, je coupe l'eau et sors de la douche en enroulant une serviette autour de ma taille.

J'ouvre la porte et me trouve nez à nez avec une des serveuses du bar, vêtue d'une petite robe noire. Elle me détaille de ses grands yeux bleus et je laisse, moi aussi, mon regard errer rapidement sur elle. Ses bras sont recouverts de tatouages élaborés et ses cheveux bleu-noir coupés au carré. Elle est mignonne, dans son genre.

— Oui ? soufflé-je entre les dents.

Elle ouvre la bouche, le regard rivé sur mon torse.

— Euh... Axel m'a demandé de vous apporter une bouteille. J'ai frappé à la porte d'entrée, mais comme personne ne répondait, je me suis permis d'entrer.

Je la contourne pour retourner dans la chambre et remarque, sur la commode, un plateau en argent comportant une bouteille de Macallan M de 1824, un seau à glaçons et un verre. Je saisis la bouteille et retire le bouchon avec mes dents avant de boire directement dedans en me retournant. Bien évidemment, la serveuse est toujours là, sur le seuil de la salle de bains, et me fixe d'un regard sans équivoque.

Agacé, je me dirige vers la porte de la chambre et l'ouvre en grand, la faisant violemment claquer contre le mur.

— Merci pour la bouteille, ma jolie. Dis à Axel de te filer un pourboire de ma part pour ton service, c'est tout ce que tu auras de moi ce soir.

Elle lutte pour conserver une expression de nonchalance puis sort de la

chambre, la tête haute.

J'avale une autre gorgée de whisky et repose la bouteille sur le plateau avant de me diriger vers le dressing, à la recherche de fringues. J'enfile le premier jean que je trouve et opte pour un tee-shirt noir quand j'entends le bip de mon portable m'indiquant que j'ai reçu un message.

Je retourne précipitamment dans le salon et trouve mon téléphone par terre, juste à côté de la pile de mes vêtements. Je me penche pour l'attraper et lorsque j'allume l'écran, j'ai l'impression que la pierre qui entoure mon cœur se fissure tandis que le vide en moi se comble très légèrement.

Je fais un pas en arrière et m'affale sur le canapé puis relis le SMS.

Toi aussi, tu es dans ma tête.

Dix minutes plus tard, j'ai toujours le regard rivé sur le message de Lucky. Ou d'Elly, devrais-je dire, plutôt. Et je suis sur le point de faire quelque chose que je ne devrais pas.

Ce qui s'est passé avec Delilah ce soir m'a vraiment perturbé plus que je ne le croyais possible et je dois à tout prix me remettre les idées au clair. Je suis si près du but, ce n'est vraiment pas le moment de flancher et de tout mettre en péril.

Ce matin, Maxwell a officieusement annoncé qu'il allait se représenter pour briguer une réélection en tant que gouverneur de l'État de New York. C'est pour cette raison que j'ai précipitamment dû quitter Lucky et la laisser en Caroline du Sud. Je me suis directement rendu à la propriété du gouverneur à Albany pour « soutenir » mon père pendant qu'il tenait son discours. Ce petit contretemps n'arrange pas trop mes affaires, car j'aurais besoin de quelques mois supplémentaires pour tout bien préparer. Tout, absolument tout, doit être réglé comme du papier à musique.

Je baisse de nouveau les yeux sur mon téléphone.

La décision que je viens de prendre n'est pas la bonne, mais je ne changerai pas d'avis. Non, je ne devrais pas entraîner Lucky dans ma chute qui risque d'être très violente, pour ne pas dire fatale. Elle n'a pas idée du risque qu'elle encourt si je la laisse me voir encore une fois. Mais...

Je suis Quinn Blackwood et je ne pense qu'à ma gueule.

Je la veux, j'ai... J'ai besoin d'elle. Elle m'appartient. Chaque fois que je pense à elle, j'éprouve une étrange sensation inouïe que je n'ai jamais éprouvée auparavant. Et puis, contractuellement parlant, elle me doit encore sept parties de

jambes en l'air.

Lucky est à moi. À moi.

Je compose son numéro et porte le téléphone à mon oreille. J'entends sonner une fois. Deux. Trois... Quatre puis cinq. Lucky décroche à la sixième sonnerie, mais ne dit rien, je perçois juste sa respiration.

Elle lâche enfin d'une voix légèrement tremblante :

— A-allô ? Oui, elle aussi doit définitivement se trimbaler une tonne de bagages émotionnels assez sombres. Tout comme moi, elle lutte contre les démons qui semblent la hanter sans répit.

*Ça nous fait un point en commun, c'est cool.*

— Elly.

Rien que le fait de prononcer son nom apaise la tension que je ressens.

— Quinn ? Quelle surprise, je ne m'attendais pas à ce que vous... tu m'appelles.

— Tu préfères que je reste dans ta tête ?

— Je... Non. Mais, j'ai l'impression que tu as l'habitude de me contacter plus tard dans la journée. Du coup, je pensais avoir de tes nouvelles à une heure plus tardive. Enfin, non pas que j'attendais ton appel. Je...

Elle marque une pause et je m'aperçois que je me suis allongé sur le canapé sans même m'en rendre compte. Distraitement, je pose une main sur mon ventre, ma crise de nausée passée. Le gouffre en moi me tend toujours les bras, mais au moins, je ne suis plus dans tous mes états.

— Il est bientôt minuit, dis-je. On peut reprendre notre discussion à ce moment-là, si tu préfères. Serai-je toujours dans tes pensées ?

— Hmm, peut-être, répond-elle et je la sens sourire à l'autre bout du fil.

À moins que ce ne soit mon imagination qui me joue des tours.

— Je préfère rester en ligne avec toi, fais-je savoir. Qui sait ce qui peut se passer après que sonne minuit.

— Tu penses parfois à moi, Quinn ? m'interroge-t-elle d'une voix douce.

Je serre la mâchoire.

— Bien plus que tu ne peux l'imaginer.

— Vraiment ? Pourtant, tu n'en sembles pas ravi, commente-t-elle.

Je me contente de rire, car bon, je ne peux pas lui révéler le fond de ma pensée.

— Tu te moques de moi..., marmonne-t-elle d'un ton que je trouve sexy.

— Elly, tu ne me laisses pas indifférent et tu le sais. C'est pour cette raison que tu as répondu à mes SMS et à mon coup de fil, même si ta raison te



suggérait de faire le contraire.

— Pas du tout. Je ne vois absolument pas de quoi tu parles.

Je secoue la tête avec un petit sourire en coin et elle ajoute :

— Pourquoi suis-je dans ta tête, Quinn ?

*Parce que, quand on n'est pas ensemble, quand on ne baise pas, je te regarde dormir. Je veux te faire prisonnière de mes ténèbres.*

— En dépit de ta première impression, tu es toujours là. Tu devrais fuir loin de moi et pourtant...

Je ne termine pas ma phrase.

— Quinn, tu vas bien ?

C'est drôle. Lucky m'a récemment posé la même question. Je m'aperçois alors que je ne connais même pas le nom de famille de Lucky. Non, d'Elly. *Elly*.

— Comment tu t'appelles pour de vrai ?

— Hein ?

— Elly, c'est le diminutif de... ?

Je sens qu'elle se torture les méninges pour trouver une réponse dans le but de changer de sujet.

— Quinn... Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— De me dire comment tu t'appelles ? m'étonné-je. Tu n'as donc pas confiance en moi ?

Elle laisse échapper un petit rire.

— Devrais-je faire confiance à un type qui me suggère pratiquement toutes les cinq minutes de le fuir ?

— Tu as raison. Et tu ne devrais pas me faire confiance. Mais je veux quand même savoir comment tu t'appelles. Eleanor ?

— Non.

— Eloise ? Ella ? Arabella ? Mariella ?

— Non, non, non et non.

— Je suis à court d'idées. E... El... Éléphant ?

— Éléphant, vraiment ? s'esclaffe-t-elle et je ferme les yeux, happé par la mélodie de son rire.

— Allez, dis-moi... Déjà, est-ce qu'Elly est ton vrai prénom ?

Aussitôt, elle cesse de rire.

— Oui.

— OK. Et donc, c'est le diminutif de... ?

— Pourquoi tiens-tu absolument à le savoir, Quinn ?

Sa voix est à peine audible.

— J'ai envie de te voir, Elly.

— Non, tu veux que je fuie loin de toi.

— Je veux les deux.

— Oui, mais ça, c'est impossible.

— Impossible ? C'est un mot qui existe, mais ne fait pas partie de mon vocabulaire.

*Et qui n'en fera jamais partie d'ailleurs.*

— Peut-être, mais il fait partie du mien, rétorque Elly.

— Dans ce cas, tu n'aurais pas dû répondre.

— Je peux toujours raccrocher.

— Mais tu ne le feras pas, Elly. C'est trop tard, on ne peut pas retourner en arrière.

— Laisse-moi deviner, allons donc de l'avant ?

*Oui, ensemble.*

*Hein, d'où est-ce que ça sort, ça ? !*

— J'ai très envie de te voir, déclaré-je dans le combiné. As-tu terminé le truc que tu avais à faire ?

Elle ne répond pas tout de suite.

— Non... Pas encore.

Je perçois de la réticence dans sa voix mêlée à un soupçon d'excitation et ça me fait légèrement bander.

— N'oublie pas que tu m'es redevable, Elly.

Elle pousse de nouveau un soupir.

— Oui, je sais... Mais, le truc que j'ai à faire, c'est compliqué.

— Es-tu retenue prisonnière dans le donjon d'un château fort dans le fin fond de la Chine ?

— Euh... Non.

— À New York alors ?

— Non, je ne suis retenue prisonnière nulle part. J'ai une obligation à laquelle je suis tenue.

— Une obligation qui t'empêcherait de dîner avec moi ?

— Tu... Tu veux qu'on sorte... dehors ?

— Oui, si on sort, c'est dehors, forcément. Tu sembles surprise.

— Bah, je ne suis...

Je l'entends déglutir avant de reprendre :

— Je ne peux pas aller dîner avec toi, Quinn.

— À cause de ton obligation ?

— Oui, on peut dire ça comme ça.

Je presse ma paume sur l'érection qui déforme mon jean. Le simple son de sa voix me rend fou...

— Je veux te voir, Elly.

— Je pourrais peut-être passer à ton bureau pour qu'on déjeune...

— Non.

— Bon, OK.

Elle est vraisemblablement blessée par mon refus catégorique.

— Je ne serai pas au bureau dans les prochains jours, lui expliqué-je. Et puis, c'est court, un déjeuner. Je préfère t'inviter à dîner.

— Quinn, je ne...

Je la préviens en haussant le ton :

— Ne me dis pas non.

Je suis un connard après tout, autant me comporter comme tel.

— Personne ne m'a jamais rien refusé, Elly.

— OK, laisse-moi juste un peu de temps pour m'organiser, s'il te plaît. Je ne te promets rien, mais je vais essayer de m'arranger.

Je joue à un petit jeu tordu et pervers avec elle, et j'ai hâte de voir comment elle compte s'y prendre.

— Très bien.

— Merci.

On demeure silencieux quelques instants et je sens qu'elle veut me dire quelque chose.

— Qu'y a-t-il, Elly ?

— Rien, rien... C'est juste que tu sembles de meilleure humeur.

Je pars d'un rire qui me surprend grandement.

*Décidément, je suis plein de surprise, dernièrement...*

— De meilleure humeur ?

— Oui, moins... angoissé.

À ces mots, j'ouvre brusquement les yeux et fixe le plafond.

— C'est bien dommage, marmonné-je.

— Hein ? Tu regrettes d'aller mieux ?

— Je regrette que tu penses que je suis ce que je ne suis pas, rétorqué-je.

— Je... je ne comprends pas ce que tu veux dire par là.

— Si tu comprends, Elly, tu comprends même très bien. Tu me vois, n'est-ce pas, tu vois le vrai moi ?

— Je vois que tu souffres, chuchote-t-elle. Tu es enfermé dans une profonde

souffrance et tu refuses d'en sortir.

Elle ne fait que constater un fait. Cela dit, entendre ces paroles de sa bouche...

Une sensation étrange se répand dans mon ventre et je décide d'en trouver la cause exacte.

— C'est vrai, opiné-je.

— Pourquoi ?

— Pourquoi l'homme a-t-il besoin de respirer pour vivre ?

— Quinn...

Elle essaie de me comprendre, je le sais, mais elle n'y arrivera pas.

— Je suis vraiment désolée, murmure-t-elle au bout de quelques secondes.

Mon souffle se coince dans ma gorge et...

Je comprends alors que j'ai besoin de sa compassion jusqu'à ce que tout *espoir* soit vain.

— Appelle-moi demain, lâché-je d'une voix blanche. Et, Elly ?

— Oui ?

— Personne ne m'a jamais rien refusé.

Je raccroche aussitôt et cherche frénétiquement Fionnella dans ma liste de contact. À l'instant où elle décroche, je lui demande :

— L'appartement est-il prêt ?

Elle pousse un soupir chargé d'exaspération.

— Non, tu as dit que tu voulais que tout soit en place pour *demain matin*.

Minuit vingt-huit, ce n'est pas encore « demain matin ».

— Bah, d'un point de vue...

— Non, Quinn. Non.

Je perçois alors un bruissement de tissu à l'autre bout de la ligne. Fionnella doit probablement se redresser dans son lit.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande-t-elle.

Des taches noires se mettent à danser devant mes yeux et je les ferme brusquement.

— On doit revoir le planning... Accélérer les choses.

— Avancer le planning de combien de temps ? réplique-t-elle du tac au tac.

— Quelques semaines.

— OK, c'est faisable. Mais... Tu es sûr de toi, Quinn ?

Elle reste sur ses gardes, mais je sais aussi qu'elle est rassurée, ravie même. La fin est proche.

— Sûr et certain.

— Lucky y est-elle pour quelque chose dans ta décision ?

— Est-ce vraiment important ?

— Pas pour moi, mais l'est-ce pour toi ?

— Tu me connais trop bien, Fionnella, déclaré-je en réprimant un soupir.

— Oui, et c'est pour ça qu'on forme une si bonne équipe. On a vécu trop de choses, subi trop d'émotions. Et on en a payé le prix fort. Lucky vit-elle une chose similaire ? Est-elle...

Je l'interromps, refusant de parler davantage de Lucky :

— Donc, concernant l'appartement...

— Demain *matin*, Quinn, pas avant, m'interrompt-elle à son tour. Sur ce, je retourne me coucher.

Elle marque une pause puis ajoute :

— Et, Quinn... Ne fais pas de bêtises, c'est vraiment pas le moment.

Je raccroche et me lève. Je ramasse mon pantalon qui est toujours par terre, sors mes clés et mon portefeuille de ma poche et le balance, avec les autres vêtements que je portais, dans la poubelle. D'un pas précipité, je quitte ensuite l'appartement et grimpe dans ma caisse.

Ce soir, j'ai opté pour ma Mustang. Elle n'est pas aussi rapide que la DB9, mais j'atteins mon appartement en moins d'une demi-heure. Une fois chez moi, je fonce tout droit vers la pièce réservée à Q et rassemble les affaires dont j'ai besoin.

Sans perdre de temps, je remonte dans ma voiture et prends la direction de Hell's Kitchen. Je me gare dans la rue et me dirige vers l'entrée de l'immeuble. Quand j'arrive devant la porte, je tape le code de sécurité et rentre dans l'appartement.

Une lumière diffuse éclaire le salon et la cuisine américaine et le premier étage semble plongé dans le noir. Je monte les marches une à une en ajustant mon masque et l'appareil qui déforme ma voix.

Demain, je reparlerai avec Elly, mais, ce soir, c'est Lucky que je veux.

## Lucky

Je fais encore le même rêve. Celui où le bonheur m'est à portée de main, celui où tout est possible. Je sais que tout n'est qu'illusion, mais je ne peux m'empêcher de plonger dedans.

Quinn est là, devant moi. Il me sourit puis part d'un rire sexy.

« *J'ai envie de toi, Elly. Tu me vois, n'est-ce pas, tu vois le vrai moi ?* »

Oui, Quinn, je suis là.

Je tends la main vers lui. À peine je le touche, son visage prend feu avant d'être complètement réduit en cendres. Horrifiée, je veux reculer, mais si je fais ça, il se consumera tout entier dans les flammes. J'essaie d'attraper son poignet avec mes deux mains et une suie huileuse commence à recouvrir ma peau, mes bras, mes jambes, mon corps. Elle envahit ma bouche, mon nez, mes oreilles.

Je n'arrive plus à respirer !

Je me réveille en sursaut et pousse un cri agonisant, mais je n'ai pas le temps de me remettre, car mon cauchemar est loin d'être terminé.

Il m'a retrouvée. Clay m'a retrouvée.

Et il est là, dans ma chambre.

Hurlant de toutes mes forces, je bondis hors du lit et me cogne violemment contre la table de chevet.

— Ne me fais pas de mal, s'il te plaît. S'il te plaît, Clay, je suis sûre qu'on peut s'arranger, trouver une solution...

— Lucky...

— J'ai de l'argent ! Quatre cent mille dollars. Ils sont à toi et je peux t'en donner encore plus ! Laisse-moi juste un peu de temps et...

*Attends. Y a un truc qui cloche.*

Cette voix...

— Q ? !

— Lucky.

Le pic d'adrénaline passé, je pousse un immense soupir, la main crispée sur ma poitrine. Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression que je ne réussirai jamais à le calmer. Puis, je me rends compte que Q a dû entendre ma plaidoirie. Qu'est-ce qu'il fout ici en pleine nuit d'ailleurs ?

— Ça ne va pas la tête ? C'est quoi, ton problème ? ! crié-je en cherchant un truc, n'importe quoi, à lui balancer dans la gueule.

— Bouge pas, m'ordonne-t-il, ce qui m'énerve encore plus.

— Si, je vais bouger, annoncé-je en gesticulant avec énergie. Je ne suis pas ton chien ! Tu ne peux pas te faufiler en douce dans ma chambre, me faire la peur de ma vie et me dire de ne *pas bouger* !

— *Ma chambre, mon corps, ma chatte.*

— *Ma santé, ma peur, ma putain de crise cardiaque !*

— Veux-tu que je parte ?

— Si je te dis « oui »...

— Non, je ne partirai pas.

*Évidemment.*

— Alors pourquoi tu me poses la question ?

— Pour essayer de te calmer.

— Putain..., marmonné-je en passant une main tremblante dans mes cheveux.

— Retourne dans le lit, Lucky.

— Pourquoi ?

— Pour que je puisse te détendre, et que tu te sentes mieux.

À ces mots, une sensation de chaleur intense et profonde m'engloutit, balayant la peur et la colère qui me nouent le ventre.

Il est au courant pour Clay. Je vais devoir essayer de lui faire oublier ce qu'il a entendu ce soir, mais pour le moment, je suis aussi perturbée qu'attirée par sa présence dans ma chambre. Je détaille sa silhouette appuyée négligemment contre le mur et mon corps se met littéralement à vibrer.

*Q est là. Il est là, à quelques pas de moi.*

Il doit sentir les nombreux changements qui s'opèrent en moi, mon excitation grandissante, car il se décolle du mur en déclarant :

— Au lit. Tout de suite.

Je m'exécute et me glisse entre les draps. J'imagine que je n'ai pas le droit d'allumer la lumière, du coup, je plisse légèrement les yeux pour le regarder avancer vers moi. Il s'allonge à son tour puis se tourne vers moi et m'attire brusquement contre lui en m'attrapant par la taille. Il roule sur moi et je sens son érection entre mes jambes. Il enfouit ensuite son visage masqué au creux de mon cou et se met à tracer un sillon de baisers jusqu'à ma poitrine, mon nombril puis plus bas.

Toute peur envolée, je me laisse aller à savourer les caresses de Q, le contact de ses lèvres chaudes et humides contre ma peau. D'un geste, il m'intime d'écarter mes cuisses et lève mes deux jambes qu'il fait passer par-dessus ses épaules, attirant davantage mes hanches davantage. Il plonge sa langue en moi et m'entraîne vers un orgasme intense en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Il dépose un baiser sur ma chair humide et remonte sur mon corps avec des caresses brutales avant de me pénétrer tout entière d'un coup de reins parfaitement calculé.

— Oh... !

— Ça va mieux ? me demande-t-il avec sa voix électronique.

— Je ne sais pas trop...

Après quelques va-et-vient puissants et furieux, il m'interroge de nouveau :

— Et maintenant ?

Je tends mes mains vers lui et caresse ses bras musclés. Comme il ne dit rien, je les fais remonter vers ses épaules et y plante mes doigts.

— O... Oui... Oui !

Il se meut en moi avec ardeur et je viens à sa rencontre, poussée par une passion dévorante, et je me resserre autour de lui, sentant un nouvel orgasme jaillir de mes reins. À un moment, il se penche vers moi et je pense qu'il va enfin m'embrasser, mais, au lieu de ça, il presse sa joue contre la mienne.

— Je t'ai fait peur et je m'en excuse, me chuchote-t-il à l'oreille.

— C'est... C'est oublié.

— Mon corps. Ma chatte.

Je laisse échapper un rire en me cambrant contre lui de plus belle.

— Oui, je sais, je ne risque pas de l'oublier, t'inquiète.

Il pousse un grognement et accélère la cadence, me pénétrant au plus profond, et me baise comme si demain n'existait pas. Cependant, un doute me harcèle et il faut que j'en aie le cœur net.

— Q ?

— Mmmh ?

— Les caméras ?

— Pas de caméras ce soir, tigresse. Il n'y a que toi et moi.

Cette révélation m'arrache un gémissement et j'enfonce ma tête dans l'oreiller, me laissant porter par le plaisir jusqu'à ce que l'extase me submerge dans un cri.

Je pense que je n'ai jamais joui comme ça auparavant.



# Chapitre 32

## SCÈNE 2 – VIAGRA

Lucky

— Je peux inviter quelqu'un ?

Fionnella lève un œil prudent par-dessus son porte-bloc.

— Quelqu'un ? m'interroge-t-elle en esquisant une moue réprobatrice.

Je hoche la tête en plongeant ma cuillère dans mon bol de céréales avant de la porter à ma bouche.

— Homme ou femme ? demande-t-elle en posant le porte-bloc devant elle, sur l'îlot de cuisine qui nous sépare.

— Quelle importance ?

— Voyons, Lucky.

— Tu sais quoi, laisse tomber.

— Non, je ne laisserai pas tomber. Où as-tu rencontré cette personne ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est quelqu'un que j'ai rencontré récemment ? Ça peut-être un ami que je connais depuis longtemps.

— Est-ce le cas ? dit Fionnella en levant un sourcil interrogateur.

— Ce n'est pas grave, si je ne peux inviter personne, marmonné-je en haussant les épaules.

L'air pensif, elle fait tourner son stylo entre ses doigts.

— Ce n'est pas à moi que revient la décision. Je vais voir avec le boss si ça lui pose problème que tu invites *un* ami.

Je réprime une réplique cinglante et me contente de croquer bruyamment une autre cuillerée de céréales.

Je suis d'humeur grincheuse depuis mon réveil, quand je me suis aperçue que Q a filé en douce, mais qu'il m'a toutefois laissé cent mille dollars sur la commode. En l'espace de cinq jours, je me suis fait un paquet de fric, et la façon dont je gagne cet argent me dérange de moins en moins. C'est comme ça et pas autrement, autant se faire à l'idée.

Ce qui m'embête, c'est la réaction de mon corps – et de mon cœur depuis peu –, à chaque fois que je pense à Q. Comment puis-je éprouver... quelque chose pour un homme dont je ne connais rien ? Déjà, il y a deux jours, quand Stephanie m'a annoncé que Q m'avait laissée seule dans la grande maison, j'étais mal, mais là, c'est pire. Cet homme, ou cet étranger plutôt, me manque. Je ressens un vide immense quand je ne suis pas avec lui.

Et par-dessus le marché, c'est pareil quand je pense à Quinn, sauf que lui, j'ai au moins vu son visage. En revanche, il ne s'est absolument rien passé entre nous.

Peut-être que je réagis comme ça parce que je me trouve dans une situation extrêmement périlleuse et que je m'attache à qui je peux. Après tout, Fionnella, Q et Quinn sont les seules personnes avec lesquelles j'interagis activement depuis ces cinq dernières semaines. Je considère la première comme une amie, même si elle me fait chier en ce moment, la deuxième profite inlassablement de mon corps et la troisième, elle, joue avec mes nerfs. Le pire, c'est que tout cela me plaît d'une certaine manière, allez comprendre pourquoi...

Je repense à la discussion que j'ai eue avec Quinn hier, et l'envie de le revoir s'infiltrer aussitôt dans mon corps. Du coup, je décide de changer de tactique avec Fionnella.

— Merci, c'est très gentil de ta part, déclaré-je d'un ton mielleux.

Elle affiche un petit sourire forcé puis reprend son porte-bloc.

— Tu as repris du poids, fait-elle remarquer. Comment te sens-tu ?

— Très bien.

Elle coche une case puis lève un regard inquisiteur vers moi.

— Y a-t-il un sujet que tu souhaiterais aborder ?

Je me raidis sur mon tabouret.

— Euh, non.

Q lui a-t-il parlé de Clay ? Va-t-elle faire quelque chose ? Non, la vraie question est de savoir si elle peut faire quelque chose et la réponse est non. Du moins, je le pense. Avec elle et Q, on n'est jamais sûr de rien. Avec Quinn aussi, d'ailleurs.

— Quand est-ce que je retourne en Caroline du Sud ? m'enquiers-je en essayant d'analyser l'expression de son visage.

— Tu n'y retourneras pas.

Ma gorge se serre, mon ventre se révolte et je repose ma cuillère dans le bol à moitié plein devant moi.

— Y a un problème ? balbutié-je.

— Non. Le boss a des impératifs qui l’obligent à rester à New York. Pour vous, c’est un simple changement de décor si tu veux.

Je réprime un soupir de soulagement.

— Ah, d’accord.

Troublée, je fais le tour de l’appartement du regard.

— Du coup, c’est ici qu’on va... se retrouver dorénavant ?

— Non.

— Pourtant, il était là cette nuit.

À ces mots, une ombre passe sur le visage de Fionnella, mais disparaît aussitôt.

— C’est son appartement, Lucky. Il peut y venir quand bon lui semble. Tout comme toi. Pourquoi restes-tu cloîtrée ici ?

Elle plonge son regard intense dans le mien et je comprends alors qu’elle doit être au courant pour ma boulette de cette nuit.

Baissant les yeux, je glisse du tabouret, j’attrape mon bol puis me dirige vers l’évier.

— Il fait trop froid, autant rester bien au chaud.

— Il ne fait pas si froid que ça aujourd’hui. Et puis, tu as un tas de vêtements chauds dans ton dressing. Je peux même te mettre un chauffeur à disposition.

Je vide le bol dans le broyeur à ordures et ouvre le robinet de l’évier.

— Non, merci, je suis bien comme ça.

— Vraiment ?

Je raidis mes épaules en me concentrant sur le bol que je lave bruyamment.

— Je ne vois pas trop où tu veux en venir, Fionnella.

— Nulle part, Lucky, nulle part, rétorque-t-elle au bout de quelques secondes, et je décèle de la tristesse dans sa voix.

Je jette un regard par-dessus mon épaule et vois qu’elle est en train de ranger ses affaires dans son grand sac qui ressemble à celui de Mary Poppins. Elle remonte la lanière de celui-ci sur son épaule en m’adressant un sourire, sauf que cette fois, il n’est pas empreint de chaleur. On pourrait croire qu’elle cache un tas d’émotions, de la peine, de la colère, de la détermination, et refuse obstinément de les laisser sortir.

Sans dire un mot, elle se dirige vers la porte et je la suis du regard, en silence. Une partie de moi aimerait bien la retenir pour continuer à discuter. Mais, à quoi bon ? Surtout étant donné le contexte particulier dans lequel nous nous trouvons tous actuellement.

Fionnella ouvre la porte puis se retourne vers moi.

— Ton prochain rendez-vous avec le boss est prévu pour ce soir. Cela dit, il y a des chances qu'il te contacte dans la journée. À bientôt, Lucky.

Elle quitte l'appartement en refermant doucement la porte derrière elle. Je prends quelques secondes de réflexion avant de monter me doucher.

Quand je sors de la salle de bains, vingt minutes plus tard, une lumière clignotante appelle mon regard en direction de la grande commode. Je fronce les sourcils quand je vois le petit boîtier électronique posé dessus. Ce machin est pire que Chuky, la poupée meurtrière. Je ne veux même pas savoir comment il a atterri là. Q a peut-être caché des lutins dans mon dressing. S'ils pouvaient aussi un peu ranger ma chambre, tiens...

Je glousse à cette idée en appuyant sur le bouton ON/OFF de l'appareil.

— Qu'y a-t-il de si amusant ? s'enquiert le maître des lieux.

Je réponds en attrapant l'appareil avant de me diriger vers le lit :

— J'étais en train de me demander comment fonctionnaient les choses dans ton monde.

— C'est-à-dire ?

Sa voix électronique émane de plusieurs enceintes installées un peu partout dans l'appartement, pourtant, j'ai l'impression qu'il est dans le boîtier noir.

Je serre ma serviette autour de moi et m'installe au milieu du matelas, les jambes soigneusement croisées.

— Ce gadget, fais-je en montant l'appareil du doigt, est miraculeusement apparu dans ma chambre pendant que j'étais sous la douche. Du coup, je me demandais si c'était l'œuvre de lutins magiques ou plutôt des merveilles de la technologie moderne.

— Ce gadget, comme tu dis, a toujours été là. J'ai juste fait en sorte qu'il apparaisse plus facilement dans ton champ de vision.

— Oui, bien sûr.

— Comment vas-tu ce matin, Lucky ?

Q commence une conversation par un minimum de civilité ? Je réprime un frisson déclenché par cette pensée.

— Je vais bien.

— Tu n'es pas très convaincante.

— Je vais *bien*. Mais tu m'as fait une belle frayeur cette nuit.

— Oui, et je m'en suis excusé. En revanche, ta réponse ne me convient toujours pas.

— Eh bien tant pis pour toi, Q. Mes problèmes ne te regardent pas, alors laisse tomber, s'il te plaît.

— Fionnella m'a dit que tu refusais de sortir de l'appartement.

— Fionnella devrait, elle aussi, se mêler de ses oignons.

*Fionnella, tu viens de perdre des points, là...*

— J'ai quand même le droit de ne pas avoir envie de sortir, marmonné-je.

— Bien sûr, mais ce n'est en aucun cas à cause du froid, n'est-ce pas tigresse ?  
La Californie est peut-être réputée pour son soleil, mais il y fait froid aussi parfois, je me trompe ?

Mon estomac se tord, m'arrachant une petite grimace.

— Comment... Comment sais-tu que... ?

— C'était une hypothèse au hasard, hypothèse que tu viens juste de confirmer.

Il ment, c'est certain.

Je sens la nausée m'envahir et je porte une main à ma bouche avant de déglutir difficilement.

— Q... Laisse tomber, s'il te plaît, l'imploré-je d'une voix tremblante.

— Qui est Clay ?

— Personne ! C'est personne. Oublie tout ça.

— Pourquoi en a-t-il après toi ?

Je me lève d'un bond et m'éloigne du lit, mais, dans cette putain de cage dorée, impossible d'échapper à Q et à ses questions déstabilisantes.

— Tu es sourd ou quoi ? Je ne veux pas en parler ! m'exclamé-je.

— Tu m'appartiens Lucky, rétorque-t-il d'un ton posé. Tu m'appartiens et tu es vraisemblablement en danger. Dis-moi tout ce que je dois savoir ou je le découvrirai par moi-même.

Je me fige, telle une statue, au milieu de la chambre, les yeux ronds.

— *Non !* hurlé-je. Ne fais pas ça, je t'en supplie. Promets-moi que tu ne feras rien à ce sujet, Q, s'il te plaît.

— Je te le promets.

*Ouf !*

— À condition que tu me dises ce qui se passe, ajoute-t-il.

Bon, il ne va pas lâcher l'affaire et je me lèche nerveusement les lèvres en essayant de trouver une réponse satisfaisante et de garder Petra hors de tout ce merdier.

— Clay est... Je lui dois de l'argent, voilà, déclaré-je. Et comme je n'en avais pas, j'ai dû m'enfuir le temps de trouver une solution.

— Et c'est pour cette raison que tu as répondu à mon annonce.

Je hoche la tête puis me rappelle qu'il ne peut pas me voir. Enfin, je pense.

— Oui, articulé-je péniblement.

— Tu lui dois combien d'argent ?

*Beaucoup trop...*

— Un million de dollars environ.

— Environ ? s'étonne Q. Tu n'es pas sûre du montant que tu lui dois ?

— Je... J'espère qu'un million de dollars lui suffira.

— Et si ça ne lui suffit pas ? m'interroge-t-il d'un ton un peu plus brusque.

— Je verrai quoi faire à ce moment-là.

— Mauvaise réponse, tigresse.

Exaspérée, je lève mes mains au ciel.

— En quoi ma réponse est-elle mauvaise, Q, hein ? Et depuis quand *mon* problème est devenu aussi *ton* problème ? Et ne me dis pas que c'est parce que je t'appartiens bla, bla, bla. Notre temps est limité, une fois que j'aurai rempli ma part du marché, ça sera terminé entre nous, tu ne me reverras plus. Tu te fais donc tellement chier dans la vie que tu cherches à tout prix à t'immiscer dans la mienne ?

Je marque un temps d'arrêt pour reprendre mon souffle avant de conclure :

— Je suis certaine que tu as de quoi t'occuper, Q. Alors, laisse-moi gérer *mes* problèmes comme je l'entends.

— Tu as raison, j'ai de quoi m'occuper, Lucky. Pourtant, je suis là, en train de parler avec *toi*.

Mon cœur stupide se met à battre follement et une lueur d'espoir s'insinue en moi.

— Pourquoi ? Parce que je te fascine ? Parce que tu penses que je suis ton petit toutou qui va t'obéir au doigt et à l'œil ?

— Tu as raison sur le premier point, en effet, tu me fascines. Concernant le deuxième... C'est toi qui fais tout ce que je te dis parce que tu ne peux pas me résister, tigresse, c'est plus fort que toi.

J'ouvre la bouche puis la referme et remonte sur le lit avant de m'agenouiller devant le boîtier.

— Je t'ai dit tout ce que tu devais savoir, Q, répliqué-je. Promets-moi que tu ne vas rien faire à ce sujet.

— Je vais y réfléchir. Enlève ta serviette.

— Je... Quoi ? Comment sais-tu que... Tu me vois, là ? !

Je fouille la chambre d'un regard frénétique.

— Oui.

Aussitôt, je me redresse sur mes genoux en continuant de regarder autour de moi.

— Tu m'avais dit qu'il n'y avait pas de caméra dans ma chambre !

— Oui, il n'y en avait pas jusqu'à ce que tu me confondes avec une certaine personne qui te veut du mal.

*Mais... Quand... Comment... ?*

— Je n'ai pas quitté le loft depuis la nuit dernière, balbutié-je. Comment t'y es-tu pris ?

— Disons que j'ai plus d'un tour dans mon sac, tigresse. Retire ta serviette à présent.

Je secoue vivement la tête. Où est-ce qu'il a bien pu dissimuler cette satanée caméra ?

— Où est-elle, Q ?

— Pourquoi tiens-tu absolument à le savoir ?

— Pour la désactiver.

— Pourquoi ?

*Non, mais, il le fait exprès, ce n'est pas possible.*

— Tu te fiches de moi, n'est-ce pas ? commenté-je sèchement.

— Tu es toujours tendue à ce que je vois.

Je serre mes poings pour maîtriser ma colère.

— Je ne l'étais pas en sortant de la douche.

Il ne dit rien pendant une bonne minute et je balaie de nouveau la pièce du regard.

— Au cas où tu ne l'aurais toujours pas capté, *tu* es la source de mes maux, Q, ajouté-je.

— Dans ce cas, je regrette de ne pas être à tes côtés pour te reconforter.

J'ai la chair de poule à l'idée qu'il vienne ici pour me « reconforter ». Cela dit, cette situation est bien trop étrange pour que je laisse mon corps me trahir et mes sens s'égarer, comme d'habitude.

— Q, je...

— Retire ta serviette, Lucky. Je ne vais pas te le demander une quatrième fois.

— Jure-moi que tu n'interviendras pas après ce que je viens de te raconter sur Clay.

— Je te le jure.

Je pousse un soupir de soulagement, et peu importe s'il me voit faire.

— Merci, soufflé-je.

— De rien.

Je fixe le boîtier pendant un petit moment puis décoince le pan de ma serviette sous ma clavicule et laisse le tissu tomber sur mes cuisses. Aussitôt, la

respiration de Q s'accélère.

— Putain, tu as des seins parfaits, tigresse. Je pourrais passer des journées entières à les baiser.

Je déglutis en passant mes mains dans mes cheveux, juste pour ne pas me toucher.

— Tu aurais besoin de quelques petites pilules bleues pour ça, je pense, plaisanté-je.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, commente-t-il et je m'arrête net, espérant avoir mal entendu.

— Tu... Tu prends du Viagra ?

— Non, mais je le ferais sans hésiter pour te baiser encore et encore, te faire jouir jour et nuit jusqu'à t'en faire perdre la raison.

Je m'efforce de contrôler ma respiration, mais l'image qu'il vient de me mettre en tête est très difficile à déloger de mon esprit. Mes tétons se durcissent instantanément, une douce chaleur se répand entre mes cuisses, et je ravale plusieurs fois la salive qui envahit soudainement ma bouche.

— Ça t'excite, Lucky ?

— Mmh...

— Veux-tu que je fasse de ce fantasme une réalité ?

J'essaie d'articuler un « non » alors que je meurs d'envie de dire « oui ». D'un côté, je pense que je ne survivrais pas à un vrai marathon de sexe avec Q. Mais, qui ne tente rien...

Je secoue la tête avant de la hocher vivement.

— Je ne suis pas sûr de comprendre ta réponse, s'esclaffe Q. On y reviendra dans un moment. En attendant, débarrasse-toi de la serviette et allonge-toi sur le dos, ma belle.

Il ne me vient même pas à l'esprit de refuser. Je fais ce qu'il me demande et écarte mes jambes, comme il l'aime bien.

Q pousse un grognement, ce qui veut dire qu'il a une bonne vue sur le lit. La caméra doit donc être au-dessus ou en face de moi. Je rejette la tête dans l'oreiller pour examiner le plafond aux poutres apparentes et abandonne rapidement ma quête. C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Sais-tu à quel point j'avais envie de te baiser ce matin, avant de partir ?

Je prends mes seins en coupe et les malaxe légèrement.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Ton corps, ta chatte, non ?

— Tu dormais comme un ange, et au mépris du bon sens, j'ai décidé de te laisser tranquille.



— Au mépris du bon sens ?

— Oui, car là je suis sur le point de devenir fou, Lucky. Caresse-toi, écarte davantage les cuisses et montre-moi ce que j’aurais pu avoir si j’étais resté un peu plus longtemps.

D’une lenteur à peine maîtrisée, je laisse glisser une main vers mon ventre, jusqu’à mon sexe, et lorsque j’effleure mon clito du doigt, je me cambre vivement avant de retomber sur le matelas.

— Tu es magnifique, grogne-t-il. Touche-toi, je veux te voir jouir.

Je ferme les yeux et entreprends d’explorer mon corps de mes deux mains. Le fait qu’il me voie ne me dérange plus du tout. Je me touche et me caresse au rythme de sa respiration qui se fait plus rauque et heurtée. Les spasmes de l’orgasme me frappent subitement et je pousse un cri de pur ravissement avant de laisser retomber mes bras le long de mes flancs.

Tournant la tête sur le côté, j’écoute la respiration de Q redevenir lente et régulière et suis même sur le point de m’endormir, tellement je me sens... bien.

— Lucky.

Je bats plusieurs fois des paupières et pousse un petit gémissement.

— Il y a un sujet que nous devons encore aborder.

— Lequel, murmuré-je.

— Celui de ton *ami*.

Aussitôt j’ouvre grand les yeux.

— Euh... Oui ?

Je n’arrive pas à savoir s’il est énervé, s’il s’en fout ou s’il cherche juste à me torturer davantage.

— Ça ne te dérangerait pas si je l’invitais ici ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Il te plaît ?

— En quoi ça te regarde ? dis-je en fronçant les sourcils.

— Ça me regarde si tu comptes coucher avec lui.

— Donc, pour toi, s’il me plaît, ça veut automatiquement dire que je vais coucher avec lui ?

— N’est-ce pas ce que font les femmes d’habitude ? observe-t-il.

— N’est-ce pas ce que font les hommes d’habitude ? rétorqué-je du tac au tac. N’est-ce pas ce que *tu* fais ?

— J’aime coucher avec toi et te faire mienne. J’adore ça. Et je ne peux m’empêcher de me demander si tu vas offrir ce corps, qui m’appartient

actuellement, à ton ami que tu souhaites inviter.

— Non, Q, je ne vais pas coucher avec lui.

— Du tout ou pour l'instant ? s'enquiert-il.

Je hausse les épaules, dépassée par cette conversation surréaliste. Il n'est pas particulièrement contrarié par le fait que je veuille inviter un homme ici, il est surtout en train de jouer avec mes nerfs comme il sait si bien le faire.

— Pas tant que je t'appartiens, réponds-je.

— Donc, tu l'aimes bien ? insiste-t-il.

— Je... Je ne sais pas. C'est... compliqué.

— Compliqué comment ? Pourquoi ?

— Waouh, tu en poses des questions dis donc ! Tu t'ennuies donc tellement ?

— Tu veux inviter un type qui a probablement une idée bien précise derrière la tête. Ça peut être un psychopathe, qu'est-ce que tu en sais, après tout. Je te conseille de répondre à mes questions si tu veux que je réfléchisse à ta demande.

OK...

— C'est drôle, je me disais justement la même chose pour toi, fais-je remarquer.

— Pardon ?

— Que tu étais peut-être un psychopathe.

— Est-ce un point commun entre ton ami et moi ?

Je lutte contre un fou rire nerveux, sans succès.

— Je vois que tu ne le nies pas, m'esclaffé-je.

— Et moi, je vois que ça n'a pas l'air de t'inquiéter plus que ça, déclare-t-il.

— Ce n'est pas parce que j'ai du répondant que je ne m'inquiète pas, Q.

— OK. Pourquoi ce petit sourire, alors ? m'interroge-t-il et j'esquisse aussitôt une moue contrariée.

— Où est la caméra, Q ?

— Les caméras, tu veux dire. Tête de lit et lampe de chevet.

— Tu sais que je vais les enlever et les désactiver ? marmonné-je.

— Oui.

Je hausse un sourcil sceptique en tournant le regard vers la lampe en question.

— Et tu ne m'en voudras pas pour ça ? demandé-je.

— Non, elles ne devaient pas rester longtemps de toute manière. Et puis, j'ai mis en place de nouvelles mesures de sécurité.

Je me redresse sur mes coudes.

— Qui consiste en quoi, exactement ?

J'espère qu'il ne compte pas me faire suivre ou un truc dans le genre.

— Rassure-toi, ton intimité sera respectée.

Ça ne me rassure pas trop, mais je n'ai pas d'autre choix que de le croire.

— Q...

— Tu es en sécurité, Lucky, m'interrompt-il. Il ne t'arrivera rien tant que tu es avec moi.

Sa réponse me dérange pour une raison que je refuse de m'avouer, mais, avant que j'aie le temps de dire quoi que ce soit, il ajoute :

— Tu as ma permission pour inviter ton ami.

*C'est tout ?*

Honnêtement, je pensais devoir batailler un peu plus pour obtenir sa bénédiction. Il n'est donc pas jaloux de mon « ami », ne serait-ce qu'un chouïa ? Il ne m'a même pas sorti sa phrase fétiche « Mon corps, ma chatte ».

— OK... Merci, balbutié-je.

— De rien. Cela dit... Lucky ?

— Oui ?

— Repose-toi bien aujourd'hui. Nous avons rendez-vous à minuit. Toi, moi et les petites pilules bleues.

# Chapitre 33

## BOBINE

Lucky

Dès que Q raccroche, je pars à la recherche des deux caméras. Finalement, elles ne me dérangent pas plus que ça, mais par principe, je décide de les désactiver. Je les trouve rapidement et remarque qu'elles sont sans fil et connectées en Bluetooth. Comme il n'y a aucun interrupteur sur les deux minuscules gadgets, je me contente de les décrocher avant de les balancer dans un tiroir.

Sentant une fatigue s'emparer de moi, je me recouche en remontant le drap jusqu'au cou et me rendors pendant deux bonnes heures.

Quand je me réveille, je m'étire en bâillant, le corps un peu raide à cause de mes prouesses nocturnes avec Q et je repense à la discussion que nous avons eue ce matin. Dire que Q est un personnage serait un euphémisme. Je n'ai jamais rencontré une personne aussi... ravagée que lui. En tout cas, il sait se montrer très persuasif, a une imagination sans borne et une volonté à toute épreuve.

Je ferme les yeux, ayant du mal à admettre que notre relation dépasse largement le cadre d'un arrangement d'affaires, celui entre une pute et un client, pour être plus précise.

Mes pensées vagabondent alors vers ma mère, la seule personne pour qui j'ai vraiment compté, quand elle n'était pas en train de noyer son chagrin dans l'alcool, lassée d'encaisser les coups bas – et les coups tout court –, de Clayton. Mais en dépit de ça, je garde de beaux souvenirs d'elle. Les neuf mois où elle était enceinte de Petra étaient sans doute les plus beaux de ma vie.

Aujourd'hui encore, j'ignore comment elle a réussi à cacher sa grossesse à Clayton ; très probablement par un providentiel concours de circonstances, entre sa prise de poids délibérée et le décès de sa mère, la grand-mère que je n'ai jamais rencontrée. On a dû se rendre au Nevada pour qu'elle puisse s'occuper des obsèques, et Petra est née prématurément, à huit mois, pendant qu'on était

là-bas. Ma mère avait dû tout prévoir, car dès qu'elle a accouché, on est retournées à Getty Falls, mais sans ma petite sœur. Elle était tellement désespérée à l'idée que Clayton, ou quelqu'un d'autre, découvre la vérité. Je lui ai fait la promesse solennelle de garder le secret et de veiller sur Petra. Le problème, c'est que ma mère avait gardé une photo de ma sœur, prise le jour de sa naissance, ainsi que son bracelet d'identification sans m'en avoir parlé. Du coup, imaginez ma surprise quand j'ai découvert ça chez Clay.

J'en suis là de mes pensées quand mon portable se met à sonner. Je sursaute en tournant brusquement la tête vers mon téléphone. Je l'attrape et regarde l'écran qui affiche le numéro de Quinn.

— Allô ?

— Tu étais censée m'appeler ce matin et tu ne l'as pas fait, déclare-t-il.

J'éloigne le téléphone de mon oreille le temps de regarder l'heure.

14 h 10.

— J'étais...

*... en train de me toucher devant les caméras de mon amant sans visage.*

— Je dormais, répliqué-je en fermant les yeux.

— Dîner, ce soir.

Plus qu'une question, c'est un ordre.

— OK.

Je l'entends soupirer à l'autre bout du fil.

— Je passe te chercher à 19 heures.

Je pourrais peut-être lui proposer de dîner ici, à l'appart. Je ne devrais pas sortir, ce n'est pas prudent.

*« Tu m'appartiens... J'ai mis en place de nouvelles mesures de sécurité. »*

Les paroles de Q ne cessent de résonner dans ma tête.

Je sais qu'il dit vrai. Je sais aussi que notre relation n'est pas si simple qu'on le voudrait, aussi bien pour l'un que pour l'autre, et que tant que je lui appartiens, il ne m'arrivera rien. Le choix que je m'apprête à faire n'est peut-être pas le bon, mais tant pis.

Je réponds en serrant le téléphone à m'en faire mal :

— OK.

— Donne-moi ton adresse.

En proie à une nouvelle incertitude, je la lui donne.

— Parfait, c'est noté.

Sur ces mots, il raccroche, et je lâche mon téléphone avant de me couvrir le visage des deux mains.

Je prends soudain conscience que j'ai, une fois de plus, basculé dans un univers parallèle, mais que cette fois, je ne pourrai pas en sortir aussi facilement. M'obligeant à réguler ma respiration un peu haletante, je tente désespérément de mettre de l'ordre dans mes idées.

Quand je travaillais pour le groupe Blackwood, je prenais quotidiennement les transports en commun et marchais dans la rue, sous l'œil des nombreuses caméras de surveillance dont Clayton pouvait se procurer les enregistrements. J'étais bien camouflée, mais rien n'échappe à cet homme, absolument rien. Il connaît beaucoup de gens bien placés.

Bon, Quinn passe me chercher ici, ce qui signifie qu'on se déplacera en voiture pour aller dîner dans un restaurant. Je ne risque rien... Si ?

D'un geste las, je me frotte les yeux puis saisis mon téléphone et je compose le numéro de Fionnella qui décroche à la première sonnerie.

— Je... euh... J'ai décidé de sortir finalement, bredouillé-je. Je sors dîner ce soir. Avec mon ami.

— C'est bien. Il faut juste que tu sois de retour à l'appartement pour 23 heures max. Je vais dire au styliste de venir t'aider à te préparer pour ton rendez-vous. Comme ça, tu seras déjà prête pour la suite.

— OK.

Je me mords la lèvre inférieure et ajoute :

— Q a parlé de protection renforcée...

— Avant de sortir ce soir, envoie-moi l'adresse de l'endroit où vous allez. Je m'occupe de tout.

Heureusement que ça ne semble pas être une personne qui nourrit une rancœur tenace. Elle fait comme s'il ne s'était rien passé ce matin et je ne peux que l'en remercier.

— Fionnella ?

— Oui.

— Merci.

— De rien, réplique-t-elle dans un léger soupir.

L'après-midi passe assez vite, je regarde la télé et écoute de la musique tout en essayant, sans succès, de ne pas stresser pour mon rencard avec Quinn. Peu avant 18 heures, je passe sous la douche en attendant que la styliste arrive. Celle-ci approuve mon choix vestimentaire – une petite robe grise dos nu et une magnifique paire de Manolo Blahnik noires –, et me maquille en accord avec ma tenue avant de soumettre mes boucles indisciplinées à un brushing soigné.

Quand elle part, j'attrape ma petite pochette et prends quelques minutes pour

m'observer dans le miroir, cherchant à calmer mes nerfs. Je suis en train de pivoter sur moi-même lorsque j'entends la sonnette de l'entrée.

Je croise mon regard dans la glace et pince mes lèvres en une moue perplexe.

N'étant pas une habituée des rencards, j'ignore totalement l'attitude à adopter. Je le fais monter ? Je le rejoins en bas de l'immeuble ?

Une fois devant la porte d'entrée, je presse le bouton de l'interphone et regarde Quinn entrer dans le bâtiment sur l'écran intégré. Bon, apparemment il va monter. Je retourne dans le salon pour prendre ma veste en cuir bordée de fourrure et reviens dans le hall d'entrée pour ouvrir la porte.

L'instant d'après, Quinn apparaît au détour du couloir et s'arrête net en me voyant. Le rythme de mon cœur s'accélère aussitôt et je m'aperçois alors qu'il m'a vraiment manqué et que je suis très heureuse de le revoir. Avec son costume noir, chemise à l'encolure entrouverte, il est tout simplement à couper le souffle. Ses yeux gris perçant croisent les miens et je le détaille rapidement encore une fois, subjuguée par sa silhouette imposante.

— Elly.

Je frémis au son de sa voix grave et veloutée en tâchant de dissimuler mon émoi, digne d'une collégienne, sous une apparente désinvolture.

— Bonsoir, dis-je en agrippant la poignée de la porte.

Toujours clouée sur place, il m'examine de la tête aux pieds puis des pieds à la tête avant de tendre une main vers moi. J'ai envie de faire un pas vers lui, mais je suis comme paralysée.

Je lui suggère :

— Tu ne veux pas entrer ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Il termine sa phrase d'un geste de la main en ma direction puis me fait signe d'avancer.

— On doit y aller. Tout de suite, marmonne-t-il.

Je hoche la tête et compose le code de sécurité avant de refermer la porte derrière moi. Quand j'arrive à sa hauteur, je pose ma main dans la sienne et une sorte de courant électrique crépite entre nous, déclenchant une envolée d'étincelles au creux de mes reins. On se dévisage quelques instants puis je décide de rompre le silence chargé en électricité avant de fondre à ses pieds.

— Tu n'aimes pas ma tenue ?

— Tu... Tu es... Waouh...

À ces mots, il se redresse et se retourne en m'entraînant avec lui.

— Comptes-tu finir ta phrase ? On sort de l'immeuble et il se tourne vers moi puis déclare :

— Tu es encore plus belle que la dernière fois. Je ne sais pas ce que tu as fait ou changé depuis, en tout cas, ça te va très bien. Tu es... magnifique.

Il pose alors sur moi un regard d'une telle intensité que je sens mes joues s'enflammer violemment, ce qui semble l'amuser.

— Si ce simple compliment te fait rougir, heureusement que je ne t'ai pas livré le fond de ma pensée.

— Essaie toujours.

*Hein pourquoi j'ai dit ça ? !*

Je sais très bien que je ne vais pas sortir victorieuse d'une joute verbale avec Quinn Blackwood. C'est un homme puissant et autoritaire, je ne suis pas de taille à me mesurer à lui, c'est un combat perdu d'avance.

On sort dans la rue et il serre ma main dans la sienne pendant qu'on contourne l'angle de la rue avant de s'arrêter devant une magnifique voiture de sport. On la contourne et Quinn attrape la poignée de la portière côté passager de son autre main, mais ne l'ouvre pas. Au lieu de ça, il se tourne vers moi et me contemple un long moment avant de me caresser tendrement la joue.

— J'ai envie de toi, Elly, tellement envie..., murmure-t-il. On verra bien ce que ce soir nous réserve.

Muette de stupeur, je reste bouche bée et il m'ouvre la portière en me faisant signe de m'installer. Je m'exécute et le regarde de nouveau contourner le véhicule avant de prendre place au volant. Il tourne la clé du contact et le moteur ronronne puis Quinn engage la voiture sur la chaussée.

Le regard fixé sur la route, je me remémore pour la énième fois notre conversation de la veille. Lui demander comment il se sent ne servirait à rien, mais d'un autre côté il va bien falloir que je trouve un sujet de conversation neutre pour briser le silence pesant qui emplit l'habitacle.

Du coin de l'œil, j'aperçois Quinn tapoter le volant du bout de ses doigts et j'ai brusquement une étrange sensation de déjà-vu, mais n'y accorde pas trop d'importance, car je me rappelle soudainement que je n'ai pas envoyé de SMS à Fionnella, comme convenu.

— Où m'emmènes-tu ? demandé-je en tournant la tête vers Quinn qui me glisse un rapide regard en coin.

— Pourquoi cette question ? Tu regrettes déjà d'avoir accepté ce rencard avec moi ?



— Ah, c'est donc bien un rencard, observé-je. Parce que, normalement, qui dit rencard, dit forcément conversation.

— N'est-ce pas ce que nous sommes en train de faire, *converser* ? réplique-t-il. Ne sommes-nous pas en train de nous dire ce qui doit être dit ?

*Euh...*

— À toi de me le *dire*, Quinn. Je ne parle pas en code aussi couramment que toi.

— Tu me comprends parfaitement, Elly, bien plus que tu ne veux l'avouer.

*Là, il n'a pas vraiment tort...*

— OK, mais peut-on faire comme si ce n'était pas le cas, et avoir une discussion digne de deux adultes normaux ? Tiens, commence en me donnant l'adresse du restaurant où l'on va.

Il accélère de plus belle et franchit un feu orange à toute allure avant de marmonner quelque chose qui ressemble à la fameuse adresse. Je sors mon portable de ma pochette et envoie rapidement un message à Fionnella qui me répond dans la minute.

OK, merci.

— Juste pour être sûr..., déclare Quinn pendant que je range mon téléphone. Dans le cadre d'une discussion *normale*, on est censés se poser un tas de questions et essayer de découvrir si on a des points communs, n'est-ce pas ? Tu veux vraiment perdre du temps à ça ?

— Oui, j'ai besoin de retrouver un semblant de normalité.

Tout en parlant, je prends conscience que j'en ai réellement besoin, de cette normalité, même si ce n'était qu'une parenthèse dans mon existence pourrie. Ces dernières semaines ont vraiment été... surréalistes. J'en suis même à me demander si Miguel et Sully ne sont pas le simple fruit de mon imagination.

— OK, si tu y tiens vraiment. C'est quoi ton nom de famille ?

*Merde, je me suis fait prendre à mon propre jeu !*

*Réfléchis... Réfléchis...*

Je finis par lui dire la vérité :

— Gilbert. Quinn me dévisage en haussant un sourcil avant de reporter son attention sur la route.

— Elly Gilbert, dit-il en hochant légèrement la tête.

— Elyse. Je m'appelle Elyse en réalité.

Il attrape alors ma main posée sur ma cuisse, et la porte à ses lèvres.

— Elyse Gilbert, susurre-t-il contre ma peau. Enchanté de faire ta connaissance, Elyse.

La manière et le ton sombre qu'il emploie me font tressaillir sur mon siège. Autour de nous, la ville grouille de monde et de voitures, pourtant, j'ai l'impression d'être seule et livrée à moi-même, telle une proie... fascinée par son prédateur. Oui, fascinée.

— À toi, balbutié-je. Et je sais déjà ce que tu fais dans la vie et où tu travailles.

— Très bien. Mais es-tu sûre de vouloir... approfondir les choses ?

— Bon, je vais te poser des questions, ça sera plus simple, je pense, annoncé-je après m'être éclairci la gorge.

Je remarque qu'il serre la mâchoire avant de répondre.

— Vas-y.

— D'où viens-tu ? Où as-tu grandi ?

— Ici et ailleurs... J'ai passé mes étés dans le Sud du pays et mes hivers à l'étranger. Mais disons que je viens de New York.

— Tu es né à New York ?

— Non, je suis né dans la demeure familiale de ma mère, sur l'île barrière de Kiawah Island.

— J'ignore où ça se trouve, je ne suis pas douée en géographie, bafouillé-je en esquissant une moue navrée. En tout cas, le nom sonne exotique.

Il baisse nos mains entrelacées sur sa cuisse.

— Oui, et il n'y a que le nom qui est exotique.

*OK, pourquoi pas...*

— Et tes...

Je pars d'un petit rire avant d'enchaîner :

— Je viens de tilter que je ne sais même pas quel âge tu as.

— Est-ce important ? rétorque-t-il en m'adressant un regard acéré.

— Euh, non, pas vraiment... Je peux essayer de le deviner, mais comme je voulais te questionner sur ta famille, je me suis aperçue que tu ne m'as pas donné ton âge. Mais à en croire ta réaction, j'en déduis que tes parents sont...

Son visage prend alors une expression d'une telle gravité que les mots restent coincés dans ma gorge. Je pense que j'ai abordé un sujet *très* sensible. Je déglutis en tournant brièvement la tête vers la vitre.

— Pardon, j'ai été maladroite, bredouillé-je sans oser le regarder. On peut changer de sujet si tu préfères.

Il ne répond pas et un nouveau silence de plomb, encore plus perturbant que le

précédent, tombe sur nous. Ma question semble vraiment l'avoir déstabilisé, car il ne me calcule plus pendant plusieurs minutes.

— Ma mère est décédée quand j'avais quinze ans, révèle-t-il soudainement d'une voix dépourvue de toute émotion. Et mon père... Sais-tu qui est mon père ?

Je secoue la tête.

L'instant d'après, il arrête la voiture devant un restaurant, dans le quartier de Gramercy Park et je me penche en avant pour étudier la façade du bâtiment. Un grand panneau noir, accroché au-dessus de l'imposante porte à double battant, porte des lettres dorées dans une police fluide et en gros caractères.

*Juniere's.*

Un voiturier apparaît de nulle part et se précipite vers nous, mais Quinn ne bouge pas, entièrement focalisé sur moi.

— Mon père est Maxwell Blackwood, déclare-t-il.

Je cligne des paupières plusieurs fois, ne sachant pas trop quelle réaction il attend de moi.

— Pardon, mais je ne sais pas qui c'est, même si pense avoir vu une photo de lui sur la couverture d'un magazine, la première fois où je t'ai servi ton déjeuner.

Une lueur étrange passe dans son regard avant de disparaître aussitôt.

— Maxwell Blackwood est l'actuel gouverneur de l'État de New York, m'explique-t-il.

Je l'observe les yeux ronds puis me ressaisis avec la désagréable sensation de paraître de plus en plus idiot devant Quinn.

— Je... Waouh... Tu dois être fier de lui.

Je m'aperçois de mon faux pas à peine ai-je prononcé le dernier mot et gigote nerveusement sur mon siège.

— Ou pas, ajouté-je hâtivement.

Bien évidemment qu'il n'est pas fier de son père, même un sourd-muet s'en serait rendu compte !

Il serre ma main avant de la relâcher puis descend de la voiture au même moment où le valet ouvre ma portière. Quinn jette les clés à ce dernier, et quand je le rejoins devant le véhicule, il passe un bras autour de ma taille. Une fois devant l'entrée du restaurant, un maître d'hôtel vêtu d'un uniforme très chic nous ouvre la porte et nous demande de le suivre au premier étage.

— Quel plaisir de vous revoir, monsieur Quinn, lance-t-il par-dessus son épaule pendant qu'on monte l'escalier.

Quinn se contente de hocher la tête, faisant clairement savoir à l'homme qu'il

n'est pas d'humeur à échanger des banalités.

Quand on pénètre dans la salle, je réprime un halètement de surprise devant la décoration où aucun détail n'a été négligé. Les murs sont en marbre d'un gris exquis et le plafond en miroirs anciens, tout respire le luxe et l'opulence. Il n'y a qu'une dizaine de tables et le maître d'hôtel nous installe à celle qui se trouve au milieu de la salle.

À en juger les regards que nous lancent les autres clients, tout le monde ici connaît Quinn Blackwood, et sans trop de surprise, tout ce beau monde doit se demander ce qu'il fait avec moi. Ou plutôt, ce que, moi, je fais ici. Ça tombe bien, car je me pose exactement la même question. Une des clientes me jauge d'un regard franchement désagréable si bien que je manque de trébucher. Aussitôt, l'étreinte de Quinn se resserre et je constate qu'il peine à me libérer même lorsqu'on atteint notre table. Il finit tout de même par le faire et m'aide à enlever ma veste avant de la tendre au maître d'hôtel et me tirer la chaise afin que je m'installe.

— Arrête de regarder avec autant d'émerveillement, dit-il en s'asseyant en face de moi. Ça a un effet... contre-productif sur moi.

— Pardon, c'est...

— Ne me dis pas que c'est plus fort que toi, m'interrompt-il en approchant sa chaise de la table avant de faire glisser les verres près de son assiette. C'est pire.

Je pince mes lèvres en une fine ligne, me sentant comme percutée par la force sombre que dégage chacune de ses paroles, chacune de ses syllabes. Je maintiens son regard, à la fois vide et intense, cherchant à comprendre la source de cette tourmente qui le ronge et le détruit à petit feu. Au bout de quelques secondes, je baisse les yeux sur mon assiette et fais tourner mon verre à vin entre mes doigts jusqu'à ce que le sommelier arrive et nous présente une bouteille de vin blanc. Il fait goûter le vin à Quinn qui hoche la tête, et je fais pareil lorsque le sommelier se tourne vers moi en me tendant la bouteille. J'espère que l'alcool m'aidera à supporter cette soirée qui s'annonce... tendue.

— Tu ne m'as toujours pas dit quel âge tu as, observé-je d'une petite voix.

Il avale une grande gorgée de vin puis repose son verre et plonge son regard dans le mien, et c'est alors que je remarque que le gris-bleu de ses iris est presque noir.

— J'ai l'âge que j'ai. J'ai bien vécu.

— Ça y est, on retourne dans le langage crypté, murmuré-je en secouant la tête avant de porter mon verre à mes lèvres. Une fois encore, désolée d'avoir abordé un autre sujet sensible. Il aurait fallu me le dire tout de suite.

— Tu voulais apprendre à me connaître, non ? Je n’y peux rien si tu n’aimes pas ce que tu découvres.

— Tu es toujours aussi charmant lors de tes rencards ?

— Ceci n’est pas un rencard comme les autres.

*Non, ne mords pas à l’hameçon, ne mords pas à l’hameçon...*

— Ah, et en quoi est-il différent des autres ? l’interrogé-je malgré moi et contre tout bon sens.

— Les autres, on se voit, on baise, on baise encore et on se quitte sans jamais se revoir, répond-il d’une voix basse et sensuelle.

Une vague de chaleur me percute de plein fouet.

— Je suis donc l’exception à cette... règle ?

— Aucune de ces femmes ne m’a cerné comme tu l’as fait. Aucune.

*Dois-je le prendre comme un compliment ou... ?*

— Quinn, je...

Il me coupe la parole :

— Écoute, Elyse une fois n’est pas coutume. J’essaie de rester courtois, pour ton bien. Ne me demande pas pourquoi. Dis-moi un truc, n’importe quoi, pour me faire oublier toutes ces choses délicieusement salaces que je rêve de faire à ton corps. Et vite.

J’ignore comment, mais j’occulte la dernière partie de sa phrase.

— Que veux-tu que je te dise exactement, Quinn ?

— Reviendras-tu travailler pour moi ?

— Veux-tu que je revienne travailler pour toi ?

— Non.

Décidément... Un pas en avant, deux en arrière puis trois autres encore.

— Tu n’étais pas satisfait de mon travail ?

— Si, tu étais parfaite. Mais j’ai des projets bien plus intéressants pour toi que de me servir à manger.

— Ah bon ?

— Je te veux, Elyse, murmure-t-il en posant son regard sur mes lèvres. Le temps m’est compté, mais je veux te revoir. Encore plein de fois.

— Je... Je ne sais pas si cela va être possible, Quinn.

Sa mâchoire se crispe et il fronce les sourcils en secouant la tête.

— Qu’est-ce que je dois faire ou dire pour te convaincre ? J’écoute.

Décidément, je vais de surprise en surprise avec ce mec. Les hommes tel que Quinn Blackwood ne posent pas ce genre de questions au... Au commun des mortels dont je fais partie. Et les hommes tels que Quinn Blackwood ne sortent

pas avec une nana comme moi, qui a un passé et un présent très lourds. On n'est pas faits l'un pour l'autre. Pas du tout.

— Ce n'est pas moi que tu veux, murmuré-je en baissant le regard sur mon verre en essayant d'ignorer la douleur qui tenaille mon cœur.

— Foutaises, lâche-t-il.

J'ouvre la bouche pour... Pour dire quoi ?

Heureusement pour moi, le serveur arrive et nous tend un menu chacun. La cuisine est française, ça je l'avais compris, mais les noms des plats sont hyper longs et compliqués si bien que je ne pige absolument rien. Je regarde Quinn qui ferme le menu et le rend au serveur.

— Madame prendra le risotto aux herbes et aux truffes en entrée puis l'agneau braisé accompagné de ses pommes de terre. La même chose pour moi aussi.

À mon tour, je tends le menu au serveur et lorsque celui-ci s'éloigne de notre table je me penche en avant.

— Merci, chuchoté-je.

Il fait un geste de la tête puis déclare :

— On en était où ?

— Écoute Quinn... Je ne suis pas d'ici, tu l'auras sans doute compris, ça. J'ai atterri à New York parce que... je n'avais pas d'autre solution. Et pour le moment, je ne peux pas m'embarquer dans une histoire avec toi.

— Tu l'as déjà fait.

Je sens mes joues s'embraser.

— Oui, peut-être, mais ça ne peut pas durer.

— De combien de temps disposes-tu ?

— Hein ?

— On a tous les deux des... obligations, observe-t-il. Je veux savoir combien de temps tu peux m'accorder dans les semaines qui viennent ?

— Dans les semaines qui viennent ? répété-je, étonnée. Tu pars en voyage bientôt ?

Il détaille son verre quelques secondes.

— Oui, on peut dire ça comme ça.

— Oh... Bah, je ne sais pas... Une dizaine de jours ?

J'éprouve un regret aussi cuisant que douloureux en disant cela, mais je dois faire avec.

Quinn se penche alors vers moi, abolissant l'espace qui sépare nos visages et je sens la force qu'il dégage littéralement s'infiltrer dans mes pores.

— Donc, on peut se revoir ? s'enquiert-il en me dévorant des yeux. Juste se

voir, rien d'autre ?

— Oui, c'est tout ce que j'ai à t'offrir, réponds-je.

— OK, je prends, fait-il savoir en se recalant contre le dossier de sa chaise.

Je réprime un frisson, me demandant si j'ai pris la bonne décision, et c'est alors que je me souviens de Q.

— Par contre, je ne serai pas dispo tout le temps, annoncé-je hâtivement.

— Moi non plus.

Je l'observe quelques instants, des milliers de questions me brûlant les lèvres. Des questions que je ne peux pas lui poser, car je serais probablement obligée de répondre aux siennes.

Nos plats arrivent rapidement et nous mangeons en silence, en se jetant des regards furtifs. Une fois que nous avons terminé, le serveur nous débarrasse et je détaille Quinn qui semble toujours lutter contre ses démons.

— Pourquoi moi, Quinn ? demandé-je malgré moi.

Non, mais, sérieusement. J'ai beau retourner la situation dans tous les sens et je n'y comprends absolument rien.

Il pose une paume sur la table et se met à tapoter des doigts sur celle-ci.

— Peut-être parce que j'ai besoin d'apaisement, de quiétude.

Quelque chose se brise en moi. Probablement pour la première fois, je comprends exactement ce qu'il ressent. Je pose ma main sur la sienne et le sens se raidir sous mon toucher.

— OK, Quinn, je serai ton... ton refuge quand tu en auras besoin. Je serai là pour toi.

— Tu se sais pas dans quoi tu t'embarques, Elyse.

*Là, ça commence à bien faire.*

— Décide-toi, Quinn, soupiré-je. Tu as besoin de moi ou pas ?

Il inspire profondément puis détourne le regard, l'air perdu.

— Oui, j'ai besoin de toi, marmonne-t-il en regardant nos mains avant de reporter son attention sur moi. As-tu fini de manger ? Souhaites-tu un dessert ?

— Oui. Non.

Il retire sa main puis sort son portefeuille de sa veste et pose quelques billets de cent dollars sur la table.

— Viens, on se casse d'ici, dit-il en se levant.

Une fois à l'extérieur, je l'attrape par le bras, le forçant à se retourner vers moi.

— Où allons-nous ?

— Je te ramène chez toi.

Ce n'est pas la réponse à laquelle je m'attendais, et je m'aperçois alors que je veux passer le plus de temps possible avec lui. Je veux être son refuge. Mais je sais aussi que Q m'attend et moi, en bonne petite dépravée que je suis, j'ai besoin de le retrouver, pour diverses raisons plus tordues les unes que les autres.

Luttant contre le sanglot qui m'étreint la poitrine, je monte dans la voiture et Quinn me dépose devant mon immeuble à 21 h 45. Il sort de la voiture et vient m'ouvrir la portière puis me tend la main pour m'aider à descendre et me raccompagne jusqu'à l'entrée, serrant mes doigts dans les siens.

De mon autre main, je tape le code de sécurité et nous pénétrons tous les deux dans le couloir faiblement éclairé. Quand nous arrivons devant ma porte, j'insère la clé dans la serrure et l'ouvre puis me tourne vers lui.

J'ignore ce que je voulais lui dire, mais il ne m'en laisse même pas le temps, car il m'attrape par la taille et me plaque contre le mur. J'émetts un halètement et lorsque ses lèvres capturent les miennes en un baiser sauvage, je pousse un soupir de contentement, laissant sa langue s'insinuer dans ma bouche.

*Waouh...*

Quinn Blackwood embrasse divinement bien.

Il enfouit ses doigts dans mes cheveux, nos langues se mêlant avec avidité et je me laisse porter sur la vague enivrante du désir qui monte en moi. C'est encore mieux que dans mes fantasmes. Son baiser est l'aboutissement de tous mes désirs, tous mes rêves. Il est comme une drogue qui éveille tous mes sens, une drogue potentiellement mortelle. À un moment, il me mord la lèvre inférieure avant de la caresser de sa langue chaude et je laisse tomber ma pochette pour l'agripper par ses avant-bras avant de faire remonter mes mains sur ses épaules. Je les plaque ensuite contre son torse puissant et on s'embrasse encore et encore jusqu'à manquer d'air.

Quinn rompt le baiser et nous nous regardons. Nos respirations sont saccadées. Puis, il me caresse la joue du revers de la main avant de tracer le contour de mes lèvres de son pouce et de le glisser dans ma bouche. Tour à tour, je le suce et le mordille. Il parvient à tenir environ une minute avant de le retirer pour m'embrasser de nouveau.

Je passe mes mains dans ses cheveux en tirant dessus et sentant ma petite culotte mouillée froter contre ma chair sensible. Quinn explore mon corps de ses paumes et j'ai l'impression qu'il laisse un sillon de feu sur mes bras, ma poitrine, mon dos, ma taille...

À bout de souffle, je refuse de mettre fin à ce baiser, j'ai tellement envie de lui, tellement besoin de le sentir contre moi. Une fois de plus, il cesse de



m’embrasser brusquement avant de presser son front contre le mien. Son regard croise le mien et c’est alors qu’il se met à exécuter un mouvement des hanches auquel mon corps s’accorde sans perdre une seconde. Je le sens dur comme du fer entre mes jambes et rejette ma tête en arrière, en proie à des sensations inédites.

— Putain, j’ai envie de toi, Elyse, me susurre-t-il à l’oreille. J’ai envie de te posséder, que la force de mon désir te ravage tout entière. Je ne pense pas pouvoir te donner ce dont tu auras besoin après ça, mais je veux bien essayer.

Ses iris bleu-argent s’obscurcissent d’une émotion que je ne parviens pas à définir.

— Non... On ne peut pas...

Il effleure mes lèvres des siennes, mais ne dit rien.

Je ne peux pas coucher avec lui tant que je... fais ce que j’ai à faire avec Q. Ça ne serait pas correct. Enfin, rien dans cette situation ne l’est, mais quand même.

*Tu en as envie.*

Oui, j’en ai même très envie, car s’il fait l’amour aussi bien qu’il embrasse... Mais non, il ne peut rien se passer entre nous.

J’essaie de faire un pas sur le côté, mais Quinn m’empêche de bouger en émettant un grognement.

— Pas encore, souffle-t-il.

— Quinn...

— Encore une minute, Elyse, s’il te plaît.

Résignée, je me laisse aller contre le mur.

— OK...

Il m’embrasse de nouveau, mais plus tendrement cette fois, comme s’il essayait d’évacuer son mal-être par ce baiser, puis il se redresse brusquement et me regarde avec une infinité d’émotions passant dans ses yeux.

On reste immobile, à se contempler un moment puis, soudainement, il tourne les talons et disparaît au détour du couloir sans même se retourner.

# Chapitre 34

## SCÈNE 3 – VIAGRA

Quinn

— Elle est en chemin.

— Elle en a pour combien de temps ?

— Tout dépend du trafic, une demi-heure je dirais.

— Tu m'en veux, déclaré-je.

À l'autre bout du fil, Fionnella soupire.

— Je ne sais même pas ce que je ressens en ce moment, réplique-t-elle. À quoi tu joues, Quinn ? Elle voulait rester dans l'appartement. Pourquoi l'avoir emmenée dîner ? Chez *Juniere's* en plus ! Maxwell et Delilah auraient très bien pu y être, tu le sais, ça.

— Oui, mais ils n'y étaient pas.

— Aurais-tu remarqué leur présence si ça avait été le cas ?

Je serre les dents avant de répondre.

— Oui.

— Quinn, ce n'est vraiment pas le moment de tout faire foirer, pas après tout ce qu'on a réussi à faire et à mettre en place.

Je serre mes doigts autour du combiné.

— J'ai besoin d'elle, Nella.

— Pourquoi, Quinn, pourquoi ? Oui, tu as besoin d'elle, car tu la paies pour un travail qu'elle a accepté de son plein gré. Mais, là, je ne sais pas à quoi tu joues. Tu es un grand garçon, je ne peux pas t'interdire quoi que ce soit, mais sache que son passé est aussi chargé que le tien. Réfléchis bien avant de faire quelque chose que tu pourrais regretter.

— Il est trop tard pour ça.

Elle soupire de nouveau.

— Étrangement, je savais que tu allais répondre ça.

— Il est trop tard pour tout, Fionnella. Il n'a même jamais vraiment été temps

de rien.

— Quinn...

Elle marque un temps d'arrêt puis enchaîne :

— Ne l'emmène plus chez *Juniere's*.

Je contemple en silence la Cinquième avenue par la baie vitrée de mon duplex puis me retourne et m'adosse à la vitre fraîche en fermant les yeux.

Je ne voulais pas emmener Elyse dans le restaurant préféré de ma mère ni demander qu'on soit installés à sa table, j'ignore pourquoi j'ai fait ça.

— OK, fais-je.

— OK.

— Qu'en est-il de Clayton Getty ? l'interrogé-je.

— Je suis sur le coup, je devrais avoir des infos à te donner d'ici à samedi.

D'habitude, Fionnella est bien plus rapide que ça lorsqu'il s'agit de récolter des infos, mais demain...

— Tu veux que je vienne avec toi, demain ? proposé-je.

— Non, mais merci, répond-elle d'une voix basse, étouffée par le chagrin. Tu sais bien que je préfère y aller seule.

Oui, je le sais parfaitement bien.

Tous les ans, elle se rend, seule, dans le Maine, pour se recueillir sur la tombe de Michael, son fils, dont c'est l'anniversaire de sa mort, demain.

Michael Smith avait le même âge que moi lorsqu'il a commencé à consulter Adriana Nathanson. Il était marine et avait fait deux tours en Irak avant de revenir de sa dernière mission en montrant des signes du syndrome de stress post-traumatique. Adriana n'a rien arrangé, bien au contraire, elle l'a achevée en profitant de son état fragile pour coucher avec lui quand bon lui semblait.

J'ai rencontré Fionnella la veille du jour où son fils a mis fin à ses jours. Elle était venue au cabinet avec Michael parce qu'elle s'inquiétait au sujet de son traitement. On a sympathisé devant la fontaine à eau de la salle d'attente et elle m'a confié ses craintes concernant son fils. Je lui ai vivement conseillé de changer de psy, mais elle n'a jamais eu le temps de le faire.

Un mois après notre rencontre, elle m'a envoyé un mail pour m'annoncer que Michael s'était suicidé. On s'est revus et j'ai fini par lui révéler ce qu'Adriana et les autres avaient fait subir à ma pauvre mère. À partir de là, on a rapidement lié une sorte d'amitié. Je suis peut-être un couillon de première, mais je ne veux pas tout gâcher, Nella ne mérite pas ça.

— OK, appelle-moi quand tu seras de retour en ville.

— Je n'y manquerai pas, rétorque-t-elle avant de raccrocher.

Je laisse retomber le bras le long de mon corps et tourne la tête sur le côté en fermant les yeux. J'ai beau essayer de faire le vide dans ma tête, je n'y arrive pas. Trop de voix s'insinuent dans mon esprit, sans parler de l'image d'Elyse...

*Elyse Gilbert...*

La revoir n'était pas une bonne idée, finalement. Je me suis confié à elle alors que je n'aurais pas dû. Et j'ai ressenti des choses que... Que je n'ai pas le droit de ressentir. Pourquoi lui ai-je parlé de Kiawah Island ? Il suffit qu'elle aille faire un tour sur Internet pour découvrir qu'il s'agit de l'endroit où Q l'a emmenée pour enregistrer les premières prises de vues. Peut-être que c'est ce que je veux, qu'elle découvre toute la vérité. Peut-être que j'en ai marre de coucher avec elle en étant obligé de porter mon putain de masque à la con ?

Et notre baiser... Que dire de notre baiser...

Je pousse un grognement avant d'avalier une autre gorgée de whisky. En dépit du flot de pensées qui tournent désespérément en rond dans ma tête, je bande comme un fou. Lorsqu'elle a posé sa main sur la mienne... Et le regard plein de sympathie qu'elle m'a adressé... Pourquoi mon cœur s'est-il mis à battre plus vite ? Et pourquoi lui ai-je dit que j'avais besoin d'apaisement, bordel ? D'où sortent toutes ses conneries Je ne peux pas me permettre de ressentir quoi que ce soit, je n'ai pas de sentiments !

Je ferme les yeux, et vide mon verre d'un trait puis le balance d'un geste brusque. Il se casse au sol, mais je n'en ai rien à foutre. Je me retourne vers la baie vitrée et presse mes deux paumes contre celle-ci en essayant de réguler ma respiration.

Je suis une cause perdue, je ne peux plus retourner en arrière.

La sonnerie de l'intercom retentit. Je me redresse puis me dirige vers mon bureau et appuie sur le bouton de l'appareil.

— Votre invitée est arrivée, monsieur Blackwood. Souhaitez-vous que je la fasse monter ?

— Oui.

Elle est ici.

Animé par un désir irraisonné, je me dirige vers le bar sur lequel sont posés mon masque, le brouilleur de voix, et une petite pilule bleue. Je commence par en avaler une puis installe mon matos sur ma tête avant de vérifier la lumière et les caméras qui sont déjà en train de filmer. Je me dirige alors vers la porte d'entrée et l'ouvre puis m'appuie contre le chambranle.

Cet appartement, propriété du groupe Blackwood, est sans doute l'un des plus chers que nous possédons. Comme je ne voulais plus retourner en Caroline du

Sud, c'est ici que j'ai décidé de finaliser ma production.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, et je suis ravi de constater qu'Elyse a suivi mes instructions à la lettre.

*Pas Elyse, Lucky. Lu-cky.*

Malgré le temps froid, elle porte un manteau assez fin qui épouse parfaitement chaque courbe de son corps. Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est de découvrir ce qu'elle porte en dessous. Ou ce qu'elle ne porte pas, plutôt.

— Lucky.

Elle lève la tête vers moi, se fiant à son ouïe étant donné qu'elle a dû mettre son bandeau dans l'ascenseur.

— Bonsoir, Q.

Je m'avance vers elle et empêche les portes de l'ascenseur de se fermer. Je vais pour lui prendre la main, mais renonce au dernier moment. Pourrait-elle reconnaître le toucher de Quinn ? Une partie de moi – celle qui s'est récemment manifestée et qui m'irrite au plus haut point –, en meurt d'envie. D'un autre côté, je souhaite poursuivre ce petit jeu pervers entre nous le plus longtemps possible.

Roulant des épaules, je l'attrape par le poignet et la guide vers l'appartement en inspirant une bouffée de son parfum, le même qu'elle portait lors du dîner. Je m'efface pour la laisser passer, et quand je referme la porte, je me place derrière elle puis passe mes bras autour de sa taille pour défaire la ceinture de son manteau. J'écarte alors les pans de celui-ci et laisse le tissu tomber comme une flaque à ses pieds. Elle ne porte que des escarpins, des bas à jarretière de dentelle assortie et un collier en diamant. Je pose mes mains sur ses épaules et elle frissonne légèrement.

— As-tu apprécié le trajet, vêtue comme ça, Lucky ?

— Un... Un peu, oui.

— Et quand tu es arrivée ici, as-tu rougi devant le concierge ?

— C'est fort possible, murmure-t-elle en esquissant une petite moue.

D'un geste brusque, je la retourne vers moi. Mon regard se pose sur ses lèvres, encore gonflées par nos baisers. Je les effleure du pouce, me retenant de les embrasser de nouveau et sentant ma queue se tendre encore, presque douloureuse. Je maudis Quinn d'avoir obtenu ce que je ne peux pas avoir.

Putain, je touche vraiment le fond, je suis jaloux de *moi-même*.

Le fait de ne pas pouvoir embrasser Lucky par peur qu'elle me reconnaisse me donne envie de hurler et de la prendre dans mes bras en même temps. Bordel, je ne sais même plus ce que je veux exactement, c'est grave là...

— Viens par ici, lui intimé-je en marchant à reculons. Suis le son de ma voix.

Elle fait ce que je lui dis et plus je recule dans le vaste salon, plus je sens son excitation croître, son souffle s'échappant par petits halètements. Je serre la mâchoire, luttant contre l'envie de lui sauter dessus, et balaie du regard la pièce au décor minimaliste.

Le canapé d'angle blanc ultramoderne occupe pratiquement tout un pan de mur et la cheminée, suspendue au milieu du salon, lui donne un aspect sobre et élégant. La lumière du soir s'y déverse par les vastes baies vitrées surplombant la ville, offrant un sentiment trompeur d'intimité, car toute personne équipée d'une bonne paire de jumelles pourrait voir notre petit spectacle.

Je continue de reculer jusqu'au moment où l'arrière de mes genoux heurte le rebord du canapé et me laisse tomber sur l'assise.

— Stop, fais-je.

Elle s'arrête net en serrant nerveusement ses poings le long de son corps.

— Tu n'as toujours pas eu l'occasion de me sucer, n'est-ce pas tigresse ?

— Non, toujours pas, balbutie-t-elle.

— Souhaites-tu que nous remédiions à cela ?

Pourquoi est-ce que je lui pose cette question ? Je devrais plutôt lui ordonner de s'agenouiller et de se mettre au boulot. Putain, elle devrait même déjà être en train de me prendre dans sa bouche. Toutes mes pensées s'envolent lorsqu'elle incline la tête sur le côté en passant sa langue sur ses lèvres.

— Oui..., chuchote-t-elle alors.

— Mets-toi à genoux. Doucement.

Elle s'exécute d'un mouvement souple, ses seins pleins et nus bougeant au rythme de sa descente gracieuse. Je retiens mon souffle et ma bouche s'assèche, mais je lutte pour reprendre le contrôle de moi-même.

— Approche-toi, Lucky.

Lentement, elle m'atteint en rampant avant de se positionner entre mes jambes écartées. Elle lève une main vers moi puis la laisse suspendue dans les airs un instant.

— Je peux te toucher ? demande-t-elle.

— Tu as même intérêt, oui.

Lucky sourit, manifestement satisfaite de ma réponse.

— Tu trouves ça amusant, tigresse, de savoir à quel point je suis devenu accro à ton toucher ?

Son sourire s'élargit et elle pose ses mains chaudes sur l'intérieur de mes cuisses.

— Non, ça ne m’amuse pas. Ça me fait plaisir.

Je lui attrape les poignets et positionne ses paumes sur la braguette de mon pantalon.

— Libère ma queue, on va voir si ça te fait également plaisir de me sucer.

Elle se raidit à l’instant où elle encercle la base de mon sexe de ses doigts et laisse échapper un petit halètement.

— Qu’y a-t-il, Lucky ?

Elle déglutit avant de répondre.

— Tu es... Tu es si grand et si dur.

— Tu m’as déjà senti en toi, tu sais donc que je suis bien doté par la nature.

Elle secoue la tête en me caressant tendrement de haut en bas et de bas en haut, provoquant comme une décharge électrique dans tout mon corps.

— Non, ce n’est pas pareil. Oh... Tu as pris du Viagra, n’est-ce pas ?

Mes testicules se tendent et je souris malgré moi.

— Tu pensais que je n’allais pas le faire ?

— Je n’étais pas sûre que tu irais au bout de cette idée, avoue-t-elle en rougissant et tournant la tête.

— Maintenant, tu as ta réponse. Branle-moi, Lucky, et ne t’arrête pas tant que je ne te l’ordonne pas.

Elle se met alors à me travailler et je me concentre sur la douce chaleur de ses mains expertes et le son de sa respiration qui se mue en gémissements à mesure que son excitation monte. Je détaille longuement sa bouche avant de porter mon attention ailleurs pour ne pas devenir fou.

— Comment s’est passé ton rendez-vous ?

Elle s’immobilise l’espace d’un instant puis fait remonter sa main le long de ma verge en exerçant plus de pression cette fois.

— Tu es sûr de vouloir parler de ça *maintenant* ? s’étonne-t-elle.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce n’est pas très... approprié.

— Selon qui ?

Elle ouvre la bouche puis la referme, me donnant ainsi raison.

— C’était bien, dit-elle au bout de quelques secondes.

Je baisse le regard sur sa main qui me caresse et serre la mâchoire quand elle étale le long de ma queue les quelques gouttes de liquide préséminal qui perlent sur mon gland.

— Bien ? C’est tout.

— Non... C’était très bien.

— Il te plaît, cet homme qui tu vois derrière mon dos, Lucky ?

— Je ne le vois pas derrière ton dos. Eh, oui, il me plaît.

Sa réponse fait naître un sourire sur mes lèvres et j'ai l'impression que le poids qui m'écrase la poitrine depuis si longtemps commence à s'alléger. Elle resserre davantage son emprise et je grogne en renversant la tête en arrière.

— Serais-tu en train d'essayer de me distraire, tigresse ?

— Oui.

— Ça marche, bravo. Plus fort, Lucky, plus fort !

Elle accélère la cadence de sa main et j'enfouis la tête dans le coussin du dossier du canapé en fermant les yeux. Je ne vais pas... tarder... à... éjaculer.

— Ta bouche, ma belle, prends-moi dans ta bouche.

Elle se penche en avant, et quand elle referme ses lèvres autour de ma queue, je m'arque contre son visage. Elle m'aspire lentement sur toute ma longueur, me caressant de sa langue avant d'entamer un mouvement de va-et-vient, me prenant chaque fois un peu plus profondément. Elle est vraiment bonne dans ce qu'elle fait, une vraie pro, et rapidement, je sens ma jouissance prendre son élan au creux de mes reins.

Cette nana est parfaite.

Je me surprends alors en train d'imaginer ce qu'aurait été ma vie si j'avais grandi dans une famille normale, sans problèmes, sans secrets, sans complications. Aurais-je trouvé mon bonheur aux côtés d'une femme telle qu'Elyse « Lucky » Gilbert ? Aurions-nous eu des enfants et aurions-nous vécu heureux jusqu'à la fin de nos jours ? Elyse ferait une très bonne mère, j'en suis persuadé. J'ai vu sa générosité et sa bienveillance, ce soir, lors du dîner, j'ai vu l'empathie qu'elle a éprouvée envers Quinn.

Toutes ces belles images qui s'imposent à mon esprit menacent de me submerger, et mon désespoir – que j'ignorais avoir en moi – se transforme rapidement en colère. J'ondule violemment plusieurs fois des hanches, et Lucky essaie de se redresser, mais je l'en empêche en plaquant une main derrière sa tête.

— Non, prends-moi tout entier !

J'attends qu'elle essaie de se débattre pour se libérer, mais au lieu de ça, elle inspire profondément par le nez avant de me prendre au plus profond de sa gorge.

— Putain, putain, *putainnnn* ! crié-je avant d'éjaculer dans sa bouche, agité par une rafale de spasmes.

Lucky avale jusqu'à la dernière goutte de mon sperme, puis me libère d'entre



ses lèvres en m'adressant un petit sourire triomphant qui me donne envie de l'étrangler. Mais je suis tellement vidé, au sens propre comme au sens figuré, que je me laisse aller dans le canapé, le temps de récupérer, pendant qu'elle malaxe lentement mes testicules.

— Viens par-là, murmuré-je au bout de quelques minutes en me redressant et tapotant des mains sur mes cuisses.

Lucky se relève et s'installe à califourchon sur moi, passant une jambe de chaque côté de mes cuisses. Je bande encore et ferme les yeux lorsque je sens sa petite chatte toute mouillée se presser contre ma queue. Elle se met alors à jouer savamment de ses hanches, cherchant à s'empaler sur moi et je l'attrape par la taille.

— Non, Lucky.

Elle étouffe un gémissement puis pose ses mains sur mes épaules et joue avec les pointes de mes cheveux pendant que je lèche et mordille, tour à tour, ses tétons durcis. Sa mouille inonde pratiquement mon gland et je sens qu'elle fait preuve d'une retenue remarquable pour ne pas me désobéir et se mettre à me chevaucher.

— Ma tigresse... Tu es si bonne, susurré-je contre la peau de sa poitrine. Veux-tu recommencer pour être ma gentille et parfaite petite esclave ?

— Je ne suis pas ta...

Elle se mord la lèvre avant de poursuivre :

— Oui.

Je pars d'un fou rire, et je sens mon fardeau s'alléger.

*Mais, qu'est-ce qui m'arrive, putain de merde ?*

— Lève-toi, lui ordonné-je sèchement. Tourne sur ta gauche et marche tout droit. Lentement.

Mon ton lui déplaît visiblement, mais elle obéit sans broncher. Je me lève à mon tour et retire mon pantalon. Je suis toujours dur et le fait de la voir marcher avec ses talons aiguilles et un balancement de hanches sensuel m'excite encore plus, même si j'ignore comment cela est possible.

— Tends les bras devant toi, déclaré-je en lui emboîtant le pas. Maintenant.

Elle appuie ses paumes contre la baie vitrée et je m'arrête quelques centimètres derrière elle. Cette nana est si petite et si fragile. J'ai envie de la posséder et de la protéger en même temps. J'ai envie de l'absorber en moi et de m'envoler avec elle vers les confins de la passion.

Je chasse de force ces pensées dérangeantes et pose mes mains sur sa fine taille. Nos corps sont si proches l'un de l'autre et je sens sa chaleur

m'envelopper dans un cocon. Je veux m'enfoncer en elle, mais je veux aussi faire durer le plaisir le plus longtemps possible.

— Tu sais où tu es ? l'interrogé-je.

Elle secoue la tête, faisant virevolter sa queue-de-cheval élaborée. Je me penche en avant et lui mords l'épaule.

— Tu es devant une baie vitrée, révéle-je. On est au trentième étage d'un immeuble et il n'y a pas beaucoup de lumière dans la pièce, mais si on regarde bien, on peut nous voir. Ça te dérange d'être vue, tigresse ?

— Je... je m'en fiche.

Mon sexe se tend et effleure ses fesses au passage.

— Pourquoi tu t'en fiches ?

— Parce que, tout ce que je veux, c'est que tu me baises, réplique-t-elle dans un murmure.

— Ça ne te dérange pas qu'on me voie te prendre par-derrière ?

Elle gémit en plaquant son front contre la vitre avant de tourner la tête vers moi.

— Ton corps, ta chatte. Fais-en ce que tu veux.

Un désir urgent, des plus troublants, m'envahit.

— Putain, mais d'où est-ce que tu sors pour être aussi parfaite, grogné-je.

De nouvelles sensations naissent en moi et je pose mes mains sur les siennes pendant qu'elle écarte ses jambes. Je plie alors les genoux pour me mettre à sa hauteur et m'enfonce en elle d'un coup de reins assuré. Elle se hausse sur la pointe des pieds et le cri qu'elle pousse quand elle m'accueille tout entier en elle manque de me faire perdre conscience de toute réalité.

Lucky plaque sa joue contre la vitre et je me mets à me mouvoir brutalement en elle jusqu'à ce qu'elle jouisse et tombe dans mes bras, telle une poupée désarticulée. Je la soulève et la porte jusqu'à la cheminée puis l'allonge sur le tapis à poils blancs. J'attends quelques secondes qu'elle se remette de son orgasme puis la prends par le cul. Elle halète et se soulève sous chacun de mes assauts jusqu'à ce qu'on atteigne, ensemble, le comble du plaisir.

Dans les heures qui suivent, on baise pratiquement dans tous les coins du salon, jusqu'à ce que le soleil projette ses premiers rayons. Portant Lucky dans mes bras, je retourne sur le tapis et l'attire à moi, son dos contre mon torse, puis m'insinue une dernière fois dans sa chatte chaude et humide. Je passe un bras autour de ses épaules et l'autre autour de sa taille et commence à imprimer à mes hanches un mouvement de va-et-vient, lentement puis progressivement j'accélère jusqu'à atteindre une vitesse frénétique. Elle est dans un état

léthargique, mais trouve la force de répondre avidement à chacun de mes mouvements.

Il y a tellement de choses que je voudrais lui dire, mais je ne peux pas... Non...

— Je voudrais te garder pour moi et moi seul pour toujours, Lucky, marmonné-je, surpris par ma propre révélation. Et je le ferais si les choses étaient différentes, si ma vie n'était pas aussi pourrie... Je te ferais mienne.

Elle tressaille à mes paroles puis s'étire avant de s'arquer contre moi. Je sens les parois de son vagin se serrer autour de ma queue et on crie à l'unisson, amenés l'un par l'autre, au énième orgasme de la nuit.

— Tu me rends fou, tigresse. Fou...

Elle inspire profondément avant d'étouffer un son qui ressemble à un sanglot. Je porte alors une main à son visage et touche ses joues qui se révèlent humides. Elle pleure et ça me fait venir les larmes aux yeux.

Pour la première fois de ma pathétique et misérable vie, je veux quelque chose que je ne peux pas avoir, quelque chose que je ne mérite pas. Et pour la première fois de ma vie, j'ignore comment gérer le tumulte d'émotions qui se déchaînent dans ma poitrine.

# Chapitre 35

## FACE-À-FACE

Lucky

« *Je voudrais te garder pour moi et moi seul pour toujours.* »

Deux jours après, ces paroles de Q résonnent encore dans ma tête et je pense au ton qu'il a employé, à la fois grave et inquiétant. Je n'ai ni revu ni parlé à Q depuis cette fameuse nuit. Le lendemain, je me suis réveillée dans mon lit et l'espace d'une seconde, j'ai pensé avoir rêvé. Sauf que non, mon corps se souvenait de chaque instant.

Fionnella m'a dit qu'il était retenu par des obligations professionnelles et que tant que je n'ai pas de ses nouvelles, je peux profiter de mon temps libre comme bon me semble. Je dois avouer que ça m'arrange, ce petit break imprévu, car entre les parties de jambes en l'air enflammées et mes nerfs à fleur de peau, sans parler de mes émotions contradictoires, je ne sais plus trop où j'en suis.

La nuit de jeudi a été la plus intense de ma vie. Chaque mouvement de Q, chaque caresse et même chaque coup de boutoir qu'il m'a donnés étaient différents des autres fois. Ce qui s'est passé entre nous était aussi puissant que naturel. J'en ai même oublié la présence des caméras, et quand je me suis souvenue qu'on était filmés, ça ne m'a rien fait.

Avec du recul, je me rends compte de ce qui s'est passé et de ce qui a changé. Le sexe avec Q n'est plus une simple transaction, du moins pas pour moi. Il y a quelque chose de plus profond entre nous. Je pense même que je suis en train de tomber amoureuse. Depuis que j'ai fini par admettre mon attirance pour lui, je me traîne tel un zombie dans l'appartement.

Il me manque. Je n'ai envie que d'une chose : que la petite lumière verte se mette à clignoter sur le boîtier noir qui nous sert à communiquer. D'un autre côté, je redoute cet instant, car la veille, lorsque je suis sortie faire une course, à mon retour, il y avait trois cent mille dollars posés sur la commode de ma chambre. Il ne me reste donc plus que deux prises avec Q après quoi il est

probable que je ne le revoie plus jamais.

Interloquée par le tour surprenant que prennent mes pensées, je décide de me concentrer sur quelque chose d'aussi terrifiant que mes sentiments naissants pour un inconnu. Je dois trouver un moyen de contacter Clay une fois que j'aurai tout l'argent. Je ne peux pas retourner à Getty Falls et me pointer chez lui en espérant qu'il me pardonne. Et je dois également mettre au point un argumentaire sans faille pour le convaincre d'accepter l'argent et de laisser Petra en paix.

Ma confrontation avec Clayton Getty risque d'être très pénible d'autant plus que ce n'est pas quelqu'un qui pardonne facilement. Pas quelqu'un qui pardonne tout court. Personne ne se met sur le chemin de Clay sans en subir les conséquences. Et moi, non seulement je l'ai doublé, mais j'ai aussi détruit sa maison : son héritage dont il était très fier.

*Ouais, je suis mal barrée...*

Je passe une bonne partie de la journée à tourner en rond dans l'appartement avant de craquer. J'attrape mon portable et active le wifi pour consulter la page Web du journal local de Fresno. Je fais défiler les gros titres, m'apercevant qu'il ne se passe pas grand-chose à Getty Falls. J'hésite à taper « Getty Falls » dans la barre de recherche, mais y renonce rapidement. Lolita m'a parlé une fois d'un truc de géolocalisation qui répertorie les endroits depuis lesquels sont faites les recherches et comme je doute qu'il y ait beaucoup de monde qui s'intéresse à Getty Falls, mieux vaut ne pas courir de risques inutilement. Par contre, je peux aller sur la page Twitter du bureau du shérif de la ville. J'attends que le profil se charge et réprime une grimace en voyant apparaître la photo du shérif avec son sourire fourbe.

Je lis le premier tweet :

*« Le shérif Daniels appréhende un cambrioleur. »*

*« Le shérif Daniels et l'officier Pratt répondent à une plainte pour violences conjugales. »*

Je plonge dans les posts plus anciens et retiens mon souffle lorsque je trouve ce que je cherche.

*« Le shérif Clayton Getty prend un congé indéterminé pour raisons personnelles. Il sera temporairement remplacé par l'adjoint Daniels. »*

*« Les officiers rendent un dernier hommage à Ridge Mathews. »*

Je déglutis péniblement et clique sur le lien pour lire la suite.

*« Le shérif Getty confirme qu'il s'agit d'une mort accidentelle. »*

Putain, Clay a dû trafiquer le rapport.

Le cœur battant à tout rompre, je remonte en haut de la page et regarde la

photo de Clay dans son uniforme.

Eh oui, mon père biologique n'est pas juste le fier propriétaire d'une maison close qui existe depuis plusieurs générations, il est également le shérif – corrompu – de la ville. Et, à en croire les messages, il a pris un congé le lendemain du jour où j'ai brûlé sa baraque avant de me casser de Getty Falls.

Je suis sur le point de désactiver le wifi lorsqu'une notification m'indique qu'un nouveau tweet vient d'être publié.

« *Nous recherchons Elyse Gilbert, 1,65 m, disparue depuis l'incendie. Contactez-nous si vous avez des infos à son sujet.* »

Sous le texte, il y a un lien qui redirige vers une photo de moi.

Me sentant au bord du malaise, je laisse tomber le portable au sol, et un voile de sueur glacée perle sur mon visage. Je me penche et ramasse le téléphone avant de me lever du canapé. Je désactive le wifi et jette l'appareil sur le canapé avant de me frotter les yeux.

J'ai trouvé ce que je cherchais, Clayton est à mes trousses, et il ne va pas me lâcher. Cela dit, je ne pense pas qu'il aurait publié le message me concernant s'il savait où j'étais. S'il avait une piste, il a dû la perdre.

Vaguement rassurée, j'essaie de faire le point sur la situation. Depuis que j'ai arrêté de bosser pour le groupe Blackwood, je ne suis pratiquement pas sortie de l'appartement. Et même s'il a deviné que j'étais à New York, il ne sait pas où me chercher exactement... ce qui est une bonne chose, car plus il passe de temps à me courir après, moins il en passe à chercher Petra.

Je regarde longuement le téléphone. Je devrais peut-être essayer d'appeler Fionnella pour savoir quand je vais revoir Q et obtenir un minimum d'informations sur...

Soudainement, le portable se met à vibrer, me faisant sursauter de frayeur.

Quinn.

Mon pouls s'accélère de nouveau, mais pour une tout autre raison.

Je prends le téléphone et décroche d'une main tremblante.

— Allô ?

— Que se passe-t-il ? s'enquiert-il d'une voix inquiète.

— Rien, pourquoi ?

— Ne me mens pas, Elyse.

Son ton est plus ferme et je tressaille légèrement.

— J'ai... J'ai fait quelque chose de mal, avoué-je en posant mon autre main sur le front. Et disons que cette histoire est en train de me rattraper.

— Es-tu en danger ?

Je ferme les yeux en poussant un profond soupir.

— Je fais de mon mieux pour ne pas l'être.

— Et comment t'y prends-tu ?

*En vendant mon corps afin de payer le mac dont j'ai incendié la baraque.*

Je réponds :

— Comme je peux.

Quinn reste silencieux pendant une bonne minute avant de déclarer :

— Je peux certainement t'aider dans ce cas.

Mon cœur manque un battement à ces mots.

— Merci, mais non.

— Tu acceptes d'être mon refuge, mais tu refuses que je te vienne en aide alors que tu en as besoin ? insiste-t-il.

J'ai l'impression qu'un mur invisible s'élève soudain entre nous. Oui, j'ai accepté de lui apporter mon soutien même si j'ignore tout de ses problèmes, mais les miens sont assez graves et je refuse qu'il s'en mêle. Personne ne doit savoir ce qui m'arrive, car je peux finir inculpée pour homicide et incendie criminel.

— Ce... Ce n'est pas comparable. Et puis, encore récemment, tu m'as conseillé de te fuir, toi et tes problèmes. Eh bien, aujourd'hui, je te retourne ce conseil.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas que tu te retrouves empêtré dans mon merdier, répliqué-je en me massant le front.

— C'est trop tard.

La note de finalité, mais aussi de douceur et d'inquiétude, que je décèle dans sa voix me fait vibrer tout entière.

— Ce n'est pas...

— On aura l'occasion d'en reparler, m'interrompt-il. Je veux te voir. Aujourd'hui.

Je devrais refuser et rester enfermée dans l'appartement, car j'y suis en sécurité. Mais mon cœur et ma raison se livrent une guerre sans merci, et c'est le premier qui en sort vainqueur.

— OK, mais je risque d'être de mauvaise compagnie.

— Ne t'en fais pas pour ça, je m'occupe de tout. Je passe te chercher à 20 heures.

Il raccroche et de nouvelles questions se mettent alors à tourbillonner dans mon esprit.

Finalement, je décide de ne pas appeler Fionnella. Moins je pense à Q et mieux je me porte. Surtout en ce moment. Néanmoins, j'ai un autre coup de fil à passer que je ne cesse de remettre à plus tard.

Je fouille dans mon sac à dos et en ressorts la photo de ma mère et moi. Je l'observe quelques instants puis la retourne et lis le code alphanumérique que j'ai inscrit derrière et qui est en réalité un numéro de téléphone. Je le compose d'une main tremblante et porte le combiné à mon oreille.

— Allô ? répond une femme au bout de quelques sonneries.

— Bonjour, c'est moi, c'est Elyse.

— Oh, Elyse ! Comment vas-tu ? On s'inquiétait de ne pas avoir de tes nouvelles, tu sais.

— Je vais bien, madame Ringwald.

— Combien de fois dois-je te dire de m'appeler Doris, s'esclaffe-t-elle.

— OK, Doris. Est-ce qu'elle est là ?

— Oui, je te la passe. Deux petites secondes.

J'entends un bruissement puis...

— Elyse, c'est toi ?

Je hoche la tête en réprimant les larmes qui me gonflent les paupières.

— Oui, Petra. Comment ça va ?

— Ça va bien. Enfin, je m'ennuie pas mal ici, mais ça va.

Je pars d'un rire qui me fait un bien fou.

— Tu n'as pas de boulot à la ferme ?

— Si, si. Ce que je préfère, c'est m'occuper des chevaux. Par contre, l'école à domicile, ça craint !

Elle marque un temps d'arrêt puis ajoute d'une voix basse :

— Doris aime bien répéter la même leçon plusieurs fois, comme si je mettais une plombe à capter ce qu'elle me raconte.

Je souris à son commentaire en secouant la tête.

— Sois indulgente avec elle. Tout ceci est nouveau pour elle aussi.

— Oui, je sais. Je pense que c'est Paul qui va me faire cours à sa place. J'espère qu'il se débrouillera mieux qu'elle. Et toi, quand est-ce que je vais te revoir ?

— Je ne vais pas te mentir, Petra. Je n'en sais rien. C'est trop risqué pour le moment.

Je n'ai vu ma sœur qu'une seule fois, il y a un an environ. Clayton a commencé à poser pas mal de questions à son sujet si bien que j'ai décidé de rendre une visite éclair aux parents adoptifs de Petra pour les prévenir du danger.



Paul et Doris Ringwald, un couple adorable, ont pris l'affaire très au sérieux et ont quitté le Nevada pour aller s'installer dans l'Idaho. Tout allait bien jusqu'à il y a deux mois, lorsque j'ai dû les appeler en panique pour leur annoncer que Clayton avait découvert leur cachette. Ils ont tout quitté du jour au lendemain et ont décidé d'aller se réfugier dans une vieille ferme du côté de Vancouver. Je suis vraiment rassurée de savoir que Petra a eu la chance de tomber sur eux, car, comme moi, ils feraient n'importe quoi pour la protéger.

— Tu es sûre que je pourrai revenir tranquillement quand j'aurai dix-huit ans ? demande-t-elle.

— Oui. Sois patiente, OK ?

Une fois qu'elle sera majeure, Clayton ne pourra plus demander sa garde.

— OK.

— Je te rappellerai dès que possible, promis.

Petra me repasse Doris et on discute encore un peu avant de raccrocher.

Maintenant que je sais que ma sœur va bien, mes pensées se tournent de nouveau vers Quinn. Que voulait-il dire par « je m'occupe de tout » ? Où va-t-il m'emmener cette fois ?

Je décide de me faire couler un bon bain, espérant pouvoir y noyer toutes les questions qui m'obsèdent. Je me glisse dans l'eau chaude, fascinée et troublée par la personnalité de Quinn Blackwood. En plus d'être mystérieux, il est aussi extrêmement têtue, un peu comme...

J'arrête de savonner le gant de toilette en fronçant les sourcils.

Non, je ne peux pas comparer les deux hommes, tout simplement parce qu'ils ne sont pas comparables.

OK, ils ont tous les deux un caractère dominant, mais, à la différence de Q, Quinn ne recule devant rien pour obtenir ce qu'il veut.

Je me laisse aller dans la mousse lorsque j'ai une autre révélation.

Les deux hommes me font vibrer comme jamais et je crains que cela finisse mal pour nous trois. Mais d'un autre côté, je compte bien en profiter tant que ça dure.

Après m'être enveloppée dans ma serviette, je retourne dans ma chambre et fouille dans la penderie pour choisir ce que je vais porter ce soir. J'opte pour une combinaison-pantalon noire et des escarpins rouges. Quand j'ai fini de me coiffer et de maquiller, je redescends dans le salon et sors une petite boîte à bijoux que je garde toujours dans mon sac à dos. J'ouvre l'écrin et contemple la chaîne en argent avec un petit médaillon en forme de cœur que mon grand-père a offert à ma mère pour ses seize ans. En plus de la photo, c'est le seul souvenir

que j'ai de ma mère et je compte l'offrir à Petra la prochaine fois que je la verrai. Cela dit, j'éprouve le besoin de porter ce collier ce soir, car ça me rapproche de ma mère que j'ai perdue à jamais et de ma sœur pour laquelle je donnerais ma vie afin qu'elle n'ait jamais à vivre la mienne. Je referme le collier autour de mon cou et me regarde dans le miroir à l'entrée en souriant.

Il est 20 heures pile quand Quinn sonne à la porte. J'appuie sur le bouton de l'interphone et attends qu'il monte, éprouvant un sentiment enivrant d'anticipation. Quand il apparaît dans le couloir, il s'arrête quelques instants et m'observe de son regard intense. Les yeux rivés sur les miens, il s'avance lentement vers moi puis glisse un bras autour de ma taille et une main sur ma nuque avant de m'embrasser.

Dans mon bain, j'ai décidé de ne pas me prendre la tête et d'être honnête envers Quinn, sans pour autant trahir mon secret et mettre la vie de Petra en danger. Mais pour le moment, je réponds avidement à son baiser qu'il approfondit et mon souffle s'échappe rapidement par petits halètements tandis que nos langues se mêlent avec frénésie. J'adore la façon qu'il a de m'embrasser, la passion avec laquelle il le fait.

— Ça m'a manqué de faire ça, susurre-t-il contre mes lèvres.

— À moi aussi, gloussé-je.

Il a comme un demi-sourire, mais je sais que ma réponse lui fait plaisir.

— Prête ?

Je hoche la tête et attrape ma pochette et une veste avant de claquer la porte derrière moi.

On ne parle presque pas pendant le trajet en voiture et Quinn refuse de me dire où il m'emmène. Je finis néanmoins par le découvrir assez rapidement, lorsqu'il engage la voiture sur le parking privé d'un club, le XYNYC, dans le quartier de Soho. Des paparazzis surgissent alors de nulle part en criant son nom et posant un tas de questions sur nous et la nature de notre relation.

Imperturbable, Quinn arrête la voiture et jette les clés au voiturier qui se précipite vers lui puis contourne le véhicule pour m'aider à descendre. Les flashes aveuglants crépitent, autour de nous, et de sa main, il me maintient doucement la tête contre son épaule, mon corps pressé contre le sien, le temps qu'on pénètre dans le club par l'entrée VIP.

À chaque « clic » que j'entends, les idées se bousculent, et je suis tiraillée entre la nécessité de lâcher-prise et les regrets.

— Désolé pour tout ça, s'excuse-t-il, une fois que nous sommes à l'intérieur.

Il doit remarquer l'inquiétude dans mon regard, car son expression

s'assombrit.

— Ils gardent leurs distances, normalement, ajoute-t-il.

Je me contente de hausser les épaules, trop occupée à me jouer tous les scénarios possibles dans ma tête. Il suffit que Clay lise ne serait-ce qu'un journal d'ici, une revue, et...

*Merde, qu'est-ce que je viens de faire ?*

— Elyse, tu vas bien ? s'enquiert Quinn.

Je croise son regard inquiet et pousse un soupir.

— Il y a quelqu'un qui me recherche activement, réponds-je honnêtement. Et cette personne finira par me trouver, sauf que je ne suis pas encore prête pour ça.

Je tourne la tête vers la porte en la désignant de la main avant de poursuivre :

— Ces paparazzis...

Quinn s'approche de moi et prend mon visage entre ses mains.

— J'en fais mon affaire, je te le promets, annonce-t-il.

— Mais, comment ?

— Je ne vais pas entrer dans les détails, mais tu peux me faire confiance, OK ? murmure-t-il en me caressant les joues des pouces.

J'opine, alors que je ne devrais pas, et il m'embrasse tendrement avant de me guider vers la salle, enlaçant ses doigts aux miens. On traverse la piste de danse et, petit à petit, l'excitation commence à prendre le pas sur la peur. Lorsqu'on arrive devant l'un des carrés VIP, le videur décroche la corde de velours rouge et on s'installe sur un canapé hyper confortable. Une serveuse arrive aussitôt et Quinn nous commande deux burgers. Quelques secondes après, une autre serveuse arrive avec un seau à champagne et deux flûtes. Quinn nous sert, et je sirote quelques gorgées du liquide pétillant en regardant les gens danser lorsqu'un homme nous rejoint.

Waouh, il est... hyper beau. Il a des pommettes hautes, une épaisse chevelure noire coiffée en arrière et un bouc impeccablement taillé. Il porte un costume gris qui épouse sa silhouette musclée comme une seconde peau et on pourrait facilement le confondre avec un mannequin. Cependant, quelque chose dans son regard, ainsi que sa mâchoire crispée, fait naître un frisson sur ma peau. Il n'a pas l'air commode, du tout, du tout.

Quinn nous présente rapidement et l'homme me salue d'un geste de la tête.

De ce que j'ai compris, il s'appelle Axel Rutherford et c'est le propriétaire du club.

Les deux hommes échangent quelques mots puis Axel se lève et Quinn fait de même avant de se tourner vers moi :

— Je reviens tout de suite.

Je les regarde s'éloigner du carré VIP. Ils reprennent leur discussion et Quinn se positionne de façon à toujours m'avoir à l'œil. Une fois qu'ils ont terminé de parler, Axel disparaît dans la foule et Quinn plonge son regard dans le mien en inclinant la tête sur le côté d'une manière particulière, une manière qui ne m'est pas inconnue. Il me rejoint de nouveau dans le carré VIP et je suis subjuguée par la sensualité de ses mouvements.

Quand il arrive à ma hauteur, il se penche vers moi en posant ses mains sur mes épaules et me murmure à l'oreille :

— Quelle est ta chanson préférée ?

— Pourquoi ? demandé-je en fronçant légèrement les sourcils.

— Je veux que tu danses pour moi.

*Pour moi, pas avec moi.*

— Je ne...

— S'il te plaît, Elyse, me lance-t-il en accompagnant sa demande d'un regard qui me fait fondre.

Je lui donne le titre de la première chanson qui me traverse l'esprit, un titre des Maroon 5, puis Quinn se redresse et fait signe au videur de s'approcher. Il lui fait part de sa demande et l'homme se charge de faire passer l'information au DJ qui mixe à l'autre bout de la salle. Deux chansons plus tard, *Animals*, des Maroon 5, se met à pulser des haut-parleurs invisibles.

Me souvenant des paroles exactes, je réprime une petite grimace avant de croiser le regard chargé d'une électricité presque palpable de Quinn. Je me lève et il me prend le verre de la main avant de le poser sur la table basse.

Comme habitée par une force indépendante de ma volonté, je commence à onduler des hanches et il fait un pas en arrière, ses yeux me parcourant tout entière avec fébrilité. Je devrais être morte de honte, mais au contraire, rien ne m'atteint, je suis envoûtée par sa présence et par le besoin qu'il a de me voir danser. Il se met alors à tourner lentement autour de moi et je ferme les yeux, me laissant porter par la musique. Lorsque je les rouvre, je tourne la tête vers lui, et sans jamais rompre le contact visuel, il se saisit de ma flûte et avale le champagne d'un trait avant de la reposer. Le fait de le voir boire dans mon verre suscite une réaction étrange en moi, son geste est si innocent et pourtant tellement intime à la fois.

Je pivote sur moi-même et il en profite pour m'effleurer l'avant-bras de sa main ce qui fait exploser une boule de chaleur dans mon ventre. Me mordant la lèvre inférieure, je balance mes hanches de droite à gauche, et Quinn vient se

placer derrière moi juste quand le DJ enchaîne une autre chanson. Il enfouit ses doigts dans mes cheveux et dépose une traînée brûlante de baisers le long de mon cou, jusqu'au coin de mes lèvres.

— Tu es magnifique quand tu dances, me chuchote-t-il à l'oreille.

Je me tourne alors vers lui et noue mes bras autour de son cou. L'instant d'après, je m'empare de sa bouche en un baiser sauvage et on s'embrasse comme des adolescents insatiables jusqu'à ce que quelqu'un toussote puis s'éclaircit la gorge non loin de nous. J'enfouis ma tête dans le cou de Quinn en m'imprégnant de son odeur et sentant sa poitrine vibrer comme il parle avec quelqu'un.

— Le dîner est servi, déclare-t-il.

Ça tombe bien, car je commençais à avoir faim.

Quinn me guide vers une sorte de bar placé dans un des coins du carré VIP. À peine installée, je plante mes dents dans le succulent burger, n'ayant pas le courage de croiser le regard de Quinn après avoir pratiquement violé sa bouche et sa langue.

Je pousse un soupir de satisfaction en avalant ma dernière frite puis lève les yeux vers Quinn en l'entendant glousser.

— Tu as l'appétit d'un ogre, commente-t-il.

Je souris puis remarque qu'il a à peine touché son assiette.

*Quel gâchis...*

— J'entretiens une relation merveilleuse avec la nourriture, répliqué-je.

Il trempe une de ses frites dans son ketchup et la porte à ma bouche. J'entrouvre mes lèvres et mords dedans en laissant échapper un petit gémissement exagéré. Une lueur étrange traverse son regard. Il continue à me nourrir jusqu'à ce que son assiette soit vide, un peu comme il l'a fait dans son bureau il y a une semaine environ.

Une semaine, c'est tout ? J'ai pourtant l'impression que cela remonte à une éternité...

Quand on a terminé, on retourne vers le canapé et je danse un peu, histoire d'éliminer quelques calories, sous le regard attentif de Quinn qui, cette fois, ne me rejoint pas. Au bout de quelques chansons, mes pieds commencent à me faire mal et je retourne m'asseoir. Quinn s'installe à côté de moi et me ressert une flûte de champagne. Rapidement, on oublie la musique, le champagne et le monde qui nous entoure, et on recommence à s'embrasser inlassablement.

À un moment, j'ignore comment, je me retrouve sur ses genoux. Il prend fermement mes fesses dans ses deux mains et me serre fort contre lui si bien que

je peux mesurer l'intensité et la taille de son désir. On sait très bien, l'un comme l'autre, que ça ne peut pas aller plus loin entre nous, mais si les choses avaient été différentes, on serait déjà passés à l'acte il y a bien longtemps.

Le jour commence à se lever quand on sort du club et, grâce à Dieu, il n'y a plus de paparazzis sur le parking. Comme il a un peu trop bu, Quinn a commandé une limousine qui nous attend juste devant la porte. Une fois qu'on est installés sur la banquette et que la voiture démarre, Quinn m'attire de nouveau sur ses genoux et plaque son front contre le mien. Je plonge mon regard dans ses yeux bleus et on se contemple un petit moment en silence.

— J'ai un truc à faire demain, déclare-t-il, brisant ainsi silence.

— Un truc ?

— Oui, avec Maxwell, marmonne-t-il en prenant un air contrit.

— Ton père ?

Il opine.

— Ça devrait durer jusqu'en début d'après-midi. Je viendrai te voir après.

— OK.

— Parfait, dit-il en plantant ses doigts dans mes fesses. Embrasse-moi maintenant...

On reste collés l'un à l'autre jusqu'à ce que la limousine s'arrête en bas de mon immeuble. Quinn descend de la voiture et m'aide à faire de même puis me raccompagne jusqu'à ma porte avant de faire demi-tour, sans un mot.

Je regarde sa silhouette disparaître au détour du couloir, ressentant une pointe de déception mêlée de soulagement.

C'est officiel, je suis en train de tomber amoureuse de deux hommes. Une migraine me monte alors à la tête et je me laisse aller contre la porte, me sentant encore plus perdue qu'avant.

## Quinn

Je suis sous la douche, en train de me masturber – oui, me *masturber*, ce que je n'ai pas fait depuis longtemps –, en repensant au corps d'Elyse plaqué contre le mien, à ses fesses, sa chatte pressée contre ma queue tendue, lorsque j'entends mon portable sonner.

— Décrocher ! m'exclamé-je en coupant l'eau pour activer la fonction mains-libres. Quoi ?

— Nous avons un problème, déclare Fionnella, à l'autre bout du fil.

Une tension bizarre s'empare de mes nerfs et mes muscles.

— Que s'est-il passé ?

— On a perdu la trace de Clayton Getty.

— Où ?

— Dans un aéroport privé à Reno. Il a loué un jet qui devait atterrir à Tallahassee, mais l'avion n'est jamais arrivé.

À ces mots, ma trique se ramollit complètement et mon humeur s'assombrit.

# Chapitre 36

## NOIR

Lucky

*Une semaine plus tard*

Ce matin, je le réveille avec un large sourire aux lèvres, chose qui ne m'est pas arrivée depuis très, très longtemps.

Je suis sortie avec Quinn chaque soir de la semaine passée, mais hier, il a vraiment fait fort. Il m'a emmenée dans un resto situé en haut d'une tour dont je ne me rappelle plus le nom et il a même fait privatiser la terrasse ! Après un succulent dîner, on a dansé, sous les étoiles, puis on a terminé la soirée au XYNYC, comme d'habitude. Quinn m'a avoué être le cogérant du club et qu'il appréciait l'endroit, car il pouvait s'y détendre en paix. C'est vrai que le lieu est super sympa, le DJ passe de la bonne musique et la nourriture n'est pas mal non plus. Et cette fois, quand on est arrivés, il n'y avait pratiquement aucun paparazzi à l'affût.

Émettant un petit gémissement, je m'étire dans le lit en repensant aux sept magnifiques soirées que j'ai passées en compagnie de Quinn. Il se comporte en vrai gentleman avec moi et prend vraiment en considération mon avis et mes sentiments. Aucun homme ne m'a traitée avec tant de respect. Je sais qu'il a envie de moi, mais ne tentera rien tant que je ne lui aurai pas donné le feu vert.

Un frisson d'anticipation me parcourt le corps à cette idée et je ferme les yeux, laissant mes mains glisser le long de mon ventre, m'imaginant au lit avec Quinn, nos corps nus ne faisant plus qu'un. C'est vraiment un mec bien, un mec qui me respecte, qui me regarde comme si j'étais la seule au monde, qui...

Mon estomac gargouille douloureusement et je pose une main dessus, en fronçant les sourcils.

*La faim n'attend pas...*

Je descends dans la cuisine et me prépare rapidement quelque chose à manger



après quoi je décide de regarder un film. Je m'installe confortablement sur le canapé, mon portable toujours à portée de main. Je le consulte pour la énième fois, rassurée de ne toujours pas avoir de nouvelles ni de Fionnella ni de Q. Je ne sais pas trop comment interpréter le silence radio de ce dernier, mais ça ne me travaille pas plus que ça.

J'attends la fin de l'après-midi, et n'ayant reçu aucun appel, je commence à spéculer sur la soirée que Quinn me réserve. À partir de ce moment, le temps passe avec une abominable lenteur et j'essaie de m'occuper tant bien que mal. Finalement, je décide de rallumer la télé pour zapper un peu sur les chaînes. Je tombe sur un reportage concernant une célébrité qui a décidé de sauter en parachute toute nue. Roulant des yeux, je suis sur le point de changer de chaîne lorsque...

*Oh... mon... Dieu...*

C'est Quinn ! Quinn passe à la télé !

Mon souffle se bloque dans ma gorge et je me redresse brusquement en montant le son.

*Qu'est-ce qu'il est beau...*

En revanche, il n'a pas l'air de bonne humeur, non... Il a le même regard que quand on s'est rencontrés pour la première fois. Ses iris, deux disques d'argent, sont plus sombres que jamais, comme agités par un tourbillon.

Le plan s'élargit et je constate alors que Quinn se tient debout, sur une sorte d'estrade, entouré de plusieurs personnes. Devant eux, un homme est en train de prononcer un discours derrière un pupitre et j'en déduis qu'il s'agit de son père, Maxwell Blackwood. La ressemblance entre père et fils est frappante...

Quand Maxwell termine son discours, Quinn se met à applaudir, mais sans trop de conviction. Il salue et serre la main de quelques personnalités politiques, l'expression est indéchiffrable. Une ravissante femme aux yeux gris et cheveux noirs comme le jais vient alors se placer à côté de lui pour chuchoter quelque chose à son oreille. Il se redresse sans rien dire, mais quand ils sont invités à quitter l'estrade, Quinn passe son bras autour de sa taille et...

Je cligne des paupières, interdite.

Quinn vient de mettre la main aux fesses de cette femme. Le geste est rapide, mais je l'ai vu, j'en suis sûre.

*Non, ce n'est pas possible, tu délires ma pauvre Elyse...*

J'attrape la télécommande et appuie sur le bouton de retour rapide, priant le ciel d'avoir eu une hallucination. Sauf que non, Quinn pose bel et bien sa main sur son fessier et le serre.

Choquée, j'essaie d'écouter ce qu'est en train de raconter le journaliste. Apparemment, Maxwell Blackwood vient d'annoncer officiellement sa candidature à un deuxième mandat en tant que gouverneur de l'État de New York et qu'il était heureux de pouvoir compter sur le soutien infailible de son épouse, Delilah, et de son fils, Quinn.

*C'est donc sa... belle-mère que Quinn vient de peloter à la télé ? !*

La télécommande me glisse de la main et s'écrase au sol avec fracas, coupant le son.

*C'est quoi ce bordel ?*

Sentant mes genoux faiblir, je me laisse tomber dans le canapé en m'obligeant à réguler ma respiration.

*Calme-toi, Elyse, il doit y avoir une explication logique à tout ça.*

Je me cale contre le coussin, mon cerveau ayant encore du mal à assimiler ce que je viens de voir. À la télé, on parle toujours de Quinn, le surnommant le « caméléon du clan Blackwood ». Une photo de lui, portant un costume, s'affiche alors sur l'écran puis celle-ci diminue et une autre image apparaît à côté de la première. Vêtu d'un tee-shirt et d'un jean noir, ses cheveux sont plus clairs. Il est en train de faire un doigt d'honneur au photographe, auteur du cliché en question, qui, si je ne me trompe, a été pris à l'entrée du XYNYC. Comme le son est coupé, je ne sais pas trop de quoi il est question dans le reportage, et puis je suis encore trop occupée à me repasser mentalement la scène de la main de Quinn sur le *cul* de sa belle-mère.

Quelque chose ne colle pas, mais j'ignore quoi.

La présentatrice semble lancer un sujet sur une autre célébrité et j'enfouis nerveusement mes doigts dans mes cheveux. J'ai envie d'appeler Quinn et de lui demander des explications sur ce que je viens de voir, mais qui suis-je pour faire une telle chose ? On n'est pas un couple, je ne sais même pas ce qu'on est, exactement. Et puis, on ne peut pas dire que je suis blanche comme neige. Quinn sait parfaitement qu'il se passe quelque chose dans ma vie, quelque chose dont j'ai refusé de parler et qu'il a accepté sans poser de questions. Je n'ai donc pas d'autre choix que de fermer ma gueule.

J'ignore combien de temps je reste assise sur le canapé, à broyer du noir, lorsque la sonnerie de l'interphone retentit. J'ouvre la porte et lui adresse un sourire peu convaincant lorsqu'il pénètre dans l'appartement. J'espère répondre avidement au baiser qu'il me donne, même si le cœur n'y est pas. Il porte le même costume gris foncé qu'il avait lors de son passage à la télé, mais n'a plus de cravate autour du cou.

Après quelques secondes, Quinn détache ses lèvres des miennes et plonge son regard dans le mien.

— Quelque chose ne va pas, commente-t-il.

*Non, tu crois ?*

— Je t'ai vu à la télé.

— Et ? Je le sens se raidir sur place.

*Et tu as posé ta main sur les fesses de ta belle-mère, ce qui m'a rendue folle de jalousie.*

Non, c'est un peu trop rentre-dedans comme réponse, je dois trouver autre chose.

— Quinn, sors-tu déjà avec quelqu'un ?

Ses narines frémissent légèrement.

— C'est quoi, cette question ?

— Une question que j'aurais dû te poser avant... ça.

J'accompagne mes paroles d'un geste de la main entre nous en ajoutant :

— Avant qu'on s'embarque dans tout ça.

— Je sors avec toi, Elyse. Est-ce que je *couche* avec quelqu'un d'autre ? Non, pas en ce moment. Mais pour être tout à fait honnête avec toi, j'aime le sexe. Oui, j'adore le cul. Et j'espère qu'on fera l'amour lorsque tu seras prête, lorsque tu seras libre de toute obligation. Cela répond à ta question ?

Non, pas du tout, mais je hoche la tête, incapable de dire quoi que ce soit.

— Parfait, allez, on y va.

Je baisse le regard sur ma tenue : un jean et un pull en cachemire.

— Je... Je vais peut-être me changer avant, non ?

Il m'observe de ses grands yeux sombres pendant quelques instants.

— Ce n'est pas nécessaire. En revanche, prends une écharpe, on ne sait jamais.

— Où est-ce que tu m'emmènes ?

— On va faire un tour en voiture si ça ne te dérange pas. J'ai besoin de me vider la tête, révèle-t-il.

Je marmonne :

— Non, non, pas de souci.

Je me précipite dans ma chambre et enfile mes nouvelles bottes puis passe et noue une écharpe autour du cou. Je pose rapidement une touche de gloss sur mes lèvres et me donne un coup de peigne. J'attrape un de mes sacs et glisse mon téléphone ainsi que quelques billets dedans puis me contemple dans le miroir avec de redescendre.

Quand je retourne dans le salon, je remarque que Quinn a retiré sa veste et qu'il est en train de tourner dans la pièce comme un lion en cage. Me voyant arriver, il tend une main vers moi. Je franchis les dernières marches avant de me diriger vers lui. À peine ai-je enlacé mes doigts aux siens qu'il m'attire contre lui et m'embrasse à m'en faire perdre le souffle.

Une fois dans la rue, je m'aperçois qu'il a changé de voiture. Il a troqué son Aston Martin contre une Mercedes sport gris métallisé qui doit envoyer du lourd. Quinn m'ouvre la portière, je m'installe sur le siège puis le regarde contourner le véhicule. Il balance sa veste à l'arrière de l'habitacle et démarre, les pneus crissant sur le bitume, pour s'engager avec adresse dans le trafic dense de Manhattan.

On demeure silencieux un long moment, mais Quinn m'attrape la main et l'embrasse à plusieurs reprises avant de la reposer sur sa cuisse. À un moment, il augmente le volume de la radio et je me laisse porter par les morceaux de jazz et de rock, perdue dans mes pensées. Ce n'est qu'une fois qu'on a atteint la périphérie de New Jersey qu'il baisse le son en poussant un grand soupir.

— Ce que tu as vu à la télé aujourd'hui... C'est compliqué, annonce-t-il.

Mon estomac se serre aussitôt.

— C'est compliqué ou alors c'est *compliqué* ?

— C'est... *compliqué*.

*Bien sûr...*

— Que veux-tu que je réponde à ça, Quinn ?

Il ne dit rien, puis tourne furtivement la tête avant de reporter son attention sur la route.

— Tu as accepté d'être mon refuge, Elyse. J'ai besoin de m'y réfugier, là.

J'insiste :

— Dis-moi que j'ai rêvé et que ce que j'ai cru voir à la télé était un rêve.

Il me lance un nouveau regard et je me rends compte que ses pupilles sont si dilatées que les iris en sont réduits à de minces anneaux bleu foncé.

— Elyse, tu es la seule femme qui m'intéresse, il n'y a personne d'autre à part toi. En ce moment, c'est toi que je veux.

« *En ce moment...* »

Et la semaine dernière ? Et la semaine prochaine ?

J'ai du mal à faire sortir ces mots de ma bouche, probablement parce que je suis parfaitement consciente que je n'ai pas le droit de lui demander des comptes.

— Tu ne peux pas continuer comme ça, Quinn...

J'ignore ce qui se passe, mais j'ai l'impression que ça le pèse énormément.

À ma grande surprise, il hoche la tête avant de répliquer :

— C'est bientôt fini.

Le ton solennel qu'il emploie me glace le sang. Ce n'est pas une simple réponse, c'est une promesse qui vaut un serment.

— OK, je suis là pour toi, Quinn.

Il opine, visiblement rassuré, puis appuie sur l'accélérateur en augmentant de nouveau le volume de la radio.

Le jour est déjà tombé quand il sort de l'autoroute pour prendre des petites routes de campagne, bordées d'arbres et de prés. Le ciel est teinté d'une vibrante couleur mauve avec un soupçon d'orange, et il n'y a pas une voiture à l'horizon.

Au bout d'une heure, on s'arrête dans un petit restaurant des Catskill Mountains à en croire le panneau placé en bordure d'une petite route. On dîne en parlant de tout et de rien et même si je sens que Quinn n'est pas dans son assiette, il fait tout pour ne pas le montrer en me fixant d'un regard intense et terriblement déstabilisant. Lorsqu'on retourne vers la voiture, il m'embrasse ardemment avant de reprendre la route, en s'enfonçant davantage dans le paysage, et rapidement, je me perds dans la contemplation de ce lieu charmant et pittoresque qui s'étend sous mes yeux.

La nuit est déjà bien avancée quand il se gare sur un parking désert de Catskill Park. Il retire la clé du contact puis descend de la voiture sans dire un mot. Je le suis et nous marchons quelques minutes jusqu'à atteindre une clairière au bord d'un lac.

Quinn s'arrête quelques instants, le regard perdu dans les reflets du bassin, puis glisse les mains dans les poches et fait un tour du lac, la tête et les épaules baissées. J'ai envie de le suivre, de le prendre dans mes bras, mais quelque chose m'en empêche et je décide de le laisser venir vers moi.

Je reste immobile pendant dix minutes environ, ne le quittant pas des yeux. Lorsqu'il revient à ma hauteur, son attention est toujours happée par le lac.

— Ma mère adorait cet endroit, murmure-t-il. Quand elle avait besoin de fuir la ville, on venait passer la journée et la nuit ici, juste elle et moi, dans une auberge non loin d'ici.

Ma gorge se noue en percevant le léger tremblement de sa voix.

— Ça devait être des moments très spéciaux pour vous.

— Oui, c'est ce que je pensais.

Je l'interroge en fronçant les sourcils :

— Tu penses qu'ils ne l'étaient pas pour elle ?

Il hausse les épaules.

— J’aurais juste aimé qu’elle me fasse confiance, réplique-t-il.

Je répète, étonnée :

— Qu’elle te fasse confiance ?

Son regard, vide et hagard, croise le mien et je tressaille.

— Oui, qu’elle me dise pourquoi elle avait besoin de fuir la ville. J’aurais pu la sauver.

— Comment... La sauver de quoi ?

— De lui, de Maxwell.

Cette révélation soudaine me laisse en état de choc.

— Maxwell... Ton père ?

Ses traits se durcissent et il tourne de nouveau la tête vers le lac.

On reste comme ça, immobiles et silencieux, pendant cinq bonnes minutes, et ne pouvant plus me retenir, je fais un pas vers lui avant de nouer mes bras autour de sa taille. Je n’ai même pas le temps de joindre mes doigts derrière son dos, car il me repousse si violemment que je manque de tomber et rétablis mon équilibre de justesse.

Quinn laisse échapper une salve de jurons et s’avance vers moi.

— Elyse, je suis désolé, je ne voulais pas...

Instinctivement, je recule d’un pas.

— Ça va, je vais bien.

Il serre les poings, sa poitrine se soulève et s’abaisse au rythme de sa respiration accélérée. On se regarde, un étrange courant passe entre nous, puis je tends une main vers lui qu’il accepte aussitôt. Il enlace alors ses doigts aux miens et on retourne vers la voiture.

On s’engage dans une petite route sinueuse puis arrive devant une ancienne demeure en bardeaux bleus et blancs avec un panneau « Auberge » accroché sous le porche. Quinn gare la voiture puis contemple la jolie maison d’un air renfrogné.

Je demande d’une petite voix :

— C’est ici que vous veniez avec ta mère ?

Il hoche la tête puis se penche en avant en désignant la tourelle.

— On logeait là-haut. C’était notre château le temps d’une nuit.

Avant de me laisser le temps de changer d’avis, je descends de la voiture puis le rejoins de son côté.

— J’aimerais que tu me montres, déclaré-je en lui souriant et lui tendant ma main.

Il regarde ma main et la maison tour à tour, mais finit par sortir du véhicule.

On s'engage dans la petite allée bordée de haies et Quinn pousse une porte grinçante en me faisant signe d'entrer. L'instant d'après, une femme d'une cinquantaine d'années, portant sur sa poitrine un badge où il y a écrit « Manager », sort du bureau derrière la réception.

— Bonsoir, que puis-je faire pour vous ?

J'échange un regard avec Quinn qui hausse un sourcil amusé puis avance d'un pas.

— Euh... Ma demande va probablement vous paraître bizarre, mais mon ami avait l'habitude de venir ici avec sa mère.

À ces mots, je me retourne vers Quinn, qui apparemment, ne compte pas intervenir et préfère me laisse faire.

— Nous... Il aimerait bien voir la chambre dans la tourelle où ils avaient l'habitude de loger.

La femme nous détaille attentivement.

— Vous voulez la réserver pour la nuit, c'est ça ? demande-t-elle alors.

— Non, pas vraiment, je...

— Si, me coupe Quinn. Est-elle disponible ?

Je me tourne vers Quinn en lui lançant un regard paniqué, mais il m'ignore.

— Oui, oui elle est libre, répond la dame, l'air confus. Cela dit, cette chambre a deux lits simples. Vous êtes sûrs de ne pas...

— On la prend, annonce Quinn en sortant son portefeuille.

Il pose une carte de crédit et sa pièce d'identité sur le comptoir puis les fait glisser vers la femme.

— Quinn ? fait la femme en étudiant sa carte d'identité. Le fils d'Adele Blackwood ?

Il hoche brusquement la tête.

— J'étais si triste en apprenant son décès, murmure-t-elle. C'était une femme adorable.

— Merci, souffle-t-il en se raidissant.

Sentant qu'il ne souhaite pas s'étendre sur le sujet, la dame procède à notre enregistrement avant de dire :

— Je vais chercher la clé et vous accompagne là-haut, je reviens tout de suite.

Lorsqu'elle disparaît dans son bureau, je dévisage Quinn.

Je chuchote :

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Pourquoi ? As-tu autre chose de prévu ?

Nos regards se soudent et mon cœur s'emballe.

— Non, mais...

— C'est juste une nuit, Elyse. Une nuit.



# Chapitre 37

## DANS LE FLOU

Lucky

« *C'est juste une nuit, Elyse. Une nuit.* »

Je pourrais trouver une excuse sans problème et je suis sûre qu'il respecterait ma décision et me ramènerait en ville. Mais je veux profiter de chaque instant avec lui comme si c'était le dernier.

*Ça l'est peut-être...*

J'opine et il pousse un léger soupir de soulagement.

Lorsque la manager revient, elle nous fait signe de la suivre. Quinn me serre fort la main avant qu'on s'engage dans un étroit escalier.

La chambre est charmante, de décoration rustique, avec des édredons brodés de fleurs, des peintures de montagnes ornant les murs. Il y a même une chaise à bascule, dans un coin de la pièce, juste à côté de la cheminée. Je doute que ce soit le style que Quinn apprécie, mais ce n'est pas la chambre qui lui importe, ce sont les souvenirs des moments qu'il y a partagés avec sa mère.

Je jette un rapide coup d'œil par la fenêtre, et quand je me retourne, j'aperçois Quinn se tenant devant le lit de droite, une expression intraduisible sur son visage. La manager nous souhaite bonne nuit puis quitte la pièce en claquant doucement la porte derrière elle. Je rejoins Quinn.

Je lui demande :

— Tu veux prendre ce lit ?

— Oui.

— OK, je vais aller me rafraîchir un peu.

Je me tourne pour aller dans la salle de bains, mais il me retient en m'attrapant par le bras.

— Ce n'était pas de ta faute, Elyse, marmonne-t-il. Tout à l'heure, quand tu as essayé de me prendre dans tes bras. C'est moi, je n'aime pas ça. La dernière personne à m'avoir pris dans ses bras, c'était ma mère.

Mon cœur se brise à cette révélation.

— Je ne t'en veux pas, tout va bien.

— Non, tout ne va pas bien. Elle savait qu'elle allait mourir, c'était sa façon de me dire au revoir. Je l'aimais plus que tout, mais je la déteste pour ce qu'elle a fait.

— Oh, Quinn...

Il m'attire brusquement contre lui, m'arrachant un halètement de surprise.

— Elyse, sois mon refuge. Apaise-moi, s'il te plaît, j'en ai besoin.

Je me mordille les lèvres, en proie à un débat intérieur qui ne dure que quelques secondes. Je vais regretter mon choix, car je suis sur le point de briser la promesse que j'ai faite à Q, mais j'aurai tout le temps de m'en vouloir pour ça. Là, tout de suite, maintenant, je veux être avec Quinn, c'est tout.

Il m'embrasse avec autant de fougue que de désespoir, pénétrant profondément dans ma bouche. Je noue mes bras autour de son cou en me hissant sur la pointe des pieds pour me presser davantage contre lui. D'un geste souple, il me soulève et me porte jusqu'au lit. Je décolle mes lèvres des siennes et le regarde longuement. Ses yeux gris sont toujours dénués d'émotions, mais contiennent une flamme qui me brûle au plus profond de moi.

Quinn me dépose sur le matelas puis entreprend de me retirer mes bottes avant de faire de même avec ses chaussures. Il me rejoint sur le lit, recouvrant mon corps du sien, et écrase ma bouche en un baiser dominateur qui me fait frémir jusqu'aux orteils. On s'embrasse encore et encore, et lorsque je sens ses mains s'aventurer sous mon pull, je me cambre contre lui. Il me mordille doucement la bouche, puis laisse ses lèvres glisser vers ma joue et descendre le long de mon cou.

Portée par l'euphorie, je m'agrippe à ses bras et plante mes ongles dans ses biceps musclés, puis remonte mes paumes pour dessiner sa large carrure avant de les faire redescendre le long de son dos pour me saisir du bord de sa chemise. Il pèse de tout son poids sur moi, me clouant au lit, et une sensation familière s'installe au creux de mon estomac. Avant Q, je n'ai jamais exploré le corps d'un homme de la sorte, du moins pas délibérément, et je me demande si tous les hommes prennent autant soin d'eux.

Mon regard croise alors celui de Quinn et on se détaille en silence, cet instant me donnant une impression d'irréalité. Je repousse Q dans un coin de mon esprit et me concentre uniquement sur l'homme allongé sur moi et qui me dévore des yeux.

Brusquement, il se redresse et je n'oppose pas la moindre résistance lorsqu'il

me fait glisser le pull par-dessus ma tête avant de le jeter au sol. Sa mâchoire se crispe en voyant que je ne porte rien en dessous.

— Ça t'arrive souvent de sortir sans soutien-gorge, Elyse ? m'interroge-t-il d'une voix rauque.

— Tu étais pressé de partir, du coup...

Il laisse promener un doigt entre mes seins avant d'en prendre un en coupe ; mes tétons se dressent instantanément vers lui.

— Tu as la peau si douce, Elyse... Je sens ton plaisir monter en toi, j'ai besoin de le goûter...

Il prend la pointe de mon sein entre ses lèvres et l'aspire avant de tracer des cercles autour avec sa langue. Je gémiss en enfouissant mes doigts dans sa chevelure ; il lève les yeux vers moi tout en emprisonnant de sa bouche mon autre pointe durcie.

— Oh !

— Dis-moi ce que tu ressens, Elyse, m'ordonne-t-il d'un ton à la fois sec et implorant.

— Du plaisir... Oh oui, beaucoup de plaisir...

Quinn s'attarde longuement sur ma poitrine, titillant tour à tour mes mamelons tendus, avant de faire courir ses lèvres humides le long de mon ventre, les yeux rivés sur mes seins. Apparemment, les seins d'une femme sont ce qu'il préfère.

*Comme chez Q...*

Je fronce les sourcils, mais mon malaise s'envole lorsque Quinn trouve la fermeture éclair de mon jean et la baisse lentement. Il dessine la forme de mon nombril de sa langue avant de descendre jusqu'à l'élastique de ma petite culotte et de frotter son menton contre le triangle en coton qui cache mon sexe.

— Je peux sentir ton excitation, princesse. Es-tu prête à m'accueillir en toi ?

— O... Oui.

D'un mouvement brusque, il retire mon jean puis s'agenouille entre mes jambes.

— Magnifique, chuchote-t-il. Magnifique...

Lentement, il fait glisser ma petite culotte le long de mes cuisses qui part rejoindre mon jean au sol. Il me caresse du regard et je m'embrase de plus belle. Quand il pose ses mains au creux de mes genoux avant de remonter sur l'intérieur de mes cuisses pour les écarter un peu plus, je rejette la tête en arrière sur l'oreiller et serre les dents.

— J'ai besoin de te goûter, Elyse...

Tout en passant ses paumes sous mes fesses, il se penche en avant et donne un

coup de langue humide sur mes replis puis les écarte de ses pouces et se met à me stimuler mon clitoris. J'essaie de m'arc-bouter pour mieux m'offrir à lui, mais il m'en empêche en continuant de faire monter ma jouissance du bout de sa langue.

— Délicieux..., susurre-t-il contre ma chair mouillée.

Il me travaille sans relâche et avec un enthousiasme non dissimulé, tout en émettant des grognements sourds. Je suis tellement excitée que je serre mes seins l'un contre l'autre en fermant les yeux, sentant de délicieux spasmes me tordre le ventre.

— Quinn... Je vais jouir, balbutié-je.

— Regarde-moi, Elyse, je veux que tu me regardes en jouissant.

Les membres engourdis par le plaisir, je trouve la force de me redresser sur un coude en levant la tête.

— Oui, Quinn, tout ce que tu veux, soufflé-je en passant une main dans ses cheveux ébouriffés.

Il pousse un soupir puis replonge sa langue en moi pour me caresser langoureusement avant de happer mon clitoris entre ses lèvres.

Je m'exclame en griffant son cuir chevelu de mes ongles :

— Oh, oui ! Ouiii ! Noyée dans ses yeux gris-bleu, je me laisse porter par mon orgasme, mais aussi par la myriade d'émotions – la douleur, le regret, la colère –, qui passent sur son visage. Cette expérience est aussi troublante qu'intense. Le lien qui se crée entre nous à ce moment est accablant, fort et fragile à la fois.

Un dernier spasme m'arrache un petit cri puis je me laisse aller contre le matelas en caressant sa joue.

— Quinn...

J'ai envie de lui offrir plus, tellement plus. Comme s'il lisait en moi, il se redresse et se débarrasse de sa chemise avec rapidité en la jetant négligemment sur le côté.

— J'ai besoin d'être en toi, Elly, j'ai besoin de toi...

Tout en parlant, il enlève son pantalon et son boxer, cherchant désespérément du regard un signe sur mon visage, quelque chose, mais j'ignore quoi.

— Je suis là Quinn, je suis là.

Il hoche la tête et j'écarte les bras, l'invitant silencieusement à se blottir contre moi. M'embrassant comme si sa vie en dépendait, il s'installe entre mes jambes, son gland effleurant mon sexe, et un curieux sentiment me gagne de nouveau. J'essaie de rompre le baiser, mais il attrape ma lèvre inférieure entre ses dents.

— Quinn...

— Mmmh ?

— As-tu... un préservatif ?

Il se raidit instantanément et tourne la tête sur le côté avant de la secouer lentement avec un soupir de frustration.

— Non.

L'idée de me voir subitement privée de cette proximité m'emplit d'un immense sentiment de douleur, et ce que je m'apprête à dire est sans doute la chose la plus irréfléchie qui soit dans ce genre de situation.

— Je... Je peux te faire confiance, Quinn ?

— Oui, mais si tu veux qu'on arrête, je respecterai ton choix.

— Non... Je suis clean. Et je suis sous contraception, annoncé-je dans un murmure.

— Moi aussi.

Je tente de plaisanter :

— Toi aussi, tu es sous contraception ?

— Je suis clean. Jamais je ne te mentirai sur un truc pareil.

— Je te crois, Quinn.

Et là, pour la toute première fois depuis que je le connais, il me *sourit*. Quinn Blackwood me sourit pour de vrai. Et c'est un sourire qui me fait chavirer.

— Waouh..., lâché-je.

— Qu'y a-t-il ?

— Ton sourire... Waouh.

Un coin de ses lèvres se relève davantage, et c'est alors qu'une évidence me frappe de plein fouet.

Je suis amoureuse de Quinn Blackwood, et c'est beau, terrifiant et exaltant à la fois. J'ai l'impression de planer, même si je sais que je vais finir par me brûler les ailes. Tant pis.

Je lui demande, en laissant mes paumes courir le long de ses bras :

— Bon, qu'est-ce que tu attends, maintenant qu'on a résolu ce petit problème ?

Aussitôt, il fixe sur moi un regard presque bestial tout en prenant appui sur un coude et me soulevant le bassin avant de me pénétrer d'un coup de reins souple et puissant. Je pousse un petit gémissement en écartant encore plus les cuisses pour l'accueillir pleinement.

C'est fou, soit tous les hommes avec lesquels j'ai couché en ont vraiment une petite, soit les deux mecs avec lesquels je couche actuellement ont vraiment été gâtés par la nature. Cette pensée fait de nouveau naître en moi un étrange

sentiment de malaise. L'homme qui possède mon corps et celui qui vient de ravir mon cœur ont pas mal de points communs, comme si...

Quinn se retire puis replonge encore plus loin en moi et je crie de plus belle, priant qu'il n'y ait personne dans les chambres voisines. Il commence à aller et venir, lentement d'abord, puis plus vite et plus fort, en poussant des grognements de satisfaction.

— J'adore voir tes seins bouger pendant que je bouge en toi...

*Oh...*

— Tu es si chaude, si étroite... Parfaite...

*Oh, oui...*

— Je veux te sentir jouir autour de moi, Elly. Allez, princesse, laisse-toi aller.

Je hoche la tête tout en accompagnant au mieux son mouvement, et rapidement, il me devient impossible de me retenir plus longtemps.

— Crie, Elly, crie pour moi, m'intime-t-il à l'oreille. Fais savoir à tout le monde à quel point tu aimes me sentir profondément en toi.

Je fais ce qu'il me demande et il accélère encore le rythme, son regard ancré dans le mien. Les parois de mon vagin se contractent spasmodiquement autour de son sexe et il jure entre les dents.

— Ouiiii ! hurle-t-il.

Et je laisse l'orgasme m'envahir.

On jouit en même temps, et je le sens se déverser en moi en plusieurs jets épais. Il enfouit sa tête au creux de mon cou, le corps tremblant et son souffle chaud brûlant ma peau. Instinctivement, je referme mes bras autour de lui et retiens ma respiration quand, une seconde plus tard, je comprends ce que je viens de faire. Je m'attends à ce qu'il me repousse, comme la dernière fois, mais il roule sur le côté en m'entraînant avec lui, toujours enfoui en moi.

Blottis l'un contre l'autre, on se remet lentement de nos émotions tout en tentant de recouvrer un semblant de respiration. Je ferme les yeux et hume son odeur virile, un mélange de savon et de cèdre, un parfum qui, maintenant que j'y pense, ne m'est pas inconnu.

*Il faut vraiment que tu arrêtes de comparer l'incomparable, Elyse.*

Mon cerveau essaie de m'envoyer une information, mais quand je lève la tête, Quinn dépose un baiser chaste sur mes lèvres et ma tête se vide de toute pensée.

— Merci, chuchote-t-il, et je sens comme des milliers de papillons virevolter dans mon estomac.

*Je t'aime.*

— Parle-moi de ta mère, dis-je.

Ces trois mots viennent de m'échapper. Un éclair de tristesse traverse son regard.

— Elle était belle. Et drôle. Elle m'aimait plus que tout... Elle était... Elle était tout pour moi.

Il s'arrête là et je sens que quelque chose en lui le remue jusqu'aux entrailles. Il y a plein de questions que je souhaite lui poser et j'en choisis une avec le plus grand soin.

— Quand tu dis que tu aurais pu la sauver, qu'elle te disait au revoir... S'est-elle...

— Suicidée ? Non, c'est mon père qui l'a achevée.

— Ton père a... tué ta mère ?

Quinn lève son regard vers le plafond, son expression est froide et amère.

— C'est elle qui a appuyé sur la détente, mais c'est lui qui l'a tuée, oui.

— Oh, Quinn...

Il resserre son étreinte et je me love contre lui, abasourdie par cette révélation. Au bout de quelques minutes, il plonge son regard intense dans le mien et émet un petit soupir.

— Les prochains jours risquent d'être très intenses, Elyse. Je pense que quand tout sera terminé, tu changeras d'avis sur moi. Cela dit, j'espère que tu comprendras pourquoi j'ai fait ça.

— Hein ? Je...

Il m'interrompt par un baiser brutal.

— Ne me pose pas de questions, car je n'y répondrai pas. Il est trop tard pour changer quoi que ce soit. Mais j'ai besoin de toi, de ce qui est en train de se passer entre nous. J'espère que tu ressens la même chose.

Il marque une petite pause avant d'ajouter :

— Si ce n'est pas le cas, je comprendrai, t'inquiète.

Comment répondre à ça ? Si je dis non, je vais gâcher le peu de temps qu'il nous reste ensemble, en revanche, si je dis oui, je ne suis pas sûre de vouloir savoir ce qui m'attend. Ce qui *nous* attend.

— Je veux ce que tu veux, Quinn.

Il me sourit et je le sens de nouveau durcir en moi. Je laisse échapper un petit gémissement puis essaie de me redresser, mais Quinn m'en empêche. Il écarte mes jambes de ses cuisses en passant un bras sous ma hanche et l'autre autour de mes épaules puis s'enfonce davantage en moi d'un coup de boudoir bien assuré.

Je renverse la tête en arrière en m'agrippant à lui et l'embrasse passionnément. Nos souffles mêlés, on se met à bouger, ondulant l'un contre

l'autre et cherchant un contact encore plus étroit jusqu'à ce qu'on jouisse ensemble, dans un seul et même cri.

Une fois que j'ai repris mes esprits, je me lève pour aller à la salle de bains et me doucher. Je me savonne avant de me rincer rapidement, pressée de retrouver Quinn et de me blottir de nouveau contre lui. Je sors de la cabine de douche et enroule une serviette autour de moi puis retourne dans la chambre sauf que Quinn n'est plus dans le lit. Ni dans la chambre. Son portefeuille est sur la table de chevet, mais ses vêtements ont disparu.

En proie à une panique soudaine, je sors dans le couloir : Quinn n'est pas là non plus. Je referme la porte et inspecte la chambre, à la recherche d'un mot ou d'un indice, mais ne trouve rien.

*Bon...*

Je m'habille en hâte, prends mon téléphone et la clé de la chambre puis pars à la recherche de Quinn, mon cœur tambourinant dans ma poitrine.

Je traverse le hall et passe ma tête par la porte de la petite bibliothèque et puis du restaurant, mais toujours aucun signe de lui. Je regarde alors mon téléphone, me demandant si je l'appelle ou si je sors sur le parking pour voir si sa voiture est toujours là, lorsque j'entends un juron émanant de l'extérieur. J'entre dans le restaurant puis me dirige vers l'une des fenêtres au travers de laquelle j'aperçois Quinn en train de téléphoner tout en arpentant le jardin en se massant les tempes.

— Ça fait déjà une semaine ! Tu as tout ce dont tu as besoin. Ce n'est pas la mer à boire quand même, merde !

Il écoute son interlocuteur quelques instants puis reprend :

— Ce que je fais en ce moment ne te regarde pas. Contente-toi de faire *ton* boulot.

Il hoche la tête puis ferme les yeux avant de se les frotter du pouce et de l'index.

— Merde... Excuse-moi, tu as raison... Oui, je sais, ça ne faisait pas partie du plan. Mais on ne change rien à ce qu'on a dit. Oui, mercredi, c'est bon pour moi. Commence par leur répertoire d'adresses mail et numéros de portable et balance-leur tout, après quoi tu envoies la même chose aux chaînes de télé. On va aller jusqu'au bout des choses, je te le promets, je dois juste... m'occuper d'un dernier détail.

Il écoute de nouveau la personne au bout du fil et je remarque que mon poulx bat frénétiquement à mes tempes. Quinn part alors d'un rire aussi cynique que troublant et un frisson me parcourt de la tête aux pieds.

— Mon *âme* ? s'esclaffe-t-il, sa bouche se tordant en une moue de dégoût. Ne



perds pas ton temps à t'inquiéter des choses que rien ni personne ne peut plus changer. Oui, à plus tard.

Il raccroche et range son portable dans la poche arrière de son jean puis serre les poings le long de son corps en faisant quelques pas. Comme il a le dos tourné vers moi, je ne peux plus voir son visage, mais son langage corporel ne laisse aucun doute sur son état d'esprit.

J'ignore comment, mais il sent que je l'observe, car il raidit ses épaules et se retourne. Son regard croise directement le mien. On se contemple longuement, et j'ai l'impression que la terre va s'ouvrir d'un moment à l'autre sous nos pieds pour nous engloutir à jamais.

Quinn desserre les poings puis se dirige vers l'entrée de la maison pendant que je reste immobile, plantée devant la fenêtre. Pas même une minute plus tard, il se place derrière moi puis pose ses mains sur mes épaules et son menton au creux de mon cou.

— Pas de questions, s'il te plaît, Elyse.

Je chuchote, le regard tourné vers l'extérieur :

— C'est juste un truc passager, ce qui se passe entre nous, n'est-ce pas ?

— Oui, souffle-t-il. Je suis désolé.

Je hoche calmement la tête même si tout mon être s'insurge contre sa réponse.

— Moi aussi, je suis désolée.

Il me prend alors la main et me guide jusqu'à notre chambre. Il me déshabille lentement, retire à son tour ses vêtements et on se glisse dans le lit en silence, laissant uniquement parler nos corps et nos yeux. On fait l'amour tendrement, front contre front, dans une étreinte pleine de passion, et de non-dits, après quoi on s'endort presque aussitôt, blottis l'un contre l'autre.

Finalement, on reste deux nuits de plus à l'auberge. Quinn s'est arrangé avec Cindy, la responsable des lieux, pour qu'elle nous porte nos repas t dans la chambre. Du coup, on mange, on dort, mais surtout on fait l'amour comme des fous, comme si demain n'existait pas, ce qui est vrai, en quelque sorte.

Hier matin, lorsque Quinn est sorti pour faire quelques courses, j'en ai profité pour envoyer un SMS à Fionnella qui m'a répondu que tout allait bien et de profiter de mon temps libre. Le fait que Q n'ait peut-être plus besoin de moi me travaille énormément, mais je ne vais pas gâcher mon temps précieux avec Quinn à cause de ça.

Quand on quitte l'auberge, une étrange sensation me vrille le cœur.

Le trajet se déroule en silence, le paysage défile sans que j'y prête attention,

une main posée sur la cuisse de Quinn. À un moment, la douleur qui me ronge de l'intérieur est tellement atroce que je plante inconsciemment mes doigts dans sa cuisse. On échange un regard entendu et Quinn s'arrête à la première aire de repos. Il me prend sauvagement sur le capot de sa caisse, et quand on remonte dans la voiture, je m'endors avec une sensation de plénitude, même si celle-ci est éphémère.

Brusquement, j'ouvre les yeux et m'agite sur mon siège, troublée par le rêve étrange que je viens de faire. Levant la tête vers la vitre, je m'aperçois qu'on est à quelques blocs du duplex de Hell's Kitchen, et mon ventre se tord douloureusement.

J'ose un regard vers Quinn qui arbore une expression sombre puis baisse les yeux sur sa main qui recouvre entièrement la mienne. Quand on arrive devant mon immeuble, il coupe le contact et je déboucle ma ceinture de sécurité. Comme il ne me lâche toujours pas la main, je me tourne vers lui et surprends une lueur de chagrin dans ses yeux bleu-gris. Je sens qu'il va m'annoncer quelque chose qui ne va pas me plaire et je retiens mon souffle.

— Elly, je dois te dire quelque...

— Quinn ?

— Oui ?

— Je t'aime.

Quinn me regarde, le visage blême et les yeux exorbités puis secoue la tête.

— Elyse... Putain, je...

La sonnerie de son portable retentit alors dans l'habitacle et il hésite quelques secondes avant de décrocher. Je perçois une voix féminine agitée à l'autre bout du fil et le visage de Quinn se décompose encore plus. Il me jette un regard inquiet puis ouvre brusquement sa portière.

— Mais, de quoi est-ce que tu parles ? tonne-t-il dans le combiné en consultant son rétroviseur avant de tourner la tête. Non, bordel ! Où sont les putains de gardes du corps ? Je n'en vois aucun. T'es sûre de ce que tu dis ?

Une peur étrange me paralyse soudain. Je commence à y voir clair. Les choses ne font qu'empirer à partir de cet instant, je le sens, et je pense que Quinn y est grandement pour quelque chose. Je refuse d'y croire, mais dois me rendre à l'évidence. Après tout, le karma est toujours le retour d'un choix et je dois assumer le mien.

La voix féminine se fait de plus en plus stridente et je déglutis avant d'expirer.

— Quinn.

Il m'ignore, regardant autour de lui, de nous, à la recherche d'une sorte de danger de toute évidence, et posant un tas de questions à son interlocutrice.

Sèchement, je dis :

— Quinn !

Il se retourne une énième fois, et quand il pose une main sur le tableau de bord, il enclenche accidentellement la fonction mains libres de la voiture.

— Oui, j'en suis sûre, tu dois emmener Lucky loin de là, tout de suite ! La voix féminine emplit l'habitacle de la voiture.

Une voix...

Une voix que je connais.

*Fionnella.*

Le regard fixé sur le haut-parleur du tableau de bord, je mets un petit moment à assimiler la révélation, embarrassée par ma propre naïveté.

Je tourne lentement la tête et pose mes yeux sur Quinn qui me dévisage avec anxiété. J'ai l'impression que ma main, toujours posée sur sa cuisse, est en train de se transformer en un bloc de glace. J'ai envie de la retirer, mais ne peux pas et il doit le sentir, car il la serre davantage dans la sienne.

— Non... Non...

— Elly, je peux tout...

— Non ! Non ! Non !

— Elly, écoute-moi, s'il te plaît ! Tu...

Je n'ai pas le temps d'entendre la fin de sa phrase, car quelqu'un ouvre ma portière avant de m'attraper par les épaules et de me sortir de force de la voiture. Je tombe sur le trottoir. Quinn essaie de me rattraper, mais sa ceinture de sécurité le retient.

Ne comprenant toujours pas ce qui m'arrive, je ferme les yeux, traversée par une douleur déchirante au niveau de la hanche et j'entends Quinn hurler un chapelet de jurons. Je rouvre les yeux et le vois glisser sur le capot de la voiture avant de se lancer à ma poursuite. Je suis traînée sur quelques mètres puis mon ravisseur me soulève et me jette sur son épaule, me tenant fermement derrière les genoux.

— Elyse !

*Quinn... !*

J'ai envie de crier, mais la peur et la stupeur qui me serrent la gorge m'en empêchent.

— Lâche-la, fils de pute ! hurle Quinn.

— Sinon quoi ? s'enquiert un homme à côté de nous, et pas n'importe lequel.

L'homme qui a brisé ma vie.

*Clay.*

Le sang afflue à ma tête. Je la tourne lentement et remarque plusieurs hommes courir à la hauteur de mon agresseur.

*Oh, non...*

— Elle est à moi ! crie Quinn. Il faudra me passer sur le corps pour me l'enlever !

— Ça peut s'arranger, mon pote, déclare Clay, et un violent frisson me traverse.

L'homme qui me porte arrête de courir et j'essaie de soulever mon buste, sans succès. L'instant d'après, le bruit d'un revolver qu'on arme se fait entendre.

— Alors ? s'enquiert Clay.

Au loin, je perçois les hurlements affolés d'une femme, Fionnella probablement.

Tout ceci est tellement surréaliste que je dois lutter pour ne pas perdre conscience.

— Si tu me tires dessus, mon équipe va te tomber sur le gras avant que tu n'aies le temps de bouger le petit doigt, annonce Quinn d'une voix étonnamment calme, dépourvue de toute émotion. Repose Elyse et prends-moi à sa place. Si tout se passe bien, tu seras un homme riche d'ici à quelques heures.

Étant donné ma position, je n'ai pas d'autres options que de regarder le trottoir et les jambes de mon ravisseur. Je ferme les yeux et tente de pousser un nouveau cri qui, cette fois, franchit le seuil de mes lèvres.

— J'aimerais bien rester faire causette avec toi, mais je n'ai pas trop le temps, réplique Clayton. Je suis venu chercher Lucky et n'ai besoin de rien d'autre. Si tu fais un pas de plus, je te flingue.

Il y a comme un moment de flottement puis Clay ajoute à l'adresse de l'homme qui me retient prisonnière :

— Emmène-la dans le van.

— Non ! Elyse ! Lâchez-la ! Je vous jure que si vous touchez ne serait-ce qu'à un cheveu de...

— Earl, il commence à me gonfler celui-là, occupe-toi de lui, ordonne Clay.

*Non, non, non... !*

Rassemblant mes dernières forces, je lève la tête en la tournant et vois Quinn s'élancer de nouveau à ma poursuite. Earl lui barre la route en essayant de lui donner un coup de poing que Quinn esquive en se penchant et lui assénant une droite en plein ventre. Avant qu'Earl ait le temps de se relever, j'aperçois

Gordon, un autre sbire de Clay, apparaît de nulle part et expédie un crochet massif à la mâchoire de Quinn. Celui-ci manque de perdre l'équilibre et un autre hurlement se bloque dans ma gorge.

Quinn se redresse et croise furtivement mon regard avant que les deux hommes ne lui retombent dessus. Il se débat agilement et essaie de repousser Gordon, qui a la carrure d'un joueur de football américain sous stéroïdes, mais celui-ci l'envoie valser contre le mur de l'immeuble sans trop de peine.

Ma vision se trouble, et l'espace d'une seconde, j'ai envie de perdre conscience, car c'en est trop pour moi, je...

Un crissement de pneus me parvient alors, juste assez pour m'aider à reprendre mes esprits.

— Merde ! Laissez-le, faut qu'on se taille !

Poussée par une force qui me dépasse, j'essaie de me débattre, mais l'homme resserre son emprise autour de mes cuisses avant de me jeter, tel un sac, à l'arrière d'un van. Ma tête cogne contre la paroi du véhicule et j'atterris sur ma hanche déjà endolorie par ma chute récente. Instinctivement, je me roule en boule sur le sol froid de l'habitacle en poussant un gémissement de douleur.

Les portières avant s'ouvrent et se referment puis Clay s'écrie :

— Allez, Gordon, démarre !

Je soulève la tête et vois Quinn se relever du trottoir et s'élancer de nouveau vers moi avant que quelqu'un ne referme la portière, me plongeant dans le noir absolu. Quinn nous rattrape, car je l'entends donner des coups de poing incessants sur le véhicule qui démarre en trombe. Quand Gordon accélère, Quinn pousse un cri perçant – de rage, de douleur et de frustration –, que je n'oublierai probablement jamais.

Je roule sur le dos et essaie de hurler, mais je n'en ai plus la force, et surtout je suis toujours sous le choc par rapport à ce que je viens de découvrir, quelques minutes plus tôt.

*Q, Quinn... Une seule et même personne.*

Il n'y a plus aucun doute, ma vie, c'est vraiment de la merde. *De la merde.*

# Chapitre 38

## MONTAGE

Quinn

J'ouvre les yeux et croise plusieurs regards, certains inquiets, d'autres curieux.

Une douleur fulgurante me traverse la tête avant de se propager vers mes côtes et mon poing, et j'ai un goût de sang dans ma bouche. Je déglutis péniblement et referme brièvement les yeux avant de les rouvrir. Quelqu'un déclare qu'il faut vite appeler une ambulance. Quelqu'un d'autre se penche vers moi et brandit son téléphone au-dessus de mon visage pour prendre une photo.

Une voiture s'arrête alors non loin de moi dans un crissement de freins qui me vrille les oreilles. Des portières claquent et des pas précipités résonnent sur la chaussée. Une voix que je reconnais m'appelle, encore et encore.

Je me redresse sur un coude puis regarde autour de moi, et c'est à ce moment que le souvenir de ce qui vient de se passer me revient aussi clairement que brusquement.

*Putain... Merde, merde, merde, merde !*

*Meeeeerde !*

# Chapitre 39

## C'EST DANS LA BOÎTE... OU PAS.

Lucky

*Q est Quinn...*

*Quinn est Q...*

Je n'arrive toujours pas à me remettre du choc, et pour la énième fois, la réalité me frappe douloureusement de plein fouet.

Comment ai-je pu être aussi stupide, aussi aveugle ? Mon cerveau m'envoyait des signaux, et moi, bécasse que je suis, les ignorais superbement alors que c'était évident !

Je pensais être tombée amoureuse de deux hommes. Tu parles ! En fait, je me suis bêtement laissé séduire par un seul et même sociopathe. Je dois, moi aussi, être mentalement instable, et je vais devoir apprendre à vivre avec cette révélation. Enfin, je ne sais même pas si j'aurai le temps de me faire à cette idée, car ma vie semble assez compromise en ce moment.

Le sac en toile qu'on m'a mis sur la tête commence à m'étouffer et le ruban adhésif collé sur ma bouche n'arrange rien. J'ignore combien de temps s'est écoulé depuis mon enlèvement. Un jour, deux jours ? Mon ventre gronde de faim, répondant en partie à mon interrogation.

Si je n'étais pas encore ébranlée par l'histoire de Q et Quinn, ma peur aurait pris le dessus bien plus vite et j'aurais peut-être même lâché le morceau. Clayton a pensé à tout, absolument à tout, et dans les moindres détails.

Les pas que j'entends aller et venir... Mes pieds et poings liés... Le sac qu'on va sûrement me retirer brusquement avant de m'aveugler avec une lumière pour me déstabiliser... J'ai l'impression d'être dans un mauvais film policier si bien que j'ai envie de rire, sauf que, si je fais ça, je vais probablement mourir étouffée.

*Putain de ruban adhésif !*

Je dois garder les idées claires.

*Essaie de respirer, Elyse. La peur et l'angoisse finiront par te submerger tôt ou tard, pas la peine d'accélérer le processus.*

Clayton va tout faire pour que je lui révèle la cachette de Petra. Et, comme je compte rester muette comme une tombe, il...

— Alors, ma petite Lucky, tu m'as bien fait cavalier, commente l'intéressé soudainement.

L'instant d'après, on me retire le sac ; cela rabat mes cheveux sur mon visage. Clignant des paupières, je regarde autour de moi pour essayer de me repérer. Déjà, je sais avec certitude que je ne suis pas retenue prisonnière dans le donjon d'un château fort au fin fond de la Chine.

Il fait sombre. Les carreaux des petites fenêtres rectangulaires sont opaques. On est dans un sous-sol, dans une petite pièce dégueulasse. Au loin, du hip-hop bourdonne à plein régime.

Juste au-dessus de mon visage, une ampoule projetant une forte lumière se balance légèrement sur un câble électrique, et derrière je distingue la silhouette de Clay, assis sur une chaise. Je plisse les yeux puis nos regards se croisent, et je vois comme des flammes briller au fond de ses iris qui ont la même couleur que les miens.

J'esquisse une moue de dégoût en haussant les épaules.

Clay se lamente en secouant la tête :

— Quoi, c'est tout ! Après avoir passé six semaines à te chercher partout ? Je l'observe, peinant à croire qu'il soit vraiment vexé.

— Je vois néanmoins que tu t'es bien amusée. Tu as retrouvé du boulot, et c'est bien, tu es restée dans la même branche. Si seulement tu avais bossé avec autant d'entrain à La Villa...

J'affiche une expression d'ennui profond, car c'est le seul moyen que je trouve pour qu'on m'enlève rapidement le ruban adhésif. Ma tactique finit par payer, car Clayton claque des doigts, et une seconde après un homme apparaît dans mon champ de vision.

Earl.

Il s'avance vers moi, visiblement ravi de la situation.

— Je t'avais dit que tu finirais par avoir des ennuis, sale petite pute, marmonne-t-il en retirant l'adhésif d'un geste sec, m'arrachant un halètement de douleur.

— Non, toi, tu n'as cessé de me répéter que je finirai ma vie en criant, seule et couverte de sang. Et, pour le moment, je ne crie pas, je ne suis ni seule ni couverte de sang. Ah, et je ne suis pas morte non plus que je sache.



— C'est ce qu'on va...

Clay souffle :

— Ça suffit, Earl !

Earl fait aussitôt un pas sur le côté.

Clayton reporte son attention sur moi en me lançant un sourire sournois.

Il me demande :

— Tu as quelque chose à me dire ?

Je lui lance, pour commencer :

— Va te faire foutre !

— Ah, bon, je pense que je ne le mérite pas, glousse-t-il. Ça fait quoi, sept ans que tu rêvais de me le balancer en face, hein ?

— Jamais je ne te dirai où elle est, tu m'entends ! hurlé-je. *Jamais !*

— Oui, je sais, réplique Clayton. Mais je finirai bien par la trouver. Tu sais que je suis quelqu'un de patient. Ça me prendra le temps qu'il faut, mais je la ramènerai à la maison.

Il se penche alors en avant, appuyant ses coudes sur ses genoux.

— Je veux juste qu'on redevienne une famille, Lucky, ajoute-t-il. Où est le mal dans tout ça, hein ?

— Tu te fous de moi, Clay ! J'ai peut-être une araignée au plafond, mais je n'ai pas encore complètement perdu l'esprit.

— Tu es sûre de toi, ma chérie ? Vu tout ce que j'ai lu dans la presse, il me semble que tu as hérité de la folie de ta mère.

— Non ! Elle n'était pas folle, c'est toi qui l'as rendue dans cet état !

— Moi ? Je l'ai traitée comme une reine, je l'ai couverte de cadeaux, et elle, qu'est-ce qu'elle a fait pour me remercier ? Elle s'est tapé cet abruti dans mon dos, déclare-t-il en désignant Earl d'un geste de la main.

Celui-ci émet un grognement en croisant les bras, mais Clay l'ignore, me fixant toujours du regard.

Je lui fais remarquer :

— Tu es vraiment dérangé.

Il pousse un soupir puis se laisse aller contre le dossier de sa chaise en calant négligemment une cheville sur le genou de l'autre jambe.

— Ridge ne méritait pas ce que tu lui as fait.

Sa déclaration déclenche en moi un mélange de peur et de colère.

— Il a essayé de me violer. Avec ton accord.

— Voyons, voyons, tu devrais réfléchir à deux fois avant de porter des accusations calomnieuses, Lucky. Personne ne t'a forcée à descendre dans mon

bureau. Tu es comme ta mère, tu pensais me la mettre à l'envers alors que je savais ce que tu mijotais dès le début.

— Si tu savais vraiment tout, comme tu le prétends, tu aurais pu te douter de ce qui arriverait à ton molosse, rétorqué-je.

Il s'énerve :

— Fais gaffe à ce que tu dis. Cet homme était un vétéran qui a fièrement servi son pays. Il ne méritait pas de finir carbonisé dans un incendie provoqué par une petite catin !

J'écarquille les yeux, surprise par la révélation que je viens d'avoir.

Je murmure :

— Je n'y crois pas, tu l'aimais vraiment. Il était quoi pour toi ? Le fils que tu n'as jamais eu ? En revanche, ta fille, la chair de ta chair, ça ne te gênait pas de vendre son corps au plus offrant et de la traiter comme un vulgaire morceau de viande, hein ?

— Tu étais nourrie et logée et...

— Et sous constante surveillance rapprochée, quand je n'étais pas obligée de coucher avec un client ! Oui, j'ai vraiment eu la chance de grandir dans un foyer plein d'amour.

— Bon, Lucky, ceci n'est pas un de ces instants de complicité père/fille, annonce-t-il en plongeant une main dans la poche intérieure de sa veste avant d'en ressortir une feuille pliée en deux.

— Ça, annonce-t-il en brandissant le document devant son visage, c'est le mandat d'arrêt délivré en ton nom par le juge Trolley. Tu te souviens du juge Trolley ? Tu lui as fait, petite, une gâterie pour son dernier anniversaire. Je dois donc t'arrêter, et te ramener à Getty Falls où tu seras inculpée pour meurtre.

Sentant mon courage vaciller, je lève le menton avec un air de défi.

— Vraiment ? Je pense que les autorités locales auront leur mot à dire lorsqu'elles verront un minable petit shérif de Californie essayer de me ramener, menottée, jusqu'à Getty Falls.

— Tu penses vraiment que je suis si con que ça ? J'ai un avion privé qui nous attend. Tu seras derrière les barreaux avant la fin de la journée. Et pendant que tu croupiras dans ta cellule, je continuerai à chercher ma petite Petra.

Entendre son prénom sortir de sa bouche me fait tressaillir sur ma chaise.

— Clay, il y a des tas de filles qui, malheureusement, seraient emballées par ta proposition alléchante. Pourquoi elle ? Pourquoi ne peux-tu pas la laisser tranquille ?

— Parce qu'elle est à moi ! s'exclame-t-il en se levant d'un bond.

Il ne va pas renoncer, non. Il va la chercher et lorsqu'il l'aura trouvée...

— J'ai du fric et il est à toi si tu me promets de la laisser tranquille. Je sais les projets que tu as pour elle, tu veux en faire une de tes pouliches, n'est-ce pas ? Ça veut dire que tu as déjà estimé sa valeur. Quel est ton prix, Clay ?

— Tu comptes me payer comment ? Tu ne crois pas que c'est l'autre gosse de riche qui va le faire pour toi, j'espère. Et puis, même si j'acceptais ton offre, je ne pense pas qu'il soit en mesure d'honorer sa partie du deal. Il a déjà assez de problèmes comme ça, le pauvre.

Mon cœur se contracte dans ma poitrine.

— Comment ça ? De quoi est-ce que tu parles ?

— Ah, mais oui, c'est vrai..., opine-t-il en tapotant sa lèvre inférieure de l'index. Tu n'es pas au courant des dernières nouvelles. Earl, allume l'ordinateur portable. Montre à Lucky ce qu'elle a loupé. Tu es devenue une star, ma chérie.

Il prend quelques secondes pour lire le mandat d'arrêt qu'il tient toujours dans sa main avant d'enchaîner :

— Je devrais peut-être changer mes plans, étant donné ta nouvelle notoriété, tu pourrais me rapporter un paquet de...

Je répète, excédée et angoissée à la fois :

— De quoi est-ce que tu parles ?

Earl pose alors une chaise devant moi et installe un ordinateur portable sur l'assise. Il me jette un regard plein de mépris puis appuie sur un bouton du clavier et se redresse, croisant de nouveau les bras.

Une image apparaît alors sur l'écran. Il s'agit d'une vidéo d'assez mauvaise qualité. La personne qui filme doit être cachée derrière un rideau, je pense, et sa main qui tient la caméra tremble constamment. Il zoome sur un couple qui entre dans la pièce – une chambre –, et je reconnais immédiatement Maxwell Blackwood. L'enregistrement doit dater, car Blackwood senior est encore très jeune.

Le plan s'élargit, et je vois deux hommes, à moitié dévêtus, allongés sur le lit. L'expression qu'ils arborent m'est tristement familière. Maxwell murmure alors quelque chose à l'oreille de la jeune femme qu'il tient par la taille puis tourne les talons. Elle se met à pleurer et l'attrape par le bras, mais il la repousse et la force à reculer vers le lit. Comme elle essaie de se débattre, il retire une paire de menottes de la poche arrière de son pantalon, passe un anneau autour du poignet de la femme, et attache l'autre extrémité à la tête de lit.

— Tu dois honorer ta promesse, Adele. Franchement, tu me déçois énormément, dit Maxwell.

Il se retourne pour quitter la chambre. Les deux hommes se lèvent du lit et se rapprochent de la dénommée Adele.

*Adele... La mère de Quinn.*

L'écran de l'ordinateur s'assombrit quelques secondes puis une autre scène s'affiche. C'est encore la mère de Quinn avec pas moins de... Un, deux, trois... six hommes.

*Quelle horreur !*

La vidéo suivante met en scène Maxwell, vêtu d'un costume impeccable, et Adele, portant une chemise de nuit. Ils sont tous les deux assis sur un canapé. Étant donné l'angle de vue, la personne qui filme est encore cachée derrière un rideau. Maxwell est en train de murmurer quelque chose à Adele qui sanglote en hochant la tête. Au bout d'une minute, l'homme fait signe à quelqu'un et une troisième personne, une femme, apparaît à l'écran et tend un flacon de... de cachets à Maxwell. La femme se retourne et mon cœur manque un battement en voyant son visage.

C'est Delilah Blackwood, la belle-mère de Quinn.

Maxwell continue de parler à Adele tout en lui caressant le dos. La vidéo est alors accélérée jusqu'au moment où Maxwell pose le flacon sur la table basse devant eux puis embrasse sa femme sur le front. Celle-ci se lève et se dirige vers la commode en arrière-plan avant de revenir s'asseoir à côté de son mari, tenant une pochette noire dans la main.

— Tu as fait le bon choix Adele, c'est pour la bonne cause, annonce-t-il en lui prenant son autre main et la lui tapotant affectueusement.

Il se lève à son tour et quitte la pièce. Adele se saisit alors du flacon de pilules, le vide dans sa paume et avale tous les cachets à l'aide d'un grand verre d'eau. D'un geste mal assuré, elle ouvre alors la pochette noire et en sort un pistolet.

*Non !*

La caméra vacille.

On entend la voix d'un jeune garçon :

— Maman ? Adele tourne lentement la tête en direction de cette voix tout en portant le pistolet à sa tempe.

La caméra tombe alors sur un tapis dans un bruit sourd. On voit furtivement des pieds, avant que ceux-ci disparaissent du cadre.

— Non, maman, non !

Hors caméra, un tir résonne suivi de cris qui me déchirent littéralement l'âme.

Des larmes se mettent à couler le long de mes joues et j'étouffe un sanglot. Derrière moi, j'entends Earl glousser bruyamment.

L'écran se noircit de nouveau et une nouvelle scène s'affiche.

C'est Quinn, cette fois-ci. Il est assis dans un canapé et doit avoir une vingtaine d'années à tout casser. Dans le coin bas de l'écran, on distingue l'épaule d'une femme qui lui pose un tas de questions sur... son état mental.

*Sa psy.*

Les réponses de Quinn sont monosyllabiques, et ici et là, il plonge son regard dans l'objectif de la caméra, avec un petit sourire en coin. Ils discutent un long moment, puis la femme se lève et...

Elle commence à se déshabiller, obéissant aux ordres que lui donne Quinn. Elle s'avance vers lui avant de s'agenouiller entre ses jambes écartées puis commence à lui faire une fellation.

Durant l'acte, le regard de Quinn est braqué sur la caméra. L'enregistrement s'accélère de nouveau et s'arrête sur une plaque fixée sur une porte.

« *Adriana Nathanson* »

Je pensais avoir tout vu, mais la scène suivante fait monter du plus profond de moi une violente nausée.

Quinn et sa belle-mère en train de...

Je ravale péniblement la bile amère qui envahit ma bouche, incapable de détourner le regard.

Quinn et Mme Blackwood sont en train de... de *le* faire. Parfois seuls, parfois avec d'autres personnes...

Un nouvel enregistrement apparaît alors à l'écran. C'est un reportage dans le cadre d'un journal télévisé datant d'il y a deux jours. On y voit Maxwell et Delilah, à une soirée de gala, l'air dépité, tandis que des vidéos, comme celles que je viens de voir à l'instant, sont projetées derrière eux, sur un écran géant. Plusieurs de leurs proches sont interviewés tour à tour. Le maire de la ville fait une déclaration officielle au sujet de ce qu'il qualifie de « scandale du siècle ». Puis, encore quelques passages des enregistrements sont montrés. On voit ensuite Maxwell et Delilah, menottés tous les deux, se faire escorter au commissariat de police et Quinn, qui les suit. Lui n'a pas de menottes et son regard est vide, dénué de toute émotion. Des images de Q masqué et de Q sans masque, avec plein de femmes différentes, s'enchaînent alors. Il y a même une capture d'écran avec moi, les yeux bandés.

*C'était donc pour ça qu'il insistait tant sur le bandeau, par peur que je le reconnaisse.*

Un nouveau flot de larmes embue mes yeux et je ressens une trahison, et une humiliation déchirante monter en moi. La journaliste clôt le sujet et un titre

apparaît à l'écran, derrière elle :

« *Entre meurtres, mensonges et trahisons : la chute des Blackwood* »

Earl rabat le couvercle de l'ordinateur, son sourire satisfait toujours accroché à ses lèvres, ce qui creuse encore plus le vide en moi, détruisant le peu d'espoir qu'il me reste.

— Quel homme, ce Quinn Blackwood, dit Clay. Et quelle famille, surtout. Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre. Le fric et le pouvoir...

— Il l'a fait pour sa mère, chuchoté-je.

*Pourquoi est-ce que je le défends ? !*

— C'est un taré. Et s'il n'est pas en prison, c'est grâce à tout son fric. Mais je vois que tu tiens à lui, intéressant...

Clay me détaille, une lueur de malice danse dans ses yeux.

— Tu as sûrement tiré ton épingle du jeu, toi aussi, c'est quoi, exactement ? s'enquiert-il. Et ne me mens pas. Tu as parlé d'argent tout à l'heure...

— Oui, huit cent mille dollars. Ils sont à toi si tu me relâches et si tu me promets de laisser Petra tranquille, là où elle est.

— Elle ment, marmonne Earl.

— Je peux aussi prendre le fric *et* poursuivre mes recherches, qu'est-ce qui m'en empêcherait ?

— Que je te donne la moitié du fric, là, tout de suite, et le reste petit à petit, cent mille dollars tous les neuf mois, par exemple.

Clay sourit en secouant la tête.

— Tu es une petite maligne, toi, commente-t-il. Tu penses vraiment que je lâcherai l'affaire une fois qu'elle aura dix-huit ans ?

— Réfléchis un peu, Clay. Tu gagnes quoi, – un demi-million par an – oui, j'ai vu les comptes de La Villa –, avec toutes tes filles. Moi, je te propose huit cent mille dollars pour juste *une* fille.

— Et ma maison, mon héritage familial que tu as *brûlé*, on en parle de ça ? Et Ridge ?

Je lui réponds :

— Pour La Villa, tu vas récupérer un gros chèque de l'assurance. Pour ce qui est de Ridge, le médecin légiste a conclu à la mort accidentelle. Tu pourras utiliser l'argent pour organiser une cérémonie en sa mémoire.

Il s'avance et me saisit le menton, me forçant ainsi à le regarder. Il est en pétard. Maintenant, tout va se jouer pour moi. Et Petra.

— Tu as pensé à tout, hein ? souffle-t-il en se penchant vers moi. Tu mérites une bonne correction, mais, heureusement pour toi, l'inceste, ce n'est pas mon

délire.

Je reste silencieuse et attends qu'il se calme un peu en espérant qu'il accepte ma proposition.

— Où est le pognon ? demande-t-il après quelques minutes.

— Je ne te dirai rien tant qu'on n'aura pas trouvé un accord.

Il fronce les sourcils puis tend le mandat d'arrêt à Earl.

— Toi et moi, on va aller chercher ce putain de fric, m'annonce-t-il. Earl va rester ici et si on n'est pas de retour dans deux heures, il va diffuser le mandat d'arrêt, n'est-ce pas mon cher Earl ?

— Avec grand plaisir, rétorque Earl en rangeant le bout de papier dans sa poche.

Clay me détache et je me lève avant d'étirer mes membres engourdis en regardant autour de moi. Je ne vois pas mes affaires et je m'aperçois alors que je suis en chaussettes.

— Je peux au moins récupérer mes bottes ?

— Je ne sais pas où elles sont, réplique Clay en haussant les épaules. Et puis, je préfère que tu restes comme ça, je me méfie de toi.

On monte un escalier grinçant puis on pénètre dans un appartement lugubre. J'ignore si quelqu'un habite ici, mais si c'est le cas, j'espère que tous ses vaccins sont à jour. Il y a un canapé délabré contre le mur, des taches et des trous dans la moquette, et le sol est jonché de bouteilles de bière vides, de cartons de pizzas et de mégots de cigarettes. Dans un coin de la pièce, il y a un frigo bien amoché dont la porte, ouverte, menace de tomber d'un moment à l'autre.

Je suis sur le point de demander à qui est cet endroit lorsqu'un homme maigre comme un clou apparaît sur le seuil de la porte de ce qui doit être une chambre à coucher. Ses yeux sont injectés de sang et il a des marques de piqûres le long de ses avant-bras. Clayton lui tend un billet de cent dollars et l'homme s'en saisit d'un geste vif.

— On fait comme on a dit, et si tout se passe comme prévu, tu auras le reste à mon retour.

Le junkie hoche vivement la tête puis retourne dans sa chambre. Je vois que c'est lui qui a récupéré mes bottes, car elles sont au pied de son lit. Elles sont de marque et doivent coûter assez cher, et s'il a aussi mon sac et mon téléphone, il aura de quoi se payer sa came pendant un petit moment. Je décide de ne pas insister auprès de Clay pour mes bottes et le suis en silence.

Dehors, deux de ses hommes montent la garde dans le couloir et deux autres devant l'escalier qu'on emprunte. On traverse un dédale de couloirs puis on

descend des marches avant de se retrouver dans une petite ruelle où un van est garé, différent de celui qu'il a utilisé pour m'enlever. Ça fait deux jours qu'il m'a enlevée, et je me demande si quelqu'un me cherche, si Quinn me cherche...

Tout ce que je viens d'apprendre sur lui... Je ne sais même pas quoi en penser. De toute façon, il est fort probable que je ne le revoie plus jamais. Alors bon...

Clay s'arrête quelques instants sur le trottoir et lorsque les phares du van s'allument, il me traîne vers le véhicule. Il tombe une pluie légère. Mes chaussettes sont trempées, mais je ne sens rien, j'ai le cerveau engourdi et je fonctionne sur pilote automatique.

Ce n'est pas le moment de faire une crise d'angoisse, je dois rester calme.

La portière du van s'ouvre et je suis poussée à l'intérieur de l'habitacle. Gordon s'installe à côté de moi, le regard plein de convoitise. Le van démarre, et comme les vitres sont teintées, j'ignore où on est et vers où on va. Si ça se trouve, Clayton est en train de faire un tour autour de l'immeuble pour brouiller les pistes.

Un mal de tête carabiné s'acharne à marteler mes tempes et des images de Quinn ne cessent de s'imposer à mon esprit avant que je les chasse péniblement, une à une. Je ne peux pas penser à lui, à ce qu'il a fait, à ce qu'il *m'a* fait, maintenant. J'y reviendrai le moment venu.

Perdue dans mes pensées, je ne remarque pas tout de suite que le van s'est arrêté. Le bruit du trafic me parvient comme un lointain ronronnement, et devant, j'entends Clay marmonner quelque chose dans un bruissement étrange. Je me tourne vers Gordon qui hausse un sourcil comme pour me dissuader de dire quoi que ce soit et pince mes lèvres en tournant la tête. Au même moment, la portière du van s'ouvre brusquement sur Clayton qui...

Qui tient une femme inconsciente dans ses bras.

Les battements de mon cœur s'accélèrent et je sens alors tout le mépris que j'éprouve pour cet homme, toute ma colère poindre de nouveau.

— C'est qui ? Qu'est-ce que tu lui as fait ? l'interrogé-je d'une petite voix que j'espérais plus forte et plus posée.

— Je te présente Colleen, déclare Clay en déposant la jeune femme à côté de Gordon. Elle a un rencard arrangé à l'autre bout de la ville dans quarante-cinq minutes. Ce n'est pas mignon, ça ?

— Qu'est-ce qu'elle fait ici alors ? Tu ne peux pas la kidnapper, elle ne t'a rien fait !

— Tu pensais vraiment que j'allais te laisser retourner à ton appartement, te donnant ainsi une chance de prévenir les flics ? Ou alors, tu pensais peut-être



qu'on allait monter ensemble et que les flics nous ouvriraient la porte en mode petit comité d'accueil ?

— Non, Clay, je te jure que...

— Le destin de Colleen est entre tes mains. Tu me donnes le fric, les huit cent mille dollars, et elle pourra aller à son rendez-vous, comme prévu. Si tu me roules dans la farine, en revanche...

Il incline sa tête sur le côté et détaille la femme allongée sur le sol de l'habitable avant d'ajouter :

— Bon, elle est un peu trop vieille, mais mes clients aiment bien les rousses.

Je le dévisage, bouche bée, et il me sourit avant de claquer la portière du van.

Dix minutes plus tard, le van s'arrête de nouveau et quelqu'un frappe sur la paroi qui sépare l'habitable de l'espace avant du véhicule. Gordon ouvre la portière et je constate qu'on est juste à côté de mon immeuble.

La petite fenêtre sur la paroi s'ouvre et Clay passe sa tête par celle-ci.

— Tu as dix minutes, Lucky. Colleen compte sur toi.

Je descends du véhicule et Clay démarre aussitôt, me laissant seule dans une ruelle sombre de Hell's Kitchen. En plus de celle de Petra, je détiens également la vie d'une parfaite inconnue entre mes mains.

Morte de peur, j'arrive devant l'immeuble et tape le code de sécurité. Une fois devant la porte de l'appartement, je pianote le deuxième code en retenant mon souffle. La porte s'ouvre et je remercie le ciel que Quinn n'ait pas eu ni le temps ni le réflexe de le changer. Je pense surtout qu'il a plus urgent à faire en ce moment...

Les pieds glacés, je me glisse furtivement dans l'appartement de l'homme visiblement dérangé dont je croyais être tombée amoureuse. Je monte dans la chambre. Les larmes dévalent le long de mes joues.

Je me concentre sur ce que j'ai à faire, j'attrape un sac et jette toutes les liasses de billets dedans. Je me saisis alors de la photo de ma mère et moi ainsi que des documents sur Petra et quitte ce maudit appartement. Je retourne à l'endroit où Clay m'a laissée. Le van apparaît au coin de la ruelle quelques minutes plus tard.

Clay descend du véhicule et s'empare du sac avant même que j'aie le temps de le lui tendre. Il tire sur la fermeture éclair et examine rapidement quelques liasses. Depuis l'habitable, j'entends des gémissements féminins, m'indiquant que la pauvre Colleen revient à elle.

L'air satisfait, Clay referme le sac et me fait signe de remonter dans le van avant de venir s'installer à côté de moi en claquant la portière derrière lui. On

roule pendant quelques minutes puis le van marque un nouvel arrêt, dans une petite rue calme. Gordon attrape Colleen et lorsqu'il sort du véhicule, des sirènes se mettent à hurler au loin avant de se rapprocher de nous.

Ni une ni deux, Clayton m'attire contre lui tout en cherchant quelque chose dans les poches de son pantalon. Je sais alors que c'est ma dernière chance de m'en tirer vivante. Ma sœur a besoin de moi, je peux finir derrière les barreaux, je m'en fiche, mais je veux juste m'assurer que ma sœur restera en sécurité.

Inspirant profondément, je mords le bras de Clay qu'il a enroulé autour de mes épaules jusqu'au sang.

Il hurle :

— Salope !

Je profite de sa surprise pour me libérer de son emprise et bondis hors du véhicule avant de me mettre à courir comme si j'avais le diable à mes trousses, ce qui est le cas en fait. Je m'engage dans une rue lorsque des sirènes retentissent juste derrière moi.

Quelqu'un s'exclame :

— FBI ! Plus un geste !

Essoufflée, je m'arrête net en levant les mains et attendant la prochaine consigne.

— Vous êtes Elyse Gilbert ?

Je tourne lentement la tête.

— O... oui.

Deux agents, un homme et une femme, s'avancent vers moi.

— Clayton Getty vous retenait-il contre votre volonté ?

— Oui... Où... Où sommes-nous ?

— Dans le Bronx. Vous pouvez baisser les mains, mademoiselle Gilbert. Vous n'êtes pas en état d'arrestation, mais vous devez nous suivre au poste pour répondre à quelques questions, révèle la femme.

— Vous... Vous ne m'arrêtez pas ?

La femme secoue la tête en s'approchant davantage.

— Vous allez bien ? me demande-t-elle.

Je suis en train de trembler comme une feuille et j'étouffe un rire sarcastique.

— Non, je ne vais pas bien, balbutié-je.

Elle me détaille de la tête aux pieds. Son regard s'attarde sur la bosse que je porte au front.

— On va s'occuper de vous, d'accord ? L'ambulance est là et quelqu'un va vous examiner.

Elle me fait signe d'approcher et je m'avance hésitante vers elle de quelques pas.

— Oh, vos amis sont là aussi, déclare l'autre agent en montrant du doigt une limousine garée plus loin dans la rue.

— Mes *amis* ?

— Oui, l'un d'eux a eu la bonne idée de glisser un mouchard dans l'argent, mouchard qui s'est activé quand vous avez mis les liasses dans le sac. C'est comme ça qu'on vous a retrouvée.

L'homme continue à m'expliquer des trucs, mais je ne l'écoute plus, les yeux rivés sur la limousine. La portière arrière s'ouvre et un homme que je n'ai jamais vu, portant un costume gris foncé, descend du véhicule, suivi de Fionnella. Une autre portière, de l'autre côté, s'ouvre et Quinn apparaît. Il contourne la voiture pour rejoindre l'homme et Fionnella. Nos regards se croisent et c'est comme si le temps s'était arrêté quelques instants. Ses cheveux sont ébouriffés, sa mâchoire est ombrée d'une barbe. Je décèle un mélange d'émotions tumultueuses dans ses yeux, de la peur, de l'angoisse, mais aussi de la détermination.

Il se précipite vers moi et je le regarde faire, immobile.

— Elyse ! Tu vas bien ? S'il te plaît, dis-moi que tu vas bien, marmonne-t-il d'une voix rugueuse.

Sa voix... Sa voix m'a tellement manqué, mais je refuse de l'écouter. Et je refuse de le voir. C'est au-dessus de mes forces, ça y est, j'ai atteint mes limites.

Je hurle en faisant un pas en arrière :

— Non !

— Il t'a fait du mal ? m'interroge-t-il en s'approchant, les bras tendus vers moi.

— Non... Non !

La vidéo que Clayton m'a montrée tourne en boucle dans ma tête et j'esquisse une moue de dégoût en reculant jusqu'à me retrouver dos au mur. Les deux agents du FBI nous regardent, Quinn et moi, tour à tour, l'air confus.

Quinn ou Q, je ne sais même plus. J'ignore à qui j'ai affaire aujourd'hui.

— Elyse, je t'en supplie, laisse-moi t'expliquer...

— Non ! Ne t'approche pas de moi.

Voyant mon désarroi, un des agents du FBI fait signe à Quinn de s'arrêter tandis que l'autre se tourne vers moi.

— Mademoiselle Gilbert...

Je l'interromps en désignant Quinn du doigt :

— Monsieur l'agent, je ne veux pas voir ces personnes ! Surtout pas lui !

Quinn, non, Q...

*Putain !*

Quinn écarquille les yeux en levant les mains au ciel.

— Elyse, Elyse, s'il te plaît, ne fais pas ça, écoute-moi. Elyse...

Mon angoisse augmente à mesure qu'il répète mon prénom.

— *Non* crié-je de toutes mes forces. Arrêtez-moi, jetez-moi en prison, mais ne laissez pas Quinn Blackwood m'approcher !

# Chapitre 40

## HAPPILY (N)EVER AFTER

Lucky

*Trois mois plus tard*

Accoudée à la clôture, un mug de café fumant à la main, je regarde le cheval et la cavalière, ma petite sœur, faire des tours rythmés de l'enclos. Petra est en parfaite osmose avec Winnie, sa toute nouvelle jument. Elle se débrouille vraiment très bien, comme une pro.

Je dois reconnaître que je n'avais pas prévu de passer mon samedi matin à devoir respirer l'odeur nauséabonde du crottin de cheval, mais je veux profiter de chaque instant avec ma petite sœur. Jamais je n'aurais cru avoir cette chance un jour...

À un moment, Winnie, rejette la tête en arrière et Petra éclate d'un rire enjoué. Je souris et ferme les yeux, me laissant gagner par son rire qui résonne telle une douce musique à mes oreilles.

Je suis tellement concentrée sur ma sœur que je n'entends même pas Doris et Paul, ses parents adoptifs, s'approcher. On échange un sourire complice avant de reporter notre attention sur Petra qui s'amuse comme une petite folle avec Winnie.

— Elle est vraiment très douée, constate Doris fièrement, brisant ainsi le silence agréable.

J'acquiesce sans quitter Petra des yeux :

— Oui, très.

Je l'observe encore quelques instants puis me tourne vers Doris et dis, la gorge nouée par l'émotion :

— Merci.

La vieille femme me serre le bras d'un geste affectueux et j'ajoute :

— Vraiment, merci pour tout ce que vous avez fait pour elle. Maintenant que

ce monstre est en prison, on peut enfin reprendre une vie normale.

Le monstre n'étant autre que Clayton Getty.

Il s'en est passé des choses entre le jour où le FBI lui est tombé dessus et celui de son incarcération. Comme il avait le bras long, très long même, il a essayé de faire jouer ses relations, rendant très difficile au FBI la tâche de monter un dossier solide contre lui. Finalement, c'est Rick Daniels, son bras droit, qui a précipité la chute de Clay.

Apparemment, le FBI surveillait la maison close depuis un petit moment, mais personne, pas même les forces de l'ordre locales, ne voulait aider à faire plonger Clayton. Et puis, quand Rick Daniels a remplacé Clay, il a rapidement pris goût au pouvoir et n'a plus voulu revenir en arrière. Quand il s'est fait serrer par le FBI, on lui a promis l'immunité à condition qu'il arrive à convaincre certaines personnes de témoigner contre Clay, ce qui a marqué le début de la fin du règne de mon cher *père*. Il a été condamné pour fraude, proxénétisme, chantage, kidnapping, j'en passe et des meilleures, si bien qu'il n'est pas près de revoir le jour de sitôt.

Pour ma part, le FBI a décidé de ne pas engager de poursuites à mon encontre après que je leur ai avoué ce qu'il s'était passé à La Villa, d'autant plus que Ridge Mathews n'avait en réalité rien du garçon prodige décrit par Clayton. Il a été renvoyé de l'armée pour manquement à l'honneur pour viol sur une mineure en Irak. De plus, étant donné que Clay a fait passer sa mort comme accidentelle, le FBI a accepté de ne pas aller creuser plus loin dans cette affaire en échange de mon témoignage. Le danger est donc derrière moi à présent, mais je vais devoir apprendre à vivre avec la mort de Ridge sur ma conscience. Cela dit, quand je regarde Petra depuis que je suis arrivée ici, à Vancouver, je me dis que j'ai fait de mauvais choix et des choses pas nettes pour de très bonnes raisons.

Ma sœur me fait un signe de la main, me sortant ainsi de mes pensées. Je lui fais coucou à mon tour en souriant, mes soucis s'effaçant peu à peu et laissant mon âme apaisée.

Petra fait trotter Winnie vers nous, et mon cœur se gonfle de joie en la voyant si heureuse et si épanouie.

— Tu es sûre que tu ne veux pas monter Winnie ? me demande Petra en approchant. Même pas avec moi ?

J'esquisse une moue faussement horrifiée en secouant la tête, et je réponds :

— Merci, non merci.

Je suis toujours en train de me remettre des trois chutes de la semaine dernière. En plus de mon derrière, mon ego, lui aussi, a pris un sacré coup.

Elle part d'un petit rire puis secoue les rênes de Winnie pour lui faire faire demi-tour avant de repartir au galop.

— Le petit déjeuner sera servi dans trente minutes, mesdemoiselles ! s'écrie Paul derrière elles.

D'une oreille distraite, j'écoute Paul et Doris essayer de se mettre d'accord sur quoi préparer pour le petit déjeuner, lorsque je sens mon téléphone vibrer dans ma poche. Mon estomac fait un bond, car je sais parfaitement qui appelle, mais je décide de ne pas répondre.

Bon, il est temps de changer mon numéro. Ça ne sera que la quatrième fois en trois mois. À chaque fois, il lui faut en moyenne une semaine pour découvrir mon nouveau numéro de téléphone. Peut-être que je ne devrais rien faire, après tout, c'est presque devenu comme un jeu entre nous. Tant pis pour le nouveau tournant que j'essaie de donner à ma vie.

Lorsque le téléphone se remet à vibrer, Doris me regarde d'un air inquiet.

— Tout va bien ?

J'opine de la tête ; elle n'insiste pas.

Après quelques minutes, on retourne vers la maison pour prendre le petit déjeuner dans la belle et grande cuisine baignée de soleil. Quand on a terminé de manger, j'aide à débarrasser la table, puis Doris et Paul montent au premier étage pour faire leur toilette tandis que je retourne dans ma chambre.

Je ferme la porte derrière moi et me laisse tomber sur le lit en sortant le portable de ma poche pour regarder les messages archivés. Il y en a quinze et j'ai reçu le premier il y a cinq jours, soit deux jours après avoir changé de numéro. En fait, je ne peux même pas appeler ça des messages, on dirait plutôt des extraits d'un journal intime, celui de Quinn.

Il n'insiste jamais pour me parler. Il partage des fragments de sa vie. Parfois, il m'appelle Lucky, d'autres fois Elly ou Elyse. En tout cas, il n'utilise plus les surnoms qui appartiennent à une époque révolue.

Quoi qu'il en soit, peu importe la façon dont il s'adresse à moi, chaque message apporte son lot d'informations.

Au début, je ne voulais en lire aucun. Ce qu'il a fait est impardonnable. Certes, je suis en partie responsable du pétrin dans lequel je me suis fourrée, mais Quinn – ou Q –, s'est bien fichu de moi. Machiavel aurait trouvé son maître avec eux ! Comment pourrais-je lui faire confiance après tout ce qui s'est passé ? Je ne peux pas être avec un homme en qui je n'ai *aucune* confiance.

Soudain, mon portable vibre dans ma main, et une enveloppe s'affiche sur l'écran. Envers et contre tout bon sens, j'appuie dessus.

*6 juillet*

Elyse,

Delilah a été condamnée aujourd'hui. Quant à Maxwell, il a été reconnu coupable d'homicide involontaire hier. La procureure est aux anges, car elle n'a plus besoin d'attendre que le divorce entre mon père et Delilah soit prononcé, elle peut obliger cette dernière à témoigner contre lui. D'ailleurs, elle a enfin reconnu avoir mis des benzodiazépines dans les antidépresseurs de ma mère pendant six mois environ, à l'époque où elle était encore son assistante. Et ce sont ces cachets que maman a pris ce jour-là, le jour où ma vie a basculé. Je devrais être content, ravi même, que justice soit enfin faite, mais je ne ressens rien, absolument rien. Même ma peine et ma douleur se sont envolées. Je suis toujours au bord du gouffre, mais ça va, je vais bien. Je vais bien.

Quinn

Je réprime un soupir et mon cœur se serre douloureusement dans ma poitrine. Je ferme le message, mais mon pouce se pose automatiquement sur l'avant-dernier SMS dont le contenu apparaît aussitôt sur l'écran...

*3 juillet*

Elly,

Je voulais que tu me voies tel que je suis, et tu m'as vu. Une partie de moi regrette que ce soit arrivé et espère que tu ne me pardonneras jamais.

Il l'a détruite pour satisfaire sa soif d'argent et de pouvoir, car apparemment, les milliards de dollars qu'il avait déjà et auxquels sont venus s'ajouter les trente milliards de l'héritage de la famille de ma mère ne lui suffisaient pas. Il faut croire que l'avidité ne connaît pas de limite. Tu sais qu'il m'a appelé depuis la prison, la semaine dernière ? Il voulait me voir et j'y suis allé. J'y suis allé pour lui dire pourquoi j'avais fait cela... Je ne voulais pas qu'il vive dans l'idée qu'il n'avait rien à se reprocher. Ça serait trop facile. Je me suis donc installé en face de lui et je lui ai dit que je voulais l'humilier de la pire manière qui soit, le pousser à mettre fin à ses jours comme il l'a fait avec maman, et que j'étais prêt à m'en charger, même s'il refusait de sauter le pas. Mais Elyse... J'aurais pu le tuer, oui, j'aurais pu, mais je n'en aurais jamais eu le courage, je pense. C'est pour ça qu'il est encore en vie. Ma mère est morte, mais pas lui. Mais bon, comme on dit : « Le bonheur est dans les petites choses. » J'ai tout de même détruit ce qui lui tenait le plus à cœur, le nom des Blackwood. Ça aussi, ça faisait partie de mon plan et j'ai eu raison de le faire. POUR LA BONNE CAUSE.

Quinn

Ces mots me transpercent, tels des coups de couteau à chaque lecture. J'ouvre le message d'avant...



*2 juillet*  
Lucky,

Tu savais que je voulais devenir cinéaste ? Non, je ne pense pas te l'avoir dit. Cette caméra... C'était ma toute première, un cadeau de maman. Enfin bref, on peut dire que j'ai quand même réussi à produire un véritable chef-d'œuvre, mais si je pouvais tout recommencer, je changerais sans hésiter une chose : le rôle principal féminin. Il n'était pas fait pour toi, je l'ai su bien avant que la force de ton amour me submerge brièvement. Je ne cesse de me repasser cet instant dans ma tête. Si je pouvais fuir ma misérable vie, c'est dans cet instant merveilleux que j'irais m'enfermer à jamais. Pardonne-moi.

Quinn

... Et celui d'avant aussi...

*1er juillet*  
Lucky,

J'ai vu une pub pour des gaufres et ça m'a fait penser à toi. Voilà, je voulais que tu le saches. Pardonne-moi. Pardonne-moi.

Quinn

C'est plus fort que moi, je n'arrive plus à m'arrêter.

*28 juin*  
Elly,

J'espère que tu ne vas pas refuser le cadeau que j'ai envoyé à Petra. J'ai entendu dire qu'elle adorait les chevaux et que c'est une cavalière très talentueuse. J'aurais bien aimé la rencontrer et apprendre à la connaître, dans une autre vie peut-être. Sauf que, il n'y a pas d'autre vie, je dois me contenter de celle-ci et de ce qu'elle est devenue. Garde la jument, fais-le pour ta sœur. S'il te plaît. Pardonne-moi.

Quinn

*26 juin*

Elyse,

C'est l'anniversaire de maman, elle aurait eu quarante-neuf ans aujourd'hui. Madame Harper, notre gouvernante, lui aurait fait un gâteau recouvert d'un glaçage rose et de jonquilles en sucre et ma mère aurait esquissé une grimace faussement contrariée en déclarant qu'elle n'avait plus huit ans, alors qu'au fond d'elle, elle aurait été ravie. Elle me manque... Tu me manques. Tu me manques Elyse.

Quinn

20 juin

Elly,

Je viens d'apprendre que Maxwell va peut-être s'en tirer. Il a le bras long. Je ne sais pas quoi ressentir par rapport à cette nouvelle. Je ne renoncerai pas à mon projet, il doit payer pour le mal qu'il a causé. Mais... Je souffre, je souffre comme jamais je n'ai souffert auparavant. Il l'a tuée. Il l'a tuée. J'ai essayé de la sauver, j'ai tout fait pour, mais elle m'a dit de la laisser partir. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Pourquoi ? Ça me fait mal, tellement mal.

Quinn

15 juin  
Lucky,

Je ne t'ai jamais dit quel âge j'avais. J'ai 28 ans.

Quinn

30 avril  
Elly,

*Le docteur Nathanson a été inculpé aujourd'hui et elle n'a plus le droit d'exercer. Mais selon moi, la prison n'est pas une punition suffisante pour elle. Elle a trahi ma mère, la femme qui était supposée être sa meilleure amie, car elle savait très bien ce que mon père lui faisait. Elle aurait pu la sauver, comme moi, sauf que, moi, je n'ai pas pu, car j'ai appris la vérité beaucoup trop tard, alors qu'elle, elle savait tout et a décidé de ne rien faire. Elle a mené maman à sa perte pour des raisons égoïstes. J'espère qu'elle ira brûler en Enfer.*

Quinn

Bouleversée, je pose le téléphone sur le matelas devant moi et m'allonge en essuyant du revers de la main les larmes qui coulent à flots le long de mes joues.

Pourquoi est-ce que je chiale encore ? C'est fini, tout est fini avec Quinn. Je ne veux plus avoir affaire à lui ! Je devrais balancer ce fichu portable à la poubelle, et ne pas m'en racheter un. Après tout, si je n'ai pas de téléphone, il ne pourra plus m'écrire. Rien qu'à cette idée, une nausée violente me prend et je me replie en position fœtale en fermant les yeux.

J'ignore combien de temps je reste comme ça, à m'admonester intérieurement, quand soudain j'entends un bruit de moteur qui s'approche de la ferme et je me lève d'un bond puis me dirige vers la fenêtre pour voir ce qui se passe.

La propriété se trouve dans une zone très reculée. Le panneau « propriété

privée, défense d'entrer » est situé à environ huit cents mètres de la demeure.

Sans surprise, je vois Paul sortir de la maison, muni de son fusil à pompe. Rien que la semaine dernière, il a fait peur à plusieurs personnes qui s'étaient « égarées » sur la propriété. Mais là, voyant un SUV noir s'approcher de la maison, je comprends qu'il ne s'agit pas d'un groupe de jeunes excités cherchant une aventure à raconter à leurs potes, non.

Le chauffeur ralentit lorsqu'il voit Paul s'avancer vers la bagnole. Ce dernier lui fait alors signe d'avancer et la voiture accélère de nouveau. Quand elle arrive à la hauteur de Paul, le chauffeur et lui échangent quelques mots par la vitre baissée. Paul hoche la tête puis lève le regard en direction de ma fenêtre quand la portière du véhicule s'ouvre laissant apparaître...

Fionnella.

Ni une ni deux, je me précipite hors de la chambre et descends les marches deux par deux. J'ouvre brusquement la porte d'entrée et vois que Fionnella est sous le porche, en train de discuter avec Paul.

— Tu n'es pas la bienvenue ici, Fionnella, soufflé-je entre les dents avant de me tourner vers Paul. Elle n'est pas la bienvenue ici !

— Oui, c'est ce que je lui ai dit, mais elle voulait l'entendre de ta bouche, réplique Paul.

— Dans ce cas, je le répète encore une fois, tu n'es pas...

Elle m'interrompt en levant la main :

— Cinq minutes, Lucky. C'est tout ce que je te demande.

— Non.

Elle pousse un soupir puis plonge la main dans sa poche et en ressort une enveloppe.

— J'ai quelque chose pour toi, de la part de Quinn, m'informe-t-elle en me tendant le pli.

— Je n'en veux pas. Il a déjà réussi à me manipuler pour que je garde la jument, mais c'est terminé, je ne veux plus rien savoir de lui.

Fionnella esquisse une petite moue puis se tourne vers Paul et une communication silencieuse semble s'établir entre eux, car il m'adresse un regard de soutien avant de retourner dans la maison. Je remarque alors Petra et Doris en train de nous observer par la fenêtre du salon. Je leur esquisse un sourire qui se veut rassurant, mais j'échoue misérablement, à en croire leurs expressions inquiètes.

— C'est ton argent, Lucky, m'informe Fionnella. Tu as travaillé dur pour ça. Ne le refuse pas à cause de ta fierté mal placée.

Une vague d'humiliation me balaie à ces mots.

— Merci de me le rappeler, marmonné-je en saisissant l'enveloppe de malheur.

Je l'ouvre et relis plusieurs fois le chèque qui se trouve à l'intérieur.

— C'est une blague ? Elle secoue la tête.

— Non, voilà les deux cent mille et le restant de la somme qui t'est due et les cinq millions qui correspondent aux dommages et intérêts.

Je m'emporte :

— Tu sais où il peut se les carrer ses dommages et intérêts ?

— Lucky...

— Non, je m'appelle Elyse. *E-lyse*. Bon, et qu'est-ce qu'il veut d'autre ? Je doute fortement que tu aies fait tout ce chemin juste pour me remettre le chèque, commenté-je en posant brusquement l'enveloppe sur le garde-fou du perron.

— Il veut te voir, mais il ne peut pas t'approcher à cause de la mesure d'éloignement que tu as demandée.

Elle plisse ses lèvres avant d'ajouter :

— Tu y es allée un peu fort avec ça, si tu veux mon avis.

— Je n'en veux pas de ton avis. Et je ne veux pas de cet argent.

Fionnella me détaille quelques instants avec insistance.

— Oui, je lui ai dit que tu n'en voudrais pas.

— Mais, bien évidemment, ça ne l'a pas empêché de me l'envoyer quand même !

— Il est comme ça, fait-elle remarquer.

— Oui, en effet, il pense que l'argent peut tout arranger, raillé-je.

— Non, selon lui, chaque problème à sa solution.

— Je ne suis pas un problème ! m'exclamé-je en levant les bras vers le ciel. Du moins, je ne suis pas *son* problème. Il ne peut plus agir comme bon lui semble, pas avec moi, c'est terminé. Comment vous m'avez retrouvée d'ailleurs ?

— Je suis pleine de ressources, tu dois le savoir, non ? Et puis, depuis que Getty moisit en prison, tu surveilles moins tes arrières. La preuve, il connaît ton dernier numéro de téléphone, n'est-ce pas ?

— Dans ce cas, je devrais peut-être me remettre en mode incognito. Prendre ce fric et disparaître, faire en sorte qu'il ne me retrouve jamais.

— Il te retrouvera toujours, Elyse. *Je* te retrouverai où que tu sois, si le boss me le demande, commente Fionnella.

— Je sais de qui il s'agit désormais, c'est plus la peine de l'appeler « le

boss ».

— Il n'est peut-être plus ton patron, mais il est toujours le mien.

— Pourquoi tu fais ça, Fionnella ? Pourquoi est-ce que tu l'aides encore ?

Elle tourne la tête pour observer les champs alentour pendant une bonne minute avant de reporter son attention sur moi.

— Parce qu'il a essayé de m'aider pour mon fils, répond-elle enfin. Michael souffrait d'un stress post-traumatique sévère lorsqu'il est revenu d'Afghanistan et il a été suivi par Adriana Nathanson. Tu as vu la vidéo, tu as vu comment elle « soignait » ses jeunes patients. Michael a fini par se suicider au bout d'un an.

— Oh, je suis désolée... ! m'exclamé-je avant de plaquer une main sur ma bouche.

Une ombre de douleur passe sur son visage, puis elle se recompose rapidement une expression neutre.

— Accepte l'argent, Elyse. Fais-le pour ta sœur. Je sais que tu as donné tout ce que tu as gagné à Petra.

— Ne prononce pas son nom, s'il te plaît, murmuré-je, toujours stupéfaite par sa révélation.

— Qu'est-ce que j'ai fait de si mal pour que tu réagisses comme ça envers moi ? m'interroge-t-elle, visiblement vexée. Hein, Lucky, dis-moi ? Tu as accepté le boulot, et moi, j'ai fait en sorte que tout se passe bien pour toi, pour que tu puisses, justement, faire le travail auquel tu as *postulé*.

— Tu savais qu'il était en train de jouer avec moi, avec Elyse. Lucky savait parfaitement à quoi s'attendre, mais Elyse n'a pas mérité ce qui lui est tombé sur le coin de la gueule. Elle n'a pas mérité qu'on se moque d'elle et qu'on joue avec ses sentiments.

— Oui, tu as raison. Il n'a jamais fait passer d'annonces dans le magazine du groupe jusqu'à cette dernière fois, et je savais que c'était une erreur.

Je dis d'un air choqué :

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Ce n'est pas à moi de m'excuser pour ses actes. Mais sans cela, tu ne l'aurais pas rencontré. Et tu ne serais pas dans un état pareil si tu n'éprouvais plus aucun sentiment à son égard. Enfin, sans lui, tu n'aurais pas réussi à fuir Clay aussi longtemps.

J'ironise en lui lançant un regard éloquent.

— Et donc, quoi ? Je devrais l'inviter à boire un café et le remercier ?

— Non. Au cas où tu l'aurais oublié, il n'a pas le droit de s'approcher de toi à moins de je-ne-sais-plus combien de mètres. Et puis, je doute qu'il soit en état

d'aller boire un café, comme tu dis, il est trop occupé à essayer de se foutre en l'air.

Je tressaille, comme si on venait de me verser un seau d'eau glacée sur la tête.

— De quoi est-ce que tu parles ? m'enquiers-je d'une petite voix.

Fionnella inspire profondément avant de répondre.

— C'était ça, son plan, Lucky. Faire tomber son père, sa belle-mère et sa psy avant d'en finir avec tout. Puis, tu es arrivée, tu lui as redonné espoir et goût à la vie, tu as même restauré sa foi en l'amour en lui donnant le tien. Je me trompe ?

J'ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort.

— Oui, tu lui as donné ton amour avant de le reprendre et disparaître.

J'écarquille les yeux.

*Non, elle n'est quand même pas...*

— Tu n'es quand même pas en train d'insinuer que tout ceci est de *ma* faute ?

Elle hausse les épaules.

— Écoute, l'amour va toujours de pair avec un certain nombre de responsabilités. Et que tu le veuilles ou non, Quinn a besoin de toi. C'est à toi qu'il lève chaque verre, ou chaque bouteille de whisky, plutôt, avant d'en boire une grosse gorgée, c'est ton nom qu'il hurle dans son sommeil agité.

Elle marque une petite pause, comme pour donner encore plus de gravité à ses propos, avant de reprendre :

— À toi de voir ce que tu comptes faire. Ou pas. Un jet privé t'attendra à l'aéroport de Vancouver jusqu'à demain midi, après quoi il s'en ira.

Sur ces paroles, elle tourne les talons avant de monter dans la voiture qui démarre. Elle disparaît rapidement au bout du chemin.

# Chapitre 41

## SYNCHROS

Quinn

Peut-être que mes faiblesses ne sont pas si terribles que ça, et peut-être que le gouffre n'est pas aussi profond que je ne le pense. Peut-être qu'elle sautera avec moi, peut-être qu'avec elle je survivrai à la chute. Peut-être même qu'elle me sauvera. Peut-être...

Peut-être...

Ou peut-être pas, car il est déjà trop tard pour moi.

Lucky

Je descends de la limousine et inspire profondément en levant la tête vers le gratte-ciel qui se dresse devant moi, et selon les dires de Fionnella, abrite l'appartement de Quinn. Je suis déjà allée dans pas mal de ses propriétés, si bien que j'ai arrêté de les compter. Cela dit, je ne suis jamais venue ici, dans cet immeuble chicos de l'Upper East Side qui semble destiné à être le théâtre de... Dieu sait quoi.

J'ignore encore ce qui m'a poussée à venir ici. Il faut dire que mon état d'esprit – pour lequel je ne trouve pas de mot qui pourrait le qualifier –, ne m'a pas laissé l'occasion d'étudier la question dans l'avion. Mais maintenant que je suis bel et bien là, devant l'imposante porte à tambour vitrée, une hésitation grandissante me cloue sur place.

En fait, je n'aurais jamais dû venir. J'aurais dû rester là où j'étais, ou encore mieux, j'aurais dû prendre la poudre d'escampette et disparaître définitivement. Mais d'un autre côté, je pense que je n'aurais pas pu vivre avec l'idée de ne pas être venue en aide à une personne qui en a clairement besoin après ce qui s'est passé entre nous.

L'avenue est assez déserte en ce lundi après-midi ; c'est du moins l'impression que j'en ai vu que personne ne m'a encore bombardée de questions et de flashes. Heureusement, j'ai fini par échapper à cette traque sans relâche lorsque j'ai quitté New York pour aller retrouver ma sœur à Vancouver.

Je réprime un frisson rien qu'en repensant à ce cauchemar. Avec Quinn, on a dû faire la une de tous les journaux. Je revois encore la photo de nous deux devant le *XNYC* et une autre, floutée, de Q et moi au lit. Ça ne m'étonnerait même pas qu'elles aient fait le tour du monde.

Le film de Quinn m'a humiliée, certes, mais j'ai fini par me faire à cette douloureuse vérité. Personne ne m'a forcée à faire ce que j'ai fait. J'étais parfaitement consciente de la délicatesse de la situation, et je ne peux donc m'en prendre qu'à moi-même. Fionnella a jugé nécessaire de me le rappeler hier, mais je n'avais pas besoin d'elle pour parvenir à cette conclusion. Ce qui me gêne, ce n'est pas le triste destin de Lucky, mais celui d'Elly plutôt. D'Elly et de son cœur brisé.

J'ai décidé d'accorder une journée à Quinn. Vingt-quatre heures, et pas une de plus. Je lui dois bien ça après qu'il a caché un traceur dans le sac de fric qui a permis de localiser Clayton. Ensuite, ce sera terminé. Je n'ai pas la force émotionnelle pour en supporter davantage. Ses mensonges me font encore l'effet d'un poison qui me détruit à petit feu.

Voyant les regards curieux que commencent à m'adresser les passants, je me redresse en rejetant mes épaules en arrière puis avance vers la porte à tambour.

*Quand il faut y aller, faut y aller.*

Le portier me salue d'un signe de la tête et le concierge ne m'interpelle même pas lorsque je me dirige directement vers l'ascenseur privé. Je rentre dans la cabine et regarde les portes se refermer sur moi.

Fionnella m'a donné les codes d'entrée de l'appartement et je compte bien les utiliser, car je crains que Quinn ne soit pas en mesure de m'accueillir. J'ai du mal à supporter cette idée.

Lorsque j'arrive devant la porte de l'appartement, je tape le code de sécurité et pénètre dans ce qui semble être un gigantesque salon. La pièce est plongée dans la pénombre si bien que je ne distingue pas grand-chose, mais je remarque que la clim est en marche, car il fait très froid.

Prenant mon courage à deux mains, j'essaie de prononcer le nom de Quinn, mais aucun son ne sort de ma bouche tellement je suis pétrifiée par la crainte de le trouver dans un très mauvais état.

J'attends quelques instants pour que mes yeux s'habituent à l'obscurité avant



de regarder autour de moi. Les immenses baies vitrées sont protégées par des panneaux spécialement conçus qui empêchent le moindre rayon de soleil d'entrer dans la vaste pièce, mais je distingue tout de même le décor minimaliste, pour ne pas dire aseptisé, de celle-ci.

Je décide de faire un tour du salon à la recherche de la télécommande qui contrôle les panneaux bloquant la lumière. Une fois l'appareil trouvé, je m'apprête à appuyer sur le bouton correspondant lorsque je perçois un bruissement derrière moi.

Un murmure rauque se fait alors entendre :

— Non.

*Quinn.*

Je me retourne en direction de la voix et aperçois une silhouette qui se découpe à l'entrée du couloir. Je me fige aussitôt, envahie d'une chaleur familière qui comble, comme pour me punir, le vide physique qui m'habite depuis plusieurs mois

*Allez, active-toi, tu ne vas pas rester plantée là, comme une statue au milieu de la pièce.*

— Ce n'était pas la peine de venir, Nella, déclare Quinn avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche. Je sais que tu t'inquiètes pour moi, mais je veux juste qu'on me laisse tranquille.

La gravité de sa voix et ses paroles teintées d'angoisse me font l'effet d'un couteau.

Je déglutis péniblement et fais un pas vers lui.

— Ce n'est pas Fionnella, Quinn. C'est moi.

Les quelques minutes qui suivent ma réponse, nous restons tous les deux immobiles, un silence planant lourdement entre nous, puis soudain, Quinn s'avance vers moi d'un pas mal assuré.

— Lumières, marmonne-t-il.

Comme le salon reste plongé dans le noir, il répète son ordre avec beaucoup plus de conviction.

— Lumières !

Aussitôt, une lumière diffuse éclaire le salon et je me rends compte que le décor n'est pas aussi minimaliste que je le pensais. La pièce vibre de couleurs chaudes : des tons différents, marron, gris clair, gris foncé... Peu importe.

Je reporte mon attention sur Quinn qui après s'être arrêté quelques secondes avance de nouveau vers moi, la démarche vacillante, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur le parquet luisant.

Ses cheveux noirs ébouriffés tombent sauvagement sur ses épaules. Son visage est dissimulé sous une barbe qui, étrangement, fait ressortir exclusivement le bleu brillant de ses yeux, lui donnant ainsi une sorte de beauté torturée. Même à travers sa barbe, je remarque ses joues creuses puis promène mon regard sur son corps, ce qui ne fait que confirmer mon doute. Il a perdu beaucoup de poids, car son tee-shirt et son jean semblent trop grands pour lui.

Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est la bouteille de whisky à moitié vide que j'aperçois dans sa main.

Il fait encore quelques pas dans ma direction, le liquide ambré clapotant contre les parois de la bouteille, avant de s'arrêter net en secouant la tête et fermant les yeux.

— Elyse... Tu es... Non.

L'instant d'après, il porte la fichue bouteille à ses lèvres et avale une grosse gorgée de whisky en rejetant brusquement la tête en arrière.

— Quinn...

Il m'interrompt d'un geste de la main, comme pour me repousser, et les yeux toujours clos, s'envoie une nouvelle rasade d'alcool dans le gosier.

— Pas réelle, bafouille-t-il en s'essuyant la bouche du dos de la main. Tu n'es... pas... réelle.

Il m'examine ensuite de la tête aux pieds avant que son regard vide ne croise le mien.

— Quinn... C'est moi. Je suis là, je suis réelle.

Il penche la tête sur le côté puis s'approche encore un peu plus de moi, jusqu'à ce que nos corps ne soient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Une virilité troublante émane toujours de lui, même si le Quinn qui se tient devant moi n'est plus que l'ombre de lui-même.

Le voyant ainsi, je réprime une plainte sinistre et sens mon cœur se briser encore plus qu'il ne l'est déjà. Il se brise à cause de l'enfance qu'on lui a cruellement volée, à cause du chemin qu'il a décidé d'emprunter pour se punir de ne pas avoir été en mesure de sauver sa mère qu'il aimait tant, mais surtout, à cause de ce qu'il est en train de se faire.

Maintenant qu'il est devant moi, je constate qu'il a les yeux rougis, ce qui ne fait qu'accentuer le bleu métallisé de ses pupilles.

*Ses yeux m'ont tellement manqué...*

Il s'enquiert d'une voix étouffée :

— Elyse ?

J'acquiesce de la tête, ma gorge soudainement nouée par un mélange

d'émotions aussi vives que contradictoires qui se bousculent en moi malgré mes tentatives de les étouffer. Quinn lève une main tremblante vers moi avant de la serrer en poing, ce qui ne diminue en rien les tremblements agitant son bras.

— S'il vous plaît, faites que ce ne soit pas un rêve, murmure-t-il. S'il vous plaît...

— Je suis là Quinn, c'est bien moi, Elyse.

Un frisson violent le parcourt alors, et je fais quelques pas en arrière, vers l'un des canapés, en lui intimant silencieusement l'ordre de me suivre. Il s'exécute, son regard ancré dans le mien et je sens bien qu'il meurt d'envie de me toucher, mais je ne suis pas prête pour ça. Pas encore.

— Tu voulais me voir, dis-je d'une voix douce. Je suis là. Mais si tu veux qu'on parle, tu vas devoir lâcher la bouteille.

— Non, je ne peux pas, réplique-t-il en secouant la tête.

— Si, Quinn, tu peux.

Pour toute réponse, il resserre les doigts autour du goulot de la bouteille, avant de lâcher dans un souffle :

— Non, c'est tout ce qu'il me reste, c'est le seul truc qui me fasse du bien... Tu ne peux pas me l'enlever.

C'est donc ça qu'il voulait dès le début, en finir avec... tout.

Il expire longuement et je suis à deux doigts de m'évanouir en sentant son haleine chargée de whisky. Il est vraiment en train de boire jusqu'à ce que mort s'ensuive.

D'un ton sec, je lui dis :

— Quinn, donne-moi cette bouteille !

— J'ai dit non ! rétorque-t-il du tac-au-tac. Très bien. Tu veux que je m'en aille alors ?

Comme il ne dit rien, je hausse les épaules en ajoutant :

— OK, tu as gagné, je m'en vais.

Je ne veux pas partir, mais il ne m'en laisse pas le choix. Je tourne les talons puis me dirige vers la porte. Aussitôt, il m'emboîte le pas pour venir se placer devant moi, au niveau de l'îlot central de la cuisine américaine.

Je m'arrête et pose mes mains sur les hanches en levant les yeux au ciel.

— Bon, et si tu posais ta jolie petite bouteille sur le comptoir ? Je peux préparer un truc à manger, je t'avoue que j'ai la dalle. Tu ne veux quand même pas que je meure de faim, n'est-ce pas ?

Quinn fronce les sourcils en gardant péniblement son équilibre.

— Non, bien sûr que non, répond-il. Mange, toi, je ne veux rien manger, moi.

Je secoue la tête d'un air contrit.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, lui fais-je savoir en poussant un tabouret vers lui avant de contourner l'îlot. Assieds-toi là pendant que je *nous* prépare un truc à manger. Tu voulais me voir, Quinn. Eh bien je suis là, mais je n'ai pas que ça à faire, j'ai une vie, tu sais ? Et il est hors de question qu'on ait une discussion pendant que tu es bourré comme un coing. La bouteille ou le repas, à toi de voir.

Il me détaille pendant quelques secondes puis finit par prendre place sur le tabouret, sans pour autant lâcher la bouteille.

Je pousse une profonde inspiration et m'affaire dans la spacieuse cuisine, ouvrant les placards et les tiroirs les uns après les autres. Je sors du frigo de quoi faire deux sandwiches et une salade de fruits. Quinn ne me lâche pas du regard pendant que je lave et prépare les fruits puis coupe les pains en deux avant de les garnir d'un peu de beurre et de quelques tranches de jambon. Lorsque je m'installe sur le tabouret à côté de lui, un frisson convulsif le secoue.

— Tu... Tu es là, chuchote-t-il.

Mon souffle s'étouffe dans ma gorge et je tends une main en lui faisant signe de me donner la bouteille.

— Oui, Quinn, je suis là.

Lentement, il relâche son emprise sur l'objet de la discorde que j'attrape aussitôt et le pose derrière moi, à l'autre bout de l'îlot. Je glisse ensuite une assiette vers lui et il tourne la tête. Je n'ai plus faim, j'ai déjà du mal à avaler ma salive, mais je prends résolument mon sandwich et mords dedans.

Quinn, lui, reste immobile, le regard droit devant lui.

Au bout de quelques instants, je retire quelques raisins du bol de la salade de fruits et en pose un contre ses lèvres qu'il ouvre. J'en profite pour lui glisser deux à trois grains dans la bouche. Il les mâche lentement, reportant son regard sur mon visage.

Contente de cette petite victoire, je reprends une autre bouchée de mon sandwich avant de porter le sien à sa bouche.

On mange en silence lorsque, tout à coup, son expression se crispe et il écarte ma main en faisant volte-face. Avant que je n'aie le temps de lui demander ce qui ne va pas, Quinn se précipite hors de la cuisine d'une foulée étonnamment souple et régulière.

Ni une ni deux, je me lance à sa poursuite.

— Quinn !

Il m'ignore et je le vois entrer dans une pièce au fond du couloir. Quand j'y

pénètre à mon tour, je constate que je suis dans sa chambre à coucher. Paniquée, je regarde autour de moi et remarque une porte au fond de la chambre. L'instant d'après, un horrible bruit de vomissement me parvient aux oreilles et ma gorge se noue.

*Merde.*

D'un pas rapide, j'avance vers ce qui doit être sa salle de bains lorsque, du coin de l'œil, j'aperçois un écran allumé fixé au mur. Je tourne la tête et ce que je vois me laisse bouche bée de stupeur.

L'image est sur pause : en bas, à gauche de l'écran, la date, et on m'y voit en train de dormir dans le loft de Hell's Kitchen. Je n'arrive pas à croire que Quinn a toujours cette vidéo et qu'il la regarde après tout ce temps.

Un son étranglé me sort de ma stupeur et j'entre dans la salle de bains où Quinn a la tête pratiquement dans les toilettes, en train de vider le contenu de son estomac en tremblant comme une feuille.

Aussitôt, je me saisis d'une serviette et la passe sous l'eau froide avant de lui essuyer tendrement le front perlé de sueur. Au contact du tissu humide, il émet un petit gémissement et ferme les yeux avant de redresser la tête non sans peine et se laisser tomber sur le côté pour s'appuyer contre le mur.

En proie à un désespoir total, je m'assieds par terre et me colle à lui.

Ne sachant pas trop quoi faire, je dis :

— Tu as besoin de quelque chose ? D'un geste faible, il attrape ma main et la plaque contre son estomac en la serrant fort.

— Reste, soupire-t-il.

Rejetant la tête en arrière, il prend quelques inspirations avant de se pencher de nouveau vers la cuvette pour vomir de plus belle.

J'ignore combien de temps ça dure, mais il ne s'arrête plus et son corps est agité de spasmes de plus en plus incontrôlables si bien qu'une vague de panique commence à m'envahir. Finalement, Fionnella ne m'a pas menti. Je pensais qu'elle avait un peu exagéré pour me faire culpabiliser et me convaincre plus facilement de venir ici, mais elle avait raison, Quinn est vraiment au plus mal, c'est une vraie loque, et en dépit de tout le mal qu'il m'a fait, je ne supporte pas de le voir ainsi.

J'attends que sa crise s'atténue puis me retourne rapidement chercher mon portable dans le salon. Je compose le numéro de Fionnella qui décroche quasi immédiatement.

— Que se passe-t-il ? demande-t-elle.

— Il n'arrête pas de vomir.

— Merde, je m'en doutais.

— De quoi ?

— Il fait un excès alcoolique.

— Hein ? Il doit aller à l'hôpital !

— Non, réplique Fionnella. Surveille-le, je te rappelle dans cinq minutes.

— Mais... !

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase, car elle raccroche aussitôt.

M'efforçant de ne pas céder à la panique, je retourne dans la salle de bains où Quinn est toujours en proie à la terrible crise de vomissement.

Heureusement, Fionnella me rappelle dans les minutes qui suivent.

— Le médecin devrait arriver d'ici une vingtaine de minutes.

— Tu es sûre que ce ne serait pas mieux de l'emmener à l'hôpital ? murmuré-je en retournant dans la chambre.

— Ça sera au docteur Hanley d'en juger. Évitions de servir sur un plateau d'argent un autre scoop à la presse sur Quinn Blackwood.

Elle marque un temps d'arrêt avant d'ajouter :

— Tu tiens le coup, Elyse ?

Je réponds sèchement :

— À ton avis ? Il est vraiment dans un sale état, Fionnella.

— Oui, je sais, c'est pour ça que je suis venue te chercher. Tu es ma dernière chance. *Sa dernière chance*, dit-elle d'une voix douce avant de raccrocher.

Une boule au ventre, je reviens dans la salle de bains et trouve Quinn allongé sur le sol. On dirait qu'il a perdu connaissance, mais je suis rassurée en constatant qu'il s'est tout simplement endormi.

Sachant que je n'arriverai pas à le traîner jusqu'au lit, je retourne chercher une couverture et quelques oreillers afin de rendre son couchage improvisé le plus confortable possible.

Le docteur arrive rapidement et je retiens mon souffle pendant qu'il l'examine.

— Il est sévèrement déshydraté, mais vous êtes arrivée juste à temps, conclut-il.

Un soulagement indescriptible s'empare de moi et les larmes me montent aux yeux.

L'homme se redresse et sort une boîte de médicaments de sa trousse puis me la tend.

— Donnez-lui deux cachets quand il se réveillera puis deux autres toutes les quatre heures. C'est pour qu'il se réhydrate plus vite. Inutile de dire qu'il doit

arrêter de consommer de l'alcool.

Avec un léger sourire ironique, il retire une carte de la poche de sa veste et la pose sur le lavabo.

— Appelez-moi s'il arrive quoi que ce soit.

J'opine de la tête et le raccompagne jusqu'à la porte avant de retourner auprès de Quinn qui dort d'un sommeil profond sous l'effet de l'alcool. Comme je n'arrive pas à me résoudre à le laisser seul, j'attrape une autre couverture et m'allonge sur le sol, à côté de lui.

— Elyse.

J'ouvre les yeux et rencontre le regard perçant de Quinn. Il a le teint grisâtre, mais semble aller un peu mieux.

— Je suis désolé, chuchote-t-il.

Je cligne des paupières, cherchant à refouler la myriade d'émotions qui montent en moi.

Non, il est encore trop tôt pour aborder ce sujet, je ne m'en sens pas la force.

Je demande d'un ton que j'espère posé :

— Comment te sens-tu ?

Il ferme les yeux puis les rouvre avant de répondre :

— Comme si un camion m'était passé dessus, mais je suis content que tu sois là. Je suis vraiment désolé.

Je ravale la boule douloureuse qui me serre la gorge et tente de me lever pour attraper les cachets posés sur le lavabo, mais aussitôt, Quinn me saisit le bras.

— Ne t'en va pas, Elyse, s'il te plaît. Tu dois me pardonner, tu...

— Je dois te donner ton médicament.

Il m'interroge, l'air sceptique :

— Quel médicament ?

— Comme tu n'arrêtais pas de vomir, j'ai fait venir ton médecin.

Visiblement gêné, il me relâche et se passe la main sur le visage.

— Merde.

— Ouais..., fis-je avec une petite moue en me levant.

Je remplis un verre d'eau pendant que Quinn se redresse en position assise. Quand je lui tends le verre et deux cachets, il les avale sans broncher puis pose le verre vide par terre. Il lève alors le regard vers moi et me dévisage de ses yeux bleus expressifs.

— Elyse, dis-moi ce que je dois faire pour que tu me pardonnes. Je ferais tout pour toi, tout.

— Dans ce cas, tu pourrais commencer par te lever, proposé-je. Ton chauffage au sol est top, mais dormir par terre n'est pas très agréable.

Il acquiesce puis se lève. J'attrape un oreiller au sol en lui faisant signe de me suivre dans la chambre. Il s'allonge dans le lit. Je rabats le drap sur lui, mais avant que j'aie le temps de me redresser, il me saisit de nouveau la main.

— Reste.

C'est bel et bien Quinn qui vient de parler, mais je sens la force de Q émaner de ce simple mot et un frisson me parcourt l'échine.

Comment ai-je fait pour vivre sans lui, sans cette connexion aussi particulière qu'unique qu'il y a entre nous ?

— Elyse... Reste, s'il te plaît, répète-t-il.

Le regard de désespoir qu'il me lance ne me laisse d'autre choix que de hocher la tête.

— Je veux bien rester dans la chambre, mais je ne dormirai pas avec toi, annoncé-je fermement.

Je sais bien que ma déclaration ne lui convient pas, cela dit, il desserre son emprise au bout de quelques secondes et je m'installe dans le fauteuil avec repose-pieds à côté du lit.

Quinn se tourne alors vers moi, une lueur intense dans ses pupilles.

— On peut parler ? demande-t-il d'un ton solennel. Tu m'as tellement manqué Elly... Tellement...

Il pousse un soupir avant d'enchaîner :

— J'ai besoin que tu me dises comment me faire pardonner. Je regrette tout ce que je t'ai fait endurer.

— On en discutera quand tu te sentiras mieux. Pour le moment, essaie de dormir. Je vais nous faire quelque chose à manger quand tu te réveilleras et ensuite on verra ce qu'on fait. OK ?

Un léger sourire fait frémir la commissure de ses lèvres.

— Tu penses toujours autant à la nourriture à ce que je vois, commente-t-il.

— Et toi, tu n'y penses plus du tout.

Son visage se ferme instantanément.

— Tu ne penses plus à rien quand tu n'as plus envie de vivre.

Sa réponse me tord l'estomac, mais je durcis mon regard.

— C'est pour ça que je suis là, pour te regarder foutre ta vie en l'air ?

Il reste muet puis inspire, comme si le seul fait de formuler une réponse lui était pénible, et il tend son bras vers moi. Je baisse les yeux sur sa main, mais ne l'attrape pas. On reste comme ça quelques instants, et quand il se rendort enfin,



je donne libre cours à mes larmes.

Perdue dans mes pensées, je le regarde dormir, rêver, je regarde sa poitrine se soulever par intermittence au rythme de sa respiration. Les sentiments que j'éprouve pour lui et dont je lui ai fait part il y a trois mois se heurtent à la peine et la détresse qu'il m'a causées.

J'ai dû m'endormir dans le fauteuil, car je sursaute, réveillée par le bruit désormais familier qui accompagne ses vomissements. Je bondis et me précipite vers la salle de bains. Quand je pousse la porte, je vois Quinn accroupi devant la cuvette des toilettes, et cette fois, sa crise dure beaucoup moins longtemps.

Une fois qu'il s'est vidé, il tire la chasse d'eau puis se déshabille et entre dans la douche italienne d'un pas lourd. Le voyant faire, je le suis et m'arrête devant la cabine spacieuse.

— Ça va ? Il hoche la tête en tentant visiblement de réprimer les frissons qui le secouent partout puis essaie de lever la poignée du mitigeur, mais sa main glisse et il manque de perdre l'équilibre. Sans même réfléchir, j'enlève mes vêtements ne gardant que ma petite culotte et mon haut à bretelles et le rejoins en veillant à garder une certaine distance entre nous. J'ignore s'il m'entend, car il ne réagit pas. Il appuie son front contre le carrelage et reste sans bouger, la respiration de plus en plus précipitée.

Je me penche en avant pour régler l'eau qui se met à ruisseler sur nous puis niche ma joue entre les omoplates de Quinn en serrant les bras autour de sa taille. Ses tremblements s'apaisent peu à peu et une vapeur s'élève lentement autour de nous. Je m'empare d'un gant de toilette et lui applique une dose généreuse de gel douche avant de le laver tendrement de la tête aux pieds.

Lorsque ma main gantée redescend vers son entrejambe, son sexe se dresse légèrement et quand je lève le regard vers lui, un petit sourire incurve ses lèvres. Je décide d'ignorer délibérément son excitation évidente et termine de le savonner avant de le rincer. Je coupe l'eau et son regard se pose sur mon haut trempé.

— Tu es mouillée.

— Oui, en effet.

J'attrape mon top et le fais passer par-dessus ma tête. Quinn baisse aussitôt les yeux sur ma poitrine. Un gémissement rauque lui échappe, mais il n'entreprend absolument rien, si bien que j'ignore si je dois en rire ou en pleurer.

— Tu... Tu ne portes pas de soutif, marmonne-t-il.

— J'étais assez pressée, tu sais, pour attraper l'avion, rétorqué-je en retirant ma petite culotte pour me laver rapidement à mon tour.

Je sors de la douche et prends une des serviettes accrochées au mur, mais lorsque je me tourne vers Quinn, mon attention se porte immédiatement sur son corps qui, malgré les changements qu'il a subis au cours de ces derniers mois, est toujours aussi sexy.

Nos regards se croisent et un éventail d'émotions traverse son visage.

— Je... Je ne voulais plus vivre... Pas sans...

Il marque une pause puis :

— Elyse...

*Non. Pas prête. Je ne suis pas prête pour ça.*

— Écoute, voilà ce qu'on va faire : tu vas prendre tes médocs et tu vas te remettre à manger pour reprendre des forces. Une fois que tu iras mieux, on pourra parler, mais je ne te promets rien de plus qu'une discussion, Quinn. Ça te va ?

Ses narines frémissent comme il prend une profonde inspiration.

— Oui. Elyse... Tu m'es devenue plus indispensable que l'air que je respire.

Je pince mes lèvres et pose mon regard sur son coude et sur les cicatrices presque invisibles que j'ai remarquées sous la douche.

— Si tu veux qu'on parle, dis-je, l'air que tu respirez est quand même assez important. Inutile d'en priver tes poumons.

Quinn esquisse une moue dubitative.

— OK.

— OK ? C'est tout ?

Les yeux rivés sur mes seins, il déclare :

— Oui, OK. Peut-on à présent sortir de cette putain de salle de bains et s'habiller avant que ma queue décide de prendre les choses en main ?

En effet, je constate qu'il est en pleine érection et ne peux réprimer un rire nerveux. Apparemment, les tendances alpha de Quinn ressortent petit à petit.

Je lui passe la serviette et il s'essuie avec des mouvements lents, mais réguliers. Je lui sors deux cachets de la boîte et il les avale avant de se diriger vers le dressing. Il enfle rapidement un short et me passe un de ses tee-shirts, puis sans dire un mot, il retourne s'allonger tandis que je prends place sur le fauteuil.

Quinn s'endort dès qu'il pose sa tête sur l'oreiller. J'en profite pour vérifier mes messages puis m'éclipse dans la cuisine pour passer un coup de fil à Vancouver afin de les prévenir que je suis bien arrivée et que probablement je vais rester ici un peu plus longtemps que prévu.

Quand je raccroche, je décide de préparer à manger et trouve plusieurs plats

cuisinés dans le frigo que je n'avais même pas remarqués. J'opte pour des pâtes que je réchauffe avec la sauce tomate avant de disposer le tout sur une assiette et de saupoudrer de parmesan. Je dépose ensuite le plat sur un plateau et retourne dans la chambre où je trouve Quinn réveillé, le regard fixé sur l'écran de télé toujours allumé. Il l'éteint dès qu'il me voit arriver et une expression confuse s'affiche sur son visage.

Je dis en posant le plateau sur ses genoux :

— Qu'y a-t-il ?

— Tu as vu ce que j'étais en train de regarder, répond-il en faisant un signe de tête vers la télé.

— Ouais.

— T'es fâchée ?

— Je ne sais pas, ça dépend.

— De quoi ?

— De la raison pour laquelle tu regardais cette vidéo, répliqué-je.

Il m'attrape le poignet et se met à caresser du pouce mon pouls erratique.

— J'avais besoin de te voir, murmure-t-il. J'ai besoin de te voir tout le temps. Tu vas sans doute me demander de m'en débarrasser, mais... Je ne peux pas.

Je ravale ma salive avec peine, une ridicule lueur d'espoir s'insinuant en moi.

— Pourquoi tu ne peux pas t'en débarrasser ?

— Parce que ça m'aide à... À ne pas renoncer définitivement à tout. C'est ce qui me garde en vie. Sans ça, sans toi, je ne suis plus rien. J'ai besoin de toi, Elyse.

— OK.

— OK ?

— C'est encore trop dur pour moi, Quinn.

La tristesse se lit sur son visage et il ferme brièvement les yeux.

— Ne me demande pas de la détruire, Elyse, s'il te plaît, m'implore-t-il. Je ne pourrai pas m'y résoudre.

— Tu peux la garder.

— Vraiment ? dit-il d'une voix plus audible.

— Oui, pour l'instant. Allez, mange.

Il s'exécute et vide l'assiette en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Je le débarrasse puis apporte deux autres cachets. J'attrape ensuite une couverture et m'installe dans le fauteuil pendant que Quinn allume la télé. On zappe d'une chaîne à l'autre avant de s'endormir pratiquement en même temps.

Au troisième jour, on s'est enlisés dans une routine assez étrange et je décide de m'installer dans la chambre d'amis. Quinn n'émet aucune objection, du moins pas verbalement, car la tension que je devine dans ses gestes me fait comprendre que ma décision ne lui plaît pas.

Vendredi matin, je suis réveillée par des coups discrets sur la porte de ma chambre.

Désorientée, j'ouvre brusquement les yeux puis me redresse dans le lit.

— Oui, entrez, balbutié-je en remettant un peu d'ordre dans mes cheveux.

L'instant d'après, la porte s'ouvre sur Quinn tenant un plateau dans les mains. Il est vêtu d'un tee-shirt et d'un jean et j'aperçois même une casquette fourrée dans la poche arrière de celui-ci.

Durant les derniers jours, il a vraiment repris du poil de la bête. J'ai l'impression de retrouver le Quinn qui m'a fait tourner la tête. Bon, il est encore un peu desséché, disons, mais mon corps répond toujours aussi instantanément à sa simple présence.

— Tu es sorti ? m'enquiers-je, surprise, tout en essayant de calmer les papillons dans mon ventre.

*Maintenant qu'il va mieux, je vais pouvoir retourner à Vancouver...*

Il hoche la tête et mon regard est soudain attiré par sa mâchoire carrée, rasée de près, par cette barbe, terriblement sexy, que j'ai sentie tant de fois avec délices sur ma peau...

— J'avais envie de bagels, déclare-t-il en brandissant le plateau. Je t'en ai pris un avec un supplément de fromage frais, comme tu les aimes.

Il attend que je me relève en position assise avant de poser le plateau sur le lit et s'installer en face de moi. L'odeur de pain frais emplît aussitôt mes narines en me faisant presque saliver, et Quinn me tend le bagel garni de fromage avec un petit sourire satisfait.

— Tiens, mange.

J'attrape le petit pain en me faisant la réflexion que le côté dominant de Quinn recommence à se manifester doucement, mais sûrement.

Je dévore le bagel et l'arrose avec le café et le jus d'orange. Quand j'ai terminé, Quinn se penche vers moi puis effleure ma lèvre inférieure de son pouce, faisant vibrer chaque parcelle de mon corps.

— Fromage frais, commente-t-il en me montrant la pulpe de son pouce avant de le lécher.

Une chaleur aussi intense qu'incontrôlable m'envahit. Je sais que je ne peux plus continuer à tourner autour du pot, repoussant le moment fatidique que je

crains tant.

Les nerfs en pelote, je vide ma tasse de café et la pose sur le plateau que Quinn soulève avant de le déposer par terre, au pied du lit. Lorsqu'il se redresse, il me dévisage de son regard métallique et je me racle nerveusement la gorge, essayant de traduire mes pensées en paroles sensées.

J'annonce :

— Bon, je pense qu'il faut qu'on parle de plusieurs trucs.

— Oui.

— Toute cette histoire avec Q... C'était bien plus qu'un simple film à tes yeux, n'est-ce pas ?

— Oui, marmonne-t-il en faisant une moue gênée.

— Pourquoi ?

— Maxwell et ses amis faisaient partie du groupe qui enchérissait pour ce genre de films. Le premier film était plutôt un appât. Maxwell est celui qui a enchéri le plus, non seulement pour le premier film de Q, mais pour tous ceux qui ont suivi. J'avais tellement envie de distribuer son fric à des œuvres de charité, sans parler de l'humiliation qui l'attendait quand il découvrirait le pot aux roses.

Mon cœur se serre dans ma poitrine, mais j'ignore la douleur que cela provoque en moi.

— OK... Je comprends le délire concernant Q et Lucky, je ne t'en veux même pas pour ça.

— Tant mieux, lâche-t-il en soupirant. Mais je veux quand même me racheter. S'il te plaît, Elyse...

— Je ne sais pas trop, Quinn...

Il opine de la tête, l'air résigné et je poursuis :

— Toi et Elyse, Sully et le boulot qu'il m'a proposé, le fait que j'ai travaillé à la Blackwood Tower... Est-ce que tu as...

— Non, m'interrompt-il. Tout ceci n'était qu'un pur hasard. C'est l'annonce que j'ai publiée dans le magazine qui a fait se croiser nos chemins. Le reste, je n'y suis pour rien. Tu as commencé à bosser dans le groupe Blackwood avant que tu ne me rencontres, enfin, que tu ne rencontres Q.

Malgré moi, je commence à me sentir rassurée.

Je l'interroge en plissant les yeux :

— Et quand on m'a expulsée de l'hôtel, tu y étais pour quelque chose ?

Il baisse la tête en serrant la mâchoire avant de recroiser mon regard.

— Oui, là, c'était moi. À partir du moment où tu as dit « oui » à Q, dans ma

tête, tu étais à moi, tu m'appartenais corps et âme, et il était hors de question que tu vives dans ce trou à rats. Je devais faire quelque chose.

— Et si je n'avais pas accepté ton aide ?

— J'aurais trouvé un moyen pour que tu le fasses. Écoute, j'ai beaucoup à me faire pardonner, mais je ne m'excuserai jamais d'être intervenu pour te mettre en sécurité.

Il marque un temps d'arrêt avant de reprendre :

— Tu n'imagines même pas à quel point je m'en veux de ne pas t'avoir dit la vérité pendant qu'il en était encore temps, avant que tu deviennes un dommage collatéral du merdier que j'ai créé. Ce que j'ai fait est impardonnable, je le sais, mais je suis parti tellement loin dans mon délire, dans ce jeu tordu que j'ai orchestré, que je n'ai plus su comment revenir en arrière.

J'arrive à sentir l'angoisse qui l'habite se répercuter en moi, et je pose ma main sur la sienne avant de la remonter doucement sur son avant-bras.

En faisant allusion aux cicatrices à peine visibles sur la peau de son bras, je demande :

— Ça faisait aussi partie de ce jeu tordu dont tu parles ?

— Oui, ça m'a permis d'atterrir là où je voulais : dans le bureau d'Adriana Nathanson.

— Oh, Quinn...

Il attrape brusquement ma main et plonge son regard torturé dans le mien.

— Elyse, pardonne-moi, je t'en supplie. J'étais aveuglé par ma soif de justice, mon envie de venger ma mère, si bien que, même quand je me suis rendu compte que tu voulais voir qui j'étais vraiment, que tu voulais me sauver de mes démons, je ne voulais pas renoncer à mon plan.

— Quinn... J'ai vu qui tu étais vraiment. J'ai essayé de me convaincre que je m'en fichais alors qu'en fait, je ne pouvais pas en faire abstraction.

— Et tu ne peux toujours pas, n'est-ce pas ? m'interroge-t-il, une expression sombre voilant son visage.

J'ouvre la bouche pour répondre, puis la referme.

Après un moment d'hésitation, je me lance :

— Non. Tu as besoin d'aide, Quinn. Tu as besoin d'aide pour surmonter la perte de ta mère. Et je veux être là pour toi durant ce processus. Après tout, moi aussi j'aurai besoin d'aide probablement, je suis loin d'être blanche comme neige.

— Non, Elyse, toi, tu es parfaite.

— Non, Quinn, détrompe-toi. Tu... Tu sais ce que je faisais à Getty Falls ?

— Oui, je suis au courant de tout et je m'en contrefiche. Pour moi, tu es et tu resteras la femme parfaite. Je t'aime Elyse, je t'aime. J'étais trop con pour l'admettre, et quand j'ai enfin compris, c'était trop tard ; pour toi, je n'étais devenu qu'un monstre.

Il lève brièvement les yeux au ciel puis ajoute :

— Je t'aime Elyse. Je t'aime plus que tout. Je t'aime comme tu es, peu importe ce que tu as pu faire dans le passé.

Touchée par ces paroles, je porte ma main à mon cœur qui bat comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine. Mais la discussion est loin d'être terminée.

— Quinn, je t'ai haï en apprenant que tu avais joué un double jeu, puis j'ai compris que j'avais fait pareil. Tu voulais Lucky, et moi je voulais que tu t'attaches à Elyse, que tu tombes amoureux d'elle, pourquoi pas. J'étais persuadée que ça finirait par arriver. Voyant que ça n'arrivait pas, j'ai été folle de douleur et je me suis déchaînée contre toi.

Il hoche pensivement la tête avant de baisser le regard sur ses genoux, faisant tomber une mèche rebelle de cheveux noirs sur son front.

Machinalement, je repousse la mèche derrière son oreille. Il en profite pour attraper ma main et la rapprocher entre nous.

— Mon monde, le peu qu'il en restait en tout cas, s'est écroulé lorsque le FBI t'a retrouvée saine et sauve, et que tu ne voulais plus me voir, avoue-t-il en serrant davantage mes mains. Et quand j'ai reçu l'ordonnance restrictive, ça... Ça m'a tué.

— Je suis désolé pour ça, Quinn. C'est juste que... J'étais sous le choc, c'en était trop pour moi, tu comprends ? J'ai eu recours à la mesure d'éloignement, car j'avais beau essayer de te détester, je n'y arrivais pas. Je n'arrivais pas à te sortir de ma tête, tu me manquais terriblement. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour te tenir éloigné de moi.

— Tu veux toujours me tenir éloigné de toi, Elyse ?

— Non, marmonné-je.

Les pupilles de Quinn prennent aussitôt cette lueur particulière que j'aime tant.

— Elyse... T'entendre dire ça... Tu n'imagines même pas ce que cela me fait.

— Que du bien, j'espère.

— Oh que oui, même plus que ça, déclare-t-il. Je t'aime, je t'aime comme un fou. Tu dois me pardonner, s'il te plaît. Je suis prêt à passer le restant de mes jours à expier mes erreurs, tu dois juste m'en donner l'opportunité, c'est tout.

— Vos arguments sont fondés, monsieur Blackwood. Laissez-moi quelques

minutes pour y réfléchir.

Un large sourire étire ses lèvres – et les miennes du coup –, et on se regarde, immobiles, pendant quelques secondes, avant qu’il ne rompe le silence :

— Je suis si content que Fionnella ait accepté d’aller te chercher à Vancouver.

— Moi aussi. Et d’ailleurs, comment va-t-elle, maintenant que tout est... fini ?

— Elle va bien, répond Quinn. Je pense qu’on est tous les deux prêts à essayer de tourner la page une bonne fois pour toutes.

Je suis révoltée rien qu’en repensant à tout ce qu’ils ont dû endurer.

— C’est terrible ce qu’ils vous ont fait, à toi et à ta mère.

Quinn me fixe quelques instants puis hoche la tête.

— Veux-tu que je les fasse tuer ?

— Quinn ! m’exclamé-je, choquée par sa question. Ce n’est pas du tout drôle !

Comme il ne dit rien, je me penche vers lui, cherchant à lire dans son regard. Ce que j’y trouve me provoque un frisson de malaise.

— Quinn... Tu rigolais, n’est-ce pas ? Ce n’était qu’une blague, hein ?

— Tu es encore stressée. Oublie ce que je viens de dire.

Je secoue vivement la tête.

— Non, Quinn. Au cas où tu ne plaisantais pas, je ne veux pas que tu fasses tuer qui que ce soit !

— OK.

— OK ? m’exclamé-je, aussi étonnée qu’inquiète.

Soudainement, il m’attrape par la taille avant de s’allonger sur moi, me coupant pratiquement le souffle, et lorsque j’inspire profondément, son regard se porte sur ma poitrine avant de recroiser le mien.

— OK, lâche-il.

Pendant un long moment, on s’observe sans bouger.

— Je t’aime Elyse, finit-il par annoncer. Je pensais ne jamais avoir la force de dire ces paroles à quelqu’un d’autre que ma mère.

Des larmes me montent aux yeux avant de glisser le long de mes joues. Quinn les essuie de ses deux pouces avant de déposer un léger baiser sur mon nez.

— On a d’autres sujets plus importants à aborder, fait-il remarquer. J’ai tellement de choses à me faire pardonner.

— OK. Par contre, sache que je ne prendrai pas les cinq millions de dollars.

Ma déclaration semble le contrarier grandement, car il se lève et se met à marcher de long en large dans la chambre, tel un lion en cage, avant de se retourner vers moi.



— Je veux que tu acceptes cet argent, Elyse.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas effacer tout ce que je t'ai fait subir, mais cet argent est pour toi, à toi. Donne-le à Petra ou à une œuvre de charité, fais-en ce que tu veux, mais prends-le.

— Bon, si tu insistes...

— Oui.

— OK, il sera pour Petra alors. Sujet suivant ?

Il me détaille avec une curieuse lueur dans ses beaux yeux bleus.

— Tu es mon obsession, te l'ai-je déjà dit ? Je repense à la vidéo qu'il devait regarder en boucle avant que j'arrive.

— Non, mais je te crois sur parole, répondis-je en souriant.

Quinn me retourne mon sourire et j'ai l'impression de fondre.

— Tu es le genre d'obsession que je souhaite entretenir pendant toute ma vie, jour et nuit, annonce-t-il d'un ton grave. Toi et moi, je veux que ça devienne, et que ça reste, du sérieux, Elyse. Peut-être qu'on pourrait envisager la chose une fois que j'aurai trouvé un psy capable de m'aider avec...

Il termine sa pensée en tapotant sa tête du bout de l'index.

Mon sourire s'élargit encore.

— Oui... Peut-être, pourquoi pas, répliquai-je.

Quinn exhale un imperceptible soupir de soulagement.

— As-tu d'autres objections ou remarques à me signaler ?

J'adopte un air malicieux :

— Non, pas d'objections ni reproches, mais plutôt une condition.

— Ah ? Laquelle ?

— Puis-je, moi aussi, être obsédée par toi, au moins autant que tu sembles l'être par moi ?

— Et comment ! s'écrit-il pratiquement.

Je me cale dans mon oreiller et détaille sa silhouette puissante.

— Quinn ?

— Oui ?

Me mordant la lèvre inférieure, je me redresse puis retire mon tee-shirt.

— Je t'aime, chuchoté-je en me rallongeant.

Mes paroles semblent évacuer la tension restante. On se regarde quelques instants puis il concentre toute son attention sur mes seins, comme envoûté.

— Moi aussi je t'aime, déclare-t-il, immobile, d'une voix étranglée.

— Quinn ?

— Mmh ?

— Tu comptes rester planté là encore longtemps ?

Il pousse un soupir, plutôt un grognement presque animal, ses yeux brillant d'un feu fervent.

— Ça fait trois mois, ma belle... J'ai tellement envie de toi, mais j'ai aussi envie de prolonger cette douce agonie un max, avoir le sentiment d'avoir fait tous les efforts nécessaires pour te mériter. Je peux juste te dévorer du regard encore un peu, disons une heure ? Tu penses pouvoir le supporter ?

*Euh... Non !*

Et, à en croire la bosse saillante de son jean, lui non plus ne va pas pouvoir attendre longtemps.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

— Tu me crois incapable de tenir ? réplique-t-il en haussant un sourcil amusé.

Pour toute réponse, je presse mes seins l'un contre l'autre tout en souriant, ce qui lui arrache un gémissement rauque. Il commence à s'avancer vers moi puis, au dernier moment, se tourne vers la porte.

— J'ai quelque chose pour toi, m'informe-t-il par-dessus son épaule avant de disparaître de la chambre.

— Oh...

Il revient quelques secondes plus tard avec un écrin de velours rouge qu'il me tend. Je l'ouvre avec des doigts tremblants et découvre à l'intérieur une fine chaîne en platine ornée d'un pendentif en diamant rose.

Je lève la tête vers lui :

— Qu'est-ce que c'est ?

Il me sourit et en le voyant faire, mon cœur manque un battement.

Quinn Blackwood qui sourit, il va me falloir un peu de temps pour m'y habituer.

— Le diamant que j'ai promis à ta chatte.

À ces mots, j'éclate de rire et retire délicatement la chaîne de l'écrin avant de me redresser sur le matelas. :

— Tu veux bien me la mettre ?

— Tu es sûre ?

J'acquiesce, plus sûre que jamais.

Le lui décroche un sourire malicieux :

— Après tout, c'est ton corps. Donc, c'est ta chatte aussi, non ?

— Et mon cœur ?

— *Ton cœur, oui.*

Il grimpe sur le lit près de moi, et murmure à quelques centimètres à peine de mes lèvres :

— Redis-le-moi, je veux t’entendre me redire tout ça, Elyse.

— Ton corps, ta chatte, ton cœur, ton âme... ton amour.

Bien entendu, autant lui que moi, on est incapable d’attendre une seconde de plus. Son idée était ambitieuse, mais irréalisable.

Quinn me prend la chaîne et la glisse autour de ma taille avant de la fermer, de sorte que le diamant rose tombe pile-poil au niveau de mon sexe. Puis il m’attrape par les hanches et me repousse sur le matelas, m’emprisonnant sous lui. Il capture ma bouche dans un baiser sauvage qui me fait fondre et frissonner en même temps.

On s’embrasse encore et encore, s’écartant légèrement le temps de reprendre de l’air.

Au bout d’un moment, Quinn cède la place à Q. Je laisse mon corps réagir au toucher de cet homme aux deux visages que j’aime tant. Lorsqu’il me pénètre d’un coup de reins puissant, il presse son front contre le mien et son regard me fait frissonner comme s’il cherchait à percer mon âme.

— Je t’aime Elyse, je t’aime tellement...

— Moi aussi je t’aime, Quinn.

— Pour toujours ?

— Oui, je suis à toi, Quinn, pour toujours, chuchoté-je en lui caressant la joue.

— Merci de m’avoir donné une seconde chance, mon ange, déclare-t-il, des larmes brillant dans ses yeux. Je ferai mon possible pour être l’homme que tu mérites, parce que je ne peux pas vivre sans toi. Je t’aime, tigresse.

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui rendent cette aventure possible : mes Minx Sisters, vous vous reconnaîtrez. Merci à Kate, mon amie et éditrice ; et c'est reparti pour un tour, un autre jour, une autre histoire ! À toutes les blogueuses, les critiques, les lectrices Goodreads, les groupes sur Facebook, les Tweetos et les utilisateurs d'Instagram qui partagent mes histoires, je vous aime fort. Merci pour tout ce que vous faites.

Enfin, un grand merci à mon mari et à mes enfants. Merci du fond du cœur pour votre amour, votre soutien et votre enthousiasme pour ce que je fais. Je n'y arriverais pas sans vous.

**Zara Cox** écrit depuis qu'elle a treize ans. Elle a toujours eu un faible pour les histoires d'amour, et son goût s'est porté plus tard sur la romance érotique. Elle a décidé récemment de sortir de l'anonymat et de partager ses histoires sensuelles et audacieuses avec ses lectrices – majeures, bien évidemment !

Du même auteur, chez Milady :

Dark Desires :

1. *Porn Star*
2. *Undesirable*
- 2.5 *Weak Spot*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Beautiful Liar*

Copyright © 2016 Zara Cox

Originellement publié chez Forever, une marque de Grand Central Publishing, propriété de Hachette Book Group, Inc. Tous droits réservés.

© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8112-3255-9

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)

Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)